

LE ROMAN DE BAS-DE-CUIR

ÉTUDE SUR FENIMORE COOPER ET SON INFLUENCE EN FRANCE

THÈSE

Présentée pour le Doctorat de l'Université de Paris

PAR

MARGARET MURRAY GIBB



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1927 —

**LE ROMAN
DE BAS-DE-CUIR**



STATUE DE BAS-DE-CUIR
érigée à Cooperstown en 1915.

LE ROMAN DE BAS-DE-CUIR

ÉTUDE SUR FENIMORE COOPER ET SON INFLUENCE EN FRANCE

THÈSE

Présentée pour le Doctorat de l'Université de Paris

PAR

MARGARET MURRAY GIBB



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1927 —



A LA RÉVÉRENDE
MÈRE PAULE GRÉTERIN, O. S. B.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PRÉFACE

L'œuvre de Fenimore Cooper a déjà été étudiée en Europe, et du point de vue français ¹. J'ai tâché de renouveler le sujet en le limitant, en m'attachant au héros favori du romancier, qui reparait à travers les cinq romans connus sous le nom de *Récits de Bas-de-Cuir*. J'ai choisi ces Récits d'abord pour des raisons d'unité, ensuite à cause de leur supériorité littéraire sur le reste de l'œuvre de Cooper, et enfin parce que ces romans expriment, encore plus distinctement que les autres, la personnalité du romancier et le caractère de sa patrie.

Je me suis proposé d'indiquer, après examen de ces romans, comment leur héros a traversé la mer pour jouir d'une popularité considérable dans un pays plus ancien. Je tâcherai de montrer les raisons de ce succès, les circonstances qui ont pu lui être défavorables, l'influence que Bas-de-Cuir a exercée sur l'imagination française, et le déclin de sa fortune dans le pays même où il a séjourné.

Je dois ici exprimer ma sincère reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidée de leurs conseils et de leur appui. Je remercierai en particulier Mr. James Fenimore Cooper, petit-fils du romancier, qui, outre l'accueil aimable qu'il m'a fait à Cooperstown, a eu l'extrême obligeance de me communiquer les épreuves de la *Correspondence*, avant sa publication. Je suis également fort obligée

1. Voir G. D. Morris, *Fenimore Cooper et Edgar Poë, d'après la critique française*, (Paris, 1916).

à Mrs. R. Birdsall, qui m'a rendu d'importants services à l'occasion de ma visite à Cooperstown. Je remercie M. A. Britsch, bibliothécaire à la Sorbonne, d'indications dont j'apprécie l'utilité.

M. P. Hazard, professeur au Collège de France, a bien voulu diriger mon travail, je tiens à le remercier de son appui bienveillant comme de ses conseils qui m'ont été précieux.

CHAPITRE PREMIER

BAS-DE-CUIR ET FENIMORE COOPER

Apparition du roman américain. — Prospérité du pays. — Première expression du sentiment national. — Fenimore Cooper, fier de cet héritage, réfléchit sur le drame qui vient de se produire. — Effort du colon américain. — Conquête de vastes terrains. — Triomphe définitif de la race anglo-saxonne. — Tragédie inévitable qui en résulte. — Destruction de la nature sauvage. — Départ de la race rouge.

Inégalité de l'œuvre de Fenimore Cooper. — Manque d'apprentissage. — Faiblesse et artifice des personnages. — Digressions continuelles. — Fenimore Cooper moraliste. — Fortune particulière des *Récits de Bas-de-Cuir*. — Deux personnages intéressants : l'Indien américain ; Bas-de-Cuir. — Celui-ci représente l'Amérique pionnière et respire le charme mystérieux de ses forêts. — Bas-de-Cuir, interprète de l'idéalisme lyrique de Fenimore Cooper.

Historique des *Récits*. — Souvenirs personnels de Fenimore Cooper. — Le prototype de Natty Bumppo : les chasseurs de Cooperstown ; Daniel Boone et les pionniers du Kentucky. — Prédilection de l'auteur pour son héros qu'il ne peut pas se résoudre à abandonner. — La mort seule l'empêche d'écrire un sixième *Récit*.

Il y a environ un siècle qu'a paru le roman américain littéralement digne de ce nom. Un jeune pays, dont l'histoire n'avait été jusqu'alors que celle d'une lutte pour l'existence, a dû naturellement renoncer pendant quelques années à toute ambition littéraire. Le colon américain, tout occupé d'abattre les arbres, de défricher les terres, surtout de défendre son foyer contre les indigènes hostiles, s'est contenté pendant longtemps de la littérature d'outre-mer. Il ne s'apercevait guère de la poésie qui habitait les bois qu'il abattait, du roman épique qui se dégageait de ses propres efforts, ou, s'il s'en rendait compte, il n'avait pas le loisir d'exprimer ce qu'il sentait. Ce ne fut qu'après plusieurs générations et pendant une ère plus calme, que le fils de ces hommes d'action a pu s'arrêter un moment pour contempler la vie et le travail de ses pères, et pour écrire le roman de son pays natal. Ainsi parut James Fenimore Cooper.

Fenimore Cooper a décrit la vie au pays qui s'appelle aujourd'hui les États-Unis, pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle

et les premières années du dix-neuvième, époque où la colonie anglaise, sûre de résister désormais aux attaques des Peaux-rouges et à l'inclémence du climat, s'étendait de jour en jour davantage vers l'ouest. L'Américain entraînait en pleine possession de l'héritage que ses aïeux énergiques lui avaient légué. Il récoltait complaisamment la moisson semée jadis, sans oser cependant relâcher ses efforts. Non seulement le débordement continu des colonies vers les Montagnes Rocheuses perpétuait la lutte avec la nature, mais la jalousie réciproque de la France et de l'Angleterre provoquait une série de guerres où participait le Peau-rouge avec toute sa férocité, mercenaire tantôt du gouverneur anglais, tantôt du représentant du roi de France. Époque inquiète, et qui devint de plus en plus belliqueuse jusqu'à ce que les deux rivales perdissent, par suite de la Guerre de Sept Ans et de celle de l'Indépendance américaine, les colonies qu'elles se disputaient. Ces années étaient néanmoins pleines de promesses pour le colon ambitieux qui assistait avec satisfaction au progrès fait chez lui par l'industrie et par la civilisation. Chaque jour le bûcheron pénétrait plus loin dans la forêt vierge, et chaque jour les arbres tombaient sous sa hache. Là, où pendant des siècles le silence des bois n'avait été rompu que par l'appel de l'oiseau ou le sciage du castor, on entendait la voix de l'homme blanc et le bruit de son moulin. Là où l'on n'avait vu jadis que les tentes légères des tribus nomades, apparaissaient les cabanes solides et fixes du colon. A la tranquillité mystérieuse de la nature sauvage succédait la banalité bourdonnante de la civilisation. Le cerf, effrayé, quittait ses domaines pour se réfugier dans les profondeurs des bois déjà menacés, et l'Indien, chassé comme lui des lieux qu'il aimait, disparaissait peu à peu devant l'invasion de la race qui, lentement mais sûrement, le détruisait.

C'est cette lutte entre la race blanche et la race rouge, entre la civilisation et la nature sauvage, qui a frappé l'imagination de Fenimore Cooper. Colon et fils de colon, il était fier de la race laborieuse et hardie dont il était issu. Il contemplait avec orgueil le vaste et beau pays que ses ancêtres avaient conquis, mais quand il réfléchit sur les moyens nécessairement cruels dont s'étaient servis les vainqueurs, il éprouva une profonde pitié pour les vaincus.

Cette nature sauvage et ces Peaux-rouges, il les avait connus de près et aimés. Ainsi est-il arrivé que tout en célébrant l'œuvre et les exploits des conquérants, il a chanté la douleur d'une nature

qui se soumet et d'une race qui s'éteint. Ce triomphe et ces regrets, il les met dans la bouche d'un héros qui représente, lui, tout ce que son auteur estime chez l'homme et dans la nature. Ce personnage est l'homme des bois, philosophe et poète, connu sous plusieurs noms tels que *Natty Bumppo*, (son nom de baptême), *Œil-de-faucon* (*Hawkeye*), *Le Tueur de daims* (*Deerslayer*), *L'Eclaireur* (*Pathfinder*), *La Longue Carabine* et *Le Trappeur* (*the Trapper*), mais plus populaire encore sous le sobriquet pittoresque de *Bas-de-Cuir* (*Leatherstocking*). Et tel est le charme de cet homme d'allure rustique, si chevaleresque est son caractère, que les cinq romans connus sous le nom général de *Récits de Bas-de-Cuir* (*The Leatherstocking Tales*), deviennent, une sorte de petit cycle épique en prose qui évoque, par delà les gestes de son héros, la jeunesse d'une nation.

*
* * *

L'œuvre de Fenimore Cooper comprend en tout plus de soixante ouvrages, dont trente-quatre sont des romans. L'autre moitié se compose d'articles de critique littéraire, biographies, études historiques et impressions de voyages. Si l'on omet *Précaution*¹, premier roman de Cooper, simple imitation du roman didactique à la mode en 1821, et aussi *L'Autobiographie d'un Mouchoir*², également oublié et presque introuvable, on peut ranger ces romans en quatre groupes. Viennent d'abord les romans historiques³, puis les romans maritimes qui tiennent au genre historique⁴. Dans la troisième catégorie on peut mettre huit romans à prétentions didactiques que l'auteur a écrits vers la fin de sa carrière⁵. Enfin il y a les cinq

1. *Précaution, ou le choix d'un mari*. (*Précaution, or the choice of a Husband*) 1821.

2. *The Autobiography of a Pocket Handkerchief* 1843.

3. *L'Espion*. (*The Spy, a Tale of the Neutral Ground*) 1821 ; *Lionel Lincoln, or the Leaguer of Boston* 1825 ; *Les Puritains d'Amérique*. (*The Wept of Wish-ton-Wish*). 1829 ; *Le Bravo* (*The Bravo*) 1831 ; *Le Heidenmauer* (*The Heidenmauer*) 1832 ; *Le Bourreau de Berne* (*The Headsman*) 1833 ; *Wyandotte* (*W. or the Huttel Knoll*) 1843.

4. *Le Pilote* (*The Pilot*) 1824 ; *Le Corsaire rouge* (*The Red Rover*) 1828 ; *L'Écu-meur des Mers*, — quelquefois traduit comme *La Sorcière des Eaux* (*The Water-Witch*) 1830 ; *Christophe Colomb* (*Mercédès de Castille*) 1840 ; *Les Deux Amiraux* (*The Two Admirals*) 1842 ; *Le Feu follet* (*Wing and Wing, or the Jack o' Lantern*) 1842 ; *Ned Myers* 1843 ; *Sur Mer et sur Terre* (*Afloat and Ashore*) 1844 ; *Miles Wallingford* 1844 ; *Jack Tier* 1848 ; *Marc dans son île, ou Le Cratère* (*Mark's Reef, or the Crater*) 1847 ; *Les Lions de Mer* (*The Sea Lions*) 1849.

5. *Le Paquebot* (*Homeward Bound*) 1838 ; *Eve Effingham* (*Home as Found*) 1838 ; *L'Orteil de Satan* (*Satanstoe*) 1845 ; *Le Porte-chaines* (*The Chain-bearer*)

*Récits de Bas-de-Cuir*¹ qui, quoique voisins du roman historique, doivent être considérés à part.

Cette œuvre copieuse est malheureusement loin d'être de valeur homogène. Le génie de Fenimore Cooper ne s'est manifesté que d'une façon intermittente. Aussi de graves défauts d'art et de goût contrebalancent trop souvent les qualités d'imagination et d'originalité. Si Fenimore Cooper a donné des romans excellents, il en a laissé échapper de fort médiocres. Pendant plus de trente ans un roman succède à l'autre à bref intervalle. De temps en temps un chef-d'œuvre rachète tout un groupe d'ouvrages de troisième ordre, une description de paysage ou un récit dramatique anime des pages monotones, mais, à proportion de toute cette œuvre, les beaux livres sont peu nombreux.

Fenimore Cooper, officier de marine, puis gentilhomme campagnard, ne s'était point destiné au métier d'écrivain. Il est vrai que, tout jeune, son enthousiasme pour les héros antiques lui avait inspiré de faire, avec un camarade, un essai puéril dans le genre épique². Mais ni Cooper ni personne ne prévoyait la carrière littéraire qui n'allait commencer pour lui qu'avec sa trente et unième année.

Il s'était borné à poursuivre ses études classiques sous la direction d'un précepteur, et son père n'avait pu lui transmettre que des goûts de juriconsulte et de propriétaire. Son début littéraire fut presque fortuit. Il écrivit les premiers chapitres de son premier roman pour gagner un pari plaisant qu'il avait fait en gageant avec sa femme qu'il se faisait fort d'écrire un roman aussi bon que celui, assez insipide, en effet, qu'il était en train de lui lire à haute voix. Les premières pages écrites, Cooper, déjà las de la plaisanterie, aurait laissé son récit inachevé, si sa femme ne l'eût poussé à le terminer et à le faire imprimer. Cet essai, qui s'intitulait *Pré-*

1846 ; *Les Peaux-rouges* (*Ravensnest or the Red-skins, or Indian and Injun*) 1846 ; *Les Monikins* (*The Monikins*) 1835 ; *Marie, ou les Mœurs du jour* (*Marie, or the ways of the Hour*) 1850 ; *Le Chercheur d'Abeilles* (*Oak Openings or the Bee-Hunter*) 1848.

1. *Les Pionniers* (*The Pioneers, or the Sources of the Susquehanna*) 1823 ; *Le Dernier des Mohicans* (*The last of the Mohicans, a Narrative of 1757*) ; *La Prairie* (*The Prairie*) 1827 ; *Le Chercheur de Pistes* — généralement publié en France sous le titre *Le Lac Ontario* (*The Path-finder*) 1840 ; *Le Tueur de daims* (*The Deerslayer*) 1841.

2. Voir M. E. Phillips, *J. F. C.* (New York, 1913) p. 34. Cooper avait onze ans quand il fit quelques chapitres d'un roman qu'il n'acheva point, selon l'habitude des petits auteurs.

caution, ou le choix d'un mari fut publié en 1820, et eut un certain succès, ce qui encouragea l'auteur à de nouveaux efforts ¹.

Dans la création, le génie original de Fenimore Cooper accuse trop souvent une lourde maladresse. Son inspiration paraît tantôt spontanée, tantôt pénible. Le romancier ne sait ni bien composer un livre ni bien mener une intrigue. Son style est uniformément mauvais. Passons, pour le moment, par-dessus ces imperfections qui se remarquent partout dans l'œuvre de Cooper, pour insister sur d'autres plus sérieuses, et pourtant moins évidentes dans les *Récits de Bas-de-Cuir*. Les défauts les plus saillants des romans sont la faiblesse et l'artificiel des personnages, et l'abus des digressions.

Fenimore Cooper avait un caractère un peu spécial. Courageux et honnête, il était en même temps sensible et coléreux, partant d'une franchise parfois imprudente. C'était un homme facile à provoquer, et ses ennemis se rendaient bien compte de cette irritabilité dont ils tiraient parti. Lui qui n'hésitait pas à lancer un sarcasme contre son prochain, ne permettait pas la moindre critique à son égard ou à l'égard de son œuvre. Alors qu'il eût mieux valu négliger telles observations qui lui semblaient injustes, il saisissait toutes les occasions de représailles, et se répandait en allusions acerbes contre ceux dont, selon lui, le mauvais goût, l'ignorance et la malice attentaient à sa réputation. Le pis est qu'il déchargeait sa bile tout au long de ses romans. Non content d'écrire des préfaces mordantes, il coupe le fil de son récit pour intercaler une diatribe contre ses adversaires. Dès 1823, il excitait la colère de ses critiques par une allusion dédaigneuse à leur métier ², et neuf ans après, quand il annonça son mépris de « l'immortalité capricieuse et vulgaire accordée par un journal » ³, il déchaînait contre lui dans la presse américaine une animosité qui ne devait point désarmer ⁴. Un exemple de la manière aimable dont Cooper parle de la presse se trouve dans *Le Cratère*, histoire d'une colonie établie

1. Voir Miss Susan Fenimore Cooper, *Small Family Memories* publiés avec la *Correspondence of J. F. C.*, (Yale Univ. Press, 1923) chap. II. Le roman que F. C. lisait à sa femme était probablement de Mrs. Opie, (1769-1854) auteur de *Temper* (1812), *Adeline Mowbray* (1804), etc...

2. Voir une lettre à son éditeur, Mr. Wiley, publiée comme préface des *Pionniers* (1^{re} édition) et datée de New York, 1^{er} janvier 1823.

3. Préface du *Heidenmauer*, (1832).

4. Pour une explication détaillée de ces événements voir Lounsbury *J. F. C.* dans la série *American Men of Letters*. (Boston, 1883).

sur une île déserte : « Heureusement, dit l'auteur, il n'y avait pas de journal, genre de luxe qui, de même que le gibet, est inauguré seulement à mesure que la société progresse vers un état corrompu, ou s'il le précède tant soit peu, est certain de l'y conduire » ¹.

La citation donne une idée du ton qui règne dans les romans et qui diminue fort l'agrément de la lecture. Mais il ne s'agit pas seulement de rancune et d'antipathie personnelle. Fenimore Cooper était né prédicateur. Retranché dans ses opinions, il trouvait nécessaire de dire carrément ce qu'il pensait sur n'importe quel sujet. Il aurait estimé que se taire était lâche, aussi était-il persuadé que son avis à lui valait quelque chose. L'an 1831 marque le commencement d'une tendance nouvelle ; dès lors Cooper ne se contente pas d'écrire pour amuser le public, il se croit tenu de l'édifier et de l'instruire. *Le Bravo*, *Le Heidenmauer* et *Le Bourreau de Berne* sont généralement acceptés comme des espèces de romans à thèse où Fenimore Cooper tient à indiquer les avantages des institutions démocratiques par opposition aux abus politiques d'une minorité toute-puissante. Dans un article récent ², Mr. Fred Lewis Pattee remarque très justement que, hormis quelques paragraphes, le ton de ces trois romans n'est point de controverse. Néanmoins ces paragraphes y sont, et une fois qu'une préface ajoutée après coup eut affirmé qu'une idée didactique se dégagait du *Bravo*, Fenimore Cooper prit définitivement l'habitude d'entremêler son récit de discours trop souvent ennuyeux et maladroits. Tantôt, c'est une allusion aux « accusations » portées contre l'Amérique par des voyageurs ignorants, tantôt c'est une dissertation où Cooper nous explique gravement en quoi consiste la véritable noblesse, ou moralise sur les péchés d'orgueil communs au Catholique et au Protestant, ou sur le devoir des hommes envers leur prochain. Dans *Le Bravo*, du moins, les discours se rapportent généralement à la politique. Dans *Le Heidenmauer* et *Le Bourreau de Berne*, l'auteur sermonne au moindre propos, selon sa fantaisie, et ce travers s'accroît dans les romans suivants. De temps en temps il s'excuse de ses interruptions pour y revenir aussitôt. Les cancons puritains, la cuisine américaine, le droit de visite sur des vaisseaux suspects, les avantages d'un rituel dans les offices religieux, les droits des propriétaires, — autant de sujets que Cooper

1. *Mark dans son île*, (Œuvres complètes, édition "Mohawk," N. Y., s. d., 33 vol. in-8°.) ch. XXV, p. 392.

2. F. L. Pattee, *J. F. C.*, « *American Mercury* », mars 1925.

aborde, et sur un ton assez impérieux. Et tout cela dans des récits qui devraient nous montrer avant tout des événements et des scènes historiques et maritimes.

Encore quelques années et l'intention de régenter le public se déclare franchement. A l'étranger Fenimore Cooper avait soutenu son pays et ses institutions avec plus de zèle que de discrétion. Rentré en Amérique en 1833, après une absence de sept ans, il s'aperçut avec chagrin que la nation qu'il avait jusqu'alors estimée parfaite était loin de l'être sous bien des rapports. Son affection pour l'Amérique persistait plus ardente que jamais ; cependant notre moraliste restait persuadé, comme Salomon, que « qui aime bien, châtie bien ». L'Amérique était son enfant spirituel, il la châtierait au besoin, tout en l'assurant de son amour tendre. « Nous estimons, pour notre compte, que le vrai patriotisme consiste à exposer toute évidence de vice public, et à l'appeler par son propre nom... Il est temps que ceux qui n'ont pas hésité à louer, quand l'éloge était mérité, ne reculent pas devant le devoir de censurer, lorsque, faute d'avertissements opportuns, les maux les plus funestes peuvent en résulter »¹. Passons sur la manière dont l'Amérique, moitié amusée, moitié irritée, prit les réprimandes que Fenimore Cooper jugea bon de lui administrer. Disons que les romans de notre troisième série sont, sauf *Satanstoe* et *Le Porte-chaines*, fort médiocres, certains même absurdes. Le premier est une soi-disant satire, *Les Monikin*, voyage imaginaire au pays des singes. L'objet de ce livre est de tourner en ridicule à la fois les mœurs et les institutions anglaises et américaines. Il est difficile de rien imaginer de plus plat. *Le Paquebot* et sa suite, *Eve Effingham*, ont pour sujet les expériences d'une famille américaine qui, tout comme les Cooper, rentre chez elle après un séjour en Europe. Aussi les critiques pompeuses que le romancier a faites des mœurs américaines portaient-elles d'autant mieux qu'il semblait s'être mis lui-même en scène. Du reste, comme code de civilité puérile et honnête, ces deux ouvrages, surtout *Eve Effingham*, sont plaisants à lire.

Vers 1843 les homélies du romancier accentuent leur ton religieux et doctrinaire. Il paraît qu'arrivé à un certain âge, Fenimore Cooper a traversé une crise religieuse. Toujours partisan de l'Église anglicane, il ne reçut la communion pour la première fois que peu de temps avant sa mort. Il est probable que l'esprit de ses méditations se reflète dans ses derniers ouvrages. Dans le récit de Ned Myers,

1. Préface des *Peaux-rouges*.

il insiste longuement sur la conversion de ce matelot, événement auquel il attribue sa victoire sur l'ivrognerie. Décidément Fenimore Cooper, devenu évangéliste, a trouvé un sujet à son goût dans les conversions. *Le Chercheur d'abeilles* a pour héros un Indien scalpeur qui devient chrétien en voyant le martyre d'un missionnaire blanc. Dans *Les Lions de Mer*, il s'agit d'un certain Roswell Gardiner qui s'embarque pour le pôle nord. Il aurait mieux valu que l'auteur se fût contenté de narrer l'expédition téméraire de Gardiner et la récompense de ses efforts. Mais le lecteur est obligé d'assister à sa « conversion » qui consiste à accepter, puisque sa fiancée l'exige, la doctrine de la divinité de Jésus-Christ. Des méditations théologiques alternent avec la pêche de la baleine et la construction des bateaux, jusqu'à ce que le héros contemple la Croix du Sud, et en arrive à conclure qu'aucune raison ne s'oppose à ce que Jésus-Christ soit le véritable fils de Dieu.

Fenimore Cooper est conteur et paysagiste, il n'est point psychologue. Il sait décrire le monde extérieur à sa manière, qui se perd souvent dans le menu détail, car il aime à donner des explications techniques, à exposer le comment et le pourquoi d'une fabrication ou d'une manœuvre. Doué d'imagination et très observateur, il semble pourtant à peu près incapable de concevoir et de créer des personnages vivants et réels. Ce n'est pas qu'il manque d'une certaine perspicacité. Les habitants de « Templeton » ont l'air assez bien observés. Mais faire une étude pénétrante du cœur humain, l'analyser dans ses passions et ses désirs, ses élans et ses calculs, la tâche dépasse cet esprit plutôt dépourvu de finesse et de curiosité.

Ses personnages sont faits tout d'une pièce, et généralement ils manquent de vie. Ce sont des mannequins qui se promènent et qui parlent mécaniquement, selon que les circonstances le demandent. L'intérêt de l'histoire se trouve dans les situations, et non dans les joies ou les douleurs des héros et des héroïnes qui nous restent indifférents. Si Roswell Gardiner se trouve dans la nécessité de se construire un abri pour l'hiver, afin de ne pas succomber au froid polaire², c'est la construction du bâtiment et la description du climat qui nous intéressent, et non le salut du constructeur. Berchtold Hintermeyer, pris dans une église en flammes, n'attire pas même l'attention du lecteur, qui goûte le spectacle

1. Voir *Les Pionniers*, ch. XIX.

2. *Les Lions de Mer*.

de l'incendie ; il lui est bien égal qu'un amant si peu intéressant soit carbonisé ¹. Il n'y a pas moyen de s'attendrir devant le désespoir de Sigismond et d'Adelheid ², ni de se réjouir aux noces de Mercédès de Castille ³, parce que ces personnages sont trop engourdis. Dans *Le Bourreau de Berne*, le personnage le plus sympathique est un brave chien qui diffère agréablement des autres en ce qu'il agit beaucoup et ne parle point. Le seul héros touchant de la série historique est Harvey Birch dont la silhouette a cependant quelque chose d'indéfini, malgré le caractère noble que l'auteur lui prête ⁴. Dans la série maritime, on trouve quelques personnages plaisants, parmi eux Long Tom Coffin, patron de l'*Ariel* ⁵, mais il faut lui dire adieu sans faire sa connaissance intime. Miles Wallingford, comme son camarade Marble, est brave et réjoui, malgré ses sermons, et raconte ses aventures « sur mer et sur terre » avec une simplicité énergique qui fait plaisir et rappelle le charme de Peter Simple ⁶. Fenimore Cooper se souvient, sans doute, de sa propre jeunesse avec ses enthousiasmes et ses rêves de jeune officier de marine, et ses souvenirs personnels donnent de la vivacité à son héros. Mordaunt Littlepage ⁷, Andriès Coejmanns ⁸, et parmi les femmes, Ursula Marlbone ⁹ et Lucie Hardinge ¹⁰ sont naturels et aimables. Hormis ces personnages, d'ailleurs simples comparses, il n'y en a pas un qui soit très vivant. Point de scélérat même qui nous répugne, sauf, peut-être, Dillon, dans *Le Pilote*. Rupert Hardinge ¹¹ est plus faible que méchant, et Norwood, dans *L'Espion*, toujours artificiel, est plus sympathique que la plupart des soi-disant « héros ».

Peut-être voudra-t-on excuser cette faiblesse, au moins dans les romans historiques et maritimes, par la raison que dans ce genre de récit, ce sont les situations et la couleur locale qui importent plus que les personnages. Pourtant maints romans d'aventures

1. *Le Heidenmauer*.

2. *Le Bourreau de Berne*.

3. *Christophe Colomb*.

4. *L'Espion*.

5. *Le Pilote*.

6. Marryat, *Peter Simple* (1834)

7. *Le Porte-chaines*.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. Miles Wallingford, et *Sur Mer et sur terre*.

11. *Ibid.*

mettent en scène des personnages captivants. On ne voudrait pas avoir manqué la rencontre de Father Mc Grath ¹, ni celle du commodore Trunnion ², quoique les aventures que racontent le capitaine Marryatt et Smollett soient en elles-mêmes divertissantes. On a reproché à Walter Scott ses « jeunes premiers » sans passion ni individualité. Si Waverly et Roland Graeme ³, Nigel Oliphant ⁴ et Ivanhoë, même, sont de pâles images, Fergus Mc Ivor ⁵, Jacques Six ⁶, Marie Stuart ⁷, Rebecca ⁸ et le comte de Leicester ⁹ sont réels. La vivacité des personnages historiques compense souvent, chez Scott, la faiblesse des autres. Ce n'est pas le cas dans l'œuvre de Cooper. Carraccioli ¹⁰, Nelson ¹¹, et Christophe Colomb ¹² ne laissent aucune impression. John Paul Jones, de renommée révolutionnaire, est plus animé, mais il devient ridicule ¹³. Un seul personnage historique est imposant, Mr Harper (le général Washington ¹⁴). Il n'y a, pourtant, aucune tentative de pousser l'étude psychologique.

Quand le romancier aspire à peindre des corsaires, le résultat plaît encore moins. La tendance à l'artificiel et à la fanfaronnade se trahit déjà dans les tirades de John Paul Jones, dans la scène finale entre lui et sa fiancée, dont le « silence profond et mortifié » est compréhensible ¹⁵. Les corsaires et les pirates de chromo étaient à la mode en 1828, et Cooper se mit alors à fabriquer des pirates et des corsaires aux gestes de théâtre et aux déclamations pompeuses. Le Corsaire rouge ¹⁶, aussi prétentieux qu'anglophobe, a du mélodrame plein la bouche. *Le Feu Follet* et *l'Ecumeur des*

1. *Peter Simple*.

2. Smollett, *Peregrine Pickle*.

3. *The Monastery*.

4. *The Fortunes of Nigel*.

5. *Waverly*.

6. *The Monastery*.

7. *Fortunes of Nigel*.

8. *Ivanhoë*.

9. *Kenilworth*.

10. *Le Feu follet*.

11. *Ibid.*

12. *Christophe Colomb*.

13. *Le Pilote*.

14. *L'Espion*.

15. *Le Pilote*, chap. XXXI, p. 419.

16. *Le Corsaire rouge*.

mers — ce dernier romanesque à l'excès — sont également médiocres, avec leurs contrebandiers et leurs héros byroniens, quoique Raoul Yvard ait un certain charme dans l'artificiel même. Le roman de corsaires n'est qu'une expérience que l'auteur a tentée et qui n'a pas très bien réussi. Cooper a eu raison d'abandonner les vaisseaux de flibustiers pour les honnêtes frégates qui lui sont plus familières.

Malheureusement Fenimore Cooper, sermonneur et critique, interrompt les souvenirs de Fenimore Cooper marin. Il est inévitable que dans la troisième série de romans, ceux qui sont ouvertement à intention édifiante, les personnages ennui. L'héroïne des *Mœurs du jour* énumère pendant plus de deux cents pages les défauts ordinaires aux Français et aux Américains. Sequesus, orateur indien, dénonce la perfidie et la convoitise des Faces-pâles¹. L'incomparable Eve Effingham passe son temps à réprimander et à corriger son entourage, indique à sa cousine Grâce la folie de son respect des titres étrangers, et espère, dans sa dévotion, ne jamais voir le jour où « la vénérable apostolique et sobre église (anglicane) où elle a été élevée, essaiera de devancer l'œuvre de la Providence divine par un impie et humain hurra »². Le père de ce modèle des bienséances, Mr. Effingham, personnage insupportable que le public ne tardera pas à appeler dérisoirement « Mr. Fenimore-Effingham », péroré, à propos de rien et de tout, sur l'intolérance et le bigotisme des mœurs américaines, l'erreur perverse de mettre des bancs dans les églises, les distinctions sociales, les droits des propriétaires, et la façon correcte de manger des œufs. Il y a un moment d'espoir lorsque le paquebot est jeté sur la côte arabe ; mais Mr. Effingham reste sur le pont, et les braves indigènes ne parviennent pas, malheureusement, à l'exterminer.

La meilleure part de l'œuvre de Fenimore Cooper est justement celle qui est le moins gâtée par cette manie prédicante. La série historique débute par un ouvrage de mérite. En 1821, *L'Espion, une narration du pays neutre*, commença la renommée littéraire de Fenimore Cooper dans son propre pays comme à l'étranger, et fit date dans l'histoire de la littérature américaine, lorsque le

1. *Les Peaux-rouges*.

2. *Eve Effingham*, ch. XXII, p. 382. Le texte anglais vaut qu'on le cite : « *I trust never to see the day, when the apostolic, reverend, and sober church, in which I have been nurtured, shall attempt to advance the workings of that Divine power by a profane, human hurrah* ».

public d'Europe se rendit compte que l'on « pouvait vivre à New York, être né sur les bords de la Delaware, et avoir du génie »¹. L'originalité du sujet, l'intérêt dramatique des situations et la vivacité du récit s'étaient réunis pour faire un roman de valeur. L'auteur écrivait sur un sujet qui lui était cher, celui de la guerre de l'Indépendance américaine, et il connaissait parfaitement le pays où se passait l'action du roman. Grâce à ses relations anglaises, — sa femme était d'une ancienne famille loyaliste — il avait su écrire sans parti pris sur cette lutte politique et militaire, et rendre justice aux deux partis, anglais et américain. Enfin, dans Harvey Birch, le colporteur téméraire et stoïque qui sacrifie sa bonne renommée à la cause qu'il sert, Cooper avait créé un de ses plus admirables personnages, qui incarnait avec naturel son idéalisme patriotique.

Dix ans passent entre *L'Espion* et *Le Bravo*. Jusqu'en 1831 Fenimore Cooper s'était limité aux scènes et aux incidents de l'histoire américaine, et sa connaissance des sujets qu'il choisissait, aussi bien que son amour pour tout ce qui concernait son pays avaient dans une certaine mesure, racheté les défauts de son art. Avec *Le Bravo*, Cooper quitta l'Amérique du XVIII^e siècle pour l'Europe du XIV^e, et son œuvre perdit en originalité et en sincérité. *Le Bravo* et les deux romans qui le suivent traitent respectivement de Venise sous le Conseil des Dix, de l'Allemagne féodale, et de la Suisse au début de la Réforme. Tant qu'il s'était tenu à décrire le Nouveau Monde et ses habitants, Fenimore Cooper restait chez lui. Lorsqu'il a voulu se promener dans les époques et les pays lointains, il s'est trouvé désorienté quelque peu, et son inspiration s'en est ressentie. Cooper avait étudié ces pays en conscience, mais, à en juger par ces livres mêmes, il ne semble pas qu'il les ait bien compris. Du reste, le parti pris l'a empêché de faire un tableau fidèle. Le romancier avait visité la Suisse et la vallée du Rhin en 1832, et séjourné en Italie en 1830. Ainsi il a connu les vertes montagnes, les lacs et les larges canaux qu'il s'est amusé à décrire dans *Le Heidenmauer*, *Le Bourreau de Berne* et *Le Bravo*. Il s'est copieusement documenté et il avait une vive imagination, deux choses qui l'ont aidé à faire de fort belles descriptions des fêtes et des cérémonies nationales. Pourtant ce travail consciencieux ne plaît pas beaucoup. *Le Bravo* est le plus amusant des romans

1. Ph. Chasles : *Études sur la littérature et les mœurs anglo-américaines au XIX^e siècle*. p. 54. (Paris, 1851).

européens, il est du reste aussi bien que les trois quarts des romans historiques qu'on lit. Mais il est inférieur à *L'Espion* de même que *Anne of Geierstein* est inférieur à *Rob Roy*, quoique dans les deux cas il y ait d'autres raisons de leur faiblesse. A Walter Scott en Écosse et à Fenimore Cooper en Amérique, le pays natal inspire un enthousiasme intime, qui, indépendamment de toute question d'art et de technique, s'exprime dans le meilleur de leur œuvre. S'il n'anime pas tous les romans américains de Cooper dans la même mesure que *L'Espion*, il manque complètement aux romans européens. Malgré l'opinion contraire de Lounsbury¹, il nous semble raisonnable d'attribuer au moins une partie de la froideur du *Bravo* à cet éloignement du foyer.

La série maritime est, dans l'ensemble, supérieure à la première série. Comme dans celle-ci, c'est le premier roman qui est le meilleur. *Le Pilote*, écrit un an après *L'Espion*, est un excellent roman. Le sujet était nouveau en 1824, et la valeur artistique du roman est grande en ce qu'il contient d'admirables descriptions, par exemple celle de la bataille navale entre l'*Ariel* et l'*Alacrity*, et de la fuite de la frégate américaine d'entre les bancs de sable. Le récit pêche tant soit peu par excès de détails techniques, mais l'abus est moins marqué ici qu'ailleurs. Il paraît que Fenimore Cooper s'est décidé à écrire *Le Pilote* après avoir lu *Le Pirate* de Walter Scott. En qualité d'ancien marin il notait que, malgré une certaine vraisemblance dans les descriptions de vaisseaux et de manœuvres, la véritable science maritime y faisait défaut, et il voulait prouver qu'il était possible d'écrire un roman de ce genre qui serait lisible, malgré les détails techniques².

Après le romanesque des corsaires, *Ned Myers* plaît par son accent de sincérité. C'est le récit d'un vieux matelot qui avait servi autrefois sur le même vaisseau que Cooper. Au moment de quitter le service, Myers eut l'occasion de renouveler connaissance avec l'auteur et de lui raconter sa vie. Cooper en fit un roman, ou plutôt il nota les incidents dans l'ordre chronologique, et remit le manuscrit chez son éditeur³. Le récit de Myers est sobre et assez monotone ; peu de portraits et de dialogues. Miles Wallingford n'arrive pas, malgré son caractère aimable, à racheter les défauts des romans où il figure. *Les Lions de mer* serait pareillement gâté si l'intérêt

1. J. F. C. chap. VI, pp. 108-110.

2. Voir la 2^e préface du *Pilote*, (1849).

3. Voir la préface de *Ned Myers*, oct. 1843.

du récit et les descriptions du ciel polaire — la neige, le froid, la glace — ne compensaient les discours théologiques. Les aventures du capitaine, ses luttes avec sa proie, avec les éléments, avec un rival déterminé sont captivantes, et nous changent agréablement des batailles navales.

Dans la troisième série un seul roman se distingue. Est-ce par accident que *Satanstoe* n'est pas pétri de l'esprit prédicant ? Voici un joli roman de la jeunesse newyorkaise pendant la Guerre de Sept Ans. Ici Fenimore Cooper a trouvé un sujet qui lui convient parfaitement. On sent le plaisir qu'il éprouve à ressusciter les scènes de jadis dans son cher *Knickerbocker State*¹. La narration est faite avec une simplicité et un entrain délicieux, et les personnages ne cessent de plaire, ni leurs aventures d'amuser le lecteur. *Satanstoe* est aussi charmant que *Les Monikin* et *Eve Effingham* sont lamentables. Ce roman paraît moins connu que *L'Espion* et *Le Pilote*. Le sujet est, en effet, moins original, aussi est-il possible que le public, las de romans ennuyeux qui coulaient depuis quelques années de la plume d'un romancier vieillissant, ait fait, par conséquent, moins attention à *Satanstoe*.

Ainsi, de toute une œuvre considérable ne survit, en somme, qu'une petite part. La quatrième série, cependant, celle que je me propose d'étudier, est remarquable par ses beautés soutenues. Si ce groupe est de beaucoup le moins volumineux, il forme un ensemble hors pair. Là, du moins, les défauts, encore sensibles, s'effacent devant l'heureux épanouissement du talent, surtout devant une création singulière. Aussi les *Récits de Bas-de-Cuir* sont-ils destinés à survivre, comme l'expression même du génie de Fenimore Cooper, même à celles de ses œuvres que le public aime encore.

*
* *

Fenimore Cooper a créé deux personnages exceptionnellement intéressants dont l'un est l'Indien américain. Il est, Bas-de-Cuir mis à part, le plus attachant des héros qu'on rencontre dans les romans de Cooper. Tout en lui contribue à éveiller la curiosité du lecteur, depuis ses allures sauvages jusqu'au rôle remarquable qu'il joue dans l'histoire de l'Amérique septentrionale. Fenimore

1. Nom souvent donné à l'État de New York à cause du grand propriétaire ou *patroon hollandais* qui, pendant le régime hollandais, fit tant pour exploiter cette région.

Cooper le présente dans son cadre naturel, soit dans la sombre forêt, soit dans la plaine, où il se retire toujours plus loin vers le Pacifique. Cooper nous dévoile ses traits orgueilleux, son air impassible, son aspect guerrier ; il étudie son caractère complexe, sa mentalité spéciale. Il nous initie à ses mœurs et à ses coutumes, avec une sympathie qui est née de son affection pour l'homme. Il met l'Indien à côté de l'homme blanc pour mieux montrer, non seulement les différences essentielles entre les deux races, mais leur combat, plutôt fatal que médité, où l'homme rouge doit succomber. On se rend compte de la tragique défaite de celui qui, maître jadis de son pays, devient à la fois ennemi et dupe de l'homme civilisé qui le traque. Et d'un bout à l'autre du roman, on entend le dernier chant de celui qui s'éloigne pour enfin disparaître.

Les *Récits* ne sont pas les seuls romans de Fenimore Cooper où figurent les Peaux-rouges. On les rencontre dans *Le Colon d'Amérique*, *Wyandotte*, les *Manuscrits Littlepage* ¹, et *Le Chercheur d'abeilles*. Cependant dans ces ouvrages, l'Indien est bien moins intéressant qu'il ne l'est dans son cycle. *Le Colon d'Amérique* est un tableau de la vie des *settlers* puritains dans la Nouvelle-Angleterre, au temps de la guerre des Pequods. Le personnage indien qui a le plus de caractère est le jeune Conanchet qui prouve sa reconnaissance à la famille puritaine qui l'a protégé, quand il lui ramène sa fille, enlevée par sa tribu, et aide ses amis blancs à se défendre contre les attaques des sauvages. Mais ce personnage manque un peu de vie, du reste l'auteur exagère en lui sa tendance à styliser les Peaux-rouges dans le goût romantique, et l'on soupçonne de la sentimentalité de convention ². Les autres Indiens sont de simples figurants, aux allures féroces, bons à scalper des Faces-pâles. Plus intéressant est Nick, le Tuscarora, dans *Wyandotte*. Ici Cooper a voulu comparer le sauvage et l'homme civilisé, faire le départ entre leurs défauts et leurs qualités. On peut presque dire que l'auteur se range du côté de l'Indien. « Dans ce livre, dit-il, l'auteur est parvenu à dessiner plusieurs variétés distinctes de la race humaine, d'après l'impulsion de leur éducation, de leurs habitudes, de leur manière de penser et de leur nature. L'homme

1. Les *Manuscrits Littlepage* comprennent les trois romans intitulés : *L'Orteil de Satan* ou *Satanstoe*, *Le Porte-chaines* et *Les Peaux-rouges*.

2. Voir en particulier la scène de la fille de Ruth Heathcote et l'émotion de l'Indien, ch. XXV, p. 380.

rouge a sa moralité autant que son frère blanc »¹. Le Tuscarora qui « n'oublia jamais un bienfait ni pardonna un outrage » est un mélange curieux de reconnaissance et de rancune, de fidélité et de perfidie. Il fait le sacrifice de sa vie pour défendre sa protectrice anglaise contre les Peaux-rouges, mais il poignarde le mari de celle-ci parce que l'Anglais l'a fait fouetter, il y a plusieurs années. Nick n'est pas un personnage séduisant, il n'est pas superbe comme le Gros-Serpent et le Cœur-Hardi², mais peut-être est-il plus vrai que le compagnon de Natty Bumppo.

Dans les *Manuscripts Littlepage*, les trois romans où Fenimore Cooper a soutenu la cause des propriétaires newyorkais contre les communistes, le romancier présente l'Indien dans un rôle qui lui ôte tout attrait. Il emploie le Peau-rouge comme raisonneur dans un roman à thèse. Sequesus, chef Onondaga, débute comme allié des Anglais à la première prise du fort Ticonderoga, et ressemble tant soit peu à Chingachgook, avec les mêmes qualités de sagacité et de sang-froid ; aussi est-il l'ami intime d'Andriès Coejmanns, forestier et prospecteur hollandais. Dans *Satanstoe* et *Le Porte-chaines*, son rôle est peu important, mais dans *Ravensnest* le pauvre Sequesus, patriarche centenaire, apparaît comme le porte-parole du moraliste, et harangue longuement sa tribu sur les anciens droits des hommes rouges, droits que les hommes blancs ont violés, pour être eux-mêmes dépouillés plus tard et de la même façon par des mécontents de leur espèce. C'est la thèse du propriétaire d'Otsego Hall, aux yeux de qui le communiste blanc, « ce scélérat sournois, enfant des démagogues intriguants, et mercenaire d'un esprit mécontent et cupide³ », moralement fort inférieur au premier occupant des eaux et des forêts, est une menace pour le pays. L'Indien au moins, garde sa bonne foi, l'homme blanc n'en connaît pas : « Indien tiendra parole avec Indien ! Face-pâle ne tiendra pas parole avec Face-pâle... Aucun homme rouge ne désire le *wigwam* d'un autre. S'il désire un *wigwam*, il s'en fait un. Ce n'est pas ainsi chez les Faces-pâles »... etc...⁴. Tout cela moins pour faire la louange de l'Indien et exposer ses griefs que pour réprover le communiste blanc qui veut s'emparer des terres de Fenimore Cooper. L'homme rouge est ici tellement

1. Préface de *Wyandotte*, (1843).

2. Voir *Les Récits de Bas-de-Cuir*.

3. *Les Peaux-rouges*, ch. XXVII, p. 196.

4. *Les Peaux-rouges*, ch. XXX, p. 332.

travesti qu'on ne saurait classer ce roman dans le groupe indien.

Reste *Le Chercheur d'abeilles*, où l'auteur a voulu proposer un exemple édifiant en la personne de *Scalping Pete*, (*Pierre le Scalpeur*). Cet Indien, touché par le martyre d'un missionnaire anglais, ne cesse de se féliciter de sa conversion, dans des tirades que Cooper a pu trouver touchantes, mais qui n'en sont pas moins ennuyeuses à lire. Il se peut que des Indiens se soient convertis au christianisme ; il est moins probable, malgré les rapports de Loskiel¹, qu'ils aient discoursé sur leur expérience, comme des méthodistes à un *camp-meeting*. Du reste, quelle différence entre cette attitude étroite de la part de l'écrivain, et la généreuse tolérance des *Récits*, où le Peau-rouge tient, comme son frère blanc, à ses « dons » et à ses idées, et où chacun respecte les croyances de l'autre ! *Le Chercheur d'abeilles* indique, par plusieurs signes, que le génie de l'auteur est à bout.

À l'exception de Nick, il n'y a pas, dans ce groupe, un Indien qui excite notre curiosité. L'héroïsme y manque, et l'on n'entend plus le chant triste qui célèbre la décadence et la fin des Fils de la Tortue². Les Peaux-rouges du *Chercheur d'abeilles*, de *Wyandotte*, et des *Manuscripts Littlepage* n'ont rien ajouté au renom de Fenimore Cooper, qui doit une grande part de son succès à l'homme rouge, tel qu'il figure dans les *Récits de Bas-de-Cuir*.

À côté de l'Indien, se dresse l'autre héros de Cooper, l'homme des bois, chez qui se trouvent les qualités qui manquent à la plupart de ses personnages. Bas-de-Cuir est un héros unique, non seulement dans l'œuvre de Fenimore Cooper, mais encore dans le roman anglais et américain. Il n'a ni prédécesseur ni postérité, il appartient en propre à Cooper. Mélange curieux de réel et de romanesque, il pourrait n'être que bizarre, et il nous séduit pleinement. C'est un être qui pense, agit et souffre comme le commun des hommes, tout en ayant quelque chose de presque surnaturel. Natty Bumppo charme le lecteur dès l'abord, s'insinue dans son affection et devient son ami, comme un être de chair et d'os, et l'on ne doute plus de son existence. On s'émeut des exploits du Chasseur et on l'aime pour lui-même. Ce qu'il y a d'invraisemblable

1. *History of the Mission of the United Brethren among the Indians in North America*. (London, 1794).

2. La tribu des Mohicans ou des Leni-Lenape prétendait être descendue d'une énorme tortue qui soutenait le globe terrestre sur son dos.

dans ses actes est compensé par la force et la sincérité de son caractère.

Bas-de-Cuir est trop américain et trop moderne pour avoir un prédécesseur dans la littérature anglo-saxonne. Certes, depuis *La Morte d'Arthur* ¹, il ne manque pas de chevaliers au bras valeureux pour chevaucher au secours de demoiselles en détresse, ou pour mourir à côté de leur chef. Mais Lancelot et la Fleur des Rois ² sont trop reculés dans le temps pour avoir avec Natty plus qu'une légère analogie. Malgré leur adresse, ils se trouveraient désorientés et perdus dans les profondeurs boisées que traverse si facilement le Chercheur de pistes. Si son bonnet rustique avait l'air un peu pauvre à côté de leurs panaches, lui serait agacé du bruit de leurs équipages, et scandalisé de mœurs qui, à vrai dire, n'ont rien de puritain. Comme notre héros américain, Robin Hood et le duc d'Amiens ont préféré l'ombre des rameaux aux ténèbres peut-être plus noires des habitations humaines ; et si les compagnons du royal exilé sont des courtisans, au moins la joyeuse société de Sherwood Forest est d'origine aussi modeste que Natty. Cependant, habiter la forêt par nécessité est une chose, l'habiter par plaisir en est une autre. Robin est proscrit, et le duc d'Amiens, une fois réconcilié avec son frère usurpateur, se hâte de rentrer à la Cour. D'ailleurs, ni l'un ni l'autre ne ressemble tout à fait à Bas-de-Cuir. Peut-être pourrait-on dire que leurs deux caractères se complètent en lui. On a l'impression que le père de Rosalind laisse à ses serviteurs la corvée de la curée, tandis que lui discours sur les agréables fruits de l'adversité. Et Robin, si bon diable et habile chasseur qu'il soit, aurait de la peine à ne pas bâiller au nez de son cousin philosophe, ou même à ne pas l'interrompre par une farce quelconque. Bas-de-Cuir est chasseur et philosophe à la fois, prêt à rire d'une plaisanterie ou à s'émerveiller tout haut de la majesté de la nature.

Robinson Crusoé, non plus, n'a pas le choix entre la vie civilisée et la solitude, puisque c'est le sort qui le jette sur son « horrible île désolée », où il faut qu'il se débrouille. S'il trouve les moyens de se suffire, le bonheur qu'il se crée n'est que relatif, et le marin naufragé garde toujours la nostalgie du foyer lointain. Tous ses efforts tendent à reconstruire la vie civilisée dans l'île, cette civilisation qu'il se hâte de recouvrer.

Il accepte son sort, en attendant, mais sa résignation n'a rien

1. Sir Thomas Mallory, 1485.

2. « Flos regum Arthurus » — (*Joseph of Exeter*).

du lyrisme spontané et de la joie de vivre qui caractérisent Bas-de-Cuir.

Le chasseur et Crusoé ont, pourtant, une chose en commun et qui est leur attribut essentiel, c'est leur habileté à se tirer d'affaire. Dans les deux romans il ne s'agit pas seulement de mener la vie simple au sein de la nature, mais d'indiquer la manière de s'y prendre. Chez Crusoé, ce talent se développe au jour le jour, péniblement. On plaint un peu le novice qui débute dans son nouveau métier. Mais l'expérience forestière que Bas-de-Cuir déploie partout dans le cours de ses aventures est presque innée ; son apprentissage n'a été ni long ni difficile. Natty ne travaille pas, il s'amuse plutôt. On admire la patience de Crusoé, mais on envie l'adresse de Natty.

Son art est en lui-même spécial et intéressant. Il sort des bois américains, où les fourrés sont impénétrables, et dangereux pour qui ne sait pas, comme lui, s'y frayer un chemin, où le gibier n'appartient qu'au chasseur qui sait manier sa carabine, et où il faut avoir toute la ruse et l'astuce de l'Iroquois pour échapper à ses embûches. L'art de se débrouiller dans le désert, de lever et d'abattre le daim, de conduire une pirogue et de trouver une piste — tout cela est caractéristique du Nouveau Monde et des jours où l'homme blanc commençait à l'explorer. Le métier de Bas-de-Cuir est lié aux mystères de la forêt vierge et à l'enchantement de la vie qu'y menaient les hardis amoureux de la nature sauvage.

Ainsi, pour bien apprécier Bas-de-Cuir, il faut le considérer avec tout ce qui sert de fond à son portrait. On entrevoit un pays magnifique, presque inexploré, des montagnes et des rivières, des lacs et des prairies dont les secrets restent inconnus, sauf au petit nombre d'intrépides qui estiment que les délices du tête-à-tête avec la nature compensent bien ces périls. Un pays où le cri de guerre retentit toujours, où la vie est difficile, mais qui ne manque pas d'agrément ni de roman — voilà le domaine et la patrie de Bas-de-Cuir. Et il est arrivé que notre homme des bois représente pour bien des lecteurs de Fenimore Cooper, non seulement le type et le modèle des chasseurs, mais le bel idéal de la jeune Amérique. En lui se trouvent l'intrépidité et l'ardeur qui ont caractérisé le colon. Il a l'austère droiture, l'intransigeance des pèlerins, adoucie par la générosité chevaleresque et l'hospitalité qui ont fait la renommée de la Virginie. Il personnifie l'impatience des entraves, la soif de la liberté, l'esprit de justice qui ont contribué à la fondation de la

république, malgré les erreurs et les abus inévitables. Et aussi, il respire la santé, la fraîcheur des bois, le charme des vastes solitudes, l'espérance des pays neufs. Bas-de-Cuir représente bien l'aurore de la nation. Rappelons, à propos de cette correspondance de faits et d'images, la remarque de M. Gabriel Hanotaux, faite à l'occasion de l'entrée des États-Unis dans la guerre mondiale : « L'esprit du vieux Bas-de-Cuir dort toujours dans l'âme du peuple américain »¹.

Les *Récits de Bas-de-Cuir* sont donc essentiellement américains, car le cadre et les personnages sont l'apanage propre de l'Amérique. En 1830, le roman historique et le roman maritime n'appartenaient pas au Nouveau Monde exclusivement ; l'Angleterre et l'Écosse avaient Walter Scott pour raconter la révolte des Têtes-rondes et les tristes événements de Culloden ; Lever et Thackeray pour décrire Waterloo, aussi bien que toute une série de romanciers pour décrire la vie des marins. En France, Alexandre Dumas et Eugène Sue continuaient ces genres ; en 1831, Victor Hugo devait traiter l'épopée de 1815, dix ans après que Fenimore Cooper s'était mis à raconter les batailles de 1776. Mais seul le Nouveau Monde vantait le charme de l'inexploré ; ce n'était que dans ses vastes plaines, ses retraites ombreuses, que demeuraient les malheureux enfants deshérités dont Cooper a célébré le trépas. Aucun autre pays n'aurait pu être la patrie de Bas-de-Cuir, frère adoptif de l'homme rouge. Dans d'autres romans, Cooper a dépeint la vie et les mœurs américaines ; les *Récits* reflètent plutôt l'Amérique elle-même ; ils sentent son terroir, ils la représentent sous son aspect le plus poétique. Si le personnage de Bas-de-Cuir a un côté symbolique, les *Récits* sont essentiellement représentatifs de l'histoire nationale.

Les tirades et les sermons encombrant moins les *Récits* que les autres romans de Fenimore Cooper. Leur absence est toute naturelle dans *Les Pionniers* et *Le Dernier des Mohicans*, composés au début de la carrière littéraire du romancier, avant que celui-ci eût glissé à la manière prédicante. Mais, vu les discours qui gâtent les deux tiers de son œuvre, il serait curieux que l'auteur se fût abstenu complètement d'arborer ses opinions à lui dans les cinq romans qu'il a eu le plus de plaisir à écrire. En effet, le Trappeur et le Bas-de-Cuir des *Pionniers* saisissent toute occasion d'exprimer

1. Cité par R. Birdsall dans *The Story of Cooperstown*, p. 172. (Cooperstown, N. Y. 1917),

leurs préférences et leurs antipathies, et le Tueur de daims imberbe reflète bien l'esprit du sermonneur devenu incorrigible. Il passe la dernière journée (soi-disant) de sa vie à suggérer de sègles de conduite à ses amis, l'un après l'autre, indique à chacun ses défauts et le moyen de les vaincre, et chapitre un futur ménage avec la solennité du précepteur d'*Emile*. Mais hormis cette dernière incarnation de Bas-de-Cuir, les discours ne déplaisent pas.

Il y a décidément une différence de ton entre les réflexions du *backwoodsman* et les réprimandes de Mr. Effingham. Il est même difficile d'accorder le critique acariâtre avec le philosophe plutôt adouci qu'est Bas-de-Cuir. Celui-ci ne s'attaque plus à toutes sortes de sujets, son thème ne varie pas ; c'est toujours la défense de la nature contre la civilisation. Le sujet est assez inoffensif pour ne pas soulever de polémiques ni irriter le lecteur le plus susceptible ; du reste, il ne manque pas d'intérêt pour le public. Ces dissertations conviennent au roman et au héros. Puisque celui-ci est un vieillard aussi bien qu'un philosophe, il est tout naturel qu'il se montre prolix et têtue, en tenant toujours à son idée. On ne trouve pas désagréable la manière de couper le fil du récit quand Bas-de-Cuir monologue, car tout s'accorde, philosophie, bavardage, vieillesse. Pour une fois Cooper a tiré bon parti de son propre faible.

Le fait est que Fenimore Cooper n'a pas cessé d'être lui-même lorsqu'il a créé Bas-de-Cuir, au contraire. Seulement, il l'a été d'une façon différente et plus agréable.

Les *Récits* sont lyriques dans une grande mesure. Fenimore Cooper a mis dans la bouche de Natty ses sentiments les plus intimes, et quand on connaît la vie du romancier, on aperçoit à quel point son caractère ressemble à celui de son personnage favori. Ils ont en commun le goût de la solitude, le désir de s'en aller, loin de la civilisation et de la société des hommes. En 1831, vers la fin de son séjour en Europe, Fenimore Cooper écrit à un ami américain, sur un ton désenchanté, le peu de regret qu'il éprouve à quitter la société européenne qu'il ne trouve pas tellement agréable, malgré certains attraits. « En ce moment, ce que je désire surtout, c'est un désert. Cooperstown est beaucoup trop peuplé et artificiel pour moi, et lors de mon retour, mon intention est de me plonger quelque part dans la forêt, pendant six mois de l'année. Je ne quitterai pas mon État (New York), mais j'y chercherai une région quelconque qui ne soit pas colonisée »¹. Il partage la

1. Lettre à son neveu Richard Cooper, (Paris, 25 mai 1831).

peine du vieux chasseur, à se sentir incompris et méjugé. On se demande combien de fois, dans le cours d'une vie où les querelles et la médisance prenaient trop de place, Fenimore Cooper a soupiré après une solitude qui ne fût pas troublée par les hommes. Heureusement il a pu se consoler devant la beauté du lac Otsego. Les paroles du Tueur de daims témoignent du plaisir qu'il avait à le contempler : « C'est un grand spectacle, un spectacle solennel ! C'est une éducation entière que de le contempler. C'est une vue qui réchauffe le cœur, ce lac semble fait pour mieux nous montrer ces nobles forêts, et la terre et l'eau attestent la beauté de la Providence divine... Ce lac est glorieux, et je ne me lasse pas de le regarder » ¹.

Lorsque Bas-de-Cuir vagabonde sur les bords du Glimmerglass et du Horican, et conduit sa pirogue légère par les chutes de l'Oswego, c'est Cooper qui jouit de la beauté des lieux qui lui sont familiers, et chante, tout joyeux, son affection pour eux. Quand le Tueur de daims souhaite le bannissement au brutal qui abattrait un arbre sans besoin, et que le vieux Trappeur regarde avec un sourire amer le *squatter* et ses fils qui se mettent à ravager les cotonniers des prairies, on pense à l'indignation de Fenimore Cooper contre les vandales de *Three Mile Point*, des villageois qui, pendant son absence en Europe, prirent possession d'un terrain à lui, pour y faire des dégâts. Le sentiment de *landed proprietor* est très fort chez Cooper comme chez Natty. Tous deux sont jaloux de leurs privilèges légitimes et maudissent les intrus. Il fallait éprouver des ennuis tels que ceux que le maître d'*Otsego Hall* a subis de la part de la populace qui prétendait au droit de prendre les terres dont il avait hérité ², pour sentir la colère de Bas-de-Cuir contre ceux qui envahissaient les bois où il avait chassé depuis des années avec ses frères mohicans.

C'est le Natty des *Pionniers* qui nous rappelle le romancier dans une de ses attitudes les plus caractéristiques. C'est lorsque, après des semaines de tracasseries de la part des indiscrets de *Templeton*, Bas-de-Cuir, forcé dans ses derniers retranchements, fait face à son persécuteur enfin effrayé ³. Il est impossible de ne pas voir, à la place de Natty, Fenimore Cooper exaspéré, qui, assailli depuis longtemps par des journaux américains se retourne

1. *Le Tueur de daims*, ch. I, p. 34 (Edition Winston, Philad. s. d., 16 cm.)

2. Voir Lounsbury J. F. C., ch. VIII, pp. 142-148, et les notes à la *Correspondence*, insérées par le petit-fils du romancier.

3. *Les Pionniers*, ch. XXX, pp. 393 à 395.

contre ses ennemis et les met en déroute ¹. Bas-de-Cuir, dans tous ses combats, n'a pas été plus batailleur que Cooper. Ni le rusé avocat Hiram Doolittle ni les Mengwe ne se sont acharnés contre le Chasseur avec plus d'âpreté que les journalistes, qui, irrités par les mépris de Fenimore Cooper, lui rendirent la vie insupportable pendant longtemps, en le harcelant d'articles virulents. Il est agréable de pouvoir constater que la défaite de ces esprits hostiles a été encore plus décisive dans la vie réelle que dans le roman, car Fenimore Cooper a poursuivi ses calomniateurs dans une série de procès qu'il gagna l'un après l'autre, en se défendant avec une vigueur admirable. Si le Natty des *Pionniers* est un peu revêche, presque grognon, il faut admettre que Fenimore Cooper l'était aussi. Plus d'une fois il fit mauvaise impression à l'étranger, à cause de son air renfrogné, et quel critique acerbe se révèle dans ses ouvrages ! Orgueilleux, sensible, impatient, rétréci par ses préjugés, il avait au moins autant de défauts que ceux qu'il indique chez Natty Bumppo. Seulement, il partageait avec son héros des qualités aussi nombreuses, qu'on a plaisir à signaler. Le hardi Chasseur n'est pas allé plus promptement que l'auteur au secours des malheureux. Entre maints exemples de sa bienveillance, citons sa bonté pour le sculpteur américain Horatio Greenough, à qui le romancier donna sa première commande, et qui avoua, en 1833, que son généreux compatriote l'avait sauvé du désespoir ². Le même esprit chevaleresque lui fait épouser la cause des Polonais, en 1830, quand il s'efforça d'alléger pour eux la misère de l'exil. Ainsi, en 1831, lorsque à propos du budget américain il fournit à La Fayette la preuve de son amitié et s'attire ainsi des ennuis prolongés, on retrouve chez lui le dévouement et la loyauté essentiels au défenseur des filles de Munro et à l'ami du Gros-Serpent. Natty Bumppo a les qualités morales qui sont les plus estimées du romancier. Rappelons le témoignage de son biographe qui, du reste, lui reconnaît bien des défauts : « L'intrépidité et la sincérité de sa nature sont évidentes à peu près dans tous les incidents de sa carrière » ³. Fenimore Cooper a dépeint son idéal de la simplicité, du courage, de la chevalerie et de l'honneur chez un

1. Voir ci-dessous, pp. 116-117.

2. Voir Lounsbury, ch. V, p. 81.

3. Lounsbury, *J. F. C.* chap. XII, p. 287. Voir aussi à ce sujet une lettre écrite par le romancier, le 17 fév. 1841, à son fils Paul et qui révèle bien l'honnêteté essentielle de son caractère.

être humain. Si, selon le mot d'un romancier américain ¹, « le moi idéal est le moi véritable », Cooper et Bas-de-Cuir sont la même personne. C'est par la spontanéité même de cet idéalisme que les *Récits* nous émeuvent et qu'ils dominent l'œuvre inégale de Fenimore Cooper.

*
* *

Les *Récits de Bas-de-Cuir* forment cinq romans intitulés : *Le Tueur de daims* (*The Deerslayer*), *Le Dernier des Mohicans* (*The Last of the Mohicans*), *Le Lac Ontario* ou *Le Chercheur de pistes*, (*The Pathfinder*), *Les Pionniers* (*The Pioneers*) et *La Prairie* (*The Prairie*). Je les cite dans l'ordre où Fenimore Cooper les rangea de son vivant pour constituer la série. Pourtant, le roman qui commence chronologiquement la série est celui que l'auteur a écrit et publié en dernier. Dans *Le Tueur de daims* l'auteur nous présente son héros, lorsque jeune, enthousiaste, il suit sa première piste de guerre. Sa longue carrière aventureuse ne fait que commencer, et c'est pourtant à la fin de ce roman que l'auteur abandonne définitivement son héros.

Quatorze années passèrent entre *Le Dernier des Mohicans* et *Le Lac Ontario*. Dans ces deux récits Natty Bumppo, ou Bas-de-Cuir, apparaît à la force de l'âge, héros bien-aimé du public et de son conteur. *Les Pionniers*, quatrième roman de la série, mais le premier en date, nous le montre vieillissant déjà au voisinage de cette civilisation dont il s'est approché pendant un moment pour la quitter ensuite sans déplaisir. *La Prairie*, troisième roman en date, termine les aventures de Bas-de-Cuir, quand pauvre trappeur, nomade sur les grandes prairies au delà du Mississipi, il vient une fois de plus au secours de ses compatriotes en détresse, puis meurt chez ses amis de prédilection, au sein de la nature qu'il n'a jamais cessé d'aimer.

En 1823, le succès de *L'Espion* ², le second des romans de Fenimore Cooper ³, mais son premier roman historique, avait encouragé le romancier à écrire un autre livre, moins pour plaire au public que pour se distraire. « Voici le troisième de mes romans, dit-il, et il dépend de deux conditions incertaines que ce soit le dernier ;

1. Anna Katherine Greene.

2. New York, Wiley et Halstead, 1821.

3. Le premier fut un roman sans valeur, imité du genre d'Amélia Opie, et intitulé : *Précaution, ou le choix d'un mari*. (New York, 1820).

l'une est l'opinion publique, et l'autre mon propre caprice. J'écrivis mon premier livre, parce qu'on m'avait dit que je ne pourrais composer un livre sérieux, et pour prouver au monde qu'il ne me connaissait pas, je fis un roman si sérieux que personne ne voulut le lire, d'où je conclus que j'avais raison complètement. Mon second livre fut écrit pour triompher de cette indifférence des lecteurs. Le troisième a été enfin composé exclusivement dans le but de me plaire à moi-même, de sorte qu'il ne serait pas étonnant qu'il déplût à tout le monde excepté moi » ¹.

Il entreprit de décrire la vie en Amérique, telle qu'il l'avait vue et aimée dans sa jeunesse, le pays et le milieu où il a passé la plus grande partie de sa vie. C'est le domaine de Bas-de-Cuir, les bois où il chassait le cerf, le lac où il harponnait la truite saumonée. Ce sont les forêts qui entourent le lac Otsego, lac que le romancier appelle tantôt Otsego, tantôt le Glimmerglass. Le village de Templeton est tout simplement ce Cooperstown, où le futur romancier fut apporté dans les bras de sa nourrice à l'âge de quatorze mois ².

En 1785, William Cooper, père de Fenimore, acquit trente mille arpents de terre autour du lac Otsego, à la source de la rivière Susquehanna, dans le centre de l'État de New York. C'est lui qui a surmonté de nombreuses difficultés pour fonder le *settlement* qui porte son nom ³. Les scènes et les événements des *Pionniers* sont des sortes de mémoires, des souvenirs de jeunesse que Fenimore Cooper a écrits, pour le plaisir de se rappeler les années passées, les scènes et les personnages pour lesquels il a gardé une vive affection. *Les Pionniers*, ce sont les Américains hardis, conduits par son père, le *Judge Temple* du roman, qui ont abattu les forêts épaisses, voisines des « sources de la Susquehanna ». La description que l'écrivain a faite de la région et de la jeune colonie est fidèle jusqu'au moindre détail. Le lac Otsego dans sa limpide beauté, les eaux murmurantes de la Susquehanna et les collines boisées d'alentour, où bondissait le cerf qui a causé tant de malheurs au vieux Natty, et où rôdaient des panthères telles que celle qui effraya Elizabeth Temple, Cooperstown avec sa poignée de maisons, son église dans le style polymorphe, et son Académie, et enfin la vie laborieuse mais agréable que menaient les habitants,

1. Préface des *Pionniers*, 1823. (Trad. Defauconpret).

2. Voir M. E. Philipps, *James Fenimore Cooper* (introduction), N. Y. 1913.

3. Voir J. F. C. *The Chronicles of Cooperstown* (Cooperstown, 1838), 1^{re} partie.

tout est dépeint comme Fenimore Cooper le connaissait au commencement du dix-neuvième siècle. L'admiration que l'auteur avait pour son père était grande. Il voulait sans doute rendre hommage au digne *settler* qui, trente ans auparavant, avait quitté sa confortable maison de l'État de New Jersey pour braver les risques d'un nouveau défrichement¹. Son fils se rappelait les années de famine, lorsque à la suite de mauvaises récoltes, et à cause de la difficulté de transporter le blé à travers les forêts, la nourriture manquait à Cooperstown. Il se souvenait des efforts de son père pour soulager la misère des villageois, des bandes extraordinaires de pigeons qui arrivaient par une coïncidence providentielle, aussi bien que des bancs de harengs égarés dans la Susquehanna, qu'on prenait et salait en attendant l'arrivée des convois de grains amenés par la forêt à dos de cheval. Fenimore Cooper avait vu et connu les Indiens qui pour pêcher apparaissaient de temps en temps sur les bords du lac Otsego, ou qui s'approchaient du village pour vendre des paniers tressés. L'écrivain devait avoir cinq ans, lorsque tout Cooperstown s'alarma de l'apparition d'une grosse troupe d'Indiens qui se tenait aux aguets dans les bois près de la ville. On s'alarma de rien, paraît-il, car toute la bande se dispersa sans avoir fait la moindre menace².

Dans la préface des *Pionniers*³, Cooper se défend d'avoir fait le portrait de qui que ce soit. Cependant il est permis de reconnaître dans les personnages des *Pionniers*, bien des immigrants de Cooperstown. Ces portraits sont un peu arrangés, sans doute, mais ils n'en sont pas moins caractéristiques. On voit dans le bienveillant Quaker, propriétaire de Templeton Hall, William Cooper, fondateur de Cooperstown (Templeton) et père du romancier. L'histoire curieuse de M. Le Quoi est celle d'un certain M. Le Quoy de Mésereau, ci-devant gouverneur de la Martinique, et réfugié dans les forêts de New York au moment de la Révolution française. Dans le portrait du galant Gaulois, Cooper a mêlé les traits de Le Quoy de Mésereau et d'un ancien officier français connu sous le nom de M. Ebbal. Celui-ci s'appelait en réalité l'Abbé de Raffcourt, personnage à qui les habitants de Cooperstown ne cessaient de faire des farces. Il paraît que le

1. *Chronicles of Cooperstown*, 1^{re} partie.

2. Susan F. Cooper, *Pages and Pictures from the life of J. F. C.* p. 55, (N. Y. 1861) cf. *Les Pionniers*, ch. XXI, pp. 256 à 258.

3. 1^{re} éd. 1821.

portrait du major Hartmann est fait d'après un nommé Hendrick Frey, qui venait souvent en visite à Otsego Hall ¹.

« Le médecin, avec sa théorie plutôt obtenue que corrigée par ses expériences sur la constitution humaine ; le missionnaire pieux, dévoué à son prochain, laborieux et si mal récompensé ; l'homme de loi, à moitié instruit, litigieux, disputeur, avec son contrepoids, membre d'une profession digne d'un caractère plus élevé ; le rusé faiseur d'affaires, et le marchand mécontent de ses meilleurs marchés ; le charpentier et la plupart des autres personnages sont familiers à tous ceux qui ont vécu dans une nouvelle contrée, » dit Fenimore Cooper ². Ils ont été familiers, aussi, aux contemporains de Cooper dans la même région, et l'on a pu mettre sur chacun d'eux des noms authentiques.

Il y a même eu une polémique sur l'origine de Bas-de-Cuir. Feu le révérend Ralph Birdsall, recteur de Christchurch, à Cooperstown, nous donne des renseignements fort intéressants à ce sujet ³. Il paraît qu'on n'a pu décider lequel des deux vieux chasseurs qui fréquentaient les bords de l'Otsego, lorsque Fenimore Cooper était jeune, a servi de modèle au portrait de Bas-de-Cuir. Les habitants de Hoosick Falls, dans l'État de Vermont, affirment qu'un certain Nathaniel Shipman, chasseur et trappeur, est le véritable Natty Bumppo. Shipman émigra au lac Otsego pendant la guerre de l'Indépendance, et s'installa dans une caverne, au bord du lac, où il demeura jusqu'en 1805. Il était très lié avec les Mohicans et avait combattu à côté d'eux contre les Indiens et les Français du Canada. William Cooper connaissait bien ce vieillard avec son air rustique et ses maximes piquantes, et ce fut par le juge que la fille de Shipman, à Hoosick Falls, retrouva son père et le persuada de retourner au village où, paraît-il, on l'avait fort maltraité, à cause de ses opinions politiques pendant la guerre. Shipman mourut à Hoosick en 1809 ; il n'y était pas tout à fait heureux. Il avait toujours la nostalgie des forêts et de la liberté, et de temps en temps il regagnait les bords du lac Otsego, « où, dit Mr. Birdsall, il avait joui d'une liberté sans restriction, et où il n'y avait personne pour mettre sa sincérité en question ni pour douter de son patriotisme ».

En 1915 on dressa une statue à Nathaniel Shipman à Hoosick

1. Voir les *Chronicles of Cooperstown*, pp. 34 à 37, et S. A. F. C. *Pages and Pictures* pp. 56, 57.

2. Préface des *Pionniers*.

3. Birdsall, *The Story of Cooperstown*, pp. 163 à 167.

Falls, ce qui provoqua l'indignation des habitants de Cooperstown, qui désignaient ce personnage comme « un faux Natty Bumppo ». Ils prétendaient que le véritable Bas-de-Cuir s'appelait bien Shipman, mais David et non pas Nathaniel, et que David « avait été reconnu pendant plus d'un siècle comme le véritable Bas-de-Cuir des *Récits* », anachronisme amusant, puisque *Les Pionniers* parurent en 1823. Daniel Shipman servit durant la guerre de l'Indépendance dans un régiment fameux, et sous des officiers bien connus, le colonel John Knickerbocker, et le lieutenant-colonel John van Rensselaer. Ce fait est intéressant quand on se rappelle la fidélité de Natty à son maître et officier supérieur, autrefois propriétaire de toute la région autour du lac Otsego. Les van Rensselaer et les Knickerbocker ont été peut-être les plus renommés des grands propriétaires dans l'État de New York pendant le régime hollandais. Aujourd'hui même il y a une propriété dans le voisinage de la ville d'Albany qui fait partie de l'ancien domaine de la famille van Rensselaer.

David Shipman demeurait dans une cabane rustique, juste au delà des collines, près de Cooperstown. C'était un vieux garçon, grand et mince, habillé tout en peau de daim avec des mocassins et de longs bas attachés aux genoux, et il portait un très long fusil de chasse. Il était fameux comme chasseur et parcourait les bois avec ses chiens. Il fournissait de gibier la famille Cooper, et il aidait aussi le juge William Cooper à arpenter la forêt autour de Cooperstown aux premiers jours du *settlement*. Ceci nous rappelle le fait que le portrait d'Andriès Coejmanns, *Le Porte-chaines*¹, ressemble beaucoup à celui de Bas-de-Cuir. Il est fort probable que Fenimore Cooper a dessiné les deux personnages d'après le même modèle. Dans ses *Chronicles of Cooperstown*, Cooper fait allusion à David Shipman, en l'appelant « le Bas-de-Cuir de la région ». Il a probablement emprunté des traits caractéristiques aux deux chasseurs, Nathaniel et David, lorsqu'il a tracé le portrait de Bas-de-Cuir. Cependant pour l'apparence physique et l'accoutrement, c'est David Shipman qui ressemble le plus au Bas-de-Cuir des *Récits*, et les prétentions des habitants de Cooperstown paraissent assez justifiées.

Dans ses *Legends and Traditions of a Northern Country*², Mr. James Fenimore Cooper, petit-fils du romancier, dit : « Natty Bumppo

1. *The Chainbearer*. (N. Y. 1846).

2. N. Y. et Londres. Knickerbocker Press, 1921, p. 211.

fut une création tout à fait originale chez l'auteur, sauf pour ses *bas de cuir*, que portait un vieux chasseur fort prosaïque qui s'appelait Shipman, et qui apportait du gibier au Hall ». Ici Mr. Cooper paraît citer les souvenirs de sa tante, Miss Susan Augusta Cooper, fille aînée du romancier. Celle-ci déclare aussi, dans ses *Pages and Pictures*, qu'un vague souvenir de Shipman semble être resté chez l'écrivain, et lui avoir suggéré l'idée du Natty des *Pionniers*. « Et cependant, ce serait évidemment une erreur d'appeler cet homme le modèle de Natty Bumppo... Dans le sens le plus élevé du mot, le personnage de Natty est entièrement original. »

Il est évident qu'au point de vue psychologique, le personnage de Bas-de-Cuir est en grande partie imaginaire et idéalisé, et c'est ainsi que nous interprétons les paroles de Miss Cooper. Mais il est à noter que, chez elle, le sentiment filial est fort, et que parfois son admiration pour son père l'entraîne dans de petites erreurs de jugement, surtout quand il s'agit de critique littéraire. Aussi, en lisant ses souvenirs — charmants d'ailleurs — on sent toujours le souci de l'approbation paternelle. Fenimore Cooper avait nié avoir fait le portrait précis des anciens *settlers*, et sa fille dévouée ne demande pas mieux que de réitérer ce désaveu. Il est parfaitement possible qu'elle n'ait pas connu le Nathaniel Shipman de Hoosick, puisque celui-ci devait être déjà âgé lorsque Fenimore Cooper était encore assez jeune. Vu les ressemblances de caractère et d'expérience entre Nathaniel Shipman et Natty Bumppo, il est permis de ne pas se fier entièrement au témoignage de Miss Cooper. En tout cas, la tradition Cooperstown indique un modèle véritable, sinon deux, pour le portrait de Bas-de-Cuir.

Mais il y a encore un autre personnage qui a pu être le prototype de Natty, ou mieux, disons qu'il y en a plusieurs. Fenimore Cooper s'est inspiré, sans aucun doute, de la vie et des exploits de Daniel Boone et des hardis pionniers du Kentucky qui ont conquis les vastes domaines de l'Ouest à la nation américaine. Au jour où Cooper écrivait les *Récits*, la mort toute récente du vieux pionnier avait rappelé à ses compatriotes la dette de la nation envers lui. On racontait de nouveau ses voyages et ses batailles ; heureux celui qui pouvait dire : « Je l'ai connu ». Fils de *settlers* blancs, chasseur, soldat sous Braddock, et plus tard dans la guerre de lord Dunsmore, Daniel Boone, accompagné de trois pionniers, audacieux comme lui, avait pénétré dans les régions presque inexplorées du Kentucky. Là, après avoir bravé mille dangers, supporté

toutes sortes d'épreuves, il avait, en 1775, fondé le *settlement* de Boonsborough. Puis prisonnier et adopté par les Shawnees, il s'échappa au moyen d'un stratagème, et arriva à Boonsborough juste à temps pour donner l'alarme, puisque ses ravisseurs projetaient une attaque immédiate. Chef de la petite garnison, Boone soutint le siège pendant un mois, jusqu'à ce que les Shawnees, découragés, se fussent retirés, après une dernière tentative. En 1782, Boone se distingua de nouveau à la bataille de Blue Licks, et enfin, en 1799, il s'en alla, au delà du Mississipi et des bornes de la civilisation, mourir dans le *Far-West*¹.

Le pionnier de ces jours était, par nécessité, non seulement défricheur de terres, mais soldat et chasseur. Vivant sous la menace de l'Indien jaloux, ayant recours au gibier quand d'autre viande manquait, il devait connaître à fond les domaines et les habitudes du Peau-rouge et des bêtes sauvages. Surtout, il avait besoin de joindre à la force physique le plus grand courage moral. Grand, fort, vaillant, de caractère intègre et magnanime, Daniel Boone est devenu, par tradition, le type du chasseur et du pionnier américain. Roosevelt dit de lui et de son ami, Simon Kenton, qu'ils sont renommés en Amérique comme Robin Hood et Little John le sont en Angleterre². Ce sont les héros les plus célèbres de cette époque, mais ils ne sont pas les seuls ; ils représentent une race entière de *Kentuckians* audacieux, leurs contemporains. Roosevelt cite les noms d'une demi-douzaine de pionniers capables, du point de vue de l'expérience forestière, de faire la leçon aux Indiens mêmes — Mc. Cullough, Hetzel, Brady, Andrew Poe, Mansker, propriétaire de « Nancy », sa carabine, fameux comme tireur et comme chasseur, expert à distinguer et à imiter les cris des bêtes et des oiseaux. Les portraits que trace Roosevelt de quelques-uns de cette bande, rappellent tous le Tueur de daims, probablement parce que la même vie difficile tendait à reproduire le même type. Simon Kenton avait plus de six pieds de haut, des cheveux blonds, et une mine honnête et franche. C'était un athlète et un coureur fameux, un tireur sûr de son coup et un forestier achevé. Sa vie fut romanesque au possible. Plus d'une fois, il fut pris par les Indiens. Il courut la bouline³ huit fois. Il fut mis à la torture,

1. Voir Reuben G. Thwaites, *Daniel Boone*, (N. Y. 1902) et S. E. White, *Daniel Boone*, (N. Y. 1923).

2. Voir Th. Roosevelt, *The Winning of the West*, (N. Y. Knickerbocker Press, 1889), vol. I et II.

3. Genre de plaisanterie indienne atrocement pénible.

et condamné à être brûlé vif, s'évada, fut repris, et enfin n'échappa que grâce à un ami renégat, qui persuada aux chefs indiens d'épargner la vie de son ancien camarade.

Les incidents qu'on relève dans les annales de ces régions indiquent clairement que Fenimore Cooper y a fait plusieurs emprunts. Lorsque Daniel Boone et trois autres pionniers accompagnèrent Finley à travers les montagnes du Kentucky, et qu'un troupeau de bisons au galop menaça de les écraser, Finley, comme le Trappeur de *La Prairie*, tira sur le chef du troupeau, et celui-ci se partagea de chaque côté de la petite bande ¹. Dans une de ses aventures, Andrew Poe eut à lutter pour sa vie avec deux Indiens à la fois. L'un des deux mis hors de combat, Poe et le second Indien roulèrent, toujours en combattant, dans un lac, où ils continuèrent leur lutte sous l'eau, chacun essayant de noyer l'autre, tout à fait à la manière du Tueur de daims et du Huron dans le premier *Récit*. Des souvenirs du même roman sont évoqués par les expériences de Simon Kenton, prisonnier chez les Peaux-rouges, ses tortures, sa fuite, et la discussion entre les chefs Indiens à son sujet ². Le siège de Boonsborough a fourni un incident au *Dernier des Mohicans* ³, et un autre au *Lac Ontario*. Pendant que les Indiens lançaient des flèches brûlantes et des bottes de paille enflammée sur le toit de la forteresse, les assiégés travaillaient avec des balais pour étouffer le feu. A un moment où le feu concentré des assaillants pleuvait sur la forteresse, un jeune homme, dont le nom reste inconnu, sauta sur le toit, et travailla avec sang-froid pendant quelque temps. Les poutres s'envolaient en éclats sous ses pieds, les balles percèrent ses vêtements en plusieurs endroits, mais sa personne n'eut aucun mal. Frappés de crainte à la vue de son salut miraculeux, les Indiens cessèrent de le viser, se disant que cet intrépide devait être protégé par une puissance surnaturelle. Dans *Le Lac Ontario* le vieux marin Cap se distingue de la même manière ⁴.

Mais l'emprunt le plus important à l'histoire du Kentucky, c'est le récit des trois jeunes filles du *settlement* enlevées par les Peaux-rouges. Le 14 juillet 1776, Betsy et Fanny Calloway et leur amie, Jemina Boone, étaient dans une pirogue près de Boons-

1. *Prairie*, ch. XIX pp. 247-252.

2. *Tueur de daims*, ch. XVII, XXVII, XXVIII, XXIX.

3. Voir ci-dessous, p. 60.

4. *Lac Ontario*, ch. XXIV, pp. 452-453.

borough, lorsque cinq Indiens tombèrent sur elles et les forcèrent à les suivre, tout en ayant soin de couvrir soigneusement leur piste. Les deux plus jeunes des trois filles étaient au désespoir, mais Betsy Calloway montra un courage admirable. Telle Cora Munro, dans les *Mohicans*, elle fit de son mieux pour marquer la piste. Elle cassa des branches sur la route, et, menacée du *tomahawk* par ses ravisseurs, elle arracha des morceaux de ses vêtements, et les laissa tomber par terre. Le même soir, Boone se mit en route avec une bande de *settlers* parmi lesquels étaient les fiancés des jeunes filles, et le lendemain, ils rattrapèrent les Indiens qui avaient fait halte pour tuer et manger un bison. On tira sur les bandits et on en tua deux, tandis que les trois autres se sauvèrent, et on ramena les captives saines et sauves à Boonsborough, où les noces de Betsy Calloway et de Samuel Henderson furent célébrées sans délai. Ce fut le premier mariage qui eut lieu dans l'État de Kentucky. « L'histoire, dit Roosevelt, ressemble à une page prise dans un roman de Fenimore Cooper ». Au contraire, c'est Fenimore Cooper, à notre avis, qui a pris plusieurs pages des annales de l'État de Kentucky. On ne peut pas savoir toutes les recherches qu'il a pu faire. Dans la préface de *La Prairie*, il parle de sources d'information où il a puisé, mais dont il espère garder le secret. Il n'est pas probable qu'il ait lu tous les documents cités par Roosevelt, quoiqu'il ait peut-être connu les *Mémoires* et le *Traité* du colonel James Smith¹, la *Narration* de Boone, citée par Filson², et surtout l'*History of Kentucky* de Marshall³. Ce qui est plus probable, c'est qu'il a connu de vieux chasseurs et pionniers, contemporains de Boone. Rappelons le Chasseur d'abeilles qui ressemble beaucoup à Natty Bumppo et qui parle avec l'accent de sa Pensylvanie natale. Daniel Boone, lui aussi, est né dans la Pensylvanie. Il est permis de croire que Fenimore Cooper a connu, sinon le vieux pionnier lui-même, du moins des parents ou amis, qui pouvaient raconter leurs souvenirs personnels de Boone et de ses exploits.

1. *Remarkable Occurrences in the Life and Travels of Col. James Smith*, (Lexington, 1799), et *Treatise on Indian Warfare*, (Paris, Ky. 1812).

2. Voir Imlay, (Gilbert) *A Topographical description of the Western Territory of North America*, (London, Debrett 1793, 2^e édition). Cette édition comprend un essai, par John Filson, sur *La Découverte, la colonisation et l'état actuel du Kentucky* et la *Narration des Aventures du colonel Daniel Boone, un des premiers colons*.

3. 1812, la première histoire qui a été faite du Kentucky ; selon Roosevelt, les incidents racontés dans cet ouvrage sont pour la plupart basés sur la tradition ou sur les souvenirs de vieux *settlers*.

N'oublions pas dans quel but les *Pionniers* ont été écrits. « J'ai déjà dit que c'était mon propre caprice qui m'avait suggéré ce roman, dit l'auteur, mais c'est un caprice qui est intimement lié avec le sentiment. Des temps plus heureux, des événements plus intéressants, et probablement des scènes plus belles auraient pu être choisis pour agrandir mon sujet, mais rien de tout cela ne m'aurait été aussi agréable »¹. Cooper s'est rappelé les personnages, mais il n'essaya pas d'approfondir leurs caractères ; il les décrivit, tout simplement, et Bas-de-Cuir ne semble pas lui avoir été d'abord plus cher que les autres. Fenimore Cooper ne se doutait pas d'avoir créé un héros qui devait être désormais son personnage de prédilection, le compagnon dont seule la mort devait le séparer.

Malgré cette défiance de l'auteur pour le public, *Les Pionniers* eurent un succès remarquable. Le public attendait avec impatience le nouveau roman dont on avait annoncé la publication prochaine. Il y eut quelques délais, la fièvre jaune interrompit le travail de l'impression, mais enfin le 1^{er} février 1823, le livre parut à New York, chez Wiley, et avant midi trois mille cinq cents exemplaires avaient été vendus².

Les Pionniers portaient comme sous-titre « un récit descriptif »³. L'auteur allait essayer maintenant « une narration », comme il nous affirme dans la préface un peu acerbe du *Dernier des Mohicans*.

En 1824, Fenimore Cooper faisait une excursion aux lacs George et Champlain, avec des amis anglais, parmi lesquels était Mr. Stanley, qui devint plus tard lord Derby. On fit halte à Glenn's Falls, peut-être le plus joli endroit dans un paysage renommé pour sa beauté. Enchanté de ce qu'il voyait, Mr. Stanley déclara que Fenimore Cooper devrait faire un roman qui aurait comme cadre le lac et la chute d'eau. Cooper trouva l'idée bonne et promit d'écrire le roman⁴. Il tint parole. Deux ans après, la « Longue Carabine » conduisait sa petite bande de réfugiés dans son cachot au milieu du lac dont la beauté avait séduit les visiteurs anglais, et auquel le romancier avait donné dans son livre le nom de « lac Horican ». Il préférait ce nom à celui que les Anglais avaient substitué au nom français de « lac du Saint-Sacrement ». D'ailleurs il avait appris que

1. Préface des *Pionniers*, 1823.

2. Voir Lounsbury, *James Fenimore Cooper*, p. 42.

3. *The Pionneers, or the Sources of the Susquehanna, a Descriptive Tale*.

4. Voir Lounsbury, *J. F. C.* ch. III, p. 52 et le *Correspondence*, vol. I, p. 96, Lettre à son éditeur anglais, 1826.

jadis les bords de ce lac étaient le domaine d'une tribu indienne que les Français appelaient « les Horicans » ¹.

Cependant, si l'auteur s'était fait un jeu d'écrire *Les Pionniers*, il trouva des difficultés lorsqu'il entreprit la composition du *Dernier des Mohicans*. Ce quatrième sujet était le plus ambitieux qu'il eût tenté. Avant d'écrire cette « narration de l'an 1757 » ², Cooper dut se documenter copieusement, pour ne pas fausser les événements historiques, surtout pour ne pas travestir les mœurs et les caractères des personnages, en particulier le caractère indien qu'il étudiait pour la première fois. Quoique le berceau de Cooper ne fût pas éloigné des indigènes, le romancier n'avait pas eu grande occasion d'étudier les Indiens collectivement, d'ailleurs les sources d'information où il aurait voulu puiser étaient alors peu nombreuses. Néanmoins il s'est mis avec ardeur à la lecture de tous les écrivains qui pouvaient le renseigner sur ce sujet. Miss Susan Fenimore Cooper ³ cite, parmi les ouvrages que son père a consultés, les récits de Charlevoix, de Smith, d'Elliot, et de Colden, les voyages des capitaines Lewis et Clark, de Mackenzie et de Long ⁴, et l'œuvre du missionnaire morave Heckwelder. Il en a lu encore d'autres, sans doute, puisqu'il y en avait, publiés même à Philadelphie ⁵. Il s'efforça de ne rien négliger en matière historique et ethnographique. Heureusement il eut la chance d'approcher des tribus de Pawnies et de Sioux qui arrivaient de l'Ouest de Washington pour y déposer leurs plaintes, et demander des faveurs au gouvernement. Fenimore Cooper fit visite à tous ces députés, et même les suivit jusqu'à la capitale pour les observer de plus près. Ainsi il a pu recueillir une information dont il s'est servi dans *Les Mohicans* ⁶.

Le pays de ce roman aussi fut familier au romancier. La vallée de l'Hudson, les lacs George et Champlain et toute la région qui devint en 1757, « l'arène sanglante dans laquelle se livrèrent la plupart des batailles qui devaient décider de la souveraineté des colonies », ne sont pas loin de la Susquehanna, que Fenimore Cooper connaissait d'un bout à l'autre.

1. Voir la préface des *Mohicans*, (1^{re} éd. 1826).

2. *The Last of the Mohicans, a narrative of 1757*.

3. *Pages and Pictures*, pp. 129-130.

4. Miss Cooper a écrit *Lang* ; je crois qu'il y a erreur.

5. Cf. E. Sanford, *A History of the U. S. before the Revolution, with some account of the Aborigines*. (Philad. 1819).

6. Philipps, *J. F. C.* pp. 129-130

Pendant le travail de documentation et de composition, Cooper eut constamment recours à l'aide et à l'appui de sa femme, qui s'était instituée son secrétaire. Lorsque, enfin, l'auteur tomba sérieusement malade, ce fut elle qui le soigna et qui tâcha de lui faire oublier la besogne qui continuait de le tourmenter. Un après-midi d'automne le malade s'éveilla tout à coup et demanda du papier et de l'encre, puis trop faible pour s'en servir, il supplia sa femme d'écrire sous sa dictée. Malgré son inquiétude, Mrs. Cooper écrivit, espérant ainsi calmer le cerveau surexcité. Or, son mari dicta rapidement une page de notes qui ne lui semblaient que des conceptions fantastiques d'un esprit en délire. Elle fut bientôt détrompée ; son mari avait dicté une description à la fois dramatique et lucide du combat entre Magua et Chingachgook, qui prit sa place définitive au douzième chapitre du roman ¹.

Le 4 février 1826, MM. Lea et Carey (Philadelphie) publièrent *Le Dernier des Mohicans*. Son succès fut pareil à celui des *Pionniers*, et au mois d'avril de la même année on décida de le faire stéréotyper ².

La même année Cooper accompagna un comité de Pawnees et de Sioux jusqu'à Washington. Il devint l'ami du chef Pawnee, Petalesharoo, qui lui donna des détails sur les mœurs et les habitudes de ces races. Il raconta les chasses aux bisons, les feux dévastateurs qui balayaient la prairie, les tribus montées qui couraient furieusement dans la plaine, et leurs combats. Tel fut l'enthousiasme de son auditeur que celui-ci ne tarda guère à commencer *La Prairie* où l'on trouve dans le personnage de *Cœur-dur* le sympathique Petalesharoo, qui paraît avoir été, en effet, un guerrier remarquable pour ses prouesses et pour sa sagacité, aussi bien que pour ses hautes qualités morales ³.

Fenimore Cooper commença *La Prairie* en 1826, à New York, avant qu'il fût entièrement guéri de sa fièvre de l'hiver précédent, et à un moment où ses affaires de famille exigeaient une surveillance continuelle de sa part. Pour arriver à payer les dettes que son père lui avait léguées, le romancier s'efforça, à l'aide d'un stimulant, de continuer son travail littéraire ⁴. Les dernières pages furent écrites

1. Philipps, *J. F. C.*, pp. 123 à 126.

2. Lounsbury, *J. F. C.* p. 52.

3. Philipps, *J. F. C.* pp. 129-130 et *S. A. F. C. Memories*, p. 59.

4. Philipps, p. 130.

à Paris, où les Fenimore Cooper allèrent en 1826. *La Prairie* parut le 17 mars 1827, chez Lea et Carey ¹.

Avec *Le Dernier des Mohicans*, Natty Bumppo, ou Bas-de-Cuir, était devenu un personnage favori du public, aussi était-il cher à son auteur qui maintenant s'intéressait tant à son héros qu'il hésitait à se séparer de lui. Il se rendait compte que c'était une expérience un peu hasardeuse de continuer le caractère de Natty pendant trois volumes, néanmoins il se décida à la tenter. « Introduire un seul et même personnage comme acteur principal dans non moins de trois ouvrages et dans ce temps d'entreprises en fait de livres de ce genre ; choisir pour la scène d'une légende un désert qui n'est peuplé d'aucun souvenir historique, et auquel viennent s'associer si peu d'idées poétiques, s'il en est quelques-unes, c'est ce qui peut avoir besoin d'excuse » ².

Encore une fois l'auteur pense à Daniel Boone et à ses vagabondages, car, selon la légende, le vieux pionnier avait, à un âge avancé, émigré au delà du Mississipi, parce qu'il éprouvait le besoin d'habiter un domaine moins peuplé que l'est du continent ³. Une pareille sauvagerie convenait bien au caractère du Bas-de-Cuir des *Pionniers*. Fenimore Cooper fut content d'aventurer son héros dans les régions lointaines que lui-même aurait bien voulu parcourir. Si le public ne s'y intéressait plus, tant pis, mais il y avait chance qu'il s'y intéressât.

« Il est plus que probable, dit-il, que le narrateur de ces simples événements s'est fait illusion sur l'intérêt qu'ils pourraient avoir aux yeux d'autres personnes ; mais il lui a semblé que la vie d'un vétéran de la forêt, qui, ayant commencé sa carrière près de l'Atlantique, s'est vu forcé par la marche progressive de la population, avançant toujours sur ses pas avec une rapidité sans exemple, de chercher un dernier refuge contre la société dans les plaines vastes et inhabitées de l'ouest, présentait quelque chose d'assez instructif, d'assez touchant, pour le décider à en tenter la publication. Que les changements qui ont contraint un homme de ce caractère à ces migrations successives se soient opérés effectivement dans le cours d'une seule vie, c'est un point d'histoire qu'on ne saurait révoquer en doute ; qu'ils avaient produit un effet semblable,

1. Chose curieuse, la première édition (soi-disant) de *La Prairie* à la bibliothèque du Congrès, à Washington, porte la date de 1833.

2. Préface de *La Prairie*, 1^{re} édition, 1827. Traduction de Defauconpret.

3. Lounsbury constate que cette légende était très exagérée.

sur le Chasseur du *Dernier des Mohicans*, le Bas-de-Cuir des *Pionniers* et le Trappeur de *La Prairie*, c'est ce qui est prouvé par une autorité non moins imposante que ces pages véridiques, dont l'attention du lecteur ne sera pas détournée plus longtemps ; s'il est encore tenté de les parcourir après cet aveu sincère du peu de valeur de ce qu'elles contiennent »¹.

Alors, les pérégrinations de Bas-de-Cuir terminées, son auteur l'a enterré avec toute la cérémonie indienne, loin des scènes de ses combats et de ses triomphes. Là, il devait reposer en paix. « Nous l'avons conduit jusqu'au terme de sa carrière, dit Cooper, et nous espérons qu'il lui sera permis de sommeiller dans la paix du juste »². Il y a de l'ironie dans le souhait. C'est Fenimore Cooper, lui-même, qui n'a pas voulu laisser Natty tranquille.

Quelques années plus tard, Fenimore Cooper avait passé à peu près sept ans en Europe, et accru son œuvre de plusieurs romans. L'écrivain avait joui d'une popularité considérable en France, comme ailleurs, mais cette popularité diminuait, à cause de la franchise un peu indiscrete avec laquelle Cooper s'était exprimé à l'étranger et chez lui. En Amérique les directeurs de journaux surtout, offensés de la façon dont le romancier les avait critiqués, publiaient à son sujet des articles d'un caractère tellement injurieux que Cooper se vit dans la nécessité de poursuivre ses calomniateurs dans une série de procès qu'il gagna, après une lutte de longue durée, où il se défendit avec un courage admirable. En outre la situation était compliquée par l'hostilité des habitants de Cooperstown, qui auraient voulu ne pas admettre les droits du propriétaire à l'égard de certains terrains appartenant à l'écrivain. C'est dans sa propriété des bords du lac Otsego, où Fenimore Cooper poursuivait des polémiques et des procès, qu'il écrivit les deux derniers romans de notre série pour se distraire de ses ennuis³.

Le Lac Ontario ou *Le Chercheur de pistes* parut en 1840 et Bas-de-Cuir revint chasser encore une fois à l'ombre de la forêt. Le fait est que Fenimore Cooper ne pouvait pas se décider à quitter Natty définitivement. L'homme à la longue carabine lui manquait à tel point que, malgré ses scrupules, l'auteur le réveilla de son sommeil. Peut-être étaient-ce les scènes de sa jeunesse, retrouvées après des années d'absence, qui éveillaient dans l'âme de Cooper

1. Préface de *La Prairie*, 1827.

2. *Ibid.*

3. Voir Lounsbury, *J. F. C.* ch. IX, pp. 180-199, et la *Correspondence* vol. I, pp. 343 et 344.

la nostalgie de son vieil ami ? En tout cas, l'auteur, paraît-il, avait promis à son éditeur d'écrire un roman ayant comme cadre les Grands Lacs américains, et où se trouveraient rassemblés des marins et des sauvages. Il fit donc *Le Lac Ontario* et ressuscita Natty, non sans prévoir la difficulté de la tâche qu'il entreprenait.

« Dans le principal personnage de cette légende, écrivait Cooper dans la préface, le lecteur pourra reconnaître un ancien ami dans de nouvelles circonstances. Si la manière dont se montre cette vieille connaissance sous un nouveau point de vue ne diminue pas la faveur qu'il a obtenue du public, ce sera un grand plaisir pour l'auteur, car il prend à l'individu en question presque autant d'intérêt que celui qu'inspirerait la réalité. Ce n'est pas pourtant une tâche facile de présenter le même individu dans quatre ouvrages différents, et de soutenir le caractère particulier indispensable pour son identité, sans courir le risque de fatiguer le lecteur par une sorte d'uniformité. Cette épreuve a été différée longtemps, autant par doute qu'elle pût réussir que pour toute autre cause. Mais ce sera, cette fois, la dernière apparition de Bas-de-Cuir. Dans une telle entreprise, comme dans toutes les autres, ajoute l'auteur, c'est la fin qui doit couronner l'œuvre »¹.

Dans *Le Lac Ontario*, Fenimore Cooper est également chez lui, car on y trouve encore des souvenirs de jeunesse. A l'âge de dix-neuf ans, pendant que Cooper était dans la marine américaine, on s'attendait de jour en jour à la déclaration de guerre entre l'Amérique et la Grande-Bretagne. Une expédition fut organisée, sous le commandement du lieutenant Wolsey, au port d'Oswego, sur le lac Ontario, pour y équiper un brick de seize canons². Fenimore Cooper, alors enseigne de vaisseau, marcha avec cette expédition, et passa l'hiver au petit port isolé, où l'on cherchait à se distraire, comme on pouvait, et où le simple soldat qui occupait le vieux port, rassasié de gibier et de truites, soupirait après le porc salé de chez lui³. Dans *Le Lac Ontario* on trouve la description de cette « mer intérieure »⁴, avec les forêts d'alentour. Cooper et ses camarades ont dû suivre à peu près la même route que le Chercheur de pistes à travers les bois entre Albany et Oswego, par la rivière du même nom. On peut se figurer l'intérêt que le

1. Préface du *Lac Ontario*, 1840.

2. Voir *Pages and Pictures* pp. 308 à 310 et la *Correspondence*, lettre à Richard Cooper, Oswego, 7 nov. 1808.

3. *Pages and Pictures*, pp. 308-309.

4. *Le Lac Ontario ou la mer intérieure*. (Philad. Lea et Blanchard, 1840).

jeune enseigne a pris à tout ce qu'il voyait et apprenait au cours de ce voyage, et que, bien des années après, il y soit revenu avec tant de plaisir en compagnie de Bas-de-Cuir.

Dans une préface qui paraît avoir été faite pour une édition plus récente¹, et aussi dans celle du *Tueur de daims*, Fenimore Cooper se plaint du peu de succès qu'ont eu ses deux derniers romans. Selon lui, à peine le dixième de ses lecteurs qui connaissent *Les Pionniers*, *Le Dernier des Mohicans* et *La Prairie*, ont jeté les yeux sur *Le Lac Ontario* et *Le Tueur de daims*. Évidemment l'expérience n'a pas réussi, le public était las de Bas-de-Cuir au moment de sa mort. L'auteur paraît piqué par cette déception. Il prétend, tout à fait à sa manière caractéristique, qu'à tous égards son roman méritait un accueil plus chaleureux de la part d'un public « capricieux » et de critiques « méchants ».

Le révérend Ralph Birdsall raconte une jolie histoire à propos du *Tueur de daims*². Un bel après-midi d'été, Fenimore Cooper rentrait chez lui dans un chariot rustique, par la route qui longe le bord du lac Otsego. Il était accompagné de sa fille favorite. Il faisait un temps superbe, et le romancier, content, chantait tout haut. La route menait dans les bois, à une clairière d'où l'on avait une vue charmante du lac. Cooper s'arrêta de chanter, regarda devant lui un moment, l'air rêveur, puis dit : « Il faut que je fasse encore un livre, chérie, sur notre petit lac ». Là-dessus, il parla d'autre chose, mais il n'oublia pas sa demi-promesse, et le dernier *Récit* parut en 1841, chez Lea et Carey. La topographie, telle que Fenimore Cooper en a fait la description, serait exacte à un détail près, si l'écrivain ne l'avait pas arrangée un peu pour les besoins de son récit. On reconnaît encore, malgré la transformation d'un siècle, le Glimmerglass et la Susquehanna qui en dérive, le rocher où le Tueur de daims et le Gros-Serpent eurent rendez-vous, la pointe de terre où Natty tua son premier guerrier, et celle où il tomba aux mains des Iroquois, la crique du Rat musqué, et le cimetière de « Tom Flottant »³. La caverne de Bas-de-Cuir se trouve à une lieue environ de Cooperstown, sur la colline, mais on voit que le romancier l'a idéalisée, car la cache n'est qu'une petite fissure dans le rocher, sans rien de remarquable.

1. Je n'ai pu vérifier la date de cette préface, qui se trouve dans l'édition Winston.

2. *The Story of Cooperstown*, pp. 243-245.

3. Voir *Le Tueur de daims*.

Dans une préface ¹ qui contredit nettement celle du *Lac Ontario*, Fenimore Cooper fait l'apologie du *Tueur de daims*, qui « n'a pas été écrit sans quelques appréhensions quant aux probabilités de son succès ». Le romancier rejette sur ses lecteurs la responsabilité de l'erreur qu'il commet, si erreur il y a. « La manière favorable dont on a accueilli la relation de la carrière plus avancée et de la mort de Bas-de-Cuir, a fait penser, du moins à l'auteur, qu'il se trouvait dans une sorte d'obligation de donner quelques détails sur la jeunesse de son héros ». Cependant il admet qu'il hésitait encore, lorsqu'il reçut une lettre anonyme d'une dame anglaise qui le priait d'écrire un roman qui serait, par une coïncidence curieuse, presque pareil à celui que le romancier retournait dans son esprit ². Il se détermina à écrire son roman.

Enfin la série était complète ; avec ce *Tueur de daims*, qui racontait le début de la carrière de Bas-de-Cuir, F. Cooper en finit à regret avec son héros. Si l'état de sa santé avait été meilleur, il se peut que tous deux fussent repartis ensemble sur une dernière piste. Mr. George Washington Greene, ami intime du romancier, eut une conversation avec lui, un jour, vers 1850, quand la santé de Cooper commençait à faiblir. L'auteur, un peu à la surprise de son ami, et contre sa coutume, parla de ses ouvrages et de ses habitudes littéraires. Il s'attarda sur Bas-de-Cuir, confessant à quel point son affection pour lui était vive, et combien il avait été content de le ressusciter. Puis il admit que, quand il le fit paraître pour la cinquième fois, son intention avait été d'ajouter une scène de plus, où Natty figurerait dans la guerre de l'Indépendance. « Mais, dit-il, je pensais que le public avait eu assez de lui, et je ne fis jamais l'essai ». Mr. Greene au contraire, fut ravi de ce projet, et pressa son ami de le réaliser. Son imagination prit feu, et il suggéra idée sur idée pour le nouveau livre. « J'y ai beaucoup pensé, dit l'auteur, et peut-être le ferai-je encore » ³. Mais il n'avait pas alors le loisir de revenir à Natty. D'autres travaux littéraires accaparaient son temps, et du reste le grave état de sa santé le retint en d'autres soins. Son médecin l'avait averti qu'il avait juste le temps de mettre ses affaires en ordre. Fenimore Cooper est mort, à Cooperstown, le 14 septembre 1851, sans avoir rempli le vœu de son ami.

1. Première édition du *Tueur de daims*, 1841.

2. Se peut-il que l'Inconnue fût la fille aînée du romancier ?

3. G. W. Greene, *Biographical Studies* (N. Y. 1860) pp. 58-59.

CHAPITRE II

BAS-DE-CUIR CHEZ LUI

Portrait de Natty Bumppo. — Son pays favori, théâtre de combats historiques ; la vallée de la Susquehanna telle qu'on la voit aujourd'hui. — L'état de guerre aux colonies. — Vie et exploits de Bas-de-Cuir. — Construction maladroite des *Récits* ; le conteur réussit mieux dans l'épisode. — Moins d'art que d'instinct.

Bas-de-Cuir homme des bois. — Extraordinaire adresse. — Invraisemblances. — Goût américain du détail technique. — Sévérité de la critique contemporaine pour le *woodcraft* tel qu'on le trouve dans les *Récits*.

Bas-de-Cuir philosophe. — Amour de la vie simple et sauvage. — Du sentiment de la nature au sentiment religieux.

Bas-de-Cuir personnage contradictoire. — Son caractère varie comme la pensée même de l'auteur. — Réalisme du héros des *Pionniers*. — Langage mi-rustique, mi-littéraire.

Précurseurs du Gros-Serpent dans le roman américain. — Les Indiens de Brockden Brown. — Fenimore Cooper a-t-il idéalisé l'Indien ? — Défense de l'Indien de Cooper. — Quelques exemples historiques. — Témoignages de ceux qui les ont connus. — Recherches faites par Cooper à ce sujet. — Si fiction il y a, poésie et charme de ces personnages fictifs.

Les femmes dans les *Récits*. — Leur piété biblique et puritaine. — Insuccès des personnages à intention comique.

Il y a un portrait de Natty dans chacun des cinq romans de la série. On a l'idée que celui des *Pionniers* est le plus près de l'original. Le vieux chasseur, sec de corps, rouge de figure, aux cheveux roux et épars, doit être le Bas-de-Cuir que Fenimore Cooper a connu dans sa jeunesse, le chasseur Shipman, familier aux habitants de Cooperstown. L'auteur attire notre attention sur les *bas de cuir*, longues guêtres en peau de daim, qui montent au-dessus des genoux, et qui ont fait donner au héros des *Récits* son sobriquet. Il indique aussi le bonnet de peau de renard, les mocassins en peau de daim, et la ceinture d'où pend l'énorme corne de bœuf qui contient la poudre, enfin, le long fusil « dont le canon, tandis que la crosse reposait sur la neige, s'élevait jusqu'à la hauteur de son bonnet ». En même temps l'auteur nous présente le vieux chien Hector, et la chienne, compagnons inséparables de

Natty, et sans lesquels le portrait du maître serait incomplet. Le dernier trait caractéristique est ce fameux rire silencieux du chasseur, « ses yeux, sa figure, sa taille entière même, avaient l'air de rire, quoique aucun son n'échappât, excepté une sorte de sifflement épais, pendant qu'il prenait haleine en chevrotant »¹. C'est un *tic* qui devient familier au lecteur qui suit Bas-de-Cuir dans ses aventures.

Dans les romans de la première manière (*Les Pionniers*, *Le Dernier des Mohicans*), les portraits indiquent chez Fenimore Cooper une préoccupation de peindre le dehors de son héros. Il est possible que l'influence de Walter Scott se fit alors sentir davantage sur Cooper, et que le romancier américain ait voulu que ses héros pussent rivaliser avec ceux de son maître écossais par le pittoresque du vêtement. Le *Scout* qui discute sur les crimes de la race blanche en Amérique avec son frère adoptif, est une figure aussi frappante que le chasseur de l'Otsego. Il a échangé son habit d'hiver pour un vêtement de chasse vert brodé de jaune, ses mocassins sont ornés, mais il a toujours ses fameuses guêtres ; il porte sa corne à poudre et sa gibecière, et sa longue carabine est à côté de lui. Comme le Bas-de-Cuir des *Pionniers*, il est maigre et usé par le temps, quoique encore jeune ; et, puisqu'il est *scout*², l'auteur indique son œil « petit, ardent et toujours en mouvement, roulant sans cesse de côté et d'autre pendant qu'il parlait, comme s'il eût guetté quelque gibier, ou craint l'approche de quelque ennemi ». Enfin le portraitiste arrive au trait qui pour lui est le plus important : la physionomie franche, l'expression d'honnêteté³.

L'auteur insista là-dessus dans *Le Tueur de daims* et *Le Lac Ontario*, car il s'intéresse maintenant autant à l'étude psychologique qu'au récit d'aventures ; du reste, il commence dès 1840 à idéaliser ce personnage. Il veut présenter Natty comme un honnête homme avant tout, et après avoir indiqué la taille grande et souple du novice qui va devenir guerrier, il passe à l'expression qui « manquait rarement de gagner le cœur de ceux qui pouvaient l'observer à loisir, et d'obtenir la confiance qu'il inspirait, expression qui était simplement celle de la candeur et de la vivacité accompagnée d'une fermeté de résolution et d'une sincérité parfaite, qui la rendaient remarquable »⁴. La physionomie du Chercheur de pistes « qui

1. *Pionniers*, ch. I, p. 25.

2. Batteur d'estrade, qui va en reconnaissance au-devant de l'armée.

3. *Dernier des Mohicans*, ch. III, pp. 35 à 39.

4. *Tueur de daims*, ch. I, p. 17.

sans cela ne pourrait passer pour belle », a « un caractère de franchise et d'honnêteté qui engage l'héroïne à se fier à cet homme ». A peu près les mêmes mots quelques pages plus loin, et l'auteur laisse là le portrait. En effet, dans les quatrième et cinquième romans, Natty était devenu si familier au public qu'il n'y avait pas besoin de revenir sur son portrait ; quelques brèves indications suffisaient pour que le lecteur reconnût son vieil ami. Fenimore Cooper préférait sans doute que ce fût l'âme de Natty qui parût désormais plutôt que sa haute taille et son équipage. Il est naturel que la façon de présenter l'homme des bois varie avec les circonstances et l'intention de l'auteur.

Mais le Trappeur de *La Prairie* est plus impressionnant que le Bas-de-Cuir des bois. Ce fut une heureuse idée de montrer le vieillard, à première vue, comme une sorte de spectre presque surnaturel, légendaire mystérieux et solennel d'un pays non moins émouvant. Il est à l'unisson de cette nature majestueuse qui se dévoile aux yeux étonnés de l'immigrant venu au delà des terres civilisées. C'est un moment dramatique, au soleil couchant, quand « au milieu de cette lumière éclatante se dessinait une forme humaine, appuyée contre la hauteur, et aussi distincte et en apparence aussi palpable que s'il eût suffi d'étendre la main pour la toucher. La taille était colossale, l'attitude d'une pensive mélancolie... Mais le reflet étincelant dont elle était entourée empêchait d'en distinguer les proportions ou le véritable caractère ». Puis, peu à peu, la lumière s'éteint, pendant que les voyageurs restent stupéfaits à regarder, et le pâle reflet du crépuscule révèle le Solitaire de la prairie : le corps « qui avait souffert les rigueurs de quatre-vingts hivers », les traits maigres, la taille flétrie, les saillies des muscles relâchées, et, avec cela, l'air de vie et d'endurance — l'auteur n'omet rien qui suggère une vieillesse avancée mais saine. La dernière phrase confirme les soupçons du lecteur, lorsque des détails familiers paraissent, justement dans l'ordre d'importance — le costume en peau, la gibecière et la corne à poudre, et enfin la carabine « d'une longueur extraordinaire ». Un trait de plus s'ajoute, lorsque le vieux chien de chasse, efflanqué et édenté, se redresse de l'herbe avec un grognement, et que son maître, « d'une voix que l'âge avait rendue un peu tremblante et caverneuse, dit : « Tout beau, Hector, tout beau ! »¹.

L'homme des bois est devenu l'homme des prairies, et dès le

1. *Prairie*, ch. I, p. 19.

premier moment nous sentons en lui quelque chose de lointain et d'apaisé qui le distingue du Natty d'autrefois, et qui, plus que son air de vieillesse, fait sentir que le voyageur est arrivé à la dernière étape de sa marche. On regardait le Bas-de-Cuir des *Pionniers* avec curiosité, on reconnaissait avec plaisir le *Scout* des *Mohicans*, le Tueur de daims et le Chercheur de pistes ; mais on s'arrête un peu intimidé lorsque la silhouette du vieux Trappeur se dessine sur le rouge flamboyant du couchant. On cite souvent la mort du Trappeur comme l'une des plus belles pages de Fenimore Cooper : mais son apparition au début du dernier *Récit* n'est-elle pas aussi émouvante et poétique ?

* * *

L'État de New-York est renommé pour la beauté de ses paysages. A l'est, sur la côte atlantique, une zone sablonneuse très dentelée forme une des plus belles baies de l'Amérique. Derrière cette zone, au nord de l'État, la rivière Hudson prend sa source dans le lac qui porte le nom de l'explorateur qui l'a découvert. La partie inférieure du lac Champlain, connue aujourd'hui sous le nom du lac George, quoique moins grande que l'autre, est encore plus belle, à cause des îles vertes dont elle est parsemée, et surtout à cause de la limpidité de ses eaux, qui lui a valu, au temps des premiers missionnaires français, le nom de « Lac du Saint-Sacrement ». Du lac Champlain s'écoule la rivière impétueuse, avec ses « Palissades »¹ et ses chutes d'eau, qui arrose le plateau sur une distance de cinq cents kilomètres, avant de se jeter dans l'Océan. Au delà de l'Hudson, le paysage prend un aspect plus sauvage et plus âpre. Deux rangées de montagnes, les Adirondacks au nord, les Kaatskills au sud, élèvent leurs sapinières à une hauteur de cinq mille pieds². Des lacs et des rivières abondent, froids comme les glaces dont la région tout entière fut jadis couverte. D'innombrables cascades tombent le long des flancs abrupts, pour se perdre dans les profondes ravines qui se cachent plus bas ; et partout, sauf çà et là, où l'on a défriché les terres, s'étend

1. Rangée de collines rocheuses qui se dressent au bord de la rivière jusqu'à une hauteur de cinq cents pieds. Son étendue est de vingt milles anglais le long de l'Hudson.

2. Mount Marcy, la plus haute cime des Adirondacks, a 5.344 pieds de hauteur.

la forêt. Plus loin vers l'ouest, le paysage s'adoucit ; les montagnes s'abaissent en collines, les vallées rient, les lacs reflètent les rayons du soleil avec plus de candeur, les rivières s'attardent en route, tournent et serpentent. Puis le climat devient plus tempéré, le sol plus fertile, et les bois sont coupés par de vastes vergers qui s'étendent jusqu'aux lacs Erié et Ontario, sur la frontière canadienne.

Toute cette région variée est le domaine de Bas-de-Cuir. Il a passé sa jeunesse au bord de l'Atlantique. Puis, soldat et batteur d'estrade, il a mesuré, pas à pas, le plateau de l'Hudson qui, à travers une série de guerres, a été le théâtre de tant de batailles. C'est par là que sont venues les armées de Dieskau et de Montcalm, résolues à pénétrer jusqu'aux Alléghanies ; et là les sujets du roi anglais sont accourus pour les repousser. Crown Point, Ticonderoga tant de fois pris et repris, Fort Edward, Fort William Henry — d'un bout à l'autre de l'Hudson le sang des colons français et anglais a coulé, et partout la carabine de Natty a détonné en réponse aux salves de Dieskau, ou pour venger la mort du fils de Chingachgook. Juste au pied du lac George, on peut tracer la route par laquelle Œil-de-Faucon fait le voyage hasardeux du Fort Edward à la forteresse destinée à capituler devant Montcalm. C'est du haut des Kaatskills dont la couronne de nuages « est comme la fumée qui s'élève autour de la tête d'un *sachem*, près du feu du conseil, » que Bas-de-Cuir se tient pour voir « la création, toute la création... à perte de vue » — la rivière qui coule à ses pieds « comme un copeau frisé », les vaisseaux de guerre, et un jour l'incendie d'Esopus ¹, quand la fumée semblait si près de lui qu'il croyait entendre les cris des femmes. Lorsque le Chasseur va vivre d'abord dans les bois, et s'ennuie d'être seul, c'est dans les Kaatskills qu'il rentre parfois pour voir un peu les hommes. Tout près est la cascade aux eaux blanches, et les rochers d'où « l'on peut voir jusqu'à la vallée, avec ses milliers d'acres de forêts, qui s'étendent dans le creux profond, peintes comme dix mille arcs-en-ciel, sans que la main de l'homme y ait touché » ². A l'intérieur, il n'y a pas un coin de forêt qu'il n'ait connu, ni de source où il ne se soit arrêté pour apaiser sa soif, depuis Schoharie et le débouché de l'Oneida jusqu'à la rivière Oswego et les Mille-Iles où le Chercheur de pistes a vécu son roman.

1. Kingston, incendié par sir John Vaughan en 1777.

2. Voir *Les Pionniers*, chap. XXVI, p. 322.

Mais c'est plutôt vers l'est de l'État que se trouve le séjour le plus familier de Bas-de-Cuir. A l'ouest des Kaatskills, dans un paysage moins grandiose mais non moins beau, au pied des collines baignées par mille petites rivières ensoleillées, la Susquehanna prend sa source. C'est un cours d'eau étroit, rarement profond, qui enlace les côteaux d'Otsego Country, avec maints tours et détours, avant de traverser la Pensylvanie en zigzag et de se vider dans Chesapeake Bay¹. Les « sources de la Susquehanna » — le petit lac cristallin, le commencement de la rivière rapide qui en découle, et les vertes collines alentour, couronnées de bouleaux et de sapins — voilà la retraite préférée de Natty. Peu importe qu'il ait fini ses jours sur les lointaines prairies. Avant tout autre pays, Bas-de-Cuir aime les bords du Glimmerglass² où il est allé vers sa première piste de guerre, où, pendant quarante ans, il voyait passer les pigeons, et où, autrefois, il pouvait compter la fumée de vingt feux délawares s'élever au-dessus des sommets des arbres ; et où, un jour funeste, il vit arriver, avec le premier *settler* la fin de son propre bonheur³. Aujourd'hui toute cette région est plus ou moins peuplée, le sifflet de la locomotive déchire la vallée, où nombre de villages prospèrent. « Templeton » est devenue une ville considérable, fort recherchée des touristes. Des bateaux à vapeur font le trajet du Glimmerglass où jadis glissait la pirogue légère de Natty ; un court de golf, un pensionnat de jeunes filles achèvent de banaliser le paysage naguère romantique. L'ours et la panthère ont disparu du voisinage et le cerf s'est éloigné des bords de l'eau, tandis que les Indiens étaient déjà devenus de rares visiteurs au temps de la jeunesse de Fenimore Cooper⁴. La forêt reste, éclaircie et décimée, il est vrai, mais encore belle et mystérieuse. Et il n'y a guère besoin de la statue de Bas-de-Cuir dressée sur la côte du Mount Vision pour ressusciter l'homme des bois. Il semble que son esprit original hante toujours les lieux qu'il aimait, qu'en tournant la tête on verra entre les arbres son bonnet de fourrure, et la crosse de sa carabine, et ses épaules secouées par son rire silencieux. Natty vit encore, génie rustique et familier des bois de l'Otsego.

1. Voir une note (*Pionniers*, ch. XII) où F. C. explique que « Susquehanna » veut dire dans la langue indienne « rivière tortueuse ». Chose curieuse, selon Heckwelder, « susque » veut dire « droit ».

2. Nom donné au lac Otsego dans *Le Tueur de daims*.

3. *Pionniers*, ch. XXI, p. 260.

4. Voir S. A. F. Cooper, *Pages and pictures*, p. 53.

* * *

L'époque historique des *Récits* est celle qu'un historien américain¹ a appelée « un demi-siècle de conflit ». La France et la Grande-Bretagne étaient aux prises, non seulement en Europe, mais dans le Nouveau Monde, car chaque déclaration de guerre entre les mères-patries déchaînait dans leurs colonies une série de luttes non moins sanglantes que celles qui épuisaient les métropoles. Il est possible que les causes des guerres européennes fussent plus ou moins indifférentes aux colons américains. Sans doute on ne portait pas grand intérêt, sur les rives du Saint-Laurent et de l'Hudson, aux droits de Marie-Thérèse sur le trône autrichien, ou à ceux de Jacques II en Angleterre ; mais on saisissait tous les prétextes pour se disputer les territoires qui faisaient partie des domaines des rois d'Angleterre et de France. Les Français du Canada étendaient toujours leurs chaînes de forteresses vers l'ouest comme vers le sud du continent jusqu'au golfe du Mexique, et réclamaient pour eux l'Amérique entière, sauf les régions près de la baie d'Hudson et une marge étroite entre les montagnes et l'Atlantique. Les colonies anglaises, de plus en plus serrées, se réunissaient pour combattre et chasser l'envahisseur, et lui reprendre les territoires qu'il avait saisis.

Les conditions de la guerre au Nouveau Monde au XVIII^e siècle étaient particulièrement difficiles. La jalousie entre officiers coloniaux et généraux métropolitains, venus pour diriger les campagnes, suscitait dans chaque camp de graves désordres². Les officiers coloniaux connaissaient les méthodes de guerre dans les bois mieux que leurs chefs fraîchement débarqués. Ceux-ci, plus orgueilleux que prudents, dédaignaient les conseils de leurs subordonnés et s'obstinaient à combattre à la manière européenne, parfois avec des résultats désastreux dont la défaite de Braddock devant Fort Duquesne est un exemple attristant³. Le continent d'Amérique était une vaste et épaisse forêt qui entourait les villes éparses et cachait complètement les forteresses que l'ennemi trouvait avec difficulté avant de les assiéger. Les combattants passaient des semaines à se chercher, pendant que les privations et la fatigue décimaient

1. Parkman, *France and England in North America*, vol. VI et VII, *A Half-Century of Conflict*. (Boston, 1865-1892, 12 vol. in-16.)

2. Par exemple la jalousie réciproque entre Montcalm et Vaudreuil et le mépris des conseils de Washington qui a perdu le général Braddock.

3. 1755. Aujourd'hui Pittsburg, Ohio.

leurs rangs. Le ravitaillement n'était pas facile ; on devait souvent, pour subsister, avoir recours au gibier qui se trouvait dans les bois. Point de routes ; il fallait se frayer un chemin à travers les fourrés presque impénétrables. Lorsque l'armée de Braddock partit de Cumberland, dans la Virginie, pour Fort Duquesne, trois cents bûcherons précédèrent l'armée pour lui ouvrir passage ¹.

Une politique dont Français et Anglais durent apprendre le danger fut celle d'enrôler les indigènes comme alliés. Au Canada, comme au sud du Saint-Laurent, les gouverneurs cherchaient à gagner par tous les moyens l'amitié de l'Indien afin de le lancer, au besoin, sur la piste de guerre contre l'ennemi blanc ². L'avantage de cette alliance était que le Peau-rouge, habitué à guerroyer en pleine forêt, pouvait apprendre aux militaires royaux ses propres méthodes dont les soldats blancs se sont servis plus d'une fois avec succès. La façon particulièrement rusée et meurtrière dont l'Indien livrait combat assurait souvent l'anéantissement de l'armée opposée. Pourtant l'entente entre les *sachems* indiens et les généraux blancs n'était pas toujours sincère. L'Indien était un allié capricieux, exigeant et souvent perfide. Il fallait le plus grand tact de la part des généraux anglais et français pour traiter avec lui. Quand les passions des hordes indiennes étaient déchaînées, elles restaient souvent intraitables, et se livraient à des massacres comme ceux du Fort Oswego ³ et de William Henry ⁴.

Un grand nombre de soldats blancs, surtout les troupes européennes, succombaient aux conditions de la guerre telle qu'ils la trouvaient dans cette brousse. Les survivants avaient acquis une science militaire du terrain. Tel avait appris à se tirer d'affaire quand les provisions manquaient ; plus d'un dialecte indien lui était familier ; il savait toujours traquer l'ennemi, blanc ou rouge, jusqu'à sa cachette à travers la forêt, tomber sur lui à l'improviste, ou éviter son embuscade. Il se servait au besoin de la méthode indienne de l'escarmouche, abrité derrière les arbres, sans compter qu'il savait manier des armes plus compliquées que l'arc du Peau-rouge.

Bas-de-Cuir représente ce type de militaire américain. Enrôlé dans un régiment colonial, il est à la fois tirailleur et *scout* ⁵. Il

1. Voir Elson, *History of the United States of America* (N. Y. 1904), ch. IX.

2. Voir C. Colden, *History of the Five Indian Nations of Canada*. (Londres 1750) pp. 156 à 159.

3. 1757.

4. 1757.

5. Voir *Le Dernier des Mohicans*.

a combattu à côté du Peau-rouge et contre lui. Vers le milieu du siècle, lorsque les rumeurs de la guerre imminente troublent les colonies, et dressent les colons anglais et français les uns contre les autres, le Tueur de daims va sur sa première piste de guerre contre les Iroquois, et voit le commerce sanglant des chevelures ¹. Il soutient ses amis délawares contre les Cinq Nations ² qui les ont outragés et cherchent encore à les opprimer. Quand la guerre de Sept Ans éclate, et que Montcalm approche, Œil-de-faucon sert sous les ordres de Sir William Johnson et voit la déroute de l'armée de Dieskau ³, et la même année le trouve avec les Délawares, exténué de fatigue et de faim, en train de cheminer le long de la Mohawk. Il est à la prise du Fort Oswego, et l'année suivante le voici qui bat l'estrade entre Fort Edward et Fort William Henry, pour assister à la capitulation de la forteresse commandée par Munro ⁴. Prisonnier des Français, près du Fort Frontenac, il n'y est pas resté longtemps, grâce à son adresse. Enfin, sa carrière militaire se termine dans l'Ohio, avec une escarmouche entre « Mad Anthony ⁵ » et les Indiens, quand le général américain remporte une victoire définitive sur les Peaux-rouges de l'ouest.

Cependant ce n'est pas à la guerre seulement que Bas-de-Cuir a appris son métier de *scout*. D'autres circonstances ont contribué à faire de lui un forestier. Natty Bumppo est le fils de *settlers* blancs, qui habitaient la côte atlantique de New York. Natty a un orgueil permis de sa naissance et de ses traditions. Il est fier de ses ancêtres hardis qui lui ont légué son talent de tireur, et surtout fier d'être blanc — *a man without a cross* (un homme dont le sang n'est pas croisé), chose dont on avait lieu de se féliciter, en effet, dans un pays où les métis étaient trop nombreux. Tout jeune, Natty devient ami des Indiens de la tribu des Délawares, qui demeuraient dans les bois d'alentour. Ce sont eux qui lui apprennent leur expérience forestière. Le garçon commence par porter

1. Voir *Le Tueur de daims*.

2. Les Iroquois, c'est-à-dire les tribus alliées des Mohawks, des Oneidas, des Onondagas, des Cayugas et des Senecas. Plus tard la tribu des Tuscaroras s'est jointe à cette alliance, connue depuis longtemps comme les Iroquois ou les Six Nations.

3. 1755. Après une défaite sérieuse, le matin même, l'armée anglaise fait volte-face, et remporte une victoire aussi glorieuse qu'inattendue. (Voir Parkman).

4. Massacre du fort William Henry, 1757. Voir *Le Dernier des Mohicans*, ch. XVII, pp. 221-223.

5. Mad Anthony Wayne (Antoine le Fou) le général Wayne, qui s'est distingué à Stony Point, 1779, et dans la guerre contre les Indiens, à la bataille de Fallen Timbers, 1794 (Voir *La Prairie*, ch. V).

des messages et à battre l'estrade, et, le temps venu, il lui est permis de suivre les chasseurs. Enfin, ayant fait preuve à la fois de son adresse comme *scout* et tireur, et de son amitié fidèle et reconnaissante à ses maîtres au teint basané, le jeune homme à qui on donne le sobriquet de « Tueur de daims » est admis comme membre honoraire à la tribu des Lenni Lenape, autrement dit des Mohicans¹, et il reçoit d'eux la propriété au titre indien d'une partie de leurs domaines dans la vallée de la Susquehanna. Suivant la coutume indienne, il se lie d'amitié avec un Mohican de son âge, Chingachgook, ou le Gros-Serpent, chef héréditaire de sa tribu, et dès ce moment les deux camarades ne se quittent plus². Dans les guerres entre Français et Anglais, Chingachgook et Natty combattent ensemble dans le même régiment. C'est alors que Bas-de-Cuir s'engage dans la série de combats que nous avons racontés et qui constituent la matière principale des *Récits*. C'est à l'occasion de ces missions importantes que Bas-de-Cuir accomplit maintes actions chevaleresques.

Ainsi quand les Délaewares reçoivent la nouvelle que les Iroquois vont leur envoyer la hache³, et qu'au même moment la jeune fiancée de Chingachgook est enlevée par l'ennemi, et retenue dans sa tente, le Tueur de daims part sur sa première piste de guerre, pour découvrir le campement et la force des Mengwe⁴, et en même temps aider son frère adoptif à libérer et à ramener la captive. En route pour le lac de Glimmerglass et pour son rendez-vous avec le Gros-Serpent, il rencontre une vieille connaissance, Henry March. Avec lui il passe la nuit chez Tom Hutter, qui habite avec ses deux filles une sorte de forteresse en bois, bâtie sur pilotis au milieu du lac. Là, Natty apprend que l'occupation de Hutter et de March consiste à enlever des chevelures françaises, qu'ils expédient au gouverneur anglais pour une prime considérable. Le récit traite de l'expédition des scalpeurs, de leur captivité et de leur libération par Natty et le Gros-Serpent, de la réunion de Chingachgook avec sa fiancée, et des représailles des Iroquois ; d'où les aventures du Tueur de daims et des filles de Hutter qu'il a prises sous sa

1. L'adoption d'un homme blanc par une tribu indienne est considérée comme un grand honneur qu'on fait à l'adopté. Plusieurs Américains distingués ont été fiers d'être ainsi admis dans la société indienne. Il est de coutume chez les Indiens du Canada de faire ce compliment aux vice-rois.

2. Voir *Le Tueur de daims*, ch. IV, pp. 69-71.

3. C'est-à-dire leur déclarer la guerre.

4. Mengwe, Mingos ou Maquas, autres noms pour « Iroquois ».

protection, sa captivité et son supplice projeté par les Mengwe, et l'escarmouche finale où les troupes anglaises arrivent à temps pour décider de la victoire. Subordonné à l'intrigue principale est le roman malheureux de la coquette Judith Hutter, et de la simplicité chevaleresque avec laquelle le Tueur de daims résiste à ses artifices.

Quand nous revoyons notre héros, plus de quinze ans ont passé depuis qu'il a dit adieu à la malheureuse Judith sur les bords du Glimmerglass. La Guerre de Sept Ans a éclaté, et le Tueur de daims qu'on appelle maintenant « Œil-de-faucon », autre sobriquet indien, est batteur d'estrade avec les *Royal Americans*. La scène a changé, et nous retrouvons Natty, le Gros-Serpent et le jeune fils de celui-ci dans les bois près du lac Horican. A travers la forêt arrive le colonel Heyward, qui ramène à leur père les deux filles du général Munro, qui les attend à William-Henry. Abandonnés par leur guide indien, Heyward et les jeunes filles trouvent un sauveur en Œil-de-faucon. Celui-ci les abrite dans sa retraite favorite et, secondé par les deux Délawares, il y soutient le siège, lorsque les Iroquois le découvrent, et les délivre des sauvages qui vont les mettre au supplice. Après mille aventures, la petite bande arrive au fort William-Henry, pour y assister à la scène historique lorsque les féroces alliés de Montcalm tombèrent sur hommes, femmes et enfants en train d'évacuer la forteresse, et les massacrèrent sans pitié. Les filles de Munro sont enlevées par le guide indien qui avait naguère cherché à les trahir dans les bois, et Œil-de-faucon et les Mohicans s'élancent à leur recherche. Ils suivent la piste par monts et par vaux jusqu'à ce qu'ils arrivent à découvrir d'abord l'une, puis l'autre des captives. A force d'audace et de stratagèmes on réussit à sauver la fille cadette, mais l'aînée périt, de même que le fils de Chingachgook, entre les mains de l'Iroquois vindicatif. La fin du récit nous montre Œil-de-faucon et le Gros-Serpent auprès du tombeau où repose le dernier espoir d'une malheureuse race.

Jusqu'ici Natty est resté garçon ; préoccupé de la guerre et de la chasse, il a gardé le cœur libre. Mais le Chercheur de pistes doit avoir son roman comme tout héros, et peut-être convient-il mieux au caractère spécial de l'homme des bois que l'expérience le déçoive. Les événements du lac Ontario se passent sur cette « mer intérieure »¹ et dans les îles groupées à la source du Saint-Laurent. La guerre continue, Natty porte les traces de ses batailles,

1. *Le Lac Ontario, ou la Mer intérieure.*

et paraît ici plus âgé que n'était Œil-de-faucon. Le major Duncan, tient toute la forteresse d'Oswego avec une garnison d'Anglais, parmi eux le sergent Dunham. Celui-ci attend son frère et sa fille Mabel de Fort Stanwix, et il a pris la précaution d'envoyer un guide à leur rencontre, de peur qu'une catastrophe ne leur arrive dans les bois. Mabel et son oncle rencontrent le Chercheur de pistes, le Gros-Serpent, et un jeune marin Jasper Western, juste à temps pour que ces guerriers les sauvent d'une bande d'Iroquois. Arrivé au Fort Oswego, le Chercheur de pistes obtient la permission de prétendre à la main de la jeune fille. Cependant Jasper et Mabel s'aiment, quoique le marin n'ait osé se déclarer. Lorsque tous ces personnages accompagnent une expédition aux Mille Iles, et tombent dans une embuscade, et que Mabel se trouve seule dans un blockhaus assiégé, le Chercheur de pistes vient encore une fois à son aide. Quand la jeune fille apprend que son père mourant souhaitait qu'elle épousât le Chercheur de pistes, elle consent aux fiançailles. Mais son amant aperçoit la peine de Jasper et se doute de la mutuelle inclination des deux jeunes gens. Une explication s'ensuit, et le Chercheur de pistes se retire en faveur de son jeune rival. Il part reprendre son ancienne vie avec son frère mohican.

Le Natty des *Pionniers* a quitté depuis longtemps le service militaire. Oswego, Crown Point et le reste ne sont que des souvenirs que le vieux Bas-de-Cuir aime à raconter aux villageois qui ont peuplé le pays près des sources de la Susquehanna. Esprit familier de la région, toujours chasseur, Bas-de-Cuir voit, de sa hutte sur les collines, l'invasion inexorable de la civilisation. Il résiste, autant qu'il peut, au nouvel ordre des choses, méprisant des lois qu'il trouve iniques et des mœurs qu'il juge répréhensibles. Désolé, il est forcé d'assister à la déchéance et à la mort du Mohican, détruit par « l'eau-de-feu » de l'homme blanc. Surtout, il éprouve du ressentiment contre le grand propriétaire de Templeton qui a, selon Natty, usurpé les droits de l'ancien et véritable propriétaire. De plus en plus exaspéré, Bas-de-Cuir se trouve pris dans les pièges de la civilisation, et sujet à des injustices de la part des esprits malins. Quand, grâce à la fidélité du chasseur, son ancien chef est rétabli sur ses terres, et que le guerrier mohican le quitte enfin, Bas-de-Cuir s'éloigne lui aussi, vers un pays encore vierge. Hector à ses talons, sa carabine en bandoulière, le chasseur se met en route vers le soleil couchant, pour découvrir de nouveaux terrains de chasse dans des régions lointaines.

Dans le dernier *Récit*, nous trouvons Bas-de-Cuir, faible octogénaire, loin du petit lac qu'il a tant aimé et dont il garde un tendre souvenir. A travers les grands bois il est venu au delà du Mississipi, dans l'espoir de retrouver la paix et la solitude sur les vastes prairies de l'Ouest. A cause de sa vue qui faiblit, il a dû échanger son métier de chasseur pour celui de trappeur. Un immigrant, ou *squatter*¹ en route vers l'Ouest avec sa famille, rencontre le trappeur sur son chemin. Malgré son déplaisir à voir sa solitude encore menacée, le vieillard traite l'autre avec civilité, et s'intéresse surtout aux deux jeunes filles qui accompagnent le *squatter* contre leur gré. Le fiancé de l'une et le mari de l'autre sont tout près et gagnent le vieux Trappeur à leur cause. Il s'agit alors d'échapper, non seulement à la bande du *squatter*, mais aux redoutables Sioux qui, pareils aux Iroquois, parcourent les plaines à la recherche de victimes. Les réfugiés, guidés par le vieillard, échappent à toutes sortes de dangers, et trouvent enfin un asile chez les Pawnies-Loups, les Mohicans de la prairie et les ennemis implacables des Sioux. Il y a bataille, les Sioux sont anéantis, et la jeunesse heureuse et réunie repart pour la civilisation de l'Est, tandis que le Trappeur est content de finir ses jours dans les grands espaces. A la fin du récit, le vétéran de tant de combats répond au dernier appel, et quitte la prairie pour le repos suprême. Les plaines et les bois ne le verront plus.

On remarquera qu'une grande partie de ces récits consistent en des variations sur le même thème. Il s'agit régulièrement de demoiselles en détresse, de leurs amants plutôt maladroits qui voudraient bien aller à la rescousse, mais ne savent comment, et de Bas-de-Cuir qui se constitue guide et protecteur de tous. L'ennemi à redouter est le Peau-rouge, le « maudit Mingo », et les aventures sont les nombreuses escarmouches avec lui. Dans trois romans sur cinq, la scène importante est celle où l'on voit l'homme blanc qui va mourir à petit feu après les tortures indiennes, et qui s'échappe au dernier moment, grâce à son courage et à son adresse. Le scélérat indien est généralement épris d'une jeune fille blanche et tient autant à la retenir dans son *wigwam* qu'à enlever des chevelures anglaises. Les faibles intrigues entraînent une longue série d'incidents qui se multiplient jusqu'à ce que le romancier estime que le compte

1. *Squat*, en anglais, signifie *s'asseoir* à la manière d'une bête, de façon à accaparer toute la place possible. Un *squatter* est un *settler* qui s'approprie les terres que lui-même a défrichées. Le terme s'emploie surtout dans les pays de l'Ouest.

est suffisant. Ce manque d'unité est particulièrement à noter dans *Le Lac Ontario* et *Le Dernier des Mohicans*, car ces deux récits sont coupés au milieu. L'arrivée des filles de Munro au Fort William Henry et celle de Mabel Dunham à Oswego devraient être les dénouements des deux romans : les incidents qui s'ensuivent auraient aussi bien précédé. Malgré la poésie de la deuxième moitié des *Mohicans*, l'intrigue traîne beaucoup, et dans cette brousse parfois des indications importantes se dissimulent. Souvent le lecteur est obligé de revenir en arrière pour ne pas perdre le fil du récit. Il y a plusieurs bévues : pour n'en citer qu'une, où Bas-de-Cuir et les Mohicans ont-ils trouvé la pirogue dans laquelle ils traversent le Horican pour suivre les captives de Magua ¹ ? L'intérêt dramatique de la scène où les Délaewares découvrent la tortue blasonnée sur la poitrine d'Uncas ² est presque éventé, puisque l'auteur a eu la maladresse de prévoir cette scène dans un chapitre précédent. Le romancier est prolix et se laisse aller aux digressions. On ne saurait le blâmer des nombreuses descriptions, car celles-ci sont le fort de Fenimore Cooper, d'ailleurs le sous-titre des *Pionniers* prévient le lecteur sur les intentions du livre ³. Mais pourquoi faut-il que l'auteur ait rapporté tout un sermon interminable — et illisible — du Révérend Grant ? ⁴ On ne comprend pas le récit que fait le général Munro des origines de sa fille aînée, puisque Heyward vient de dire qu'il aime la cadette, et s'il y avait malentendu, il n'existe plus, et l'honneur n'exige donc pas que le père partage son secret ⁵. L'histoire du mariage et de l'enlèvement d'Inez de Certevallès, y compris les petites intrigues du Père Ignace, est superflue. En insistant sur les projets du Jésuite, l'auteur suggère que celui-ci a arrangé la séparation de sa paroissienne et de son époux protestant ⁶. On se demande si Fenimore Cooper, qui se méfiait plus ou moins des pratiques romaines ⁷, n'a pas eu d'abord l'idée d'esquisser un complot clérical ; il serait revenu ensuite sur son intention sans se donner la peine de changer la première partie du récit. Pareille inconséquence

1. *Dernier des Mohicans* ch. XX, p. 256.

2. *Ibid.* ch. XXII et XXX.

3. *Les Pionniers, une narration descriptive.*

4. *Les Pionniers*, ch. XI, pp. 137-141.

5. *Le Dernier des Mohicans*, ch. XVI, pp. 199-202.

6. *Prairie*, ch. XV, pp. 194-204. F. C. a avoué plus tard que cet incident était une erreur artistique. Voir *Pages and pictures*, p. 157.

7. Voir S. A. F. C. *Memories*, publiés comme préface à la *Correspondence* de J. F. C. ; aussi *A Residence in France*, lettre X.

ne serait pas impossible chez Cooper, non plus que la tendance à attaquer tout ce qu'il désapprouve. On peut au moins hasarder cette explication d'un chapitre qui, autrement, n'a pas sa raison d'être. Trop souvent les dialogues ont besoin d'être raccourcis, sinon d'être supprimés entièrement, parce que, au lieu de presser l'intrigue, ils l'arrêtent.

La construction de ces romans laisse, en effet, à désirer ; mais on peut dire que cette imperfection mérite indulgence, vu l'époque où Fenimore Cooper écrivait et le genre qu'il cultivait. Le roman d'aventures risque d'être trop souvent une simple enfilade d'épisodes, un peu lourde et uniforme dans l'ensemble, quoique chaque incident soit net. Fenimore Cooper savait faire un court récit d'une demi-douzaine de pages ou moins ; il n'arrivait pas à rassembler et à lier les incidents qu'il racontait pour en faire un roman bien composé. Plusieurs fameux romans de son temps ont eu le même défaut, et les auteurs alors favoris du public étaient plutôt prolixes. Les romans volumineux de Fielding et de Richardson avaient toujours une grande vogue. *Nicolas Nickleby* et *Oliver Twist* allaient dans peu de temps faire la joie du public anglais, comme en France *Les Mystères de Paris* et *Les Misérables*, pour ne rien dire des romans d'Alexandre Dumas père. Walter Scott lui-même n'est pas toujours concis à souhait. Cooper semble excusable de n'avoir mis qu'un lien assez fragile entre ces épisodes, pourvu que ceux-ci fussent en eux-mêmes vifs et dramatiques.

Dans le détail le romancier a mieux réussi. Il sait varier les exploits de Bas-de-Cuir, pour éviter la monotonie, bien que la situation de son héros soit toujours à peu près la même. Sur une douzaine d'escarmouches entre Iroquois et Mohicans, il n'y en a pas deux qui soient pareilles. L'auteur est habile à entasser les petits incidents émouvants d'un combat ou d'une chasse pour nous tenir en suspens. Il faut noter les fins de chapitre ; chacune presque annonce une nouvelle complication et qui promet d'être émouvante, de sorte que le lecteur brûle de savoir comment le héros va se tirer d'affaire. Cela est, bien entendu, la méthode des romans à feuilletons, mais elle paraît instinctive chez Cooper dont les œuvres ont toutes paru en librairie sous forme de romans complets. Dans son étude sur Fenimore Cooper, M. G. D. Morris¹ attire notre atten-

¹ I. G. D. Morris, *Fenimore Cooper et Edgar Poë, d'après la critique française*. (Paris, 1912, in-8°), p. 21.

tion sur la critique de Sainte-Beuve qui constate que Cooper « ne conte pas pour conter, mais pour décrire ». M. Morris, surpris, lui oppose l'opinion de MM. Brownell et Brander Matthews, d'après laquelle Fenimore Cooper serait « né conteur » — *a born storyteller*. Il nous semble que ces opinions, au lieu de se contredire, se complètent. Il est vrai que la composition négligée de Cooper est propre à agacer un critique français. La prolixité et les digressions doivent sembler impardonnables aux amis de l'ordonnance et de la précision. Chez Cooper, l'intrigue que Sainte-Beuve compare à « un fleuve qui coule et suit sa pente » est, en effet, « tantôt faible et mal nouée, tantôt tourmentée et obscure », elle « se déroule péniblement, tourne et revient sur elle-même »¹. Certes, Fenimore Cooper n'a pas les qualités d'un Mérimée, pourtant il n'en est pas moins « né conteur » en ce qu'il conte par besoin instinctif. Il nous dit son histoire gauchement, avec la satisfaction de celui qui mange ou qui boit. Tout jeune, il manifeste cette tendance avec son petit essai dans le genre épique². Arrivé à l'âge d'homme, propriétaire et chef de famille, il ne pense point à écrire, et le voilà tout d'un coup romancier. Longtemps après, dans un moment de dépit, il annonce son intention de ne plus écrire pour le public³, quand il n'est qu'à mi-chemin de sa carrière littéraire. Chez Cooper, c'est la spontanéité qui est admirable et qui compense les défauts de technique. Qu'on se figure un enfant, qui a de l'imagination, et qui raconte des histoires à plaisir pour ses camarades sinon pour lui-même. Il ne sait encore rien des règles de la composition, la question de vraisemblance lui est parfaitement indifférente. Avec des « alors » et des « et puis », il continue toujours à inventer, heureusement, en répétant ce qu'il a déjà dit, en introduisant naïvement les derniers nouveaux mots qui ont frappé son oreille. Et toujours on écoute, et on prie le petit camarade de continuer, puisque celui-ci possède le don suprême d'intéresser ses auditeurs, car il est *né conteur*. C'est un peu la manière de Fenimore Cooper qui, avec une curieuse maladresse, a fait, pour le plaisir de les écrire,

1. *Premiers lundis*, vol. I, 10 avril 1828. Il est juste de noter que les remarques de Sainte-Beuve sont à propos, non des *Récits*, mais du *Corsaire rouge*, roman inférieur, qui a pourtant les mêmes fautes de construction que les autres romans.

2. Voir ci-dessus, p. 4.

3. Au mois de juin 1833, F. C. écrit à Greenough, « Nous sommes divorcés la plume et moi, et vous ne pouvez pas imaginer la sensation de liberté, de bonheur, même, que j'éprouve de m'être débarrassé du licou ». (Cité par Lounsbury, ch. VI, p. 116).

des romans d'imagination qui ont amusé trois générations de lecteurs.

*
* *

Le sobriquet par lequel ses ennemis iroquois désignent de préférence Natty Bumppo est la « Longue Carabine ». C'est ainsi qu'ils appellent le maître de *Killdeer* (Tue-daim), ce terrible fusil qui a abattu tant de gibier et tant de Mingos, et dont la détonation terrifie les oreilles de l'Iroquois à l'égal des tonnerres du Manitou. Bas-de-Cuir est, en effet, le prince des tireurs, et son adresse égale celle de Guillaume Tell avec l'arc et la flèche. C'est là la seule vanité de Natty ; il arrive à estimer ce talent plus haut que tout autre. « Vous savez donc tirer ? demande le vieux trappeur au chasseur d'abeilles dont il vient de faire la connaissance ; dites-moi, mon garçon, avez-vous jamais frappé un daim, pendant qu'il était lancé, entre les andouillers ? » Et quand le jeune homme répond par l'affirmative, le vieillard lui prédit une longue et honnête carrière ¹. Killdeer est son jouet avec lequel il ne se lasse pas de se divertir ; tellement que quand son ennemi, embusqué dans un arbre, lâche enfin la branche à laquelle il se tenait pour tomber dans l'abîme au-dessous, Œil-de-faucon ne peut pas résister à la tentation, et envoie sa dernière balle dans le corps qui plonge, pour faire preuve de son adresse. Un pigeon qui vole au-dessus de sa tête est une cible trop facile pour Bas-de-Cuir, il préfère les plongeurs qui disparaissent dès la lueur du fusil. Prisonnier avec Œil-de-faucon chez une tribu étrangère, le jeune Heyward prétend être la Longue Carabine ; mais quand la balle du *scout* traverse une petite gourde attachée à un arbre distant de trois cents pieds, les Indiens, ravis, acclament le tireur qui ne peut être que la Longue Carabine ². Plus remarquable est son triomphe au concours du Fort Oswego. Deux concurrents ont placé leurs balles, l'une sur l'autre, dans une cible dressée à une distance de cent mètres. Le Chercheur de pistes envoie sa balle, sans effort, de façon à enfoncer les deux premières balles dans le bois avec la sienne, sans même toucher la marge du trou ! ³ Le vieux Trappeur de *La Prairie* regrette sa vue perçante d'autrefois, mais elle n'est pas tout à fait usée. Quand le chef des Sioux, méfiant, demande au trappeur de tirer dans un bosquet

1. *Prairie*, ch. III, p. 37.

2. *Dernier des Mohicans*, ch. XXIX, p. 381.

3. *Lac Ontario*, ch. XI, p. 183.

lointain où ses amis sont cachés, le vieillard malgré son émoi, vise la tige d'un petit arbre, et sa balle s'y enfonce sans toucher aucun des fugitifs ¹.

L'adresse de Natty ne se borne pas au maniement de Killdeer. Bas-de-Cuir est adroit avec le harpon, lorsqu'il perce la truite saumonée au lac Otsego. Il conduit une pirogue avec aisance par les chutes d'eau où chavirerait un pilote moins expérimenté. Son habileté le met à l'aise également dans la chaloupe dont il manœuvre les voiles à merveille. Ses amis délawares lui ont appris à se débrouiller en toute circonstance. Les profondeurs inextricables de la forêt n'offrent aucun obstacle au Chercheur de pistes, habitué dès l'enfance à s'y orienter. Instruit par les Indiens, il observe des signes invisibles pour les profanes habitants des villes. « Quand le soleil brûle l'extrême cîme des arbres, et que les rivières remplissent les chutes d'eau, quand chaque brin de mousse qu'il aperçoit lui dit de quel côté est l'étoile du Nord qui brillera pendant la nuit » ², Natty ne peut pas se perdre non plus qu'un Peau-rouge. Se trouve-t-il dans les bois sans baguette et sans pierre ? « Il faut être bien maladroit, dit-il, pour ne pas savoir faire une baguette avec une pousse de frêne, et trouver une pierre à feu dans les montagnes. » ³ S'il aperçoit un jeune hêtre accroché dans les branches de son voisin, il sait que l'homme a passé par là, car le hêtre, courbé sous le poids des neiges, ne s'est pas redressé tout seul. Lancé sur la piste des amis captifs, il cherche des traces qu'ils ont pris soin de laisser, et les retrouve, même effacées par des bandits méfiants ; ou il examine le sol pour découvrir l'empreinte des mocassins, et reconnaît les pieds particuliers qui s'y sont imprimés. Sa fine oreille distingue entre les bruits des hommes et ceux des bêtes ; il reconnaît la galopade des Sioux montés, les sauts « trop longs pour être ceux du buffle, et trop réguliers pour des animaux qui fuiraient épouvantés » ⁴, et il est chagrin lorsque son ami mohican s'aperçoit, avant lui, de l'approche des blancs. Plusieurs langues indiennes lui sont aussi familières que la sienne, aussi connaît-il le langage des bêtes et des oiseaux, et imite au besoin le sifflement d'un serpent, le croassement d'un corbeau, l'appel de l'émérillon. Il sait employer d'innombrables ruses pour tromper et traquer le Mingo,

1. *Prairie*, ch. XX, p. 265.

2. *Dernier des Mohicans*, ch. IV, p. 44.

3. *Pionniers*, ch. XII, p. 147.

4. *Prairie*, ch. III, p. 43.

connaît les mœurs, les superstitions, les costumes de chaque tribu. Bas-de-Cuir est son propre médecin, son chirurgien même, en cas de nécessité ; aussi est-il son propre cuisinier, content lorsqu'il voit ses amis déguster la bosse de bison rôtie, ou la tranche de venaison que ses mains habiles ont préparée, après que Killdeer a fait son œuvre.

Aucune situation n'est inextricable pour cet homme si fécond en ressources. Quand toute une montagne flambe dans un de ces terribles incendies si fréquents dans les forêts américaines, Natty sait que si l'on se tient dans la fumée blanche — signe que la terre y est encore mouillée par un ruisseau desséché — on peut passer entre les nappes de feu. Ainsi, il conduit ses amis sains et saufs en lieu sûr ¹. Sur les prairies de l'Ouest, quand les Sioux dépités mettent le feu à l'herbe pour entourer les fugitifs, à l'étonnement de la petite bande, le trappeur met à son tour le feu à l'herbe voisine ; grâce à ce stratagème, le feu combat le feu, et le danger passe ².

On n'en finirait pas avec l'énumération de ces exploits qui ne laissent souvent pas de nous surprendre. Le charme du récit ne va pas jusqu'à nous faire admettre bien des tours d'adresse qui paraissent aujourd'hui impossibles au plus expert tireur, au *scout* le plus sagace. On est rempli d'admiration quand le Tueur de daims lève le bras, attrape le *tomahawk* qui vient vers lui de la main d'un Huron furieux, et le relance de façon que la petite hache frappe sa victime droit entre les yeux et lui fende le crâne. On devient un peu sceptique lorsque notre héros, quoique à moitié assommé par un Huron qui lui est tombé sur le dos « comme une panthère », et qui le tient dans l'eau, pousse une pirogue, où il y a trois personnes, avec une vigueur qui envoie l'esquif à cent pieds au large ³. Pourtant ce n'est pas Bas-de-Cuir, mais Chingachgook, qui fait un tour extraordinaire, lorsqu'il détourne un ruisseau de son cours, et découvre, dans son lit, l'empreinte d'un mocassin, encore toute fraîche, quoique sous l'eau depuis quelques heures. Et quand ce Delaware accompli se déguise sous la peau d'un castor, se couvrant la tête avec celle de l'animal, l'in vraisemblance est un peu trop évidente, vu les dimensions relatives d'un castor et d'un homme ⁴.

1. *Pionniers*, ch. XXXVII, p. 460.

2. *Prairie*, ch. XXIII, p. 310.

3. *Tueur de daims*, ch. XXVII, p. 526.

4. *Dernier des Mohicans*, ch. XXI, p. 274, ch. XXVII, p. 363.

On n'a qu'à lire les documents authentiques sur la vie des pionniers américains, pour se rendre compte de l'adresse merveilleuse où parvenait le jeune *settler* à force d'un entraînement nécessairement difficile. L'homme blanc qui s'aventurait dans les bois allait au devant d'une mort horrible, s'il ne savait reconnaître, par mille petits signes, la présence des fauves ou des Peaux-rouges ¹. L'expérience s'achetait au prix du sang. Tous les sports tendaient à sa propre défense, et l'un des plus importants était le maniement du *tomahawk*. On s'exerçait à le jeter de façon à l'enfoncer dans une cible, et à l'arrêter dans l'air. Cet exploit du Tueur de daims n'était probablement pas rare chez les pionniers du Kentucky.

Quant à l'adresse de Natty comme tireur, Fenimore Cooper s'est laissé un peu emporter par son imagination. Le *settler* était sans doute un tireur excellent qui se servait le mieux possible d'armes primitives. Un père se mettait à apprendre cet art à son fils dès que le petit garçon pouvait, avec une peine infinie, soulever la lourde carabine. Roosevelt raconte qu'après quelques leçons, le gamin qui manquait la cible essuyait une correction sévère, et à l'âge de douze ans, il était réquisitionné pour la défense de la forteresse. L'incident où Œil-de-taucon abat l'Iroquois dans l'arbre a eu lieu au siège de Boonsborough, quand Daniel Boone a envoyé un boulet dans la tête d'un renégat perché dans un arbre distant de deux cents pas. Mais il n'a jamais existé de *scout* capable des prodiges que Bas-de-Cuir prétend exécuter avec la carabine de jadis. Deux *sportsmen* contemporains qui font autorité, Mr. Stewart Edward White ², et le capitaine Frank J. Starr, *Bisley correspondant* pour le *Times* de Londres ³, témoignent de l'impossibilité de certains exploits de Natty. Un *smooth-bore* ⁴ pareil à Killdeer, épaulé avec le plus grand soin, atteignait une cible d'un pied carré, distante de quarante mètres anglais. Avec cette arme le pionnier se félicitait de mettre un boulet dans une cible de dix-huit pieds carrés, à une distance de deux cents mètres ⁵. Au dernier concours de Bisley,

1. Voir *The Winning of The West*, vol. II.

2. Chasseur américain, auteur de nombreux ouvrages sur la forêt et la vie en plein air.

3. Le concours de tir à Bisley a lieu une fois par an ; les concurrents sont les meilleurs tireurs de tout l'Empire Britannique. Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance sincère au capitaine Starr qui a bien voulu me fournir des renseignements précis.

4. Mousquet à calibre lisse.

5. Voir S. E. White, *Daniel Boone, Wilderness Scout*, (N. Y. 1922) ch. I. Mr. White s'est basé surtout sur l'œuvre de Roosevelt.

avec des armes « à côté desquelles, dit le capitaine Starr, la carabine de Natty était une simple fronde », des maîtres tireurs, couchés par terre, leurs fusils sur des supports, des anémomètres auprès d'eux pour calculer la force du vent, ont manqué, quelques-uns, à une distance de neuf cents mètres, des cibles qui offraient une surface de six cents pieds carrés. Œil-de-faucon place son boulet « dans un petit vase indien » distant de cent cinquante mètres anglais. Aujourd'hui, avec des armes et des munitions parfaites, des tireurs experts parviennent à grouper une série de boulets dans un cercle qui a quatre pouces de diamètre, à une distance de deux cents mètres ¹. Le Chercheur de pistes et ses amis placent boulet sur boulet dans une cible éloignée de cent mètres, en se servant de leurs armes sans supports ; et enfin, Natty se couvre de gloire quand il atteint la tête d'un clou de façon à l'enfoncer dans une cible distante de cent cinquante mètres ! « Ce que je peux voir, je peux le toucher, constate le maître de Killdeer, quand ce ne serait que l'œil d'un moustique ! » En effet, à une pareille distance, l'œil d'un moustique serait aussi distinct que la tête d'un clou, c'est-à-dire invisible. Hélas ! l'adresse qui faisait autrefois l'admiration de bien des lecteurs des *Récits* est devenue la risée de notre génération, et le sujet de railleries indulgentes ².

Non seulement Bas-de-Cuir et ses compagnons sont incroyablement habiles, mais ils sont également stupides, dans bien des occasions. Leur conduite dans une pirogue est répréhensible. Il n'est pas permis de maltraiter une pirogue en écorce — ni en bois non plus — comme Olivier Effingham le fait, quand il s'élance à côté d'Elizabeth Temple « avec une impétuosité qui manque d'abîmer la barque délicate ». Et Elizabeth, émue par la vue du danger d'autrui, « baisse la tête, dans son horreur, sur le bord de sa pirogue » au risque de provoquer un second accident ³. On se demande de quelle longueur est la pagaie avec laquelle l'habile Jasper Western guide sa barque par les chutes d'eau de l'Oswego « se tenant fermement debout malgré le vent » ⁴. Et lorsque cet intrépide marin, poursuivi par une douzaine d'Iroquois, payaye

1. Nous supprimons des détails techniques fournis par le capitaine Starr et dans le livre de Mr. White qui démentent l'adresse de Natty.

2. « Sa tradition, dit Mr. White, continue toujours, grâce aux romanciers et aux menteurs ordinaires et extraordinaires ». « *Romancers and just plain and fancy liars* ».

3. *Pionniers*, ch. XXIV, p. 300.

4. *Lac Ontario*, ch. III, p. 47.

de toute sa force, Mabel seconde les efforts de son amant en laissant traîner sa main dans l'eau, service qui passe probablement inaperçu du jeune homme qui a été capable, quelques minutes avant, de brandir sa pagaie dans l'air, à un moment où un seul coup manqué pouvait les perdre ¹. Dans le cas où le silence est impératif, on peut compter sur Natty et ses amis, pour fredonner, crier ou siffler — et comme ils gaspillent des moments précieux à discuter ! Ils tuent un poulain, de peur que son hennissement ne les trahisse aux Iroquois, puis, la nuit venue, ils attachent deux autres chevaux sous les arbres, et, quand il fait jour, s'étonnent que l'ennemi les traque. On se réfugie dans une cave, et l'on se prépare à y soutenir le siège pendant des jours, mais on laisse sa provision de poudre dehors, dans la pirogue, où l'ennemi est prompt à la saisir ². Le jeune Heyward se porte au secours d'Alice Munro qui languit dans le *wigwam* du Mingo. Arrivé à tromper la garde vigilante, et à pénétrer dans la tente où la belle est cachée, cet adroit amant, « sautant avec nonchalance parmi des malles, des boîtes d'armes et des meubles, jusqu'à ce qu'il arrive auprès d'elle », s'embarque dans une déclaration sentencieuse à laquelle coupe court l'Indien qu'il redoute le plus, et qui est probablement moins sourd que le jeune homme ne se l' imagine ³. On relèverait bien des exagérations et des négligences dans l'aperçu que l'auteur nous fait, chemin faisant, de l'art de se débrouiller dans la forêt et ailleurs. Fenimore Cooper ne semble pas être tout à fait responsable de ces erreurs. Roosevelt parle de la naïveté des premiers historiens américains, notamment les biographes de Daniel Boone, qui écrivaient pour le peuple ⁴. Malgré les scènes où ils avaient passé leur enfance, ces personnes, pasteurs pour la plupart, n'avaient aucune expérience des conditions de la vie dans les bois. Ils écrivaient de mémoire tout ce que leur racontaient les vieux pionniers, faits véridiques et traditions absurdes. Ils prenaient plaisir à raconter des exploits impossibles de toute sorte, aussi aimaient-ils tout attribuer à un seul héros favori. Fenimore Cooper s'est trop fié à la véracité de ces récits, ainsi il a raconté bien des choses aussi improbables qu'amusantes.

S'il semble futile de chicaner Fenimore Cooper sur des bévues

1. *Ibid.*, ch. VII, p. 46, ch. V, p. 75.

2. *Dernier des Mohicans*, ch. V, p. 56, ch. VIII, p. 95.

3. *Ibid.*, ch. XXV, p. 332.

4. *The Winning of the West*, vol. II, Appendix B.

qui, après tout, n'enlèvent rien à son talent de conteur, il ne faut pas oublier que Bas-de-Cuir représente l'Amérique, avec la mentalité spéciale d'un peuple essentiellement débrouillard, constructeur et surtout pratique. Qui n'a pas été frappé de la fréquence avec laquelle un Américain qui décrit un paysage ajoute à ses impressions esthétiques des renseignements pratiques ? S'il s'agit d'un lac limpide, il doit en donner les dimensions exactes, énumérer les différentes sortes de poissons qui l'habitent, citer leur prix par tonneau au marché de la métropole, avec le volume moyen de l'envoi hebdomadaire. Parle-t-il d'une rangée de collines boisées, quels sont les minéraux qui s'y trouvent ? Que seraient les frais d'exploitation si l'on y creusait des mines ? Les meilleures méthodes pour y parvenir ?¹ Et celui qui écoute, moitié édifié, moitié exaspéré, en arrive souvent à conclure que l'esprit américain est purement matérialiste — jugement erroné. L'Américain est loin d'être dépourvu de sentiment artistique, seulement il y a chez lui un esprit très éveillé de travailleur pressé, qui est toujours en train de construire un pays, de là son affection un peu encyclopédique pour le détail. Quand Philarète Charles s'impatiente de la masse de particularités minutieuses qui encombrant les descriptions de Cooper², il exprime l'irritation de l'Européen qui n'a pas saisi cet aspect de la mentalité américaine. Fenimore Cooper, qui avait vu naître et grandir tout un *settlement*, était imbu de cet esprit ; de là ses descriptions détaillées de la forteresse de Tom Hutter, d'un combat de Peaux-rouges, d'une manœuvre stratégique. Mais tout en ayant ce sens pratique, il permettait à son imagination de suppléer à des détails que l'expérience ne fournissait pas. Il aurait voulu être observateur, et il observait mal, et son récit en devenait, non pas romantique, mais romanesque. Toute cette science d'éclaireur, ces ruses et ces expédients de Mohican, étaient nouveaux dans la littérature de 1826. Bas-de-Cuir ne risquait pas alors de s'attirer l'indignation dédaigneuse du véritable éclaireur, celui de l'école de Kenton et de Boone, puisque celui-ci lisait peu, et ne connaissait probablement pas Bas-de-Cuir. C'était un des titres de Fenimore Cooper d'apporter

1. Voir un piquant exemple relevé au hasard d'un livre de Kephart, *Our Southern Highlanders*. (N. Y. 1916) p. 336. Une photographie d'un coin exquis de la forêt porte la légende « Dense forest, luxuriant undergrowth — mixed hardwoods, Jackson Co, N. C. »

2. *Étude sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIX^e siècle*, p. 51.

dans le roman d'aventures quelque chose d'original, et que le public prenait pour instructif. Il est possible que la jeune Amérique, une fois franchie l'étape la plus rude de son progrès, s'intéressait plutôt, du moins dans l'est du continent, au commerce urbain. Elle oubliait ses forêts pour ne pas y revenir de quelque temps. Aujourd'hui le citadin le plus affairé est souvent presque aussi expérimenté que Natty. L'étude de la nature — *nature study* — est poussée à un point qui aurait probablement étonné l'auteur des *Récits*. Des écrivains comme Thoreau, comme John Burroughs, comme Van Dyke, comme Seton-Thompson, comme Stewart Edward White, connaissent les bois américains mieux que le fils de colon qui a, le premier, choisi la forêt comme sujet de roman. La science de chasseur et d'éclaireur est devenue essentielle à l'éducation de la jeunesse américaine. Aussitôt l'année scolaire terminée, garçons et filles s'en vont passer un mois ou deux dans les montagnes et les bois pour y dresser leur tente, vivre en plein air, coucher souvent à la belle étoile, et apprendre à se débrouiller à la façon délaware. Mais il faut que cette éducation soit pratique, plus pratique que l'idée que nous en donne le père spirituel de Chingachgook et de Natty. On n'admet point le romanesque là où il s'agit d'être réaliste. Ainsi la critique contemporaine devient sévère au sujet du *woodcraft* de Bas-de-Cuir. Mark Twain dit cruellement que si Fenimore Cooper possède « l'art délicat de la forêt » — terme employé par Mr. Brander Matthews — il connaît aussi l'art délicat de le cacher¹. C'est sans doute une raison de l'oubli où sont tombés les *Récits* en Amérique. Tandis que son grand-père jouait à suivre la piste du Mingo dans les bosquets du jardin familial, le *Boy scout* de nos jours enfile sans trop de difficulté les détours des Kaatskills ou des Montagnes Rocheuses. Celui-ci peut rire un peu de Natty, mais peut-être ne se rend-il pas compte de ce qu'il lui doit. Si l'éducation américaine garde ce côté pratique, et si le bonheur du peuple américain consiste à rentrer régulièrement dans la fraîche nature sauvage, à l'exemple d'Antée reprenant contact avec sa mère, il en revient bien quelque chose à l'influence des *Récits*. Bas-de-Cuir a, au moins, fait conserver le souvenir du pionnier du Kentucky, un peu travesti sans doute, mais vif pourtant. Puisque la jeunesse américaine fait aujourd'hui le métier de Bas-de-Cuir mieux que Bas-de-Cuir lui-même, et puisque le *woodcraft* joue son rôle important dans la littérature américaine

1. S. L. Clemens. *Literary essays* (New York, 1897), p. 66.

de nos jours, il faut rendre justice à l'idée qui a, la première, frayé la voie et posé la tradition.

*
* * *

Bas-de-Cuir est homme des bois, non seulement par état, mais par conviction. Sa sagesse repose sur deux sentiments également forts, aversion pour la vie civilisée, nostalgie de la nature sauvage. La civilisation, agitée, gênante, mène définitivement à la perdition ; tandis que la vie simple dans la libre nature est la seule qui convienne à l'homme jaloux d'honnêteté et de bonheur. Natty connaît la vie dans les *settlements*. Tout jeune, habitant les bois, il a vu approcher la civilisation et tout ce qu'elle comprend. Il a assisté à son développement, et enfin, il s'est sauvé devant l'empiètement de l'homme blanc qui ne sait que transformer la beauté paisible de la forêt en une laideur turbulente. Gaspillage, dévastation, ruse, rapacité, injustice, voilà le cortège du *settler*. Il fait un carnage du gibier, il dépeuple les lacs, il ravage les bois. Il fait des lois iniques, ou du moins absurdes. Sa religion est étroite et ses institutions contredisent sa foi. Quoi de plus contradictoire que de bâtir ensemble des forts et des églises, la guerre et la paix ? Dans les colonies, on ne trouve jamais l'un sans l'autre. Natty connaît trop bien l'histoire tragique de la race rouge pour ne pas avouer le tort que les hommes blancs ont fait à leurs frères au nom de la civilisation. Selon lui, le colon est à la fois orgueilleux et hypocrite, car il s'acharne à la conquête de son prochain tout en prêchant la fraternité. Bouffi d'orgueil de ce qu'il vient d'accomplir, il oublie le Créateur en détruisant sa plus belle œuvre. Ainsi pour Bas-de-Cuir, le bruit de la hache est le précurseur de fléaux innombrables : « villes et villages, églises et écoles, fermes et grands chemins, toutes les inventions diaboliques des hommes » ¹. Tristement il regrette les lieux de son enfance, et exècre le jour où « le premier chrétien mit son maudit pied dans le région de New York » ².

De toutes ces « inventions diaboliques » ce sont les livres que Bas-de-Cuir méprise le plus. Son opinion sur la lecture se résume dans la maxime de Tête-de-flèche, le Tuscarora, dans *Le Lac Ontario*. « Beaucoup de livres, peu savoir » ³. Natty rend grâce au Ciel de

1. *Prairie*, ch. XVII. p. 225.

2. *Prairie*, ch. XXVIII. p. 299.

3. *Much book-little know*.

n'avoir pas « gaspillé son temps dans les écoles ». « Je n'ai jamais beaucoup cru au savoir de ceux qui vivent dans les villes, dit-il, des esprits oisifs qui gobent des mensonges imprimés... des faibles en qui les dons de la nature sont gâtés par la science des livres ». Le collégien bourgeois reste ignorant des meilleures choses de la vie, car, « comment voulez-vous qu'un homme qui a passé sa vie dans les écoles et les villes connaisse les merveilles qui se trouvent dans les bois ? »¹ Il n'y a qu'un livre qui vaille qu'on y regarde, c'est le livre de la nature.

L'amour de la forêt et de son silence est une passion chez Bas-de-Cuir. Il ne demande pas mieux que de rester parmi les arbres où il trouve son bonheur. Cette vie sauvage lui suffit, car la forêt remplace pour lui tout ce que l'homme civilisé estime le plus. Lorsque la belle Judith Hutter, amoureuse du jeune homme, lui demande où est sa maîtresse, il répond sans hésiter qu'elle est dans la forêt. « Je la vois suspendue à chaque feuille d'arbre, après une douce pluie, dans les gouttes de rosée qui couvrent chaque brin d'herbe, dans les beaux nuages qui flottent dans l'azur du firmament, dans les oiseaux dont les chants remplissent les bois, dans les sources pures où j'étanche ma soif »². Et quand son ami, Harry March, se plaint du traitement qu'il reçoit de la coquette dont il est épris, le Tueur de daims lui conseille de ne plus penser à elle, mais de tourner ses idées vers la forêt qui ne le trompera jamais. Il ne connaît de musique plus douce « que le soupir du vent dans les cimes des arbres, et le bouillonnement des eaux d'une source fraîche et pure, si ce n'est pourtant le bêlement d'un chien sûr quand il est sur les traces d'un daim bien gras »³. La forêt pourvoit à tout besoin matériel, il se contente du strict nécessaire, persuadé que « le plus heureux est celui qui a le moins à laisser derrière lui, quand arrive l'heure du départ »⁴. Bas-de-Cuir serait gêné par la régularité confortable de la vie civilisée. Il mange quand il a faim et boit quand il a soif, et connaît la valeur de l'abstinence.

Ce sentiment de la nature chez Natty se prolonge en sentiment religieux ; pour lui, la beauté qui le ravit n'est autre chose que le reflet de la beauté divine. Forêts et montagnes, cascades et rivières sont l'œuvre de Dieu, et ne servent qu'à déclarer sa gloire. Vivre

1. *Pionniers*, ch. XXVI, p. 324.

2. *Tueur de daims*, ch. VIII, p. 150.

3. *Tueur de daims*, ch. IX, p. 171.

4. *Lac Ontario*, ch. XXVII, p. 490

dans les bois, c'est vivre avec Dieu, pour contempler les merveilles qu'Il a créées, et les admirer en toute révérence. A force de découvrir les secrets de la nature, on apprend à connaître Dieu, mais tout est mystère pour ceux qui n'étudient pas ses voies puissantes avec humilité et reconnaissance. « J'ai entendu dire, dit Natty, qu'il y a des gens qui ont besoin de livres pour se convaincre qu'il y a un Dieu. Il est possible que les hommes dans les *settlements* défigurent ses ouvrages au point de mettre en doute, parmi les marchands et les prêtres, ce qui est clair et évident dans le désert. S'il y a quelqu'un qui doute, celui-ci n'a qu'à me suivre d'un soleil à l'autre dans le fond des bois, et je lui en ferai voir bien assez pour lui apprendre qu'il n'est qu'un fou, et que sa plus grande folie est de vouloir s'élever au niveau d'un Être dont il ne peut jamais égaler ni la bonté, ni le pouvoir »¹. Il est sûr que Dieu aime mieux les bois que les villes. « Le jardin qu'Il fit n'était pas arrangé suivant la misérable mode de nos jours. Non, non, le jardin du Seigneur était la forêt, et c'est aujourd'hui la forêt où vous voyez les fruits mûrir, et où vous entendez les oiseaux chanter, chacun suivant ce qu'Il a ordonné dans sa sagesse »². Ce n'est pas à dire que Natty ait trouvé toute sa religion dans les bois ; au contraire, il reconnaît sa dette, à cet égard, envers ses parents chrétiens. Cependant, aucun dogme, aucune doctrine ne saurait lui suffire ; du reste, si l'on ne veut pas se laisser détourner de Dieu, il faut fuir le monde pour le retrouver dans les vertes solitudes. Natty n'a pas besoin d'églises où adorer Dieu, il se sent toujours en sa présence, là où il « espère le servir à toute heure ». Il serait difficile de vivre toujours en présence de Dieu sans éprouver le pouvoir de sa bonté. « J'ai assisté au service de l'église dans les forts, et j'ai fait tout mon possible... pour me joindre aux prières qu'on y faisait... et pour adorer Dieu à la manière des garnisons ; mais il ne m'a jamais été possible de faire naître en moi les sentiments solennels que j'éprouve quand je suis seul avec Dieu dans la forêt. Là, il me semble que je suis face à face avec mon Maître, tout ce qui m'entoure est frais et pur comme sortant de ses mains, et il n'y a ni formes ni doctrines qui viennent glacer le cœur. Non, non, les bois sont de véritables temples, après tout, car là, les pensées prennent des ailes et peuvent s'élancer même au-dessus des nuages »³.

1. *Prairie*, ch. XIX, p. 246.

2. *Prairie*, ch. XIX, p. 247.

3. *Lac Ontario*, ch. VII, p. 105.

A force de contempler la nature et sa providence, Bas-de-Cuir arrive à la conviction que tout ce qui existe est bon, et il n'appartient jamais aux humains de désapprouver ce qu'ils ne comprennent pas. On est libre de choisir, non de condamner. Cette tolérance est particulièrement marquée à propos de l'homme rouge. Bas-de-Cuir reconnaît en lui maintes nobles qualités de l'homme blanc, mais sous d'autres formes. Chacun doit être jugé selon sa nature et ses dons : « Un Peau-rouge a ses idées, ce qui est juste, et si elles ne sont pas exactement les mêmes que celles d'un homme blanc chrétien, il n'y a pas de mal à cela » ¹. Quand ses amis blancs reculent, ahuris, devant le *sagamore* mohican qui apporte en triomphe la chevelure de son ennemi, et fait retentir la forêt de son cri de guerre, le Chercheur de pistes reste calme, car il se rend compte de ce point d'honneur chez son frère adoptif. Il sait depuis longtemps que l'Indien qui ne s'efforcerait pas d'enlever ce trophée serait déshonoré autant que l'homme blanc qui entreprendrait un tel commerce. L'essentiel, c'est que chacun tienne à ses traditions et obéisse à son sentiment du devoir. « Restez fidèle à vos dons, et vos dons vous resteront fidèles » ². Que l'homme blanc ne méprise pas son frère indien parce que celui-ci est rouge. On ne distinguera pas entre Peau-rouge et Face-pâle le jour où ils seront jugés suivant leurs actions et non d'après la couleur de leur peau. Qu'importe que leurs religions soient différentes ? Il se peut que les heureuses prairies du chef Pawnie avoisinent le paradis céleste du chasseur blanc dans le pays des justes, que le Wahcondah et le Dieu des chrétiens soient une seule personne. En attendant de le savoir, soyons des esprits généreux.

*
* * *

Voilà, en esquisse, le personnage de Bas-de-Cuir, tel qu'il paraît dans les *Récits*. On doit remarquer que son caractère varie quelque peu dans chaque roman. Si nous examinons la série dans l'ordre de la publication, nous allons voir que le *Scout* des *Mohicans* ne ressemble pas beaucoup au Bas-de-Cuir des *Pionniers*. Dans *La Prairie*, la ressemblance est plus marquée, mais on ne la retrouve pas dans *Le Lac Ontario*, et assez peu chez *Le Tueur de daims*. Ce n'est pas seulement une question de dehors. Œil-de-faucon a tout

1. *Lac Ontario*, ch. III, p. 30.

2. *Tueur de daims*, ch. III, p. 60.

le sang-froid du Tueur de daims ; mais ce n'est pas la même personne, ni même son frère aîné.

Le Tueur de daims est un jeune homme très sérieux, lyrique, porté à se croire un juste, et un peu trop enclin à chapitrer son prochain. C'est tout simplement l'auteur d'*Eve Effingham*, prêt à indiquer à ses compatriotes la méthode convenable pour réformer leurs mœurs, et à leur dire à quel point ils sont vulgaires, faute de bons exemples. Le *Scout* des *Mohicans* est tout autre. C'est surtout un homme d'action, vif, alerte, et d'un froid sens commun. Tout en ayant un sentiment d'honneur très éveillé, il n'est pas surchargé de scrupules lorsque la situation demande une politique vigoureuse. Il parle peu de la nature, et point du tout de la vie en général, car il n'est pas philosophe. C'est dans le *Dernier des Mohicans* qu'il exécute le plus grand nombre d'exploits, étale la plus étonnante variété de ruses. Partout, dans les cinq romans, il a la conscience de lui-même ; dans les *Mohicans*, il se prend fort au sérieux. La persistance avec laquelle il réitère qu'il est *a man without a cross* — un homme dont le sang n'est pas croisé — devient monotone, et rappelle certains héros romantiques, indice qu'il n'est pas entièrement d'origine américaine. Le Chercheur de pistes est moins glorieux, son affaire de cœur a un peu trop amolli son caractère pour qu'il soit le même personnage que le hardi *Scout* du *Mohican*. Malgré le côté tendre de son caractère, le protecteur des filles de Munro, amoureux, ne serait pas aussi mou que l'amant infortuné de Mabel Dunham. Si Œil-de-faucon est trop habile pour être vrai, le Chercheur de pistes est presque trop bon pour rester dans la vérité. Fenimore Cooper fait du *Scout* un homme d'action presque surnaturel, mais il tient à présenter le Chercheur de pistes comme amant et honnête homme. Les deux personnages sont idéalisés, mais de façon différente. Entre le Chercheur de pistes et le Tueur de daims la parenté est incontestable ; ils sont de même date, et marquent une étape particulière dans la marche de l'esprit du romancier. Œil-de-faucon est d'une période antérieure, quand l'esprit de Cooper était moins formé, mais non moins vigoureux.

Le Bas-de-Cuir des *Pionniers* est le plus naturel de tous. Voici le véritable chasseur américain, habitant des bois, inculte, acerbé, original et bon. C'est le Natty que Fenimore Cooper a connu dans sa jeunesse, le pionnier du Kentucky dont on racontait les exploits partout dans l'Amérique civilisée. Il est forestier habile et excellent tireur, mais son adresse n'a rien de miraculeux. Il aime la nature

sauvage et se trouve malheureux dans les villes ; pourtant, si son aversion est décidée, elle n'est pas excessive, et il y a d'autres raisons de son déplaisir qu'un simple sentiment abstrait. Quand il parle des forêts qu'il aime, son lyrisme est d'autant plus convaincant qu'il est modéré. Ses défauts de caractère sont vraisemblables ; il est de nature coriace, quelquefois bourru, pas du tout le caractère angélique que le Chercheur de pistes serait devenu à soixante-dix ans. Il est naïf à un point qui aurait fait ricaner Œil-de-faucon, et son entêtement aurait attristé le Tueur de daims. Peu d'idéalisme et de romantisme dans le chasseur des *Pionniers*, c'est un homme à notre échelle, mélange de défauts et de qualités ; de sagesse et de préjugés, mais qui n'est pas sans charme ni dignité. Si Bas-de-Cuir est le plus grand personnage que Fenimore Cooper ait créé, nulle part il n'est plus imposant que, lorsque, comme un vieux lion blessé, entouré de chacals, il donne libre cours à son indignation douloureuse.¹ La scène est admirable : la bande de villageois avec leur chef empressé cheminant à travers les bois obscurs, dans le but de prendre d'assaut la cabane de Bas-de-Cuir, et de faire prisonnier le courageux vieillard dont le seul crime est de défendre sa petite forteresse rustique à l'examen des curieux ; l'émotion des assaillants, leur charge sur le site de la cabane ; leur stupéfaction de n'y voir que des débris de soliveaux léchés par de petites flammes faibles, les ténèbres épaississantes, le trouble des importuns, et enfin l'apparition décharnée qui surgit devant eux aux dernières lueurs de l'incendie, et les paroles amères qu'elle prononce. Sans vouloir essayer une comparaison de Fenimore Cooper avec Walter Scott, nous osons dire que dans cette scène Bas-de-Cuir est impressionnant comme un des personnages les plus remarquables de *Waverly Novels*. Meg Merrilies, qui lance sa malédiction sur le propriétaire qui la chasse elle et les siens de leurs domaines traditionnels, n'est pas plus grandiose, quoique plus sinistre, que Bas-de-Cuir pris enfin dans le piège de la civilisation qu'il méprise. Cooper a-t-il eu un souvenir de *Guy Mannering* en écrivant ce chapitre des *Pionniers* ? S'il en est ainsi, l'influence a été heureuse.

Le Trappeur de *La Prairie* est le Bas-de-Cuir des *Pionniers* devenu grave et sentencieux, théologien même, ce qui le lie avec le Tueur de daims. Encore l'affinité entre lui et l'auteur se révèle. Passons à la contradiction capitale de ce personnage.

1. *Pionniers*, ch. XXXII, pp. 394-395.

* * *

Dans tous les *Récits* et surtout dans les *Pionniers*, Natty parle une espèce de jargon rustique qui est curieux et pittoresque, et convient assez bien à sa personnalité générale. Il emploie des mots archaïques, tels que *thereaway* (de ce côté-là) et *atwixt* (entre), aussi la vieille inflexion plurielle *en* au lieu de *es*, dans des mots comme *housen* pour *houses* (maisons). La plupart de ces termes viennent des dialectes écossais, irlandais et anglais, venus en Amérique avec les colons, et employés encore, paraît-il, dans certaines régions ¹. On remarque le mot *squinch* pour *quench* (étancher), *steep* pour *stoop* (se baisser) *yarb* pour *herb* (herbe), *nigh-hand* pour *near-by* (tout près). Peut-être le plus joli est-il le vieux mot *anan* (comment ? vous dites ?), aujourd'hui particulier à l'État de Pensylvanie ². Il y a d'anciens préfixes, par exemple *a-dry* (assoiffé), *a-nights* (la nuit) et le mot curieux *non-composser* (de *compos mentis*), pour désigner une personne qui n'a pas toutes ses facultés, terme qui est encore en usage dans l'État de Vermont, comme dans les Eastern-Townships du Canada. Une façon de prononcer l'i allongé, au lieu de court, dans des mots comme *active* (actif), *envy* (envie), *practise* ^{ve} _{se} (exercice), qu'il prononce *envye*, *actyse*, *practyse*, indique, s'il faut croire l'auteur du *Chasseur d'abeilles*, le parler de Pensylvanie ³, quoique Bas-de-Cuir soit newyorkais. Le caprice de prononciation le plus fréquent est de prononcer l'e court dans certains mots comme *a*, probablement par analogie avec des mots tels que *clerk* et *serk*, qui se prononcent encore aujourd'hui *clark* et *sark*. Ainsi Bas-de-Cuir dit *sartain* pour *certain* (certain), *parson* pour *person* (personne), *sarpent* pour *serpent* (serpent), *karnel* pour *kernel* (amande), etc... Il garde aussi la vieille prononciation de la diphtongue *ea* dans *earth* (terre), et *learn* (apprendre), qu'il prononce *arth* et *larn* ⁴. L'ensemble est bizarre et pas déplaisant, quoiqu'on doute que ce soit un dialecte américain très pur. On soupçonne Fenimore Cooper d'avoir ajouté quelques détails de fantaisie à ses souvenirs du parler rustique. Quoi qu'il en soit, on ne peut blâmer le romancier américain d'avoir voulu s'essayer dans un genre où Scott avait remporté un

1. Voir le *English Dialect Dictionary*, (Oxford, 1896), p. 61 et ailleurs.

2. *Eng. Dial. Dict.* vol. I, p. 61.

3. Voir *Le Chasseur d'abeilles*, ch. I, p. 12.

4. Voir Sweet. *History of English Sounds*, (Oxford, 1888). p. 218.

succès énorme. Son essai, cependant, faute de logique, est amusant, quelquefois ridicule.

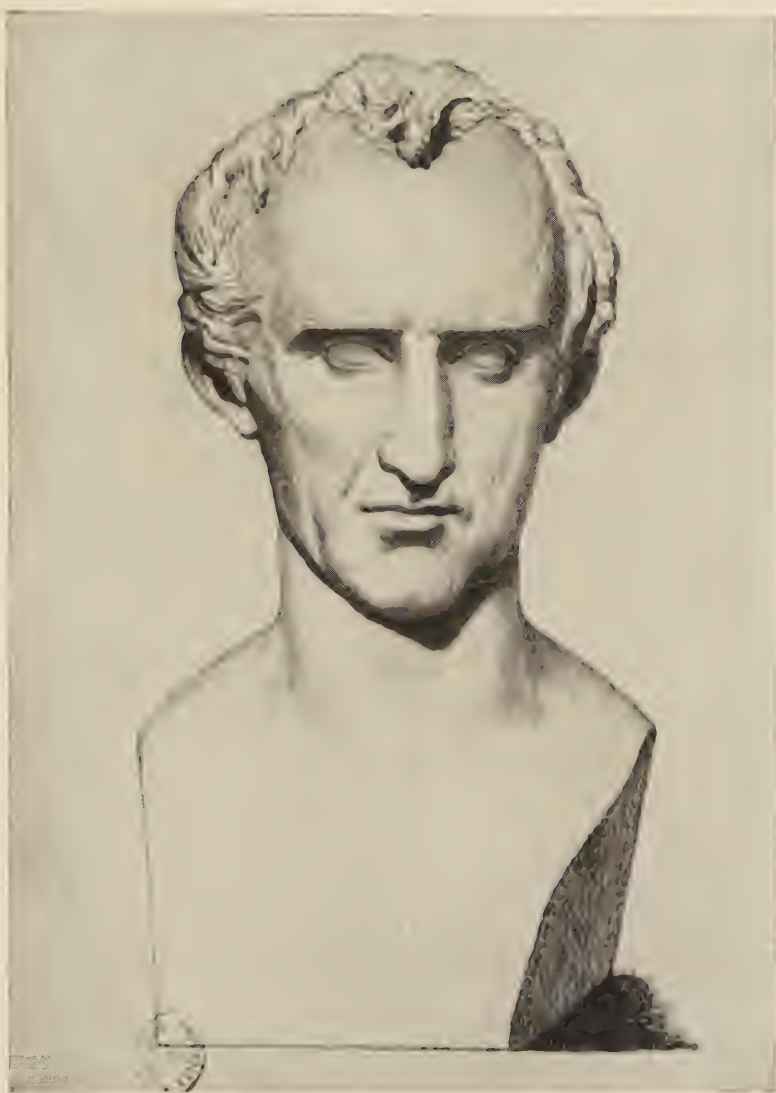
Les vieux serviteurs et les *cottars* de Walter Scott parlent le dialecte pittoresque de l'Écosse, et ils le gardent tel qu'il est, d'après les souvenirs de Scott, dans tous leurs discours. Quoique les *chiefs* et les gentilshommes laissent tomber parfois un mot plus fort qu'élégant, les paysans, du moins, n'affectent jamais un langage de grand seigneur. Du reste, si Ivanhoë et Richard-Cœur-de-Lion emploient des mots grandioses, des tours de phrases pompeux, c'est peut-être pour mieux indiquer la période lointaine de l'action. Le dialecte de Bas-de-Cuir est, pour ainsi dire, intermittent ; il alterne avec le style de rhétorique anglais que Fenimore Cooper admire le plus. Tantôt le chasseur parle le jargon particulier que l'auteur lui souffle, tantôt il s'exprime dans un langage plus romantique que celui de Roderick Dhu ou de Childe Harold ; ou encore, il adopte tout simplement le style un peu sentencieux de Fenimore Cooper tombé momentanément dans son ancienne habitude de sermonner à son gré. Souvent aussi Bas-de-Cuir emploie des mots avec une précision qui rappelle le style de Jane Austen. Quand il dit : « *We have but one expedient and that is a very nice one* »¹, (« il ne nous reste qu'un expédient et qui est fort délicat à employer »), ou « *If I know these niceties* »², (si je me connais à ces finesses), il fait preuve de connaître la langue anglaise mieux que n'importe quel forestier et beaucoup de bourgeois. Tantôt il fait des fautes de grammaire, ou de prononciation, tantôt ce même mot sort de sa bouche prononcé à la manière courante, et les fautes de grammaire disparaissent. On trouve, non seulement à la même page, mais dans le même paragraphe, des exemples de ce genre ; ils sont nombreux, citons-en un ou deux : « *Do not the ravens resort near the carcase of the deer, though the fowler is at hand ? They come this-a-way, as it might be, nat'rally* »³. (« Est-ce que les corbeaux ne s'assemblent pas auprès du cadavre de la biche, malgré l'approche de l'oiseleur ? Ils y viennent, pour ainsi dire, naturellement »)... « *Herein lies the apology for gifts; seeing that you expect different conduit from one in silks and satins from one in homespun ; though the Lord who iddn't make the dresses, but who made the creatur's themselves, looks only at his own work* »⁴. (« C'est en cela que se trouve

1. *Lac Ontario*, ch. IV, p. 57.

2. *Prairie*, ch. XXIX, p. 405.

3. *Lac Ontario*, ch. II, p. 35.

4. *Tueur de daims*, ch. XXV, p. 489.



BUSTE DE FENIMORE COOPER
par David d'Angers (Cooperstown)

la raison des dons, vu que vous attendez une autre conduite d'un homme vêtu de soie ou de velours, que de celui qui est couvert de bure, quoique le Seigneur, qui a fait les créatures et non les costumes, ne regarde que son ouvrage »). Rappelons l'élan de lyrisme où le Tueur de daims déclare que sa maîtresse habite la forêt. Tout de suite après cette élégante apostrophe, il annonce « *It consarns me, as all things that touches a fri'nd consarns a fri'nd* » etc...¹ (« Cela me concerne comme tout ce qui touche un ami concerne un ami »). On se demande à quoi pensait Fenimore Cooper lorsqu'il écrivit de pareilles énormités. L'inconscience est extraordinaire qui empêche un auteur de voir la bévue dans la phrase suivante : « *That's a non-plusser, Delaware, said the hunter, in the Indian dialect... Yes, that's a downright non-plusser. The muskrat was not a saint on'arth, and its safe to guess he'll not be much of one hereafter ! Howsoever, Hetty, dropping into English by an easy transition, however, Hetty, we must all hope for the best* »². (« Je ne sais que lui répondre, Delaware, dit le chasseur en dialecte indien... Le Rat-musqué n'a pas été un saint sur la terre, et il est permis de douter un peu qu'il en soit un dans l'autre monde. Cependant, Hetty, — reprenant l'anglais — nous devons tous espérer le mieux ».)

Notons que le Bas-de-Cuir des *Pionniers* est beaucoup plus conséquent dans sa façon de parler. Sauf deux ou trois faux pas, il garde son dialecte d'un bout à l'autre du récit. Il est probable qu'ici encore le souvenir de Shipman ou d'un autre a tenu le romancier dans le bon chemin. Mais dès que Fenimore Cooper a voulu idéaliser son héros, il l'a fait discourir comme Brian-de-Bois-Guilbert, — un Brian américain, qui n'a pas complètement abandonné son parler de *backwoodsman*. C'est dans *La Prairie*, et surtout dans *Le Dernier des Mohicans* que le langage de Natty est le plus romantique. Son discours est boursoufflé de périphrases et d'hyperboles. Les Iroquois, ses ennemis, sont des *bloody-minded hell-hounds*, (chiens meurtriers d'enfer) ou des *screeching miscreants* (scélérats hurlants). Le genre de lecture préféré de l'auteur se trahit dans des phrases comme « *With what ? coolly demanded the Scout, the arrows of Uncas, or such tears as women shed ?... Let us remember that we are men without a cross, and let us teach these natives of the forest that white blood can flow as freely as red, when the appointed*

1. *Ibid.* ch. VIII, p. 150.

2. *Ibid.* ch. XXV, p. 486.

hour is come »¹. (« Avec quoi, demanda le *Scout*, froidement, les flèches d'Uncas ou des larmes comme en versent les femmes ?... Souvenons-nous que nous sommes des hommes dont le sang n'est pas croisé, et prouvons à ces habitants de la forêt que le sang des blancs peut couler aussi librement que le sang des hommes rouges, lorsque l'heure fatale est arrivée ».) Quand la fille de Munro crie au secours entre les bras du Huron ravisseur, et qu'Œil-de-faucon répond : « *Tis the maiden ! Courage, lady, we come ; we come !* »², il semble y avoir un souvenir du siège de Torquilstone. La tête farcie des *Waverly Novels*, Fenimore Cooper n'a rien trouvé de mieux à faire que d'emprunter le langage d'Ivanhoë, sans doute d'obtenir un résultat aussi plaisant que dans les dialogues de Scott. Il se serait sans doute fâché de voir sourire le grand Écossais en lisant dans les *Mohicans* : « *Wrap her in them Indian cloths. Conceal all of her little form, Nay, that foot has no fellow in the wilderness, it will betray her* »³. (« Enveloppez-la dans ces étoffes indiennes. Cachez entièrement sa petite taille. Non, ce petit pied n'a pas son pareil dans la forêt, il la trahira »). Une telle négligence choque le lecteur, mais est-ce un défaut particulier à Fenimore Cooper ? Il faut considérer non seulement le succès du héros prétentieux et déclamatoire, vers 1830, mais la vogue du style ampoulé qu'on prenait pour élégant. Un littérateur contemporain⁴ nous révèle avec beaucoup d'esprit, le style orné et obscur à la mode entre 1775 et 1825. Dans le roman, comme dans la correspondance privée, on prodiguait des périphrases et des hyperboles. « Rien ne se raconte en termes simples. Des tropes, des métaphores et des comparaisons décorent chaque page, et l'élégance suprême du langage n'est égalée que par l'obscurité de l'idée qui se perd dans un tourbillon de mots. On parle toujours du mariage comme « le flambeau de l'hyménée »... les oiseaux sont des « muses empennées »... On ne parle même pas de la pluie et de la neige dans le langage ordinaire de l'Observatoire, et les éléments ont une série d'allégories à eux. » On cite le cas de M^{me} d'Arblay⁵ qui décrit un dîner offert aux ramoneurs de Londres, et qui n'emploie pas une seule fois le mot « ramoneur », de sorte que l'éditeur est obligé

1. *Dernier des Mohicans*, ch. VIII, p. 95.

2. *Ibid.* ch. XXXII, p. 426.

3. *Ibid.* ch. XXV, p. 334.

4. Miss Agnes Repplier. *A Happy Half-Century*. (Riverside Press, 1908). pp. 61-64.

5. Née Fanny Burney, auteur d'*Evelina* (1778).

d'ajouter une note en bas de la page, pour expliquer ce que signifient les périphrases de l'auteur !... D'autres romanciers que Cooper sont tombés, de temps en temps, dans les mêmes erreurs, sans toujours faire des mélanges de style aussi grotesques que celui de Bas-de-Cuir. Monk, frère vindicatif d'Olivier Twist, donne cours à sa haine dans une tirade enflée d'exagérations. La prière de Nancy, prête à s'affaïsser sous le coup brutal qui l'assomme, est trop soignée pour convenir à son état de terreur, ou pour être caractéristique d'une femme du peuple, sans éducation. Jane Eyre, jeune personne modeste, sincère, impitoyable pour la pose — sauf, du moins, dans le cas de son Rochester — s'exprime tantôt avec une modération parfaite, tantôt dans un style ridiculement déclamatoire. Fenimore Cooper avait bien des modèles à imiter. Du reste, quand on réfléchit qu'il est très amusant et pas difficile de s'essayer dans cette manière, quoi de plus naturel que Cooper l'ait copiée ? Les exemples n'excusent pas tout à fait l'erreur. En effet, chez le Bourreau de Berne et le Bravo, personnages d'une époque lointaine, ce langage ne choque pas : mais chez Bas-de-Cuir il est tout simplement grotesque ¹.



Ce n'est pas Fenimore Cooper qui a introduit l'Indien dans le roman américain. En 1799, Charles Brockden Brown ², auteur de six romans imités du « roman noir » anglais ³, avait publié *Edgar Huntley* ⁴ où figurent des Peaux-rouges, des Lenni Lenape même. Brockden Brown a connu les légendes de la Pensylvanie, et les Indiens qui l'habitaient autrefois. Il a entrevu que l'Amérique offrait des sujets aussi intéressants que ceux dont les romanciers européens s'étaient servis. Il s'est fait donner le mérite d'avoir employé dans *Edgar Huntley* des moyens jusqu'alors négligés par les romanciers pour éveiller les passions et pour exciter la sympathie des lecteurs. « Des superstitions puériles et des mœurs tombées en désuétude, des châteaux gothiques et des chimères,

1. Cf. le scalpeur Hutter, qui de temps en temps tutoie sa fille à la manière des Quakers.

2. 1771-1810, auteur de *Wieland*, *Ormond*, *Arthur Mervyn*, etc.

3. Voir la thèse de A. M. Killen, *Le Roman « Terrifiant » ou « Roman noir » de Walpole à Anne Radcliffe*. (Paris, 1924, in-8°).

4. Philad. 1799, 4 vol. in-16.

sont les matériaux généralement employés dans ce but. Les incidents de l'hostilité indienne, les périls des solitudes de l'Ouest conviennent bien davantage, et, pour un habitant de l'Amérique, passer sur ces choses serait impardonnable » ¹.

Mais les Indiens de Brockden Brown ne ressemblent nullement à ceux de Fenimore Cooper. D'abord, *Edgar Huntley* est un roman « de mystère et d'horreur » — *a tale of mystery and horror* — qui vise à terrifier le lecteur, tout à fait à la manière des *Mystères d'Udolpho* ² et de *Frankenstein* ³. Il s'agit des aventures de deux somnambules, Edgar Huntley, et un nommé Clithero, personnage tragique, poursuivi d'un destin cruel et implacable. « Ma misère a été plus grande que celle qui a été jamais le sort d'un mortel, gémit Clithero, jusqu'à ce que ma conscience même soit éteinte, le ver qui me ronge ne périra jamais. Mon destin est invariable. Le démon qui m'a maîtrisé jadis est toujours en pleine puissance » ⁴. Tout, dans ce roman, jusqu'aux détails des paysages, est à intention horrible et mystérieuse ; les convulsions des Indiens mourants, les gémissements d'une captive blessée, le trou dans les rochers qui ressemble à un cercueil, et « qu'on aurait pu avec raison soupçonner d'être le repaire de panthères ou de crotales, » l'aspect lugubre de la nature, le vent glacial, etc. Il est évident que Brockden Brown n'a introduit le Peau-rouge que pour rendre son récit « sanglant et désastreux » encore plus terrifiant. Edgar Huntley, trop ému par le récit de Clithero, devient somnambule et tombe dans une fosse, en pleine forêt. Il essaye de s'échapper et se trouve dans un camp de Lenni Lenape qui se préparent pour un massacre général des *settlers*. Le héros se sauve, est poursuivi, se bat avec les Indiens et les tue tous, et va son chemin mélancolique où l'on n'entend plus rien des Lenni Lenape.

Brockden Brown n'essaie de décrire ni les mœurs, ni la mentalité des Peaux-rouges. Il n'y a pas de portrait précis. Les Lenni Lenape sont de simples épouvantails dressés sur le chemin pour terrifier le voyageur, qui semble éprouver une certaine volupté dans sa frayeur. « A mon inexprimable horreur, j'aperçus alors un (Indien) assis devant le feu. Il avait le dos tourné vers moi, de sorte que je ne pouvais voir sa forme gigantesque et ses orne-

1. Préface d'*Edgar Huntley*.

2. A. Radcliffe, 1794.

3. Mary Shelley, 1816.

4. *Edgar Huntley*. vol. I, p. 78.

ments fantastiques... Je fus un peu déconcerté à cette apparition. Ses jambes étaient nues et marquées de dessins baroques. Les mocassins qui se trouvaient à côté de lui étaient ornés d'une manière grotesque ; d'autres détails encore firent soupçonner immédiatement la présence des Indiens. Aucun spectacle n'était plus propre que celui-ci à exciter l'étonnement et la frayeur... A peine mon œil avait-il fixé l'ouverture qu'un visage basané et terrifiant s'avance avec précaution pour m'effrayer »¹.

Il y a là, pour enrichir le décor, une espèce de vieille sorcière de la tribu des Délawares, qui vit seule avec trois chiens-loups féroces, et exerce une influence mystérieuse sur la conduite des Indiens.

Mais on peut dire que l'aventure d'*Edgar Huntley* avec les Indiens n'est qu'un accessoire dans le roman qui en compte beaucoup d'autres. L'action se transporte d'Amérique en Irlande, et partout meurtres, malédictions et drames de famille s'accrochent les uns aux autres pour embrouiller l'intrigue. Le héros s'intéresse moins aux Indiens qu'à ses propres sensations « d'étonnement et de frayeur ».

Il faut admettre l'initiative de Brockden Brown, lorsque celui-ci a trouvé la manière nouvelle et particulière à l'Amérique pour augmenter le pittoresque de son récit. Cependant, Indiens à part, le roman trahit trop l'influence d'Horace Walpole et d'Anne Radcliffe pour être d'une véritable originalité. Quand l'auteur introduisit le Peau-rouge dans son œuvre, il avait rencontré une bonne piste qu'il eut le tort de quitter aussitôt. Fenimore Cooper au contraire, l'a suivie pendant longtemps, pour arriver ainsi à la notoriété. C'est lui qui a été le véritable peintre des Indiens. On ne peut imaginer les *Récits de Bas-de-Cuir* sans Uncas et Chingachgook, les Pawnies et les Sioux. Ils y vivent comme des personnages de premier plan, et sans eux la scène paraîtrait vide.



Dans les *Récits*, l'homme blanc et l'homme rouge se mettent en relief l'un l'autre. Bas-de-Cuir ne serait pas Bas-de-Cuir sans les amis qui aident à révéler ses qualités et font ressortir le personnage qui est l'âme de l'œuvre ; et sans le Chasseur, l'Indien

1. *Edgar Huntley* vol. I, pp. 162-239.

manquerait d'interprète. L'amitié de Natty pour le Peau-rouge lui a été particulièrement inspirée par son frère Chingachgook, guerrier de la tribu des Délaewares. Ce *Sachem* combat à côté de lui contre les Français, se laisse « convertir » par les missionnaires moraves, mais succombe en même temps au fléau de la race rouge, le rhum, puis part comme un bon Délaeware, en entonnant son chant de mort, pour « les bois pleins de gibier » où l'appellent ses ancêtres. Chingachgook suit la même courbe psychologique que Bas-de-Cuir. Il est naturel et simple dans *Les Pionniers*, devient plus ou moins romanesque et phraseur dans *les Mohicans*, et dans *Le Tueur de daims*, on peut apercevoir en lui le précurseur de l'ontueux *Scalping Pete* en qui, malheureusement, finit l'Indien de Fenimore Cooper. Il est possible que Mohegan, dans *Les Pionniers*, ait été dépeint d'après nature, au moins en partie, car quel voyageur dans la forêt américaine n'a pas vu ce type de vieil Indien, ni n'a été désolé par les signes d'une déchéance qui revient moins à la victime qu'à l'homme civilisé ? Le portrait de Mohegan réfute, dans une certaine mesure, le reproche fait par plusieurs lecteurs des *Récits*, qui trouvent les Indiens embellis à l'excès. On ne peut pas nier le pittoresque de l'Indien chez Cooper ; les descriptions de ses mœurs, de ses coutumes et de ses traditions sont captivantes comme celles que Walter Scott a faites des *Knights Templar* et des *caterans*. Seulement, peut-être parce que l'Indien est un personnage historique relativement récent, les Mohicans et les Mengwe ont été exposés à la critique de ceux qui prétendent avoir connu la race rouge de près. Plusieurs personnes, y compris Mr. Gunther Archibald ¹, ont dit que Fenimore Cooper a dépeint des êtres invraisemblables. Peut-être se souviennent-ils du proverbe américain qui dit *A good Indian is a dead Indian* (Un Indien bon est un Indien mort). On a déclaré que le Peau-rouge est loin d'être le personnage chevaleresque qu'est le Dernier des Mohicans, que les Indiens de Cooper sont de l'école de Heckwelder ² plutôt que de la nature. Un grand admirateur du romancier, ami de la famille, W. B. Shubrick Clymer, constate que ni Fenimore Cooper ni personne n'a jamais rencontré de tels Indiens dans les bois ³. Et Mr. Barrett Wendell dit : « Les nobles Indiens de Cooper ressemblent, en effet,

1. *Au Pays des Mormons*. (N. Y. 1899), préface.

2. 1743-1818. Missionnaire aux Délaewares pendant quarante ans. Voir préface du *Tueur de daims*.

3. W. B. S. Clymer, *J. F. C.* p. 45.

plutôt aux rêves de la France au XVIII^e siècle sur la nature humaine primitive, qu'à ce qu'ont pu chercher les ethnographes critiques »¹.

Et certes, ces reproches paraissent plutôt justifiés. Il est vrai que les deux Mohicans font penser, de temps à autre, à deux gentils-hommes coloniaux qui, déguisés en Peaux-rouges, ont quitté un bal masqué chez le gouverneur anglais, pour aller essayer leurs costumes dans le cadre naturel. Uncas est en effet un peu galantin, et Mohicans et Iroquois profitent, décidément, du jour romantique sous lequel ils paraissent. L'idée que Fenimore Cooper s'est faite de l'homme rouge est personnelle et quelque peu curieuse.

Pourtant, à ceux qui sont de l'avis que ses Indiens sont trop bons et trop beaux pour être vrais, on peut dire que tous ne ressemblent pas aux Mohicans et à leur cousin germain Cœur-dur. Magua, Weucha et Tête-de-flèche sont aussi répugnants et cruels que les Fils de la Tortue sont estimables. Le mot que Cooper applique le plus souvent à l'Iroquois est « maudit ». Il n'a pas eu l'intention de représenter l'Indien en général comme un modèle parfait de loyauté et de courage. Chingachgook lui-même a un faible pour la chevelure de son ennemi et le romancier indique hardiment ce côté de son caractère. Il n'était pas aveugle sur les défauts ordinaires de cette race. « De même que des exemples de grandes qualités ne sont que trop rares chez les chrétiens, dit Heyward à Alice Munro, ils sont exceptionnels chez les Indiens, quoique, heureusement pour notre nature commune, ni les uns ni les autres ne sont incapables d'en faire preuve »². Fenimore Cooper se croyait libre de faire le portrait d'un Peau-rouge qui eût ces qualités en partage. « C'est le privilège de tout romancier, dit-il, de présenter le beau-idéal de ses personnages au lecteur. C'est en cela que consiste la poésie, et nous estimons que de supposer que l'homme rouge doit être dépeint seulement dans la misère ou la dégradation morale qui, en effet, convient plus ou moins à sa condition, c'est trop limiter les privilèges d'un auteur »³.

Le fait est que le naturel indien, avec ses défauts et ses qualités, sa noblesse et son indignité, est un sujet trop discuté pour permettre un jugement tranchant. Rien de plus contradictoire que les rapports de ceux qui ont vécu auprès d'eux. Selon les uns, le

1. *A Literary History of America*, (London, 1891) p. 185.

2. *Dernier des Mohicans*, ch. VI, p. 65.

3. Préface du *Tueur de daims*.

Peau-rouge rassemble en lui tous les défauts et tous les vices ; selon d'autres, ses antiques vertus pourraient servir de modèle à l'homme blanc, perverti par une civilisation pernicieuse. Théodore Roosevelt reconnaît bien des qualités à l'Indien, mais s'impatiente de la fausse sentimentalité qui prendrait parti pour des sauvages malgré les crimes atroces que ceux-ci ont commis sur les soldats et les *settlers* américains¹. Les Mohicans eux-mêmes, comme les Pawnies, ont été sujets à des critiques diverses. Zeisberger² assure que ce sont « les plus ordinaires et les plus avilis des sauvages ». Brainerd³ les trouve d'une indolence inouïe. « Il n'y en a pas un sur mille qui ait le courage d'un homme ». Le général William Harrison⁴, John Brickell⁵ et le missionnaire Loskiel⁶ insistent sur leur courage, leur générosité et leur loyauté. Plusieurs Indiens ne se sont-ils pas, en raison même de leur vertu, fait un nom illustre dans l'histoire américaine ? — Kondiaronk⁷, Uncas, bon génie de la colonie de Connecticut⁸, Cornplanter⁹, Atironka « brave homme et bon chrétien » dit Charlevoix¹⁰, Logan, chef parmi les Senecas et les Mingoes, et, selon l'historien Lowden, « le plus beau spécimen d'humanité que j'aie jamais rencontré chez les hommes blancs ou rouges »¹¹. Si la politesse des Mohicans nous paraît peu naturelle, rappelons Garakonhié qui « n'avait de sauvages que la naissance et l'éducation », et qui, ayant en 1862 l'occasion de faire une visite à Montréal, et d'y être présenté dans le meilleur monde, « se comporta en cette rencontre avec une

1. *The Winning of the West*, vol. I. p. 264.

2. Daniel Zeisberger, missionnaire morave, 1721-1808, fonda la ville de Bethléem, Pa. en 1740.

3. David Brainerd, missionnaire aux Pawnies, 1718-1747. Voir son journal publié par Jonathan Edwards, 1749, p. 410.

4. Le général William Harrison, élu Président des États-Unis en 1841. En 1803, il fut nommé commissaire spécial pour traiter avec les Indiens, et montra beaucoup de considération pour eux. *A Discourse on the Aborigines of the valley of the Ohio*. (Cinn 1838,) p. 25.

5. *Narrative of a Captivity among the Delaware Indians*. (Cinn. 1844) vol. I, p. 48.

6. *History of the Mission of the United Brethren among the Indians in North America* (London, 1794), p. 136.

7. Kondiaronk, ou le Rat, chef des Hurons, allié des Français.

8. Voir Schoolcraft, *The American Indians*, (Buffalo, 1851, édition révisée), p. 153. Cet Uncas figure dans *Les Puritains d'Amérique*.

9. Chef Iroquois allié des Anglais pendant la guerre de l'Indépendance américaine.

10. Le Rév. P. Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*. (Paris 1744) I. VII. p. 301.

11. Cité par Roosevelt. *Winning of the West*, vol. I, p. 240.

prudence et une dextérité qui auraient fait honneur à un homme élevé dans la plus raffinée politique »¹. Des amies personnelles m'ont exprimé le regret de quitter, l'une, les Indiens de Yukon Territory, l'autre, les Crees qui habitent au nord du Hudson-Bay. Selon le témoignage de celle-ci, fille de missionnaire anglican, si les paroissiens cuivrés de son père n'avaient pas, comme les Caraïbes du Père Martyn d'Anghiera² « l'âge d'or... de leur nature suyvans ce qui est juste, et représentants mauvais et injustes celui qui se délecte à faire injure, à autruy », au moins on pouvait se fier à leur honnêteté. Par exemple, une cuiller en fer-blanc, qu'on avait laissée dans la hutte d'un Cree, fut gardée soigneusement et rendue au missionnaire à l'occasion de sa visite suivante, trois ans après. « Pendant de longues années passées dans les bois, dit un directeur du Hudson Bay Company à Mr. Stewart White, je n'ai connu qu'un seul Indien menteur »³.

Évidemment, entre ces braves gens et les cannibales alliés de Montcalm, il y a un abîme. Puisque Fenimore Cooper avait choisi le Peau-rouge comme confident et ami de son personnage principal, il était naturel qu'il voulût le montrer sous son aspect le plus agréable. Doit-on regretter cette préférence ? Quand on pense aux nobles bandits et aux vertueuses courtisanes de Victor Hugo, aux guerriers d'Ossian qui, pour citer une autorité contemporaine⁴, « pouvaient donner la main aux bergers de Gessner et aux bons sauvages des missionnaires et des romanciers », peut-on railler Fenimore Cooper d'avoir continué, avec réserve et modération, la tradition sympathique de l'homme primitif ? La poésie du Mohican des *Récits* n'est pas exagérée, puisque cette poésie se trouve surtout dans la triste légende des Lenni Lenape, tradition authentique, s'il faut en croire plus d'un ethnographe⁵. Outre quelques souvenirs de rhétorique romantique dans le discours de Magua, il n'y a rien dans le langage imagé et pittoresque des Délawares et des Pawnies, des Sioux et des Iroquois, qui soit plus poétique que les expressions que missionnaires et voyageurs laïques ont relevées dans le lan-

1. Charlevoix, I. VIII, p. 359.

2. *Océani Decades*. Voir Chinard, *L'exotisme américain dans la littérature française au XVI^e siècle*. (Paris, 1911), p. 23.

3. *The Forest*, (N. Y. 1923) ch. XV.

4. M. Van Tieghem, *L'homme primitif et ses vertus dans le Prérromantisme européen*. « Bulletin de la Société d'Histoire Moderne », séance du 11 juin, 1922.

5. Voir Colden, pp. 77-79. Heckwelder et Brinton (Daniel G.), *The Lenape and their Legends*. (Philad. 1885), pp. 109-122.

gage de l'Indien ¹. Un témoignage qui a son importance est celui du poète américain William Cullen Bryant, adopté par les Plover Senecas, tribu iroquoise qui occupait jadis exclusivement la « Terre de Garrino » ou l'État Impérial, et qui résista, plus longtemps que toute autre tribu, aux innovations du Face-pâle. Le 8 février 1850, vexé par la critique du poète Hosmer ² qui avait dit que les Indiens de Fenimore Cooper étaient « des fleurs de chevalerie greffées sur la tige de la barbarie », Bryant écrit au romancier : « Aussi ignorants des voies et des coutumes indiennes sont la grande majorité des lecteurs. D'après mes observations personnelles, je peux témoigner à la vérité de vos représentations du caractère indien... Combien de fois ai-je écouté quelque vaillant guerrier, les yeux brillants, le sein agité d'émotion, raconter l'histoire mélancolique des torts qu'on a faits à sa race, et de son triste destin ; enfin, le même récit que l'ainé des deux Mohicans raconte à son ami le *Scout*, tandis que le stoïcisme naturel et le port hautain... cachaient à l'observateur superficiel le sentiment d'un cœur navré. Ah ! plaignez le pauvre Indien ! Sa flèche est cassée ! »

Il est possible que les *Récits* aient éveillé en Amérique et ailleurs, une mode de sentimentalité exagérée au sujet de l'homme rouge. Le public de 1827 a versé bien des larmes sur le tombeau du Dernier des Mohicans. Mais le but du romancier n'est-il pas de faire plaisir plutôt que d'instruire ? Pourquoi en vouloir à Fenimore Cooper d'avoir été de son époque, d'avoir donné à un personnage déjà pittoresque un caractère plus romantique encore ? Ne doit-on pas lui faire honneur d'avoir trouvé un sujet original et émouvant ? La race rouge, bonne ou mauvaise, agonisait sous les yeux de ses vainqueurs sans que ceux-ci eussent l'air de s'en apercevoir. Au milieu de cette inconscience générale, Fenimore Cooper a vu ce qui échappait à ses compatriotes — y compris Brockden Brown — le roman tragique de l'Indien. Il a su décrire le crépuscule d'une race, présenter cette race sous un jour qui la révèle touchante et sympathique. Que le réalisme de nos jours ne soit pas trop sévère pour les Fils de la Tortue, parce qu'ils sont un peu artificiels. Nous ne voudrions pas les connaître autres que nous les trouvons dans les *Récits*. N'oublions pas non plus l'effort consciencieux du roman-

1. Voir Colden, Schoolcraft, et Yawger, *The Indian and the Pioneer* (Syracuse, 1893).

2. Hosmer, John Kendall, 1814-1877, auteur d'un drame intitulé *The Fall of Tecumseh*.

cier pour faire d'eux un portrait précis. Si, à cause de son esprit idéaliste et sentimental, il n'a pas tout à fait réussi, ce n'est pas faute de conscience ni d'information.

* * *

Heckwelder n'a pas été, en effet, la seule autorité que Fenimore Cooper ait consultée. Il s'est renseigné chez chacun des auteurs cités par sa fille ¹. Il y a, dans *La Prairie*, une allusion à l'explorateur Lewis, « distant de quelques centaines de lieues » du Trappeur et de ses amis ². Les rapports de Lewis et de Clarke ³ ont fourni plusieurs détails importants au romancier qui choisissait un pays presque inconnu pour le théâtre de ses récits. Cooper s'est informé chez ces explorateurs de la position géographique des Sioux, y compris les Yanktons et les Tétons ⁴. La description de ces Indiens répond assez exactement à celle des maraudeurs féroces de *La Prairie*. On fait mention aussi de leur pratique de voler les chevaux de leurs voisins ⁵. Pour avertir une tribu voisine de l'approche des militaires américains, ils mettent le feu à la prairie, incident qu'on retrouve dans le roman ⁶. Les tentes des Sioux sont, comme Cooper les a décrites, en peau, garnies de robes de bison, et de forme conique ⁷. Fenimore Cooper a pris les noms de deux de ses personnages indiens du récit de Lewis et Clarke, car ces voyageurs parlent de *Weucha*, orateur et grand chef des Sioux ⁸ et de *Mahtoree* ou « grue blanche ». Dans *La Prairie*, *Weucha* est représenté comme un scélérat dégradé, et c'est *Mahtoree*, personnage imposant, mais cruel, qui est le chef. La position des trois tribus des Pawnies, Pawnies Républicains et Pawnies-Loups, est aussi indiquée ⁹ et les auteurs remarquent l'habitude de ceux-ci de parcourir la plaine pour la chasse au bison, comme leur adresse merveilleuse à transpercer ces bêtes de leurs flèches ¹⁰.

1. Voir ci-dessus, p. 34.

2. *La Prairie*, ch. X.

3. *Travels to the Source of the Missouri River, etc... performed in the years 1804, 1805 and 1806.* (London 1814).

4. Voir *La Prairie*.

5. Voir *La Prairie*, ch. V ; Lewis et Clarke, pp. 1, 5, 9.

6. Ch. XXIII ; Lewis et Clarke, pp. 1, 40.

7. Ch. XXVI ; Lewis et Clarke, III, p. 42.

8. Ch. IV, V, et ailleurs ; Lewis et Clarke, III, p. 42.

9. Lewis et Clarke, II, p. 25.

10. *Prairie*, ch. XIX ; Lewis et Clarke, II, p. 25.

Le major Stephen Long ¹ parle également avec enthousiasme de la dextérité des chasseurs de bisons ² et, comme le Trappeur ³, il note la différence entre les flèches de guerre, qui sont barbelées, et celles que le Sioux lance adroitement derrière l'épaule de la bête qu'il a choisie ⁴. La légende du garçon indien qui se cache sous une peau de bison ⁵ rappelle le jeune Pawnie qui se dissimule de la même façon et surprend le Trappeur en rejetant soudain sa couverture ⁶. Comme dans *La Prairie*, il y a de fréquentes allusions au *Wahcondah* et au *Maître de la Vie* ⁷. Long nous dit que les Pawnies sont polygames, ainsi le cas de Tachechana, délaissée par son mari — qui cependant est Sioux — pour une étrangère, n'est pas imaginaire ⁸. Cet explorateur parle de deux chefs qui ont excité son admiration, et dont l'un a bien pu fournir des traits à Cooper pour son chef Pawnie. Le premier porte, en effet, le même nom que le protecteur du Trappeur et de sa bande : Wang-e-wa-ha, ou Cœur-Dur, chef des Iowas, est brave et intelligent, sait un peu l'anglais, et a une connaissance intime des Américains. Il est le héros de cinquante batailles et se permet de temps en temps des sarcasmes au sujet des « paisibles » blancs. Ce chef est probablement le même qui devait aller à Albany, trois ans après, en 1826, y faire la connaissance de Fenimore Cooper ⁹. Autre témoin, le major Long nous crayonne le portrait d'un jeune guerrier, grand, beau et gracieux, cavalier intrépide, Petalesharoo, fils de Latelesha, grand chef des Pawnies. Long remarque sa fière mine, son regard hautain, et l'assurance avec laquelle il fait sentir son rang et sa condition aux blancs qu'il considère comme ses inférieurs ¹⁰, de façon à nous rappeler Cœur-Dur. Il est probable que Fenimore Cooper s'est contenté d'emprunter le nom au premier, et d'unir dans le caractère de son héros Pawnie les traits les plus nobles

1. *Account of an Expedition from Pittsburg to the Rocky Mts, performed in the years 1819 and 1820... under the command of Major Stephen H. Long*, (Philad. 1823).

2. Long, p. 209.

3. *Prairie*, ch. XVIII.

4. Long, ch. XIV, p. 290.

5. Long, ch. XII, p. 278.

6. *Prairie*, ch. XXIII.

7. Long, ch. VI, p. 27, ch. IX, p. 207 etc.

8. Long, ch. XI, p. 231 ; *Prairie*, ch. XXVI.

9. Long, ch. IX, pp. 180, 181, cf. S. A. F. C. *Memories*, où il est fait mention de Petalesharoo.

10. Long, ch. XVI, p. 356 ; *Prairie*, ch. XVIII, etc...

qu'il avait relevés chez les Indiens de Long et chez son ancien ami.

Il y a un point sur lequel Fenimore Cooper s'écarte de Long, puisqu'il nous présente la tribu des Pawnies-Loups comme moralement supérieure. D'après ce que dit le major Long, les Pawnies, surtout les Loups, avaient une fort mauvaise réputation comme voleurs et oppresseurs des tribus voisines. Au Concile des Pawnies et des militaires américains, qui eut lieu au mois d'octobre 1819, les Pawnies-Loups essayèrent une réprimande sévère de la part du gouvernement et durent promettre une meilleure conduite à l'avenir¹. On dirait que Fenimore Cooper a préféré garder l'impression que lui avait faite son ami Indien à Washington, et ainsi il a pris le parti des Pawnies.

On cherche vainement dans des descriptions de paysages quelque chose qui corresponde à celle que Cooper a faite des régions de l'Ouest, Le major Long parle, il est vrai, de l'abondance des cotonniers² et Lewis et Clarke aussi font mention des « prairies » terme par lequel on peut entendre les plaines désertes et ondulées que le *Squatter* traverse si péniblement. Mais la lecture des « Expéditions » laisse une impression de verdure et de variété dans les paysages, plutôt que d'une aridité monotone. La carte de Long a dû être utile à Cooper pour les domaines des différentes tribus ; elle fait voir aussi le chemin du Trappeur, lorsqu'il cheminait vers l'Ouest, étant parti de l'État de New York et de la vallée de la Susquehanna.

Cadwallader Colden³ donne des détails copieux sur les tribus indiennes, en particulier sur les Iroquois, pour qui il a une grande admiration, estimant que c'est aux mauvais exemples des blancs qu'ils doivent leurs vices⁴. On y reconnaît deux détails qu'on avait rencontrés dans les *Récits*, — d'abord les trois lignées de l'Ours, du Loup et de la Tortue, dont les Indiens prétendent descendre. L'auteur ajoute que celle de la Tortue, moins nombreuse que celle de l'Ours, est la plus honorée.⁵ Il indique aussi l'exercice favori de l'Iroquois, et l'adresse avec laquelle il sait jeter la hache. — « Ils ont l'art de la diriger et de la jeter, de sorte que, malgré que la hache tourne en se précipitant, la lame s'enfonce toujours dans

1. Long, ch. XVI

2. Long, ch. I, p. 4 ; *Prairie*, ch. II, p. 21, etc...

3. *History of the Five Indian Nations of Canada*, etc... Introduction.

4. Colden, Introduction.

5. Colden, Introduction.

l'arbre, et près de l'endroit visé » ¹. Ce renseignement s'est ajouté, sans doute, au souvenir de Boone et de Kenton quand Fenimore Cooper a imaginé la scène où le Tueur de daims, attaché au poteau iroquois, sert de cible à la hache de ses ennemis ².

Colden raconte comment, en 1746, trois Iroquois se présentèrent au gouverneur de New York, Georges Clinton, et lui firent cadeau de deux chevelures françaises. Là-dessus Son Excellence dit au chef de la petite bande « combien il était content de cette Preuve Spéciale de leur dévouement, et les assura que non seulement il les récompenserait par des cadeaux particuliers, mais qu'il se souviendrait toujours de ce Geste Amical. Ils avaient déjà eu la Récompense décernée par l'Acte du Concile. Son Excellence leur donna à chacun quatre Dollars Espagnols et un Plastron en argent, au Chef un bel Habit et Chapeau galonnés, et à chacun des autres une couverture de *Stroud* ³ et un Chapeau galonné. » Et quand, bientôt après, une députation de Mohawks arrivèrent de Crown Point, « Son Excellence les invita à y rentrer, afin de surveiller les mouvements de l'ennemi. Et pour les encourager davantage à prendre des chevelures ou des prisonniers; il promit à chaque personne de la dite bande qui prendrait une Chevelure ou un Prisonnier, une pièce de Stroud et un Complet galonné, aussi bien que la Prime ⁴ ».

On voit que l'histoire de Hutter Tom et de Hurry Harry, et de leur métier sanglant ⁵ est fondée sur des faits historiques, et que Fenimore Cooper a pris chez Colden l'idée des vêtements éclatants qui éblouissent Chingachgook et les Hurons. En 1742, Colden assiste aux pourparlers avec les Six Nations, à Philadelphie, et il rapporte le discours d'un nommé Canassatego, chef des Iroquois, lorsque celui-ci parla de la mauvaise conduite « de nos cousins les Délawares... qui sont des gens très turbulents, et qui ont tout à fait tort », et là-dessus, il insulta les Délawares en les traitant de « vaincus » et de « femmes » ⁶. Cooper a repris cette anecdote en faisant l'histoire de la tribu des Mohicans. Colden raconte ce qui s'est passé aux différents Conciles, de façon à faire voir la fré-

1. Colden, Introduction.

2. *Tueur de daims*, ch. XXIX.

3. Drap écarlate, très fin, fabriqué à Stroud, en Angleterre..

4. Colden, Livre II, pp. 156-159.

5. Voir *Le Tueur de daims*.

6. Colden, Livre II, pp. 77-79.

quence avec laquelle l'Indien était la dupe de l'homme blanc. Tout en lisant ces comptes rendus, Fenimore Cooper a dû éprouver une vive pitié pour les victimes et aussi la honte de sa propre race qui se reflète dans les *Récits*, comme à travers toute son œuvre.

Il y a des ouvrages que Miss Cooper ne cite pas dans sa bibliographie, mais que son père a certainement dû consulter. Tels sont les rapports du missionnaire Loskiel¹ et des voyageurs John Long² et Schoolcraft³. Ces auteurs ont été des premiers à fournir des renseignements importants sur les Indiens, et lorsque Cooper écrivait ses romans, leurs relations étaient de date récente. Il est possible que le romancier ait connu personnellement ces voyageurs⁴. Les noms de « Mr. Cooper » et de « Mr. James Cooper » figurent dans la liste des abonnés à la première édition de *L'Histoire des Indiens américains de Long*.

Dans ces descriptions de mœurs et de coutumes indiennes, on relève plusieurs passages qui ont très bien pu servir à Fenimore Cooper, surtout pour *Les Pionniers* et pour *Le Dernier des Mohicans*.

Lorsque Œil-de-faucon, méfiant, s'étonne que le guide indien de ses protégés s'égare dans la forêt « quand le soleil brûle l'extrême cime des arbres ! quand les rivières remplissent les chutes d'eau ! quand chaque brin de mousse qu'il aperçoit lui dit de quel côté l'étoile du nord brillera »⁵, il ne fait que répéter les observations de Long et de Loskiel au sujet de l'habileté indienne à se diriger à travers d'immenses forêts grâce au cours des ruisseaux, à l'étoile du nord, et à l'orientation de la mousse sur les arbres, toujours plus épaisse au midi qu'au nord.

Les détails de la danse de guerre exécutée par Uncas, et du chant qu'il entonne en même temps⁶ se trouvent chez Loskiel, chez Schoolcraft et chez Long. Loskiel décrit le spectacle « effrayant à voir » lorsque les Indiens, avant de partir sur le sentier de la guerre, dansent autour d'un poteau fixé en terre, en brandissant leurs couteaux et leurs *tomahawks*, tandis que leur chef chante ses gestes

1. *History of the Missions of the United Brethren*, etc... (London 1794).

2. *Voyages and travels of an Indian interpreter and trader, describing the Manners and Customs of the North American Indians*, etc... Miss Cooper cite le nom de Long comme si elle ne se rendait pas compte qu'il y avait deux voyageurs de ce nom.

3. Henry R. Schoolcraft, géologue, explorateur et ethnographe 1793-1864 — *The American Indians, Their history, condition and prospects*. (Philad. 1852).

4. Voir ci-dessous, p. 131.

5. *Le Dernier des Mohicans*, ch. IV, p. 44.

6. *Le Dernier des Mohicans*, ch. XXXI, p. 405.

héroïques et ceux de ses ancêtres. A la fin de chaque récit, il frappe avec toute sa force sur le poteau, les autres suivant son exemple, puis tous dansent ensemble, « et c'est encore plus affreux » dit Loskiel. Schoolcraft cite plusieurs exemples de chants de guerre algonquins.

Celui d'Uncas n'y est pas, pourtant on trouve des mesures à peu près pareilles. Dans le cas où le chant d'Uncas n'aurait pas été communiqué à Fenimore Cooper par Schoolcraft, il n'y avait rien de plus simple que d'imiter la forme de ceux qui sont donnés par le voyageur dans son livre. Rapprochons deux courtes citations :

Chants de guerre algonquin

O sha' wan ong
Un dos' e wug
O sha' wan ong
Un dos' e wug
Pena' se wug
Ka baim wai wa'
dung-ig.

Du côté du sud
Ils viennent
Du côté du sud
Ils viennent
Les oiseaux de guerre
Écoutez le bruit de
leurs cris comme ils
passent, dans l'air.

Chant d'Uncas

Dans les bois et dans
l'air
J'entends le cri
Le long cri de guerre
Le long cri de guerre
Ah ! dans les bois le cri
Le long cri de guerre
a retenti.

Ils demandent l'aide et l'inspiration du Grand Esprit, etc.....

Manitou ! Manitou ! Manitou !
Je suis faible, tu es fort ;
Manitou ! Manitou !
Viens à mon secours !

Dans plus d'un ouvrage où Fenimore Cooper s'est documenté, on trouve mention de certains personnages qui rappellent Chingachgook, le Gros-Serpent des Délawares. Long (J) parle d'un sauvage de Lorette, nommé *Indian John*, qui avait servi les « Longs Couteaux », (c'est-à-dire les Américains), pendant neuf ans, sans récompense. Lorsque enfin, grâce aux efforts de Long, il reçut l'argent qu'on lui devait, il dépensa tout en moins de dix jours, à s'enivrer de rhum « à la vraie manière indienne », dit Long. Un manuscrit présenté en 1826 par Isaac Zane, Esq. à la Société Historique de la Pensylvanie, contient l'histoire de Hendrich Aupaumut, chef des restes de la tribu des Lenni Lenape. Il avait probablement reçu son éducation chez les Moraves, et c'était un personnage important. Loskiel et Heckwelder font souvent mention d'un nommé *Indian John*, qui était de la tribu des *Mahikander* (Mohicans). Cependant Schoolcraft nous fait le portrait d'un guerrier qui répond assez bien à celui du Gros-Serpent. Tel

est le *Serpent Noir*, Grand *Sachem* de la Nation Indienne qui en 1820 avait soixante ans et habitait la réserve des Alleghanies. Il succéda à *Corn Planter* (Semeur de blé) comme chef des Six Nations¹ : il avait été dans les batailles de Wyoming et de Fort Stanwix², et il était l'ami dévoué de Washington, pendant la Révolution. Il portait à son cou une belle médaille en argent, avec la date 1796, que le général Washington lui avait donnée, et dont il faisait autant de cas que le vieux Mohegan des *Pionniers* faisait de la sienne³.

En prêtant à ses Indiens les ruses, les images et le pittoresque de l'éloquence imagée de Magua, Fenimore Cooper ne les a pas flatés. Loskiel, Heckwelder et Colden se portent garants du talent de persuader que possède l'Indien, surtout l'Iroquois, et de la beauté poétique de ses expressions. Selon Loskiel, un orateur doit avoir une habileté considérable, avant d'oser prendre la parole au Concile, ou d'espérer recevoir les applaudissements de l'auditoire. Il faut parler sur un ton fort pompeux et élevé. Quand il est question de leurs propres affaires, qu'ils connaissent à fond, Iroquois et Déla-ware se prononcent avec tant de clarté et de précision que, pour traduire leurs idées dans une langue européenne, il faut employer beaucoup plus de mots, Loskiel ajoute que les chefs sont particulièrement adroits à la dissimulation, donc il faut prêter à leurs discours une oreille très attentive, surtout si l'orateur demande une réponse⁴. « Leurs discours, dit Heckwelder, sont pleins de force et font le plus grand effet ; leurs arguments sont peu nombreux, mais décisifs, et lorsqu'ils veulent persuader ou convaincre, ils prennent la voie la plus courte pour arriver au cœur »⁵. Colden cite plusieurs métaphores employées par des orateurs indiens aux Conciles nationaux. Par exemple, un *sachem* des Senecas souhaite au gouverneur anglais : « Que la pluie céleste efface toute haine, afin que nous puissions encore une fois fumer ensemble en Paix⁶... Nous amènerons nos Prisonniers lorsque les Fraises seront en Fleur, moment où nous devons faire visite à Corléar

1. Il est à noter que l'héroïne des *Pionniers* fait allusion à Corn Planter à propos de Mohegan. Il est probable que les deux noms étaient affiliés dans la mémoire de Fenimore Cooper.

2. Batailles de la Guerre de l'Indépendance.

3. Cf. *Les Pionniers*, ch. VII et XXXVI.

4. Loskiel, Livre I, p. 21.

5. Heckwelder, ch. XI, p. 207.

6. Colden, pp. 108-109.

et voir le lieu où le *Wampum* se fabrique », c'est-à-dire, la ville de New York où était le siège du gouvernement. Les Indiens donnaient au Concile un collier de *Wampum* pour chaque clause des traités qu'ils concluaient. *Corléar* fut, à ce qu'il paraît, le nom donné par les Indiens au gouverneur de New York¹. Aussi pittoresque est la parole du Delaware Aupaumut qui s'adresse au conclave des tribus affiliées, pour leur souhaiter la bienvenue : « Petits enfants. Vous trouvez ici votre pauvre grand-père qui a rencontré bien des difficultés, mais je suis heureux de vous voir. Vous avez marché dans bien des endroits fangeux, et à travers des ronces, pour venir. Maintenant je vous lave les jambes et je les essuie pour qu'elles soient propres, et je retire toutes les ronces qui se sont accrochées à vos jambes et à vos pieds... J'essuie les larmes de vos yeux et de votre figure afin que vous voyiez clair. Et puisqu'il y a eu tant de vent en route, que la poussière et toutes les mauvaises choses ont bouché vos oreilles, j'enlève avec ma main la poussière de vos oreilles afin que vous entendiez juste, comme j'enlève aussi de votre cœur le lourd fardeau, afin que vous vous sentiez à l'aise » ... etc. L'image des ronces est employée plusieurs fois par Fenimore Cooper dans *La Prairie* et ailleurs, en particulier dans la dernière scène, où le *Sachem* des Pawnies indique à sa tribu le caractère irréprochable du Trappeur, et dit : « Mes enfants, souvenez-vous du brave Trappeur des Faces-pâles, et ne laissez pas de ronces sur votre passage ».

Mais c'est dans l'œuvre de Heckwelder que le romancier semble avoir puisé le plus². Tandis que Colden traite les Indiens en général, avec une préférence pour les Iroquois, Heckwelder s'intéresse plutôt aux Délaewares parmi lesquels il a travaillé pendant des années. Presque toute la couleur locale du *Dernier des Mohicans* se trouve dans son ouvrage. Il cite plus d'un historien au sujet de la légende des Délaewares, et retrace leurs origines et leurs tribulations au delà du Mississipi jusqu'aux bords de l'Hudson et du Potomac. Il expose le traité déloyal que les Cinq Nations firent avec eux, les humiliations qui en furent la conséquence, leur amitié avec William Penn, et en 1756, avant leur migration vers l'Ouest, leur satisfaction, lorsque le général Sir William Johnson

1. Pourtant, d'après Parkman, les Français appelaient la ville de Schenectady Corlaer, d'après son fondateur, Van Curler. (voir Parkman, vol. VI, p. 227).

2. *History, manners and customs of the Indian natives formerly dwelling in Pennsylvania and the neighbouring states* (Philad. 1818).

constata que les Lenni Lenape avaient fait preuve d'être, non pas des femmes, mais des hommes ¹. Heckwelder contredit Colden en ce qu'il affirme que ce sont les Délaewares et non les Iroquois qui descendent de trois tribus dont celle des *Unamis* ou des « Fils de la Tortue » est la plus ancienne ². Selon la mythologie indienne, c'est la Tortue qui, depuis la création du monde, le supporte sur son dos ³. Fenimore Cooper rappelle cette légende dans la scène où les Délaewares prêts à mettre le jeune Uncas au supplice, reculent, consternés, « en découvrant sur le sein du captif l'image d'une petite tortue, tatouée avec le plus grand soin, en bleu vif ».

« Pendant un moment, Uncas jouit de son triomphe, et regarda la scène avec un sourire tranquille. Puis écartant la foule d'un geste impératif, il s'avança devant la tribu avec l'air d'un roi, et prit la parole d'une voix qui se fit entendre au-dessus des murmures d'admiration qui s'étaient élevés de toutes parts.

— Hommes des Lenni Lenape ! dit-il, ma race soutient la terre ! Votre faible tribu repose sur mon écaille. Quel feu un Délaewar pourrait-il allumer qui fût capable de brûler l'enfant de mes pères ? ajouta-t-il, en désignant avec orgueil les armoiries simples sur sa poitrine ; le sang qui est sorti d'une telle source éteindrait vos flammes ! Ma race est l'aïeule des nations » ⁴.

Les termes *Mengwe*, *Magua* et *Mingos* sont expliqués ⁵ aussi bien que *Mahicanni*, *Mohegans* et *Mohicans*, *Longs-Couteaux* et *Yengeese*, noms qui se trouvent dans *Le Dernier des Mohicans*, avec des notes explicatives au bas des pages. Heckwelder parle de deux chefs délaewares renommés pour leur vertu et leur sagesse ⁶, — Tamenund, sachem très ancien, et Tadeuskund, le dernier chef de la tribu. En faisant le portrait de Tamenund dans les *Mohicans* ⁷, Cooper a probablement pensé à Tadeuskund dont, paraît-il, l'ambition était de rétablir le prestige que les Cinq Nations avaient enlevé par fourberie aux Lenni Lenape ⁸. Le nom Chin-gachgook, ou Gros-Serpent a pu être suggéré par la remarque de Heckwelder sur la coutume indienne de donner aux jeunes guer-

1. Heckwelder, ch. I, pp. 46-86 ; cf. *Le Dernier des Mohicans*.

2. Heckwelder, ch. I, p. 53.

3. Heckwelder, ch. XXXIV.

4. *Le Dernier des Mohicans*, ch. XXX, p. 393.

5. Heckwelder, Introduction.

6. Heckwelder, ch. III, p. 26.

7. *Le Dernier des Mohicans*, ch. XXVIII pp. 372-373.

8. Heckwelder, ch. XI.

riers des noms d'animaux, tels que le Castor, la Loutre, ou le *Serpent* ¹.

Le missionnaire décrit au long les coutumes et les traditions qu'il a notées chez ses amis indiens. Il fait mention de l'emploi général des peaux de daim pour les vêtements ². Il parle des chants de guerre, et de l'habitude qu'ont les guerriers de garder sur la tête une mèche de cheveux pour faciliter à leur ennemi la besogne du *scalp* ³. Il insiste sur les supplices affreux que les prisonniers délawares ont à subir chez les Iroquois, et sur le courage stoïque avec lequel ils les supportent par une sorte de point d'honneur ⁴. Un incident amusant dans les *Mohicans* ⁵ est justifié par la description des jongleurs et des médecins indiens, qui s'affublent de la peau de différents animaux, le plus souvent de l'ours, et portant sous le bras une crécelle faite d'une gourde, où sonnent des cailloux, entrent chez le malade, pour exorciser le démon qui le possède ⁶. Fenimore Cooper a conçu les personnages de David Gamut ⁷ et de Hetty Hutter ⁸ et leurs aventures chez les sauvages, d'après ce que dit Heckwelder du respect qu'ont tous les Indiens pour les fous et les idiots de n'importe quelle couleur ou nation ⁹. Le talent de Bas-de-Cuir pour imiter les cris d'animaux et d'oiseaux est, selon Heckwelder, particulier aux Délawares, qui s'en servent, comme Natty et Chingachgook, pour avertir leurs camarades d'un danger ¹⁰, ou pour les appeler au rendez-vous ¹¹. Les funérailles de Cora Munro et d'Uncas — les cadavres magnifiquement parés, les cercueils en écorce, les provisions, armes et outils qu'on met dans les tombeaux pour le voyage final, les vierges pleureuses et les discours que celles-ci adressent aux défunts, la longue veille — tout est copié fidèlement sur la pittoresque description qu'a faite le bon frère morave des derniers rites avec lesquels les Délawares disent adieu à leurs illustres morts ¹².

1. Heckwelder, ch. XIII.

2. Heckwelder, ch. XXI.

3. Heckwelder, ch. XXV ; cf. *Le Dernier des Mohicans*, ch. VIII, etc.

4. Heckwelder, ch. XXVII ; *Lac Ontario*, ch. II, etc.

5. *Le Dernier des Mohicans*, ch. XXV.

6. Heckwelder, ch. XXXI.

7. *Le Dernier des Mohicans*.

8. *Le Tueur de daims*.

9. Heckwelder, ch. XXXV.

10. *Le Tueur de daims*, ch. XVI, *Le Dernier des Mohicans*, ch. XXII, etc.

11. Heckwelder, ch. XX.

12. *Le Dernier des Mohicans*, ch. XXXIII, Heckwelder, ch. XXXVII. Voir aussi

Enfin on apprend chez Heckwelder que des amitiés entre deux adolescents, l'un blanc, l'autre rouge, comme dans le cas de Natty Bumppo et du Gros-Serpent des Délawares, ne sont pas rares. Elles durent pendant la vie, chaque camarade se faisant un point d'honneur de faire preuve de loyauté et de dévouement envers son camarade. L'homme blanc devient ainsi fils adoptif de la tribu à laquelle son ami appartient, sans toutefois partager certains droits qui restent réservés aux Indiens ¹.

Après avoir suivi les aventures de Bas-de-Cuir et des Mohicans pendant la Guerre de Sept Ans, où, selon les *Récits*, cette tribu a témoigné le plus grand dévouement à la cause anglaise, on est déconcerté de lire tout le contraire chez Heckwelder. Celui-ci affirme que les Délawares furent les alliés des Français durant la guerre entière, et même la paix conclue, ils n'en tinrent aucun compte et continuèrent à attaquer les Anglais après 1763 ². Le missionnaire s'est-il trompé ? ou plutôt Fenimore Cooper s'est-il cru le droit de rallier les Délawares à la cause anglaise comme les Pawnies-Loups dans *La Prairie*, par la simple raison qu'il était mieux informé sur leur compte ? C'était prendre quelque liberté avec l'histoire. Mais il lui fallait des Indiens, et il était naturel que Cooper choisît une tribu douée de qualités remarquables, et qui avait inspiré au missionnaire une affection profonde. Notons que Heckwelder termine son éloge en citant le témoignage de Colden, qui dit de ses propres amis indigènes : « Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes » ³.



Une étude des *Récits* serait incomplète sans un mot sur les femmes, ou, comme Fenimore Cooper persiste à les appeler, les « femelles » — *females* — qui prennent part aux aventures de Natty, et qui, généralement, n'en pâtissent guère. Toutes les héroïnes de Cooper sont des jeunes filles. Serait-ce que la femme mariée était trop respectable à ses yeux pour l'exposer aux risques littéraires, ou plus simplement parce qu'un roman doit au moins contenir un espoir de mariage ? Ces personnages sont divers de

J. Carver, *Travels through the interior of North America*, (London, 1778). F. C. a fait le récit du massacre de Wiliam-Henry d'après le récit de Carver.

1. Heckwelder, ch. XXXVIII ; *Le Tueur de daims*, ch. IV, p. 69.

2. Heckwelder, Introduction.

3. Heckwelder, ch. XLIV, p. 538.

caractère ; d'abord la vierge romantique, telle Cora Munro ¹ qui déploie un courage de lionne, défie l'ennemi, ou dit un dernier adieu à ses amis dans des discours solennels, et meurt tragiquement, comme il lui convient. Judith Hutter ², Ellen Wade ³, Mabel Dunham ⁴ et même la désagréable Elizabeth Temple ⁵ sont plus naturelles. Ce sont de jeunes filles ordinaires qui, fourvoyées dans des situations extraordinaires, font de leur mieux, malgré leur frayeur, pour seconder les efforts de leurs protecteurs et se tirer d'affaire. Enfin, il y a la catégorie des femmelettes fragiles et sensibles à l'extrême, qui fondent en larmes ou perdent connaissance régulièrement, juste à l'heure de la décision et de l'action. Louisa Grant ⁶ qui se promène à cheval en compagnie, au signal donné de pousser en avant pour éviter un arbre qui tombe, laisse tomber ses rênes et s'abandonne sur sa selle, « image du désespoir et de la résignation » ⁷. Exhortée par son compagnon à fuir une panthère, cette ennuyeuse vierge tombe promptement sur place, « comme la neige qui fond » ⁸. Aussi faible est Alice Munro. Lorsque son amant veut l'enlever du camp des Mengwe, « la terreur lui ôte l'usage de ses membres », et le malheureux jeune homme est obligé de la porter lui-même ⁹. L'ingénue Inez de Certovalles ose une fois seulement regarder son mari en face, puis baisse immédiatement les yeux, « comme si elle eût voulu lui faire oublier la liberté qu'elle venait de prendre. » ¹⁰

Si Cora Munro rappelle la triste Rébecca amoureuse d'Ivanhoë, Louisa, Alice et Inez, sœurs cadettes d'Emily ¹¹, d'Amanda Fitzurse ¹², et de Marianne Willis ¹³, reflètent une époque surannée où les héroïnes de roman, trop frêles et délicates pour ce monde, étaient sujettes à la pâmoison. Toutes sont d'une piété aussi caractéristique de l'esprit du romancier que de son pays et de

1. *Le Dernier des Mohicans*.

2. *Le Tueur de daims*.

3. *La Prairie*.

4. *Le Lac Ontario*.

5. *Les Pionniers*.

6. *Les Pionniers*.

7. *Les Pionniers*, ch. XXI, p. 264.

8. *Les Pionniers*, ch. XXVIII, p. 338.

9. *Le Dernier des Mohicans*, ch. XV, p. 334.

10. *La Prairie*, ch. XVI, p. 212.

11. *The Mysteries of Udolpho*, par Anne Radcliffe (1794).

12. *The Children of the Abbey*, par Maria de la Roche (1797).

13. *Sense and Sensibility*, par Jane Austen (1811).

son temps. Il est permis de se demander si le « roman biblique » qui fleurit après Fenimore Cooper, n'est pas aussi redevable à notre romancier qu'à l'esprit puritain, tout pénétré de la Bible, texte infaillible¹. Il est certain que l'héroïne du roman américain d'il y a soixante ans préfère la lecture de la Bible à toute autre, et aime à sermonner son prochain. Souvent elle meurt à la fleur de sa jeunesse, et la mort la trouve en train de prier à haute voix pour le salut de ses amis. Telles sont les deux héroïnes de Mrs. Beecher Stowe, « *little Eva* »², et Mara, la *Pearl of Orr's Island*, imitées peut-être de Grace Wallingford³. Alice Humphreys, personnage plus intéressant, dans le *Wide, Wide World*⁴ (*Le monde, le vaste monde*), fait la même chose et l'héroïne véritable de ce roman, Ellen Montgomery, de même que Fleda, dans *Queechy*⁵, passe au moins un tiers de sa vie à arroser de ses larmes sa « précieuse petite Bible ». Toutes deux arrivent, à force d'exemple, à faire des convertis. Du reste, elles ont fait naître, dans la littérature de la jeunesse américaine, plusieurs odieux petits personnages, occupés à prêcher l'Évangile à leurs parents et à tâcher de persuader ceux-ci de renoncer à leur vie trop mondaine⁶. La plupart des jeunes filles de Fenimore Cooper sont de ce genre. Elles citent la Bible à tout propos, et n'hésitent pas à adresser des requêtes au Ciel devant d'autres personnes. Pour Cooper, l'attitude qui convient le mieux à une femme, lorsqu'elle ne vaque pas au ménage, ou qu'elle n'écoute pas les avis de son seigneur et maître, est celle de la prière. Mabel Dunham, « ses joues colorées par un saint enthousiasme », prononce, au lit de son père mourant, des paroles « échauffées par un saint zèle, qui s'élevaient presque à la hauteur de l'éloquence », et qui ne manquent pas d'édifier au suprême degré ses deux prétendants qui écoutent⁷. Sous la menace du feu qui dévore la plaine, Inez de Certovallès, se cachant la figure dans le sein de son mari, lui murmure que « les portes du Ciel sont ouvertes à tous ceux qui croient dans la

1. Voir un article fort intéressant de M. E. D. Forgues, *Le Roman Biblique en Amérique*, *Revue des Deux Mondes* ; 15 août 1853.

2. *Uncle Tom's Cabin* (1852).

3. Fenimore Cooper, *Sur Mer et sur Terre*.

4. Miss Wetherell, *The Wide, Wide World* (1852).

5. Wetherell, *Queechy* (1853).

6. Voir les jeunes héroïnes de *Melbourne House*, et l'insupportable Elsie, dans les romans de Martha Finley. Il est facile de voir dans le terrible Mr. Dinsmore un descendant du héros pompeux du *Paquebot* et de *Eve Effingham*.

7. *Le Lac Ontario*, chap. XXVIII, p. 501.

sincérité de leur cœur », et sans doute est-elle froissée quand son mari lui répond que sa résignation le rendra fou ¹.

Hetty Hutter s'introduit dans un campement de Hurons, et lit au chef indien des passages de la Bible, persuadée qu'elle adoucira par ce moyen le cœur sauvage, et qu'elle obtiendra la liberté de son père prisonnier ². Mais le comble de la piété, ou du formalisme, est atteint lorsque Judith Hutter, se sauvant avec Hetty dans une pirogue devant les Peaux-rouges qui les pressent, ordonne à sa sœur : « Mettez-vous à genoux et répétez votre prière, *et puis levez-vous* et faites votre possible pour nous aider à échapper » ³. Outre l'extrême imprudence d'un tel procédé, l'idée ne paraît pas venir à Judith qu'on pouvait, dans la circonstance, faire deux choses à la fois. Mais sa génération aurait probablement trouvé impie d'invoquer l'assistance divine autrement qu'à genoux.

Pourtant Judith Hutter est, à notre avis, l'héroïne la plus intéressante de l'œuvre de Fenimore Cooper. L'auteur a créé une femme naturelle et vivante qui, tout en ayant des défauts de caractère, a aussi de quoi les racheter, ou presque. On doit noter qu'en faisant le portrait de Judith, Cooper se montre charitable à un point un peu surprenant, étant donné l'austérité de ses propres mœurs et sa tendance à juger son prochain. L'auteur est sévère pour les défauts de Judith, mais généreux à l'égard des qualités qu'il lui accorde. On a l'impression qu'il voudrait peut-être être moins indulgent pour la coquette, mais qu'il n'y arrive pas, séduit lui-même par les charmes qu'il lui prête.

Ainsi il a fait de la courageuse fille d'un pirate scalpeur, une femme d'autant plus séduisante qu'elle n'est pas un modèle de vertu. Trop souvent les femmes de Fenimore Cooper — Mary Flint ⁴, Eve Effingham ⁵, Mrs. Wylie ⁶ sont guindées et doctrinaires : Judith Hutter, avec sa beauté, ses tristesses, sa coquetterie et sa franchise, reste touchante.

Plusieurs critiques ont jugé ennuyeux chez Cooper les personnages à intention comique. Encore une imitation de Scott. On peut accuser les deux auteurs d'avoir introduit dans leurs romans des personnages qui ajoutent peu de chose à l'action. Pourtant

1. *La Prairie*, chap. XXIII, p. 308.

2. *Le Tueur de daims*, chap. XI, pp. 208-216.

3. *Ibid.* chap. XX.

4. *Les Lions de Mer*.

5. *Le Paquebot et Eve Effingham*, p. 389.

6. *Le Corsaire rouge*.

Mause et Cuddie Kircudbright ¹ Dumbiedykes ² et Davie Gellatly ³ sont vraiment piquants et drôles, aussi ajoutent-ils à la couleur locale de l'œuvre. Ils représentent certains aspects de l'esprit écossais et paysan que Scott a si admirablement compris, et ils complètent ses tableaux de la vie au delà du « border ».

David Gamut ⁴ et Obed Batt ⁵ n'ont rien qui rachète leur inutilité. Fenimore Cooper a tenu sans doute à noter dans son tableau de mœurs indiennes le respect des sauvages pour les fous. Cette particularité a évidemment frappé son imagination, car il y est revenu dans *Le Tueur de daims*. Mais le maître de chant est venu de loin, et il n'est pas amusant. Quant au naturaliste, Obed Batt, il est non seulement importun, mais mortellement ennuyeux. On soupçonne Fenimore Cooper d'avoir voulu caricaturer une société avec laquelle il était brouillé ⁶, et à laquelle dans *Le Lac Ontario* il a fait une allusion facétieuse, en l'appelant une « société hystérique » ⁷. On trouve dans le récit de Long des descriptions d'animaux faites dans le style scientifique par un nommé James, « botaniste et géologue pour l'expédition » ⁸, et que Cooper a probablement imitées dans les discours du savant « Battius ».

1. *Old Mortality*.

2. *The Heart of Midlothian*.

3. *Waverly*.

4. *Le Dernier des Mohicans*.

5. *La Prairie*.

6. Voir la Préface du *Corsaire rouge*.

7. *Le Lac Ontario*, chap. XII, p. 200. Notons qu'en anglais ce mot a le sens de « mal équilibré ». Nous ne le traduisons littéralement que pour garder le jeu de mots.

8. Voir le sous-titre de *L'Expédition*.

CHAPITRE III

BAS-DE-CUIR EN FRANCE

Bas-de-Cuir en France. — Le rêve exotique. — Les cousins romantiques, Paul et Virginie, René, et Bas-de-Cuir. — Dégoût de la civilisation ; retour aux conditions primitives. — La sincérité particulière à Bas-de-Cuir. — Absence d'intentions politiques. — Différence entre l'esprit français et l'esprit américain dans les descriptions de la nature. — Retenue de l'esprit puritain. — Le panthéisme biblique de Fenimore Cooper.

En France, le souvenir de l'alliance franco-américaine est toujours vif. — Mais sous la Restauration, l'enthousiasme français se refroidit. — Arrivée de Fenimore Cooper en France. — Ses relations mondaines. — Amitié de Fenimore Cooper et du général Lafayette. — Fenimore Cooper et le budget américain. — Secours aux Polonais. — Les trois romans à thèse. — Esprit de critique chez Fenimore Cooper. — Son jugement maussade sur la société française. — -- Grand succès de ses romans. — Vogue de la littérature anglaise en France. — Besoin d'une littérature enfantine. — La traduction cache la médiocrité du style. — Nombreuses éditions des romans de Cooper. — Comparaison des éditions et des traductions. — La traduction classique de Defauconpret. — La Bedollière. — Laroche et Montémont. — Adaptations pour la jeunesse.

La critique française. — Comparaison de Cooper et de Scott. — Fenimore Cooper peintre de paysages et de mœurs. — Construction des romans. — Les personnages.

Il y avait, entre autres, une raison particulière pour que le public français accueillît favorablement notre homme des bois. C'est que, en France, la piste lui avait été frayée déjà par des héros de roman qui lui étaient plus ou moins apparentés. Ces précurseurs français de Bas-de-Cuir représentaient la tradition américaine ou le « rêve exotique » en France — la curiosité de l'esprit français d'un pays lointain, presque inconnu, dont on désirait les agréments, même au prix de périls¹. Selon M. G. Chinard, ces sentiments datent du *xvi^e* siècle et des premières traductions d'Americ Vespuce, car l'enthousiasme du voyageur italien pour le Nouveau Monde se communiqua rapidement aux autres pays

1. Notre point de départ est, bien entendu, le travail de M. Gilbert Chinard sur l'exotisme américain dans la littérature française au *xvi^e* siècle et au *xvii^e* siècle. (Paris, Hachette, 1911 et 1913).

d'Europe. Des esprits forts se laissaient séduire par des visions de bonheur et de liberté telles qu'on ne les connaissait guère en France. Tantôt c'est un Montaigne qui, dans son admiration humoristique pour des cannibales qui « ne portent pas de hault de chausses », fixe pour longtemps le type littéraire du sauvage, et prend la défense des droits de l'humanité¹. Tantôt un Ronsard, troublé par les guerres de religion et par les mœurs de la cour des Valois, exprime des sentiments qui vont agiter la France pendant deux siècles. Dans les écrits qui traitent du Nouveau Monde tel qu'on l'a vu et tel qu'on le suppose, les mêmes aspirations se retrouvent. On se détourne avec tristesse des conditions actuelles, pour rêver d'une vie idéale au delà de l'Atlantique. « Au ^{xvii}^e siècle, dit M. Chinard, le rêve français a substitué le Nouveau Monde à l'Age d'Or et au Paradis Terrestre »². Dorénavant, jusqu'au moment où Bas-de-Cuir traversera l'Océan, en apportant avec lui le parfum de sa forêt natale pour rafraîchir l'atmosphère altérée de la France, la littérature exotique exprimera le dégoût de la civilisation européenne, la recherche du bonheur ailleurs que chez soi, et enfin le sentiment de la nature ; ce qui comprend, avec l'admiration des paysages étrangers, le respect du « bon sauvage ».

De même que parmi les missionnaires et les voyageurs en Amérique, il y en a qui sont contents de quitter leur patrie pour trouver au loin des conditions moins difficiles ou une société plus sympathique, on trouve des personnages de roman qui fuient l'Europe et tout ce que l'Europe représente, pour une région lointaine, qui leur promet une vie moins compliquée parmi des êtres dont le bonheur primitif n'a pas encore été troublé par les vices de la civilisation. Tels sont les personnages de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand. Paul et Virginie et René ont, tous les trois, contre leur patrie, des griefs qui les repoussent vers la vie primitive. Et Bas-de-Cuir est de la même famille qu'eux. Il mène une existence au fond pareille aux leurs, sent la vie de même façon, et quoique son point de vue soit différent, il exprime les mêmes sentiments et, enfin, continue leur tradition.

Je ne veux pas comparer Bas-de-Cuir à de tels prédécesseurs, dans l'idée que Fenimore Cooper égale Chateaubriand et Bernardin de Saint-Pierre. Pourtant entre leurs œuvres je relève des rapports

1. Chapitre des *Coches*.

2. Chinard. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au ^{xvii}^e siècle*. Introduction, p. 6.

dont le plus évident est le lyrisme. *Paul et Virginie*, *René*, les *Natchez* et les *Récits de Bas-de-Cuir* trahissent les sentiments les plus intimes de leur auteur, et aussi reflètent, chacun à leur mesure, l'esprit de trois époques. Elles respirent un fond commun de tristesse. Dans l'irritabilité de Bernardin de Saint-Pierre, on aperçoit la France du XVIII^e siècle, mécontente, inquiète, à la veille d'un bouleversement, criant sa révolte contre les préjugés, les lois, les systèmes, les institutions qu'elle juge défectueux, indignes de subsister. L'ennui désespéré de René reflète ces mauvais jours d'après la Révolution quand, dit Charles Benoît¹, « après avoir marché d'espérance en espérance, puis bientôt de mécompte en mécompte, la France, triste et passive, s'arrêtait à contempler les ruines actuelles et se prenait à rêver à sa propre impuissance, suspendue entre ses regrets du passé et ses craintes de l'avenir. » Mais l'idéalisme blessé de Fenimore Cooper ne se rapporte guère à l'Europe et à ses maux. Il s'agit d'un nouveau continent et d'un régime qui en est à ses débuts. C'est à la civilisation dans le sens général du mot, cette force qui menace sa solitude, et trouble la paix de ses forêts que Bas-de-Cuir en veut. Il voit un état de choses en train de se compliquer ; il a le pressentiment funeste d'un régime qui, tôt ou tard, ressemblera à celui qui déplaît aux esprits français ; c'est un passé tout récent qu'il regrette. Sa mélancolie est peut-être plus personnelle que n'est celle des Français ; du moins, beaucoup de ses compatriotes ne l'auraient pas partagée. L'Amérique indépendante oubliait les maux nécessaires de la guerre, et envisageait l'avenir avec confiance. Elle se mettait avec ardeur à la tâche de construire une grande république en étendant ses conquêtes vers l'Ouest. Tout juste fidèle aux souvenirs de la gloire militaire nationale, Bas-de-Cuir s'écarte de la jeune Amérique et de ses ambitions.

Par sa simplicité, Bas-de-Cuir se rattache plutôt aux personnages de Bernardin de Saint-Pierre qu'à René. Le Solitaire de *Paul et Virginie* est chagrin, si l'on veut, mais il n'est point morbide. Il aime à faire des dissertations sur les vices sociaux en bon disciple de Jean-Jacques Rousseau qui lui a fourni un thème agréable. Pourtant il se plaît davantage à contempler le bonheur pastoral, et on a l'impression que les allusions maussades à la société ne sont là que par contraste avec les riants tableaux sur lesquels le peintre s'attarde. La rancune orgueilleuse de René contre une

1. Chateaubriand, *sa vie et ses œuvres*, (Paris, 1865), p. 116.

société qui ne l'apprécie pas, est parfaitement étrangère à Natty. Celui-ci garde le souvenir d'un tort, mais son amertume ne dure pas. Tandis que l'être compliqué qu'est le frère d'Amélie fuit, non pas la société mais lui-même, Bas-de-Cuir n'entend rien à de tels tourments. Encore aurait-il un souverain mépris pour celui qui justifierait son aversion pour la société, par la raison qu'il donne plus qu'il ne reçoit ¹. Malgré ses contradictions, qui viennent du fait qu'il évolue avec son auteur, Bas-de-Cuir est tout d'une pièce, comme Paul et Virginie. Comme eux, il est né à la vie rustique ; il a les mêmes opinions qu'eux au point de vue des choses inutiles à connaître. Leur indifférence aux livres et à ce qu'on y apprend est en somme pareille ; de même le panthéisme qui, évitant les pièges d'une théologie, trouve Dieu dans la nature sauvage, et l'adore dans les temples auxquels les mains humaines n'ont pas touché. Paul et Virginie et Bas-de-Cuir goûtent le bonheur auquel René n'atteint jamais. Notons aussi que, de tous les personnages, Bas-de-Cuir est le seul qui jouisse définitivement de cette félicité. Paul et Virginie sont repris par la civilisation, et en meurent. Bas-de-Cuir ne *trouve* pas le bonheur, il le regagne ; pris momentanément dans le piège de la civilisation, il ne tarde pas à s'en évader. C'est lui le véritable affranchi.

Quant aux façons de fuir la civilisation, il faut admettre que Paul et Virginie ne s'en éloignent pas trop. L'île de Saint-Pierre a beau être éloignée de quelque mille lieues de la France, elle n'en est pas moins habitée par des hommes blancs, et par des Français. Le clocher de l'église des Pamplemousses jette son ombre sur le jardin de M^{me} de la Tour. La vie de famille bourgeoise qu'on mène n'a rien de très sauvage, puisqu'on ne quitte pas ses habitudes de civilisé. On bêche, on sème le grain, on plante des jardins, on construit des maisons, et on se conduit en bon colon, ou en petit rentier de Mantes-la-Jolie. Si Virginie va se promener dans la forêt, elle a soin de ne pas oublier son mouchoir ; jamais, en cas de besoin, elle n'en viendrait à imiter le geste rustique de Natty. Tous les membres de cette aimable assemblée sont passablement gourmands ; on nous sert une série de menus à faire venir l'eau à la bouche. C'est le rêve d'un voluptueux civilisé qui ne saurait se priver de grand chose. Il était si facile de se faire, à Paris, des visions des plaisirs

1. Voir *René* : « Mon âme qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher, mais je m'aperçus que je donnais plus que je recevais ». (Paris, Janet, 1835), p. 23.

de la vie sauvage, tout en se faisant dorloter par sa jeune femme ! Fort caractéristique est la phrase qu'on relève dans l'avant-propos de *Paul et Virginie* : « J'avais voulu m'asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs ». Sans rien ressentir en son imagination des inconvénients de la vie sauvage, Bernardin de Saint-Pierre discourt commodément sur la nature, tout en s'interrompant, de temps en temps, pour se rafraîchir avec du lait de noix de coco.

Autre rêveur qui aime s'asseoir, c'est René, qu'on trouve sous un sassafras — pour lequel il a quitté le bord de son volcan — noyé dans une langueur pire que le repos complaisant de Bernardin de Saint-Pierre. Au moins Paul et Virginie sont plus entrepreneurs que René. Ils s'en vont vaquer régulièrement à leurs petites affaires, savent faire des savates, se procurer des choux de coco, préparer des crèmes et s'orienter en pleine forêt. Mais en quoi René est-il utile aux sauvages auxquels il s'impose ? Comme chasseur il a, certes, la main malheureuse. Non content de choquer les mœurs des Natchez, il leur porte la guerre. Ce n'est pas étonnant que, ramené aux Natchez par Atarguette, il essuie une réception assez froide de la part des sauvages qui avaient pensé être débarrassés de lui. « Traînant partout ses infortunes », perpétuellement oublieux de ce qui se passe autour de lui, il est trop occupé à s'apitoyer sur lui-même pour mener la vie qui conviendrait au fils adoptif de Chactas¹.

Quel contraste entre ces deux existences et celle que mène notre Natty ! Celui-ci ne connaît guère que des privations dans le cours de sa vie précaire. Il connaît la faim, la soif, la fatigue excessive. Il risque sa vie maintes fois pour sa patrie et pour son prochain. Voici un héros de roman qu'instinctivement on imagine debout, alerte, lesté, vigilant. S'il s'assoit, c'est pour faire un repas hâtif du daim qu'il a abattu lui-même, et qu'il mange aussi bien cru que cuit. Maître d'énergie, il fait un dur métier avec joie, et rêveur aussi bien que tout autre, il n'oublie pas de vivre à force de rêver².

Chez les esprits français le sentiment de la nature comprend

1. Notons que René ne partage guère les idées panthéistes de Bas-de-Cuir et de Paul et Virginie. Le spectacle de la nature peut le plonger « dans un état presque impossible à décrire », et un penchant mélancolique l'entraîner au fond des bois, mais pour le frère d'Amélie la nature reste une chose, et la religion une autre. Il reste en admiration devant les beautés de la nature, il n'y cherche pas Dieu.

2. Cf. Benoît, *Chateaubriand, sa vie et ses œuvres*, p. 114.

souvent, avec l'éblouissement devant de beaux paysages, la revendication romantique de l'âme humaine. Chactas revient à ses Natchez écoeuré par la « dégradation européenne », ayant vu « l'homme abruti par la misère... ne jouissant pas des avantages de la société, et ayant perdu ceux de la nature ». En élevant leurs enfants dans la solitude, au sein de la nature, M^{me} de la Tour et Marguerite espèrent qu'ils « jouiront, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité ». Nous sommes ici hantés par le fantôme de l'homme primitif, de sa liberté et de son bonheur. Autour de Bas-de-Cuir, il apparaît moins. La liberté avait été, en effet, le cri de guerre pendant la lutte pour l'Indépendance, mais le terme ne s'employait dans aucun sens rétrospectif. Il est douteux que la jeune Amérique tînt autant à l'idée de la démocratie pendant ses années d'inquiétude qu'elle le fait aujourd'hui. Quant à l'homme primitif qui fuyait devant la civilisation en marche, l'homme blanc visait plutôt à l'exterminer qu'à célébrer son état supérieur. Un peu de révolte contre les lois, maux nécessaires à la civilisation, contre la stupidité brutale des hommes, du *settler* en particulier, quelques diatribes contre la science telle qu'on la trouve dans les livres, voilà toute la misanthropie de Natty. L'idée de l'égalité ne le tourmente pas. S'il est socialiste à sa manière, c'est en faveur de l'homme rouge qu'il n'envie point, parce qu'il accepte ses excentricités avec une charité fataliste. C'est l'habitant des bois qu'il aime en son frère mohican ; dans sa pensée, l'Indien est inséparable des vertes profondeurs, ses domaines, destinés à périr avec lui. C'est la tolérance et non l'envie qui est au fond de l'affection du fils adoptif des Lenni Lenape pour le sauvage qu'il a connu d'assez près pour ne pas faire de lui un sujet de théories. Quoiqu'on ait classé les Mohicans et les Natchez ensemble, comme irréels, assurément Chingachgook et Uncas semblent plus près de la réalité que le fils verbeux d'Outalissi qui fait des conférences sur la Cour de Versailles. Les seuls points de ressemblance entre les Indiens de Fenimore Cooper et ceux de Chateaubriand sont les pactes fraternels entre des blancs et des guerriers rouges, René avec Outagamiz, Natty avec Chingachgook, et aussi le fait que les deux romanciers ont entonné, chacun à leur manière, le chant de mort d'une race destinée à disparaître.

C'est dans les descriptions des paysages du Nouveau Monde — les îles ensoleillées du sud, les profondeurs inextricables de la

Louisiane, les lacs limpides, les sombres sapins et le fin feuillage des hêtres du nord — qu'on voit les divergences de l'esprit français et américain. Car vis-à-vis de la nature, le Français éprouve et traduit une volupté qui est étrangère à Fenimore Cooper. Des descriptions que font les deux rêveurs français se dégagent un je ne sais quoi de langoureux et de sensuel.

Chez Bernardin de Saint-Pierre on trouve de la grâce, de la douceur, et le souvenir constant d'une aimable gourmandise. On respire des parfums doux et épicés, on voit la légère agitation des couronnes de palmiers ; la phrase coule sans effort, clairement. Tout est joli, plaisant, épanoui. Lorsqu'on en vient aux périodes sonores de Chateaubriand, on est enchanté par la musique des phrases, ébloui par la somptuosité des images, l'éclat du coloris. L'auteur semble nous donner une véritable fête de sons et de couleurs. La profondeur des flots roulant sur les sables d'or, le sourd mugissement des crocodiles dans les nénuphars, la plainte harmonieuse des zéphyr embaumés par les magnolias, les colibris qui brillent comme des pierreries au feu du couchant, les deux talons roses et parfumés de la triste Indienne qui s'enfuient sur l'herbe semée de verveine empourprée — tout se combine dans un ensemble infiniment voluptueux et troublant. Tout cela, du reste, en pleine contradiction avec le caractère hardi des Natchez, semble presque prédire leur décadence. René est plus artiste et plus passionné que guerrier.

Mais l'héritier des colons du nord est moins raffiné, ce qui ne veut pas dire qu'il jouit moins du spectacle de la nature. Chez lui, c'est du sentiment plutôt que de la sensualité, un sentiment qui n'est pas défendu à l'esprit puritain, quoi qu'en dise l'étranger. On dirait que c'est la profondeur de son émotion qui empêche Fenimore Cooper de se plaire à faire des tableaux plus éclatants. C'est qu'il a senti dans son âme ce qui échappe à Chateaubriand, et ce que Bernardin de Saint-Pierre ne sent que superficiellement — le *respect* de la nature. Il est probable que ce sentiment compte pour beaucoup dans la sobriété de ses descriptions.

Quand on examine une page où Fenimore Cooper décrit la nature sauvage américaine, il semble que son art reflète cette même réserve, cette absence de passion et de chaleur ; on est frappé de la mesure des termes employés et de leur petit nombre. Par exemple, la page où le Tueur de daims, tout seul sur le lac Glimmerglass, attend ses amis en écoutant le silence nocturne,

est une des plus impressionnantes que Cooper ait écrites, mais à peine est-ce une description ; la nuit ténébreuse, les ombres sur la surface du lac, une page plus loin le cri d'un plongeon, et c'est tout ¹. Mais le lecteur n'en a pas moins senti le mystère de l'obscurité et la solitude étrange de ce coin de la forêt. Au premier chapitre du même récit, une autre description plus détaillée du Glimmerglass garde la même mesure jusque dans le détail. De même la prairie à travers laquelle cheminent le *squatier* et sa famille, et le panorama des collines d'Otsego Country. La seule description où se trouve un soupçon de luxe est celle de la rivière et de la caverne auprès de Glenn's Falls, puisque le romancier s'est laissé aller pour une fois à accentuer les bruits du torrent et l'obscurité de la caverne ².

Il est vrai que dans les régions du nord, l'été revêt peut-être des couleurs moins vives et variées qu'aux pays des Natchez. Dans la forêt, les tons divers de la verdure relèvent à peine la note sombre des branches et des troncs ; vu de loin, le bleu des montagnes est doux et tendre. Pourtant rien n'est plus éclatant que ces mêmes forêts en automne, lorsque le jaune vif des hêtres alterne avec le rouge flamboyant des érables. Et le ciel d'hiver aussi bleu que celui de Grèce ou d'Espagne, qu'en fait notre écrivain ?

Ce sont les formes qui attirent son attention, et non les couleurs. Une brèche dans la forêt, une côte accidentée, l'ondulation d'une prairie, la silhouette d'un sapin géant contre le ciel : l'auteur n'en voudrait pas omettre une³. (Encore une fois son Glimmerglass est un exemple de cette manière). De même qu'il semble préférer un érable vert à un érable cramoisi, il est probable qu'il aimait encore mieux contempler le sombre entrelacement de ses branches nues sous un crépuscule de décembre. Moins peintre que dessinateur, il s'en tient au simple contour des choses : le tronc moussu d'un chêne, les doux contours d'un bois touffu, la limpidité d'un filet d'eau entre ses rives, voilà ce que, de près ou de loin, il note le plus volontiers. On pourrait comparer les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre à des aquarelles, vives et claires, celles de Chateaubriand à de somptueuses peintures à l'huile. Du burin parfois maladroit

1. *Le Tueur de daims*, ch. VI, pp. 113-115.

2. *Les Mohicans*, ch. V, pp. 58-61.

3. Notons que Walter Scott reproche à Cooper de trop insister sur ses silhouettes dans les paysages marins. Voir son *Journal*, 14 janvier 1828, à propos du *Corsaire rouge*.

de Fenimore Cooper viennent des eaux-fortes, copieusement fournies, obscurcies ici et là de traits superflus, de perspectives incertaines, mais qui interprètent à merveille l'ombre et la lumière, le fouillis et l'immensité de la forêt primitive.

Est-ce une question de race et de tempérament que ces manières différentes de sentir la beauté ? Quoi qu'il en soit, l'émoi de Fenimore Cooper paraît libre de tout besoin de voir dans les aspects variés de la nature le reflet de ses sentiments intimes, de vouloir subordonner la nature à sa propre personnalité. La vue d'une mare stagnante ne lui rappelle pas son cœur désabusé, ni le jeu folâtre des feuilles au vent la gaieté éphémère de sa jeunesse. Il est douteux que la pensée de l'amour trouve de la place dans son extase. La prière de l'amant muscogolge résonne chaudement dans la nuit louisianienne ; sous les palmiers jumeaux, Paul, abandonné, pleure sa Virginie ; mais l'amour du Tueur de daims n'est que pour les bois eux-mêmes, et les rangées majestueuses des montagnes, les torrents et les chutes d'eau dans les Kaatskills sont pour Bas-de-Cuir avant tout, « un spectacle à faire méditer » : *a sight to make a man solemnize*¹. Fenimore Cooper contemple la nature et, en la contemplant, il s'affranchit pour ainsi dire de l'état humain. Il en oublie ses joies et ses douleurs, les désirs et les inquiétudes de la chair, et se perd dans la beauté mystérieuse qui l'enveloppe. Si l'on veut établir un rapport, il semble plus parent du vicaire savoyard que des romanciers exotiques.

Le mystère, l'austère charme, la pureté de la nature, telle que Fenimore Cooper la connaissait, ont passé dans sa prose avec le silence des grottes cachées, le miroitement des lacs tranquilles. Si ces tableaux manquent de splendeur, ils n'en sont pas moins impressionnants. Et tandis que les bocages de l'île Saint-Pierre font penser plutôt à de jolis dépôts de vivres rustiques, et les bois qu'habitent les Natchez à des sérails en plein air où tout le décor tend à troubler les sens, les forêts de Fenimore Cooper sont de véritables temples, purs, silencieux, où l'on entre en présence de Dieu. Quelle que soit la maladresse de cet art, il se rachète par la sincérité de l'inspiration et par le sentiment religieux qui, hérité des aïeux, s'est exalté dans la contemplation de la nature.

C'est ainsi que Bas-de-Cuir, moins poli, mais plus expérimenté que les héros français, garde son originalité. Certes, on ne pourrait dire que sa manière de voir et de sentir soit nouvelle ; aujourd'hui,

1. *Les Pionniers*, ch. XXVI, p. 324.

elle paraîtrait banale, mais, à son heure, elle lui appartenait en propre. Il est douteux qu'il l'ait empruntée à la pensée française. Rappelons que, malgré son goût pour les livres, Fenimore Cooper n'était pas un lettré, et ne connaissait probablement pas beaucoup les tendances de Rousseau et de ses disciples. Il a dû lire *Paul et Virginie* ; quel amateur de romans ne le connaissait pas ? Mais nous avons la parole écrite de Miss Susan Fenimore Cooper que son père ne lut jamais *Atala* et, s'il l'avait lu, il ne l'aurait pas aimé. « C'était précisément, dit-elle, un genre qui ne l'aurait pas intéressé le moins du monde, beaucoup trop éloigné des réalités de la vie pour qu'il en lût plus d'une ou deux pages. Il n'était peut-être guère capable de rendre justice aux mérites particuliers du roman, il n'aurait pas eu la patience de les chercher dans des pages si peu d'accord avec sa propre nature » ¹.

Si l'on veut attribuer au déisme de Fenimore Cooper une source livresque quelconque, il faut la chercher bien plus haut que le XVIII^e siècle. On la trouvera dans le volume dont la littérature anglaise est imprégnée, la Bible, et au premier verset du psaume 19 : *The heavens declare the glory of God, and the firmament showeth his handywork*. Tout petit, Cooper a dû connaître l'harmonie de cette prose magnifique ; à la petite église anglicane où son père le conduisait, l'église des *Pionniers* l'enfant a entendu chanter la belle paraphrase faite par Addison : *The spacious firmament on high...* Ces paroles ont si profondément pénétré dans son âme que, des années après, le meilleur de son œuvre devait en porter l'empreinte. Dans la France lointaine, des philosophes exposent des théories ; sur les vertes rives de la Susquehanna, le fils du colon, plutôt rustique dans son lyrisme, donne une voix à sa croyance.

Ainsi, il arrive que, sur les bords opposés de l'Atlantique, on a nourri des rêveries analogues, l'aversion pour un état de choses trop compliqué, et le culte de la nature. En France, le rêve exotique prend une forme plus ou moins extravagante, infiniment poétique, et pénétrée d'une molle volupté qui est peut-être la marque d'une civilisation raffinée. Du Nouveau Monde vient une sorte de réalisation de ce rêve, mais d'allure plus simple, plus positive, et surtout plus pratique. Au vent frais qui sort des forêts du nord, il manque, sans doute, la suavité pénétrante qui monte

1. I. S. A. F. C. *Pages and Pictures from the writings of James Fenimore Cooper*, page 130.

des savanes fleuries du sud ; pourtant dans son âpreté, il a son parfum à lui.

* * *

Cette parenté d'inspiration entre le roman français et le roman américain semble assurer dans quelque mesure le succès de celui-ci en France. La tradition romantique réclamait Bas-de-Cuir et ses Mohicans comme des héros qui devaient charmer deux générations de Français. Et derrière ces personnages se révélait la jeune Amérique, énergique, travailleuse et toujours en lutte, les yeux tournés, non plus vers l'Est d'où était venu son adversaire d'autrefois, mais vers les vastes étendues de l'Ouest, qui opposaient aux incursions de la civilisation une résistance qui pour être muette n'en était pas moins dure, dans son silence.

Au commencement du ^{xix}^e siècle, la tradition américaine demeurait vive en France. Il est vrai que des heurts causés, par exemple, par le Jay Treaty de 1795, des mésaventures telles que le scandale de *X Y Z* en 1797, des difficultés domestiques avaient plus ou moins écarté les deux pays au point de vue politique. Cela pourtant n'empêchait pas que l'empreinte de l'Amérique ne restât sur la sensibilité française. La mort de Washington en 1799 avait réveillé chez les Français le souvenir de sa grandeur et celui de l'idéal qui avait lié ensemble les deux Républiques. L'attitude du Premier Consul avait été favorable envers les États-Unis, les délégués américains avaient été bien accueillis par lui ¹. Les expéditions de 1777 et de 1780 ne pouvaient s'oublier lorsque, la monarchie restaurée, La Fayette jouait de nouveau un rôle prééminent dans la politique française. Les exilés rapatriés dont l'un avait, en 1830, réclamé le trône, ne pouvaient guère, malgré l'amer souvenir de leurs tribulations, refuser la gratitude au pays qui les avait abrités.

Cependant, il faut se rendre compte des tendances réactionnaires et monarchiques qui se manifestaient, non seulement en France après la chute du Premier Empire, mais dans la littérature française d'avant la Révolution. Déjà on se doutait que la parfaite liberté était une chimère, et le bon sauvage commençait à tomber en défaveur, en compagnie des théories de Jean-Jacques. En 1787,

1. Voir Bernard Fay, *L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle*, (Paris, 1925) ch. IV et V.

l'abbé Genty¹ s'étend sur les malheurs de l'Indien, sur son existence précaire, ses plaisirs brutaux, son manque d'agrément moraux, et ajoute « C'est le seul amour du paradoxe et de la nouveauté qui a pu faire soutenir à quelques écrivains ingénieux que la vie sauvage est préférable à l'état social ». Tout au commencement du xix^e siècle, Volney² rapporte de l'Amérique un triste portrait de l'Indien qu'il a vu de près. Plus d'illusions possibles sur « l'homme de la nature ». Volney s'évertue à démontrer la fausseté des théories du « citoyen de Genève », lequel, s'étant créé un monde de distractions... ne connut la vie des « sauvages que par des comparaisons tirées de la forêt de Montmorency ». La vie sauvage, déclare-t-il, n'est qu'un état de non convention et d'anarchie, de superstitions et de préjugés, d'abus et d'inégalité. « Si c'est là le bonheur, s'écrie Volney, malheur aux pays où l'on peut l'envier ! » Bas-de-Cuir lui-même n'échappe pas à l'analyse impitoyable du Français à la recherche de la vérité, car, d'après le témoignage d'un agent indien que son métier oblige à passer des années sous la tente du Peau-rouge, les Américains blancs qui sont adoptés par les Indiens, n'arrivent pas à s'habituer à leur existence, et regrettent la vie sociale. Ceux qui quittent leur milieu natal pour mener l'existence de sauvages sont généralement de mauvais sujets, « libertins, paresseux, violents ou stupides » qui, flattés par les sauvages, mènent une vie licencieuse, jusqu'à ce que, vieillissant et pleins de remords, ils veuillent trop tard se rapatrier.

On se dit alors, que la Révolution était une erreur et que les prétendus avantages d'un gouvernement démocratique étaient aussi chimériques que ceux de l'état de nature. Au mois de mai 1830, Ancelot fait représenter à Paris une pièce intitulée *Un an, ou le Mariage d'amour*, dans laquelle on entend une comtesse dire à son fils entêté à épouser une petite couturière : « Ne voyez-vous pas, depuis quarante ans, ce que c'est que l'égalité ? Un mensonge adressé par des ambitieux à la crédulité des sots ». (Acte I, sc. 7.)

En 1809, le marquis de Larochefoucauld-Liancourt³ déplore la décadence des mœurs et des arts comme le résultat direct de

1. *L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain.* (Paris, 1787), par l'abbé Genty, Censeur Royal, etc...

2. *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, (Paris 1803), par C. F. Volney.

3. *Esprit des écrivains du XVIII^e siècle.* (Paris 1809) Extrait de l'*Histoire de la Langue et de la Littérature française* par F. G. de Larochefoucauld-Liancourt.

la Révolution, regrette le régime de Louis XIV, et affirme que la France était plus heureuse sous ses rois que sous la République. La même année que l'apparition de *L'Espion*, et deux ans avant celle des *Pionniers* paraît la nouvelle édition revue et corrigée des *Considérations sur la France* de Joseph de Maistre ¹, qui invite le peuple à une contre-révolution. La Révolution a été radicalement mauvaise ; une grande république est impossible, il n'y a jamais eu de grande république. Quant à la république américaine, elle est trop jeune encore pour que l'on puisse émettre des conjectures à son sujet. Celles de Joseph de Maistre ne sont point encourageantes : il ne croit point à la stabilité de ce gouvernement, ni de ses établissements particuliers. En France, on ne peut que souhaiter le jour où, la République tombée, « les Français se reposeront avec délices dans les bras de la Monarchie ». Cette troisième édition est suivie de l'*Essai sur le principe générateur des constitutions*, de ton également monarchique.

Ces idées étaient plus ou moins partagées par un grand nombre de Français. En 1827, Mrs. Fenimore Cooper écrit de Paris, à sa sœur, à propos de révolutions : « Les Français ont très honte de la leur, et n'en parlent jamais dans la bonne société » ². Telle était la France en 1826, lorsque non seulement Bas-de-Cuir, mais Fenimore Cooper lui-même vint faire en Europe un séjour qui a duré à peu près sept ans. Les temps et les circonstances n'étaient pas, en effet, très propices à un républicain de caractère et de convictions. Aussi ce républicain ne servit guère la vogue du romancier en France. Il semble que la popularité des *Récits* ait diminué quelque peu à la fin de son séjour en Europe, car le bruit de certains éclats ne lui avait pas été favorable, à tous points de vue.

En 1826, Fenimore Cooper fut nommé consul à Lyon, fonction qu'il avait demandée au gouvernement américain ³. Le peu de temps qu'il a passé à Lyon, si même il y est allé, s'explique par le fait que la fonction était purement nominale, et permettait au consul de demeurer dans n'importe quelle région de la France ⁴.

1. *Considérations sur la France*, par Joseph de Maistre. (Londres, 1796-1797. Paris 1814). Nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur, suivie de l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, (Paris 1821).

2. Lettre à son père, Paris, 23 mars. Elle ajoute : « Ils sont tellement sensibles à ce sujet, qu'ils sont même arrivés à faire considérer comme une impolitesse d'y faire la moindre allusion. »

3. Voir *Journal des Débats*, 15 octobre 1826.

4. Voir Lounsbury, *J. F. C.* ch. IV, p. 67.

Selon Lounsbury, Cooper démissionna après deux ans parce qu'il avait des scrupules touchant la manière de nommer les consuls. Convaincu de l'existence des abus, il ne voulait même pas encourir le soupçon d'en profiter. Du 18 juillet 1826, à février 1828, il est demeuré à Paris. Entre 1828 et 1830, il a voyagé en Allemagne, en Suisse et en Italie, et, au moment de la Révolution de Juillet, il est rentré à Paris, où il est resté jusqu'en 1833, puis il s'est embarqué pour l'Amérique.

A Paris, les Fenimore Cooper — car le romancier était accompagné de sa femme et de ses deux filles — ont eu toute occasion de voir l'élite de la société française. Leur aisance leur rendait la vie facile et agréable. Miss Susan Fenimore Cooper se rappelle volontiers ces jours heureux¹. Elle raconte sa vie à l'école française de la rue Saint Maur, les études intéressantes qu'on y faisait sous la direction de M^me Trigant de la Tour et de M^me Kantz, leurs jeux et leurs petites fêtes. « Les professeurs étaient très bons, dit-elle, et nos camarades très gentilles. Impossible de trouver des jeunes filles plus aimables ». Miss Fenimore Cooper parle aussi des invitations qu'elle et sa sœur recevaient, et de l'intransigeance avec laquelle elles refusaient d'aller chez qui que ce fût, le dimanche. Ces petites filles tellement sérieuses semblent avoir partagé les scrupules de leurs parents à cet égard, car, dans une lettre à sa sœur, datée du 4 mars 1827, Mrs. Cooper raconte avec satisfaction que ses enfants ont refusé de leur propre gré, sans attendre la décision de leurs parents, d'aller, le dimanche, à un joli bal d'enfants chez la princesse Galitzine.

Les Fenimore Cooper ont habité d'abord rue d'Aguesseau. On les trouve ensuite rue Saint-Maur, dans l'hôtel des Jumièges, un bel hôtel avec jardin, où Mrs. Cooper se trouvait près de ses filles, car l'école de M^me de la Tour était contiguë. Ils ont habité encore dans la rue Saint-Dominique, n° 59. En 1827, Fenimore Cooper loua à Saint-Ouen l'ancien hôtel du prince de Soubise, grand veneur de Louis XV, maison qui avait abrité M^me de Staël, et que Necker avait illustrée².

Les invitations ne manquent pas, si bien que le romancier écrit à ses amis d'Amérique que, pour lui, le problème n'est pas d'entrer dans la société parisienne, mais d'en sortir. Dans les notes qui se

1. Voir ses *Memories*, pp. 63-65.

2. Voir les *Memories*, p. 67.

rapportent à ces années ¹, se trouvent les noms de plusieurs personnes d'importance que Fenimore Cooper et sa femme ont rencontrées : le comte et la comtesse de Villèle, le nonce du Pape, la duchesse de Broglie, le baron de Daumères, alors ministre des Affaires Étrangères, le duc de Villa Hermosa, ambassadeur espagnol, et la duchesse, dont Mrs. Cooper admire la beauté mais désapprouve le genre ². On est invité à tirer les rois chez le maréchal Soult, avec M^{me} de Neuville, et on revoit Talleyrand, qui avait séjourné au lac Otsego trente ans auparavant sans subir le charme de la vie rustique ³.

La princesse Galitzine prend les Fenimore Cooper en vive amitié, et les comble d'attentions. Le romancier et sa femme ont une grande admiration pour cette dame dont la beauté classique charme Mr. Cooper. « Je ne peux rien me rappeler, dit-il, de plus exquis que la duchesse de... (princesse Galitzine) en grande toilette de soirée, à un bal de carnaval, où sa beauté incomparable éclipsait celle de centaines de l'élite européenne. Et pourtant cette femme était grand'mère ! » ⁴ L'idée qu'une femme pouvait avoir à la fois le goût des bals et des petits-enfants paraît nouvelle au ménage américain, habitué peut-être à des aïeules moins mondaines. Mrs. Fenimore Cooper trouve dans l'âge de l'espiègle princesse un motif de se rassurer. Le 28 novembre 1828, elle écrit à sa sœur : « On le montre (son mari) comme un lion, et des princesses lui écrivent des billets. La princesse Galitzine lui en envoie tant que je serais jalouse tout à fait, si elle n'était grand'mère ». Un des billets en question dit : « Un baiser pour Mrs. Cooper et pour vous aussi, si vous permettez. Le mot « baiser » a glissé de ma plume, parce que j'ai tellement l'habitude de l'employer en écrivant à mes huit enfants, et je n'ai pas le temps de recommencer ma lettre » ⁵.

Ce fut la princesse Galitzine qui arrangea la rencontre de Fenimore Cooper et de Walter Scott, venu en France avec sa fille aînée, alors qu'il n'avait pas encore avoué la paternité des *Waverly Novels*. Le ton des Fenimore Cooper est quelque peu condescendant quand ils parlent de Scott. Mrs. Cooper lui trouve un air rustique ; son mari remarque le tact et la modération de l'Écossais, sa tranquillité

1. Voir la *Correspondence*, etc...

2. Lettres à sa sœur, Paris, 4 mars 1827.

3. Philipps, *J. F. C.* p. 17.

4. *Ibid.* p. 194.

5. Paris, 21 juin 1827.

et son absence de prétention, mais il ajoute : « J'eus l'impression qu'il n'avait pas les manières aisées et l'aplomb de celui qui est habitué à vivre avec ses égaux » ¹. Cependant Fenimore Cooper qui n'était pas, comme nous l'avons vu, insensible à la beauté féminine, exprime son admiration pour Mrs. Scott, et parle d'une soirée où « elle était en beauté, et fut très admirée » ². Malgré ces critiques, Cooper admire la tenue du *Great Unknown* que les dames françaises comblaient d'attentions : « Rien ne pouvait être plus patient que la façon dont il a tout supporté » ³. L'Américain ne balançait pas à reconnaître le génie littéraire de l'Écossais. Mrs. Cooper insiste sur l'extrême amabilité que Sir Walter Scott a montrée pour son mari qu'il vint voir plusieurs fois, et traita « comme un fils ou un frère cadet dans le même métier » ⁴. Scott semble avoir, de son côté, une admiration sincère pour Fenimore Cooper ; d'ailleurs, il affirma, à Naples, que celui-ci avait plus de génie que tout autre écrivain contemporain ⁵. Aussi écrivait-il, en 1826, à propos d'une soirée chez la princesse Galitzine : « Cooper y était, alors les lions américains et écossais ont ouvert le feu ensemble » ⁶. Dans le cours d'une conversation sur les droits d'auteur en Amérique et en Grande-Bretagne, Scott proposa à Cooper de l'aider dans ses relations avec les éditeurs écossais, mais, tout en le remerciant, l'autre lui répondit que les circonstances ne lui permettaient pas de profiter de cette offre. Selon sa fille Susan Fenimore Cooper, ce fut l'Américain qui proposa de s'occuper des intérêts financiers de Scott en Amérique, car le romancier écossais était fort gêné et ne touchait pas la somme qu'il aurait dû tirer de la publication de ses œuvres aux États-Unis. Il est possible que Scott ait sollicité l'aide de Cooper à cet égard. En tout cas, Cooper fit ce qu'il put en écrivant force lettres et maints articles dans les journaux et les revues, mais il ne réussit pas à procurer des ressources à son émule ⁷.

Une autre célébrité dont Fenimore Cooper fit la connaissance à Paris fut le chansonnier Béranger, qui lui fit un accueil chaleu-

1. *Gleanings in Europe* (Philad. 1837-1838) vol. II, lettre I.

2. *Ibid.*

3. *Gleanings in Europe*, vol. II, lettre I.

4. Lettre de Mrs. Cooper à sa sœur, Paris, 20 novembre 1826.

5. Voir lettre de Fenimore Cooper à sa femme, 25 mai 1838.

6. *Journal of Sir W. Scott*, (Edimbourg, 1890) vol. I p. 299 ; 16 nov. 1826).

7. S. A. F. Cooper, *Pages and Pictures*, p. 156. *Knickerbocker Magazine*, avril 1838.

reux ¹. Eugène Sue qui admirait dans Cooper l'homme aussi bien que l'écrivain, eut l'occasion de le rencontrer plusieurs fois et lui envoya un exemplaire de son roman *Plik et Plok* que les journaux français « plus aimables que justes », dit le jeune auteur, avaient comparé à un des romans de Fenimore Cooper. La lettre qui accompagne le volume est flatteuse à l'excès ².

En 1827, David d'Angers fit de Cooper le buste qui est aujourd'hui dans la magnifique maison du petit-fils du romancier à Cooperstown. Une lettre de Victor Pavie à sa grand'mère, en date du 13 juillet 1827, raconte une visite chez le sculpteur, où il avait trouvé Fenimore Cooper, « l'homme extraordinaire qui posait avec une immobilité si étonnante qu'on eût pu faire en entrant cette question : savoir lequel des deux respirait, de la chair ou de l'argile. Il parla beaucoup, en se servant, pour s'exprimer, du secours des assistants, et je trouvais un singulier plaisir à souffler des mots à un homme qui m'eût soufflé tant d'idées » ³.

Mais entre tous, le général Lafayette se montra l'ami et le protecteur de Fenimore Cooper durant ce séjour en France. En 1824, à l'occasion du dernier voyage que Lafayette fit en Amérique, Fenimore Cooper était de ceux qui reçurent le général quand celui-ci débarqua du *Cadmus* à Castle Garden. Le romancier avait travaillé de bon cœur pour que tout se passât avec éclat — réceptions, fêtes, dîners, etc... ⁴. En France, Lafayette rendit ses courtoisies avec intérêt, et l'amitié entre lui et ses jeunes amis américains fut dévouée et sincère. La maison du général, rue d'Aguesseau, était toujours ouverte au romancier et à sa femme, tandis qu'à la Grange, propriété champêtre de Lafayette, on passait de bonnes journées à la pêche et à la chasse ⁵. Le général présente Fenimore Cooper à la cour de Charles X, et plus tard, vers 1831, à Louis-Philippe, pour qui le démocrate américain n'avait qu'une admiration fort tempérée. Ces attentions de Lafayette furent sans doute le principal agrément de Fenimore Cooper en France. Mais il se peut aussi que ses relations avec son vénérable ami aient achevé de perdre Cooper dans l'esprit des partisans de Louis-Philippe.

En 1831, la popularité de Lafayette était grande. Ce héros de

1. Philipps, *Cooper*, p. 154.

2. Paris, 3 mars 1827.

3. A. Pavie, *Médaillons romantiques*, (Paris, 1909), p. 229.

4. Philipps. *Cooper*, p. 114..

5. Voir *Gleanings from Europe*, vol. II, lettre à Richard Cooper, et lettre de Mrs. Cooper à sa sœur, Paris, 4 mars 1827.

trois révolutions, patron d'un roi dont le peuple n'avait plus à redouter une puissance illimitée, semblait jouir d'une plus haute considération que celle qu'on concédait à Louis-Philippe. Commandant de la Garde Nationale, son rôle militaire était bien en évidence, tandis qu'à la Chambre l'éloquence du député de Meaux fournissait un appui solide à l'opposition. Pour le peuple français le beau vieillard, avec son regard de feu et son port majestueux, représentait sans doute en lui-même la royauté. Les idées libérales de Lafayette, son hospitalité, étaient connues. Il paraît qu'on en abusait même, car selon Thureau-Dangin¹ tout homme qui pérorait au nom de la liberté était sûr d'avoir l'oreille attentive du général vieillissant. Chez lui se réunissaient des gens de tout rang et de toute nationalité, pour rêver et parler république, au point que cette cour cosmopolite semblait rivaliser avec celle du Roi des Français.

Le 29 juillet 1830, le duc d'Orléans n'aurait pu se passer de l'appui de Lafayette. Un an plus tard, le roi Louis-Philippe commençait à trouver son Warwick un peu inconmode. Dans son libéralisme, il n'allait pas aussi loin que Lafayette ; du reste, il se rendait compte que certaines concessions, qu'il avait jugé nécessaire de faire à la réaction, déplaisaient au général et à son entourage. Le Roi des Français et ses partisans rappelaient alors que l'ami de l'Amérique était parti là-bas en 1777, malgré la défense formelle de la cour de Versailles. Sa sympathie pour les révoltés du Portugal, de l'Espagne, de Naples, du Piémont avait été ouverte, aussi avait-il été impliqué dans le complot de 1821. Et maintenant le Citoyen-Roi semblait porter ombrage au Roi-Citoyen, qu'il traitait sans trop de façons, paraît-il. Fenimore Cooper raconte une conversation entre Lafayette et Louis-Philippe, lorsque le général protestait contre sa démission forcée. Pour l'apaiser, le roi parla de la Garde Nationale, en disant que Lafayette en serait nommé commandant honoraire. La réponse ne tarda pas : « Sire, comment aimeriez-vous être roi honoraire ? » « En effet, dit Fenimore Cooper, une amitié pareille ne pouvait pas durer »². L'hostilité du parti royaliste commençait à se dévoiler. Thureau-Dangin cite Metternich qui, peu de temps après la Révolution de Juillet, écrivait au général Belliard (lequel appelait Lafayette, un « fléau public ») : « Il y a deux nobles entêtés dont nous devons

1. P. Thureau-Dangin, *La Monarchie de Juillet*, (Paris, 1884-1892) ch. IV, pp. 138 à 133.

2. *Residence in France*. (Philad. 1836), lettre I.

vous et nous, également nous méfier... le roi Charles X et le marquis de Lafayette... il nous faudra bientôt attaquer la royauté de M. de Lafayette » ¹.

Dans la première lettre du *Séjour en France* ², Fenimore Cooper raconte sa présentation à la cour de Louis-Philippe, et la froideur avec laquelle lui et son protecteur furent reçus. En sortant du palais, un petit incident lui révéla encore plus clairement que « l'influence véritable de Lafayette au palais pouvait être regardée comme nulle ». Un jeune courtisan attendait derrière Lafayette et ses compagnons pour sortir. A la première occasion, il les dépassa, et, avant de disparaître, leur lança, sur un ton fort impertinent, un « Adieu, l'Amérique » ! En effet, Lafayette et Fenimore Cooper représentaient, à ce moment-là, des institutions fort désapprouvées de la cour, et le fait que les deux amis se voyaient beaucoup ensemble accentuait cette impression.

Le 9 septembre 1831, le général Lafayette écrivit à Fenimore Cooper une lettre dans laquelle il attira l'attention de son ami sur un article de la *Revue Britannique* du 12 juin 1831 ³. Cet article, écrit par Marc Saulnier, constatait que le gouvernement des États-Unis coûtait plus cher que celui de la France. L'auteur s'appuyait sur des faits et des statistiques qui n'étaient pas, paraît-il, véridiques. Fenimore Cooper, irrité depuis longtemps des préjugés qui se manifestaient en France contre l'Amérique, avait lu cet article, mais ne voulait pas y répondre, estimant indiscret de sa part d'avoir l'air de se mêler aux discussions d'un pays autre que le sien. Mais quand il apprit que l'intention de l'article était de porter préjudice à Lafayette, qui constatait depuis longtemps à la Chambre qu'un gouvernement républicain était plus économe que celui d'une monarchie, Cooper ne put plus refuser son appui à son grand ami ⁴. « Aucun Américain, dit-il, en répondant à la prière de Lafayette, ne peut convenablement vous refuser des renseignements qu'il puisse avoir de ce genre, car votre droit à la reconnaissance est trop évident et durable pour qu'on souffre que des scrupules de timidité empêchent l'exécution de ce qui est juste en soi, lorsqu'il vous plaît de désirer qu'on agisse dans

1. *Mémoires de Metternich* V, p. 26, cité par Thureau-Dangin, ch. IV, p. 133.

2. *A Residence in France*, lettre I.

3. L'incident de Lafayette et le budget américain et le rôle que F. C. y joua a été raconté plusieurs fois, cependant il est nécessaire de le rappeler ici brièvement.

4. Voir *A Letter to his Countrymen*, (New-York 1834).

cette cause à laquelle vous avez consacré une longue et utile vie » ¹.

Dans une autre lettre, en date du 22 novembre 1831, et publiée dans le *National*, Fenimore Cooper répondait à la *Revue Britannique* de manière à soutenir la thèse de Lafayette, en indiquant la fausseté des assertions de Saulnier. Une polémique s'ensuivit. Les réponses du publiciste français contenaient, selon Cooper, « de nouvelles inexactitudes, mêlées de grossièretés » sur le caractère et les mœurs des habitants des États-Unis ². Celles de Cooper ³, publiées dans le *National*, brèves et sans rancune, suffisaient, selon Lounsbury, à donner tort à ses adversaires et à ceux de Lafayette ⁴. Les conséquences de cette affaire furent pénibles pour l'Américain qui avait agi par un pur sentiment du devoir, car il encourait à la fois l'injuste critique de ses compatriotes et la froideur des royalistes français.

Pendant ce temps, l'Europe regardait avec intérêt la Pologne qui tâchait en vain de secouer le joug russe. Un grand nombre de Français, y compris naturellement Lafayette, éprouvaient une vive sympathie pour ce malheureux peuple, et reprochaient à Louis-Philippe de ne pas prendre le parti des Polonais contre l'oppresseur. Le 7 septembre 1831, Varsovie capitula, et l'indignation éclata en France. « Pendant quatre jours, dit Thureau-Dangin, l'émeute tenta de soulever Paris, aux cris mêlés de « Vive la Pologne ! — A bas Louis-Philippe ! — Vive la République ! » A Rome, Fenimore Cooper avait fait la connaissance du poète Mickiewicz, et rentré à Paris, avait réuni des fonds pour les besoins des insurgés. Leur cause perdue, il s'unissait à Lafayette pour secourir les réfugiés ⁵. L'œuvre était méritoire et ne pouvait avec justice être désapprouvée du roi, qui lui-même avait donné de l'argent pour soulager la misère polonaise ; mais l'on peut douter qu'il

1. *Letter to Gen L.*, Paris, 25 nov. 1831.

2. Nous trouvons les observations de Saulnier plutôt stupides que grossières. V. *Revue Britannique*, oct. 1831. « Nouvelles observations sur les finances des États-Unis ».

3. La première lettre est datée du 25 nov. 1831, la dernière du 2 mai 1832.

4. Voir Lounsbury, pp. 111-115. Les erreurs principales de Saulnier sont au sujet des frais du service des milices en Amérique, des traitements du clergé, du péage, etc... Puis il prend pour dépense courante le remboursement d'une dette nationale qui doit être effectuée avant trois ans. Voir lettre du général Bernard à Lafayette Paris, 6 janvier 1832, et la lettre de Cooper à Lafayette.

5. *Residence in France*, vol. I, lettre I, et une lettre de Mr. Wm. Dunlap à F. C. en date du 20 sept. 1831.

approuvât tous les gestes de Lafayette et de Cooper qui servaient, en fin de compte, le parti républicain.

Républicain convaincu, Fenimore Cooper l'était ; il n'admirait que peu la monarchie de Juillet. Mais, jusqu'en 1831, il s'était contenté d'exprimer ses opinions comme citoyen privé, et aucune allusion politique ne s'était glissée dans ses romans. Pourtant, les événements qui se produisaient en Europe lui avaient fait une forte impression, et, à son avis, les abus qu'il voyait de tous les côtés résultaient en grande partie du régime aristocratique. En France, il lui semblait que l'œuvre de 1789 était compromise, et l'idéal de la liberté délaissé, par les menées de ceux qui regrettaient l'ancien régime.

Travaillé par cette idée, il semblait au romancier, partout où il voyageait en Europe, que la même lutte se poursuivait « entre ceux qui, sous le faible prétexte de limiter le pouvoir à l'élite de la société, réclamaient des privilèges spéciaux, aux dépens de la masse de leurs semblables. » Dans cette impression de ce qui se passait autour de moi en Europe, dit-il, et avec la conviction pénible que beaucoup de nos compatriotes étaient influencés par le sophisme que des nations pouvaient être gouvernées par une minorité irresponsable sans qu'il s'ensuivît des abus à peu près intolérables, je résolus d'essayer une série de récits dans lesquels on étudierait les conditions européennes du point de vue américain » ¹.

Le Bravo parut en 1831, *Le Heidenmauer* en 1832, *Le Bourreau de Berne* en 1833, et tous les trois furent immédiatement traduits en français. Vive fut la déception qu'ils causèrent aux lecteurs de *L'Espion* et des *Récits de Bas-de-Cuir*. Nous avons déjà étudié ces romans dans leur longueur ennuyeuse et la faiblesse de leurs personnages ². C'étaient des défauts propres à déplaire au goût de n'importe quelle nation. Mais quand on pense que la thèse de ces romans était, d'après l'aveu de l'auteur ³, la défense des gouvernements et des systèmes démocratiques comme opposés aux institutions oligarchiques, et, du reste, que l'idée prédominante était que l'Europe gagnerait à devenir l'élève de l'Amérique à cet égard, on comprendra que ces romans aient fait très mauvaise impression en France comme ailleurs.

1. *A Letter to his Countrymen*, p. 9.

2. Voir ci-dessus, pp. 8-9.

3. Voir la préface du *Bravo*.

Si le parti républicain avait alors dominé en France, cette attitude politique de Fenimore Cooper n'aurait pu nuire à la vogue de ses romans. Sans doute l'auteur avait compté jusqu'alors bien des lecteurs enthousiastes parmi les Français royalistes, puisque les opinions politiques n'avaient rien à faire avec ces romans. Si l'on désapprouvait le républicain, l'on n'en estimait pas moins l'apôtre de la nature. Maintenant, l'original et le pittoresque de l'écrivain étaient gâtés par d'importunes déclarations. Le fait qu'il s'adressait à ses compatriotes plutôt qu'aux Européens ne modéra pas la censure du public étranger. Ceux qui soutenaient des opinions contraires à celles de Cooper étaient irrités ; ceux qui penchaient vers la neutralité ou l'indifférence regrettaient l'erreur artistique. « C'est une chose triste comme la mort, écrivait le critique de la *Revue Encyclopédique*, de voir cette puissante inspiration s'en aller, s'épuiser sur elle-même ». Il s'impatiente des parallèles éternels entre les institutions européennes et américaines et termine ses remarques en disant : « J'espère, quant à Cooper, que ce sera le dernier roman que je lirai, et le dernier surtout dont j'aurai à rendre compte »¹.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait méconnaître les sentiments qui avaient conduit notre romancier à cette manifestation d'idées. L'amour du prochain et du pays natal, et le dévouement à son ami étaient visibles dans tout ce que Fenimore Cooper avait fait. S'il était indifférent à la critique, il ne songeait pas davantage à être récompensé, et il cherchait encore moins à faire de la peine, car malice et arrière-pensée étaient également étrangères à son caractère essentiellement indépendant et honnête. Il faut pourtant admettre chez lui un défaut que nous croyons avoir été inconscient, savoir : la tendance à juger son prochain un peu sévèrement. C'est un fait curieux que, généreux comme il l'était, Fenimore Cooper manquait de charité ou plutôt d'indulgence. Trop souvent, en parcourant son œuvre et sa correspondance, on est frappé de sa disposition à supposer aux autres de mauvaises intentions ; il est peu porté à croire à l'innocence, quelle que soit l'apparence. Même quand le lecteur a lieu de croire à la justice des accusations, il a l'impression douloureuse que le reproche fait plaisir au juge. Tel est l'effet que produit, par exemple, l'allusion chagrine aux « manières arrogantes » des frères Galigani, à l'occasion d'une visite chez eux,

1. « S. C. » *Revue Encycl.* oct. 1832, et article dans la *Revue Britannique* du 14 décembre 1831.

accusation à laquelle ces éditeurs ont répondu que ni l'un ni l'autre n'avaient eu l'honneur de voir M. Fenimore Cooper de leur vie ¹. Une lettre à Mrs. Cooper, au sujet de Sir Walter Scott ², quelles que soient les « preuves » auxquelles il fait allusion, est de même un peu attristante, vu la politesse de Scott pour les Cooper, à Paris, aussi bien que sa réputation d'honnête homme. Le fait est que Fenimore Cooper, idéaliste et sensitif comme il l'était, ne cessa jamais d'être profondément blessé par les imperfections de la nature humaine, et il était trop porté à suivre son premier mouvement de réprimande. Il est probable qu'il ne se rendait pas compte du caractère agressif de ses boutades, car il était souvent surpris et peiné de la rancune qu'elles excitaient. Mais, faute de savoir dire les choses avec modération et finesse, cet idéaliste maladroit se faisait des ennemis mortels.

Pendant son séjour en Europe, Fenimore Cooper avait, à la manière des voyageurs, écrit ses aventures et ses impressions à ses amis d'Amérique. Selon son habitude, il n'avait pas hésité à critiquer les mœurs des habitants du Vieux Monde. La France et l'Angleterre encourageaient particulièrement sa désapprobation ; dans ses quatre volumes de voyage, rien, ou presque rien, de ces deux pays ne trouve grâce devant lui. Tandis que Washington Irving prend plaisir à dissenter sur tout ce qui l'a charmé dans ses excursions, le ton de Fenimore Cooper suggère une disposition à se raidir contre toute séduction, et à être difficile de peur d'être niais. L'esprit des Anglais et des Français lui est souvent antipathique, quoiqu'il soit moins dur pour la France. Tant que ses lettres ne dépassèrent pas le cercle de ses amitiés, le mal ne fut pas grand. Mais en 1835-1838, l'auteur eut le tort de les publier ³. Ses hôtes de la veille n'ont pu lire sans dépit le passage où, comparant la France et l'Angleterre : « le pays de la politesse, de la criaillerie, de la spoliation, du rire et de la fronde », et « celui de la tranquillité, de la maussaderie, de l'extor-

1. *Letter to his Countrymen*, Paris, 1834.

2. Gadsbys, 15 nov. 1838. Un exemple de l'esprit généreux de Scott se trouve dans son journal, 3 nov. 1826, à propos de la publication de ses romans en Amérique. Il est juste de reconnaître que la lettre de F. C. était une lettre de famille, et qu'il n'aurait pas probablement désiré sa publication. Pour les détails sur cette question, voir *The Ballantyne Press and its Founders*, (London, 1909).

3. *Sketches of Switzerland*, (Philad. 2 vol. 1835-1836), *Gleanings in Europe*, (Philad. 5 vol. 1837-1838) (*France, England et Excursions in Italy*). A propos de ces ouvrages, Lounsbury dit : « Il est probable qu'aucune série de voyages n'a été machinée avec plus de soin pour exciter la colère des deux pays, ni a mieux réalisé ses espérances ». J. F. C. p. 106.

sion, des *thankes* et des *schellings*», Cooper concluait « qu'il serait difficile à dire lequel était le pire »¹. Aujourd'hui, les citoyens de tous les pays sont habitués à toutes sortes de critiques désobligeantes de la part des visiteurs distingués, mais les traversées étaient moins fréquentes, il y a un siècle ; l'on attachait alors plus d'importance à ces jugements que de nos jours. Il y a des remarques qui s'expliquent par le fait que le critique était étranger. Le compatriote de Racine et de Corneille pouvait hausser les épaules en lisant ce barbare qui « ne pouvait rien dire de bon sur la tragédie française », avec ses « discours pompeux » son « manque de noblesse et sa pauvreté d'expression »². Il pouvait ouïr aussi, sans se fâcher, la remarque qu'on présentait sur la scène parisienne des pièces « d'une indécatesse révoltante où il s'agissait de crimes atroces »³. Il lui était probablement indifférent que l'Américain déclarât que la race française était loin d'être belle et que les personnages qui figuraient dans la vie publique étaient particulièrement laids. Mais comment lire, de sang-froid, que cette laideur était sans doute le reflet de passions intérieures, et à des intentions douteuses, et que la physionomie nationale ne pouvait que révéler le caractère national⁴ ! De même, il était permis à un étranger de s'ennuyer pendant une séance de l'Institut⁵, mais était-il nécessaire d'ajouter que l'élection d'un membre dépendait du succès de ses intrigues à la Cour et des présents qu'il donnait⁶ ? Et l'opinion française ne s'irritait-elle pas à bon droit d'entendre un étranger proclamer que, sous le régime des Bourbons, la justice s'accommodait de certaines pratiques de corruption⁷ ? Bien que Charles X comptât nombre de détracteurs parmi ses sujets, le public ne permettait pas au citoyen d'une république étrangère de peindre le souverain comme tout à fait dépourvu d'allure et de caractère, et de constater que son regard, « au lieu de dénoter de la réflexion ou de la dignité d'esprit, n'exprimait qu'une sorte de bonhomie vide »⁸. Quelques-unes des observations de Cooper trahissent des préjugés républicains, tout simplement ; par exemple, l'allusion à de « stu-

1. *Gleanings in Europe, England*, Lettre I, pp. 3-4.

2. *Gleanings in Europe*, (Philad. 1837), lettre à J. E. De Kay, Esq., p. 76.

3. Au même, *Gl. in Europe*, p. 72.

4. *A Residence in France*, Lettre III, pp. 36-37.

5. *Gleanings in Europe*, lettre à J. E. de Kay, Esq., p. 66.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.* lettre à R. Cooper Esq.

8. *Ibid.* lettre à Mrs. S. Beall.

pides cérémonies » à la Cour ¹ et à la « sottie coutume » qui exige qu'un magistrat porte une perruque au Palais de Justice. De temps en temps, une certaine naïveté se révèle, quand l'auteur se déclare frappé de la médiocrité des Quarante, puisque « pas un sur cinq ne m'était connu » ². Sa constatation tranchante qu'« à l'heure actuelle, il n'existe pas, autant que je sache, un seul journal littéraire d'importance dans toute la France », est un peu injuste³. Rappelons que la presse française, sous la Restauration, avait à lutter contre des difficultés considérables. La censure était à peu près constante, le gouvernement ne faisait des concessions que pour les retirer aussitôt. Il est probable que ces épreuves servaient à stimuler les efforts des journalistes qui réagissaient contre une espèce de persécution. Quant à la critique littéraire, elle prenait une place de plus en plus importante dans les feuilles qui paraissaient ; puisque la discussion politique était défendue, on cherchait à glisser ses opinions dans les articles sur la littérature. Un tel système ne pouvait que diminuer la valeur de la critique, et l'on ne tardait pas à s'en apercevoir. En 1819, le programme du *Lycée français* propose de discuter la littérature et les beaux-arts « en libérant la critique du joug des sentiments politiques ». De même, en 1824, on lit dans le prospectus du *Globe* que « la critique littéraire a déperî de jour en jour, et l'on aurait peine à citer une feuille où elle s'exerce avec indépendance ». De pareilles observations marquent un désir réel de réformer la critique. Avec des littérateurs comme Rémusat, comme Thiers et comme Sainte-Beuve à la rédaction du *Globe*, l'avenir de ce journal était beau. La constatation de Fenimore Cooper a pu être vraie, pourtant la France était loin d'être aussi indifférente à ces choses que l'écrivain américain le ferait supposer ⁴.

Déjà, en 1838, Cooper avait fait un livre intitulé *Notions sur les Américains, recueillies par un célibataire nomade*. (*Notions of the Americans, picked up by a Travelling Bachelor*). Dans ce livre, l'auteur avait, tout en évitant l'exagération et la tirade, supprimé toute information défavorable à son pays, dont il n'envisageait que les avantages. « La personne qui se ferait une idée de ce pays,

1. *Ibid*, lettre à R. Cooper, Esq.

2. *Gleanings in Europe*, Lettre à J. de Kay.

3. *Ibid*. Cooper reconnaît le fait que plusieurs journaux quotidiens consacrent une ou deux colonnes à la littérature de l'époque.

4. Voir Ch. M. Des Granges, *La Presse littéraire sous la Restauration*. (Paris, 1907).

d'après ce livre, dit Lounsbury, s'imaginerait sûrement qu'ici s'est rouvert enfin le Paradis aux enfants d'une race échouée ». Le parti pris de Cooper en faveur de son pays et aux dépens des pays qu'il avait visités, joint au ton dogmatique de ses romans à thèse, confirmait la mauvaise impression que sa personne avait produite en Europe. Fenimore Cooper moraliste et critique faisait tort à Fenimore Cooper romancier déjà goûté.

Il y avait, cependant, des raisons pour lesquelles les *Récits* méritaient bon accueil, indépendamment de la politique ou de la popularité personnelle de l'auteur. Fenimore Cooper a profité de la vogue qu'avait à ce moment la littérature étrangère, et surtout la littérature anglaise. En 1824, E. Dubois, rédacteur en chef du *Globe*, se propose, dans son prospectus, d'exposer le mouvement des lettres, et pour que ces études soient complètes, il faut examiner la littérature étrangère. : « Nous sommes assez forts pour ne pas nous en laisser trop dominer »¹. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie ont produit des chefs-d'œuvre que les Français auraient tort de ne pas vouloir connaître. Alexandre Dumas parle du succès d'une troupe anglaise, en 1827, à l'Odéon, et de l'accueil chaleureux que fit le public français à Kemble et à Miss Smithson qui jouaient *Hamlet*, *Othello* et le *Songe d'une nuit d'été*. On retraduisait Shakespeare, on faisait des pièces imitées du théâtre anglais, dont les personnages étaient empruntés à l'histoire d'Angleterre. « En effet, dit Dumas, du mépris complet de la littérature anglaise on était passé à une admiration enthousiaste... La génération actuelle ne comprendra point ce que je viens de dire. Notre siècle... sourit de doute quand on lui dit qu'on huait un comédien parce qu'il était Anglais, et qu'on sifflait une pièce parce qu'elle était de Shakespeare »².

En outre, la littérature anglaise donnait à la France un genre qui lui manquait, puisque, chose étrange, elle n'avait su le produire chez elle : c'est-à-dire une littérature pour la jeunesse. Quand on feuillette les romans français du temps de Fenimore Cooper, hors les contes classiques de M^{me} d'Aulnoy de Perrault, et de la mère l'Oye, et d'autres histoires écrites pour les tout petits enfants, on ne trouve pas grand'chose qui ait pu intéresser les jeunes garçons et filles. Les livres de prédilection des petits Français d'alors étaient surtout des romans traduits de l'anglais et de l'allemand

1. V. Desgranges, ch. II, p. 162.

2. *Mes Mémoires*, (Bruxelles 1852-1856) ch. XIX, p. 341.

— *Gulliver*, *Robinson Crusoé*, les *Contes* de Hans Anderson et du Chanoine Schmidt, *Le Robinson suisse* de Wyss, etc... Dans sa thèse sur la *Littérature enfantine en France* ¹, M^{lle} M. L. Latzarus constate que cette littérature date de 1860 seulement. On se demande pourquoi ce genre a été plutôt négligé par les grands auteurs français, car le charme des romans ayant des enfants pour personnages — *Le Livre de mon ami*, par exemple — est un peu subtil pour la jeunesse. Tandis que plusieurs grands écrivains anglais, Olivier Goldsmith, Charles Kingsley, George MacDonald, Kipling, R. L. Stevenson, parmi bien d'autres, et en Amérique, Nathaniel Hawthorne, ont fait pour les enfants des choses exquises qui sont devenues classiques. Mais pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, les jeunes Français devenus trop grands pour les contes de fées et *Les Malheurs de Sophie*, n'avaient à choisir qu'entre les héros de légendes populaires, Roland, le Cid, etc. et les personnages de romans plus récents, Jean Valjean, le Juif errant, Chatterton, les héros et les héroïnes de George Sand, créations qui pouvaient, certes, exciter l'enthousiasme de la jeunesse précoce, mais dont l'influence n'était pas salubre dans tous les cas. Cela est sans doute une des nombreuses raisons du succès prodigieux de Walter Scott en France. Les parents français ont dû être contents d'avoir à mettre dans les mains de leurs enfants adolescents des romans libres de tout sentiment morbide ou surexcitant, et qui fournissaient, outre l'intérêt du récit, de la lecture instructive et même édifiante ². Quel meilleur compagnon pour un petit Français que le vieux soldat et chasseur américain, aux mains habiles, au cœur tendre ? Fenimore Cooper suivant le chemin que Scott avait frayé et profitant grandement du succès du romancier écossais, remédiait, pour une bonne part, à une lacune des lettres françaises.

Enfin, il y a la question du style de Fenimore Cooper. Plus d'un critique a attribué sa faiblesse à cet égard au fait que Cooper, devenu romancier par gageure, n'avait reçu qu'une culture incomplète. Il avait d'abord fait ses études avec un précepteur, puis sa carrière à Yale University fut interrompue par une escapade à la suite de laquelle il fut expulsé du collège ³. Là-dessus, il se fit marin,

1. Paris, 1923, in-8°.

2. Tout récemment, une vieille dame qui parlait romans avec l'auteur, lui dit : « Jamais ma mère ne me permettait de lire un roman français, quand j'étais jeune fille ; elle me donnait des romans anglais ou américains. »

3. Voir Lounsbury, *James Fenimore Cooper*, ch. I, p. 8,

et dans la suite, dut reprendre sa culture littéraire par des lectures à sa fantaisie. La lecture de bons écrivains est sans doute le meilleur moyen d'acquérir un bon style, mais à condition d'avoir l'oreille assez fine et l'observation assez éveillée pour profiter de ce qu'on lit. Fenimore Cooper semble avoir eu l'esprit un peu obtus à cet égard, et c'est là, à notre avis, la véritable raison de son mauvais style, et non son soi-disant manque d'éducation sur lequel la critique a trop insisté. D'abord, le précepteur anglais qui avait dirigé ses études, était un lettré sorti de l'Université d'Oxford. Tellement solide était l'éducation qu'il avait faite à son élève qu'arrivé au collège, le jeune homme n'avait à faire aucun effort pour préparer son programme d'études. Sa disgrâce fut le résultat direct d'un désœuvrement que son énergie de collégien robuste supportait mal. Du reste, il n'est point certain que deux années d'études de plus lui auraient assuré l'habileté dont on déplore le manque chez lui. Tous les diplômés du monde n'auraient pu compenser un instinct subtil et délicat de prosateur dont il n'était pas doué naturellement. Il voulait écrire bien, il faisait tous ses efforts pour le faire, il n'y parvenait pas. Il avait le goût des meilleurs écrivains ; des tours de phrases empruntés, sans doute inconsciemment, de *Jules César* ou de *Richard III*, des commentements de citations familières, s'insinuent de la façon la plus drôle, dans les phrases longues et compliquées de Cooper. Encore un défaut que notre romancier a imité de ses contemporains, Scott parmi d'autres. Mais Scott savait au moins dérouler sa phrase sans l'enchevêtrer, de sorte que le sens en reste clair, et il écrit dans une bonne langue. Celle de Cooper, trop souvent embarrassée et maladroite, tombe même parfois dans des équivoques assez absurdes, ainsi y relève-t-on maintes fautes d'anglais. Le précepteur du jeune Fenimore ne semble pas, quand même, lui avoir bien enseigné l'analyse grammaticale et logique, car les plus simples règles ne sont pas toujours observées par l'écrivain. Ce qui est curieux, c'est que le romancier se pique de bien savoir sa langue maternelle, et dédaigne ceux qui, à son avis, ne savent pas s'exprimer d'une manière distinguée. « Rien, peut-être, ne fait mieux connaître l'éducation qu'on a reçue et la société qu'on a vue, que la manière de s'exprimer », dit-il, ce qui est probablement vrai, mais qui semblerait compromettre un peu l'éducation de Fenimore Cooper et la société qu'il avait fréquentée. Pourtant l'auteur était d'excellente famille et avait certainement vécu dans un milieu

choisi. Dans son désir d'écrire une belle phrase, il prenait la peine de soigner son style. Mais la deuxième édition de ses romans, revue et corrigée, répète presque toujours les erreurs du texte original. On se demande comment Cooper a pu lire et relire quelques-unes de ses phrases, sans s'apercevoir de leur tournure choquante. Hetty Hutter, sœur de la belle Judith, s'endort dans les bois, et, dans son sommeil, son bras étendu touche quelque chose de vivant. « Le moment d'après, une rude attaque fut faite sur son côté, comme si un de ces animaux qui fouillent dans la terre eût passé son museau par dessous, et prononçant le nom de « Judith », elle se réveilla » ¹. (*At the next moment a rude attack was made on her side, as if a rooting animal were thrusting its snout beneath with a desire to force her position and uttering the name of « Judith », she awoke.*) Il est curieux de lire une lettre du romancier écrite en 1850 à sa fille, qui avait, elle aussi, des aspirations littéraires. Le père lui indique, avec une aimable condescendance, deux ou trois fautes d'anglais en en faisant lui-même une singulière. De plus il emploie un adjectif improprement, et recommande à sa fille une règle de grammaire qui n'est rien moins que sûre, si on prend Cooper au mot. Des fautes inexcusables d'anglais émaillaient la prose de Cooper. Les prépositions le gênent comme s'il essayait d'écrire dans une langue étrangère. Il emploie un verbe au pluriel avec un substantif au singulier. Il a la manie du mot impropre et, lorsqu'il trouve un nom ou un adjectif qui lui plaît, il ne le lâche plus. Également ennuyeuse est sa façon d'accoupler ses adjectifs et substantifs, quand un seul suffirait. Souvent il lui arrive, dans la même phrase, de faire suivre une expression heureuse ou pittoresque par une autre d'une désolante banalité. L'auteur ne connaît qu'imparfaitement les règles de la ponctuation anglaise. En somme, le style de Fenimore Cooper est détestable et trahit un manque singulier de sensibilité artistique chez un écrivain qui était essentiellement poète. La poésie de la pensée a fait beaucoup pour racheter la maladresse de l'expression, mais elle n'a pas pu la cacher.

Cependant, une fois les romans traduits en langue étrangère, la plupart de ces défauts disparaissent. Ce n'est pas que le style des traductions soit toujours d'une élégance parfaite, bien au contraire : il y a des périodes de Defauconpret qui sont presque aussi lourdes que celles de Cooper. Mais il a évité ce qu'il y avait de pis

1. *Le Tueur de daims*, ch. X, p. 188. La traduction atténuée trop le ridicule.

dans le style de l'œuvre originale. Pour le reste, c'était de la traduction, et on l'a acceptée telle quelle. Si l'on y trouvait des taches, ce n'était pas pour l'auteur qu'on devait être sévère, car qui sait si le traducteur n'avait pas estropié une prose délicieuse ? Il fallait être indulgent. Ainsi, il est arrivé que les défauts propres du style de Cooper ont échappé à la critique et aux lecteurs français, qui ont apprécié sans mélange l'originalité et la poésie du récit. L'œuvre de Fenimore Cooper a gagné plus qu'elle n'a perdu à être exportée. En somme, l'auteur des *Récits* n'a pas eu à se plaindre de l'accueil que le public français leur a fait. Alexandre Dumas nous affirme qu'ils étaient dans toutes les mains ¹. Qu'aurait dit Fenimore Cooper s'il avait su que ses romans faisaient partie de la bibliothèque de Marie Duplessis, la *Dame aux Camélias* ? ²

Le journal de Maurice de Guérin, du 6 mars 1833, rapporte une causerie avec un ami, comme le poète, voyageur enthousiaste. « Nous avons fait une excursion en Amérique ; nous avons remonté les grands fleuves, navigué sur les lacs, erré dans les forêts à la suite de Natty Bumppo et des autres héros de Cooper. Délicieuses réminiscences ³ ! » J. J. Ampère, retenu à Hyères avec son père malade, fait passer le temps en lisant « avec délices » un roman de Cooper ou de M^{me} de Souza ⁴. Edmond de Goncourt, à l'exposition de 1889, s'attendrit devant le modèle d'une petite diligence jaune, qui lui rappelle une de ses profondes émotions... « Je revenais tout seul, à l'âge de douze ans, de mes premières vacances passées à Bar-sur-Seine, et j'avais acheté les livraisons à quatre sous du roman de Fenimore Cooper, *Le Dernier des Mohicans* ! Postillon, conducteur, voisins de rotonde, endroits où l'on s'arrêtait pour relayer, auberges où l'on mangea, je ne vis rien des choses de la route » ⁵. Outre ses souvenirs de son oncle royaliste, Maxime du Camp parle de l'affection qu'il garde depuis son enfance pour les personnages de ses romans favoris. « Il m'est douloureux de penser que Manon, que des Grieux, que Paul, que Virginie n'ont point été des êtres vivants... j'ai cru aux héros des romans que j'admirais, j'ai cru à Bas-de-Cuir, à Robinson, à Ivanhoë... Suis-je

1. *Mes Mémoires*, (Paris, 1882), ch. CIX, p. 341.

2. Voir Th. Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France*, (Paris, 1858-1859), vol. VI, p. 305.

3. *Journal, lettres et poèmes*, (Paris, 1865), p. 10.

4. Lettre à M^{me} Récamier, Hyères, 20 octobre 1829.

5. *Journal des Goncourt*, 19 août 1889.

bien certain de n'y plus croire ? » Il se souvient de la petite chambre près du grenier, où il s'asseyait sur le carrelage pour lire *Frère Jacques* de Paul de Kock, *Le Dernier des Mohicans*, « qui me donna l'envie folle d'aller vivre avec les Peaux-rouges dans les forêts du Canada ¹ ». Encore aujourd'hui des Français, M. Jusserand, par exemple ², et M. René Bazin ³ se souviennent des bonnes heures qu'ils ont passées, dans leur jeunesse, avec Bas-de-Cuir et le Gros-Serpent. A peu près en même temps que les *Récits* sont publiés en Amérique, ils paraissent à Paris, chez Bossange ⁴, chez Galignani ⁵ et chez Baudry ⁶ qui les publie un peu plus tard dans la *Collection of ancient and modern British authors*. Presque au même moment ils paraissent dans la première édition en français des œuvres complètes de Cooper ⁷, traduite de l'anglais par A. J. B. Defauconpret, traducteur de Stern, de Fielding, de Walter Scott et d'autres écrivains anglais. Le 3 novembre 1827, Furne, Gosselin et C^{ie} annoncent une édition de luxe des « Œuvres complètes de M. Fenimore Cooper, en 27 volumes in-18, sur papier jésus, velin superfin, satiné, ornés de titres gravés, avec vignettes et cartes géographiques ». La livraison mensuelle se composera de trois volumes, et on a recours aux conseils personnels de l'auteur pour la correction des fautes qui se trouvent dans la première édition. Les vignettes sont l'œuvre de Tony Johannot, peut-être encore plus renommé pour ses illustrations que Defauconpret pour ses traductions, et qui avait, comme celui-ci, travaillé pour Sir Walter Scott ⁸. Dès lors paraissent des éditions successives d'« Œuvres complètes », chacune comprenant plus de volumes, au fur et à mesure que les romans naissent de la plume de l'écrivain. En 1880, une dernière édition complète la série publiée par Furne et traduite

1. *Souvenirs littéraires* (Paris, 1882-1883) vol. I, ch. II.

2. *The School for Ambassadors, and other essays*, (New York, 1925) voir la préface.

3. Cité par M^{lle} Latzarus, *La Littérature enfantine en France*, p. 12.

4. *La Prairie*, 1827, 3 vol. in-12.

5. *Le Dernier des Mohicans*, 1826, 3 vol. in-12.

6. *Les Pionniers*, 1825, 3 vol. in-12.

7. Tomes CCCXXVII, XCV, XCII, LXXVI, et CCLXV. *Le Dernier des Mohicans*, 1835, in-8°, *Les Pionniers*, 1835, in-8° ; *La Prairie*, 1837, in-8° ; *Le Lac Ontario*, 1840, in-8° ; *Le Tueur de daims*, 1841, in-8°.

8. Dans le catalogue du Salon de 1827 on trouve en exhibition par Alfred Johannot (n° 1261) « cadre de culs-de-lampe pour les œuvres de Walter Scott, Cooper et Byron », et par Tony Johannot, (n° 1263) « vignettes et culs-de-lampe d'après Dessenne, pour les œuvres de Walter Scott, lord Byron et Cooper ».

par Defauconpret ¹, où les *Récits de Bas-de-Cuir* forment les volumes V, VI, VII, XVII et XIX, et cette édition est passée aujourd'hui dans le fonds de la Librairie Garnier.

*
* *

Si nous comparons la première édition des *Récits* et celles qui suivirent du vivant de l'auteur nous relevons diverses corrections et modifications qu'il a cru bon de faire ². Le style des *Récits* n'a jamais été heureux, cependant il s'améliore au fur et à mesure des corrections ; dans la version corrigée il perd son enflure et les termes sont mieux choisis. Beaucoup d'adjectifs et d'adverbes disparaissent, et, çà et là, un mot dont l'impropriété choque dans la première édition est remplacé par un autre plus juste. Par exemple, dans la première édition des *Mohicans*, Heyward, qui voit de sa cachette l'approche des Iroquois, les regarde « avec une indifférence effrayante » — *an appalling indifference*, comme si c'était le sang-froid de l'Anglais qui faisait peur aux sauvages, alors que c'est juste le contraire. Dans l'édition de 1833, l'auteur a changé le mot *appalling* « effrayante », ¹en *desperate* « désespérée », ce qui est un peu mieux, quoique le mot anglais convienne mieux ici que le mot français ³. Encore a-t-il bien fait de supprimer le mot *expanded* — *gonflés*, — qu'il avait mis peut-être par réminiscence des *Children of the Abbey*, lorsque Alice Munro, terrifiée, se jette dans les bras de sa sœur ⁴.

La plupart des descriptions ont été abrégées, et la suppression d'une quantité de phrases a rendu le sens moins confus, et mieux mis en valeur la qualité pittoresque. La description de Templeton, encore abondante dans le détail, a été raccourcie quelque peu, et le premier portrait de Bas-de-Cuir a gagné à la retouche, car il n'y a rien dans les phrases explicatives, supprimées dans la deuxième édition, qui ajoute aux traits importants. Parfois une forme plus moderne remplace l'orthographe démodée, par exemple le mot *camlet*, « camelot », que Cooper a écrit d'abord

1. Paris, Furne, Jouvet, 30 vol. in-8°.

2. *Le Tueur de daims*, (Philad. 1845), in-12 ; *Le Dernier des Mohicans*, (Philad. 1833), in-12 ; *Le Lac Ontario*, (Philad. 1845), in-12 ; *Les Pionniers*, (Philad. 1836), in-12 ; *La Prairie*, (Philad. 1836), in-12.

3. *Les Mohicans*, ch. IX, p. 105.

4. *Les Mohicans*, ch. XII ; cf. Amanda, qui s'affaisse, *in the expanded arms of her beloved Mortimer. Children of the Abbey*, chap. dernier.

camblet ¹. L'auteur a bien fait de raturer les monologues à intention humoristique du Français, M. Le Quoy. Dans l'édition de 1823 ce personnage baragouine l'anglais avec une persistance qui devient ennuyeuse ². Fenimore Cooper avait sans doute épuré son goût et il s'était familiarisé davantage avec la langue française. Il avait appris, en effet, que le mot anglais *beast*, employé dans le sens d'« animal », ou « monstre », ne se traduisait pas par le mot « bête », etc... ³. En 1836, les discours de M. Le Quoy qui ne sont pas refaits dans le style indirect, ou supprimés tout à fait, sont rendus en français ordinaire. De plus l'écrivain sent l'utilité de couper sa narration en paragraphes — ce qui aide encore à la clarté — et la ponctuation du texte révisé est moins fautive que l'autre, quoiqu'elle laisse toujours à désirer. Les notes pour expliquer les termes et les allusions américaines sont plus copieuses. Dans les cinq romans on ne trouve comme addition qu'un seul mot. Pour mieux indiquer le malheur que la civilisation a apporté à la race rouge, Fenimore Cooper met un terme de plus dans la bouche de Mohegan, lorsque, malade et honteux après sa débauche dans l'auberge de l'homme blanc, le chef dégradé des Délaewares dit : « John est une brute chrétienne » ⁴.

Les préfaces de la deuxième édition sont toutes nouvelles, et d'humeur moins agressive. Celle des *Pionniers*, datée de New York, le 1^{er} janvier 1823, est la fameuse lettre à Mr. James Wiley, éditeur à Philadelphie, celle qui fit entrer Fenimore Cooper dans les mauvaises grâces de ses critiques. En terminant sa lettre, il dit : « Les critiques peuvent écrire avec toute l'obscurité qui leur plaît, et faire semblant d'être plus intelligents qu'ils ne le sont ; les journaux peuvent prôner et injurier selon leur humeur changeante, mais si vous me montrez une mine souriante, je saurai tout de suite que tout va bien, au fond. »

D'après ce que dit Cooper à propos d'une introduction qu'il fera lorsque Mr. Wiley lui en demandera une, on dirait qu'il n'avait jamais eu l'intention de publier cette lettre comme préface. Il aurait mieux valu, en effet, qu'elle ne fût pas offerte au public, quoique la préface des *Mohicans* ⁵ soit presque aussi acerbe. Non content d'expliquer assez longuement quelques allusions histo-

1. *Les Pionniers*, ch. I, p. 13.

2. *Les Pionniers*, ch. XXXVI, p. 436, etc.

3. *Les Pionniers*, ch. XIV, p. 176.

4. *Les Pionniers*, ch. XVI, p. 204.

5. 6 février 1826.

riques et ethnographiques dans les romans, l'auteur accompagne ces renseignements de sarcasmes au sujet de certaines personnes qui ont, paraît-il, mis en question l'étendue de ses connaissances. Ce ressentiment contre toute critique est de longue durée, et la préface de *La Prairie*¹ contient de nouvelles assurances de l'authenticité des documents. Les sources où le romancier les a puisés ne sont et ne doivent être, dit-il, connues que de lui-même.

Les introductions aux éditions postérieures sont plus discrètes. Convaincu, peut-être, de l'inutilité des remontrances, Fenimore Cooper se contente de renseigner le lecteur sur l'histoire et les traditions des tribus indiennes, ou sur la topographie des pays qu'il décrit, et les conditions anciennes et modernes dans ces régions. S'il y a quelques détails sur l'historique des *Récits*, le Cooper irascible des premières éditions se tait. Le ton de ces introductions plaît davantage au lecteur moderne, qui s'intéresse plus aux romans mêmes qu'à la lointaine personnalité de l'auteur.

En raison de la prolixité de l'original, il était naturel que le premier soin du traducteur ait été de l'abrégé plus ou moins². Dans les *Récits*, la narration des événements est constamment interrompue par des descriptions, généralement de paysages, qui, malgré leur beauté, tendent à fatiguer par leur longueur. Ou encore, l'exposition trop détaillée des situations fait traîner le récit. Defauconpret vise toujours à accélérer l'action, aussi n'a-t-il pas hésité à supprimer ici et là tout ce qu'on peut considérer comme superflu, jusqu'aux épithètes mêmes. Dans plusieurs épisodes de longues introductions aux chapitres sont retranchées. Toute la description de l'hiver à Templeton, sports et passe-temps, paysages neigeux, rigueur du climat, etc... est supprimée³. De même on aborde le procès de Bas-de-Cuir sans s'arrêter au tableau du monde divers et rustique qui vient y assister⁴. Des épisodes d'intérêt secondaire disparaissent tels le roman infortuné de Louisa Grant⁵ et les souvenirs piquants de Natty, quand il raconte ses exploits du temps jadis dans la forêt, ou au Hardi-Dragon⁶. Dans les *Pion-*

1. 1827.

2. *Œuvres complètes de M. James Fenimore Cooper, Américain, (traduites par A. J. B. Defauconpret)* Paris, C. Gosselin, 1823-1842, 19 vol. in-12.

3. *Les Pionniers*, ch. XX.

4. *Les Pionniers*, ch. XXXIII.

5. *Les Pionniers*, ch. XXX, XLI, etc.

6. *Les Pionniers*, ch. I, XIV, etc

niers, où l'auteur, de son aveu, a décrit pour son propre plaisir les scènes de sa jeunesse, il n'y a presque pas un paragraphe que le traducteur n'ait raccourci, qu'il les ait jugés diffus ou indifférents au lecteur français. Le plus souvent, le récit gagne à ces remaniements. Par exemple, l'incident de l'arbre qui menace, en tombant, la vie de plusieurs personnes, et la fuite d'Elizabeth et de ses compagnes à travers la forêt qui flambe, sont plus dramatiques dans le récit rapide de Defauconpret ¹.

Le style même des romans a subi des modifications. Partout où il est possible, Defauconpret coupe les périodes interminables pour en faire des phrases plus légères ; ou il les tourne de façon à rendre leur sens plus évident. Il ne supporte pas l'habitude anglosaxonne de redoubler l'adjectif pour qualifier le même nom. Adjectifs et adverbes disparaissent sous sa plume énergique, qui cherche partout et toujours à remplacer une superfluité de mots par un équivalent plus concis.

De cette manière, Defauconpret arrive à rendre le style de Fenimore Cooper plus clair et plus simple. Il y a, bien entendu, des passages qu'il n'a pu améliorer, mais généralement la retouche est heureuse. Souvent, lorsque le style de Fenimore Cooper est pompeux et boursoufflé, le traducteur le rend plus naturel. Dans *Le Dernier des Mohicans* la retouche est encore plus marquée que dans les autres récits. Une métaphore mélangée comme celle-ci : « Si vous voulez protéger ces tendres boutons des crochets des pires crotales », est mieux traduite par : « Si vous voulez protéger ces tendres boutons contre la fureur de l'ouragan ». Et la nuance de mélodrame disparaît lorsque Defauconpret traduit : « L'une (condition), c'est de rester calme comme ces bois endormis, advienne que pourra, et l'autre, c'est de garder à jamais à tout mortel le secret de l'endroit où nous vous conduirons », par : « La première, c'est d'être silencieux comme ces bois, quoi qu'il puisse arriver. La seconde, c'est de ne jamais faire connaître à qui que ce soit l'endroit où nous allons vous conduire » ². Voici une phrase curieuse que met Fenimore Cooper dans la bouche du Révérend Grant : « Il m'est avis que, sauf pour la miséricorde de Dieu, *par les chiens de Natty*, j'aurais moi-même péri dans les flammes » ³. Mieux vaut la version

1. *Les Pionniers*, ch. XXI, XXXVII.

2. *Les Mohicans*, ch. V, p. 55.

3. *Les Pionniers*, ch. XXXVIII, p. 463 « But for Gods mercy, *through the dog of Natty*, I should have perished in the flames myself ».

de Defauconpret : « Je crois que si la *Providence divine* ne m'eût fait rencontrer les chiens de Natty, j'aurais péri au milieu des flammes ». Au point de vue de la lucidité, de la précision, et souvent du goût, Defauconpret corrige heureusement Cooper.

Le désavantage de cette méthode constante, c'est que le texte perd plus ou moins en poésie et en pittoresque. Lorsque Fenimore Cooper fait une description, il emploie très souvent des termes indiquant l'impression que les objets et les actions font éprouver aux spectateurs. Une montagne est « imposante », une crevasse « effrayante », la vue d'un lac « apaise le cœur » du héros, et le cri de guerre le « glace ». Defauconpret tend généralement à supprimer de tels termes. Encore — et ceci est plus important — tandis que les adjectifs de couleur dans la prose de Cooper sont relativement rares, les termes indicatifs des sons se trouvent à profusion dans toutes les pages. Le romancier paraît presque plus sensible à la voix de la nature qu'à son apparence. Il sent et il entend un paysage plus qu'il ne le voit, et c'est cette sensibilité qui donne à ses descriptions leur caractère touchant. Defauconpret, au contraire, semble voir plus qu'il n'entend ; il traduit souvent la couleur et supprime avec indifférence maint terme musical. Est-ce parce que le traducteur a passé la plupart de sa vie claquemuré dans les bâtiments de Londres et de Paris ? Est-ce parce que Defauconpret a été autrefois notaire, habitué à la prose banale des contrats, qu'il se montre un peu insensible comme interprète de sons musicaux ? Ou encore la chose s'explique-t-elle par le fait que la langue française est moins riche que l'anglais pour noter les sons ? Quoi qu'il en soit, la version de Defauconpret, plus correcte que l'original, et plus conforme au type classique, perd souvent en saveur. Ce n'est pas la faute du traducteur s'il ne sait pas rendre le dialecte rustique de Natty Bumppo, et ainsi les adieux qu'il fait à ses amis ¹ et ses souvenirs lyriques ² sont moins touchants en français qu'en anglais. Il ne faut pas non plus lui en vouloir que les funérailles du Dernier des Mohicans ne donnent pas exactement la même impression chez lui que chez Cooper, malgré la fidélité du travail ³. Il y a pourtant des passages où l'on voudrait que Defauconpret eût été plus exact. La scène de la pêche aux saumons et de l'immersion de Ben Pump est manquée dans le texte

1. *Les Pionniers*, ch. XLI, pp. 502-506.

2. *Les Pionniers*, ch. XXVI, pp. 321-324.

3. *Les Mohicans*, ch. XXXII.

français ¹ et la chasse au cerf, une des plus jolies scènes des *Récits*, perd beaucoup en intérêt, une fois abrégée par Defauconpret ². On dirait que le traducteur n'a pas saisi le point important de la situation, c'est-à-dire le fait que la saison était close. Il avait également mieux fait de donner tous les traits poétiques des portraits de Mohegan³ et de Tachechana ⁴, et de traduire plus littéralement l'attaque des bisons dans *La Prairie* ⁵.

Il serait monotone d'indiquer tous les endroits où le traducteur s'est trompé sur le sens du texte anglais. Il n'y a qu'un seul passage où l'erreur soit sérieuse, et d'autres traducteurs que Defauconpret l'ont faite. Il y a, dans *Le Dernier des Mohicans*, une scène assez émouvante, où l'on voit un Peau-rouge ennemi, qui, blessé, s'accroche éperdument d'une seule main à la branche d'un arbre qui surplombe un précipice. Bas-de-Cuir le regarde, et refuse de gâcher la balle qui terminera l'agonie de l'Indien, puisque celui-ci est perdu à coup sûr. Mais au moment où le malheureux lâche la branche et tournoie dans l'air, le *scout* lui envoie sa dernière balle, uniquement pour faire étalage de son adresse comme tireur, faiblesse dont il se repent sur-le-champ. ⁶ Defauconpret, on ne sait trop pourquoi, fait tirer Bas-de-Cuir pendant que l'Indien est encore suspendu à l'arbre, afin d'abrégier ses souffrances. « Le chasseur ne put y résister plus longtemps, le coup partit, la tête du sauvage se pencha sur sa poitrine, ses membres frissonnèrent, sa seconde main cessa de serrer la branche qui le soutenait et, tombant dans le gouffre ouvert sous ses pieds, il disparut pour toujours ». Là où Fenimore Cooper a voulu indiquer un petit faible dans le caractère du *scout*, la nuance s'efface, et le trait est perdu pour le lecteur français. Au tireur fiéffé que Cooper nous montre, Defauconpret substitue un philanthrope, et la scène est manquée.

Aussi malheureuse est la version de la scène qui se passe devant la cabane en ruines de Bas-de-Cuir ⁷. Les détails pittoresques qui l'encadrent — la course des villageois, le crépuscule, les ombres, la peur des assaillants — sont supprimés ainsi que le spectacle des débris fumants. Le discours original de Bas-de-Cuir est très

1. *Les Pionniers*, ch. XXIV, pp. 300-302

2. *Les Pionniers*, ch. XXVII, pp. 326-330.

3. *Les Pionniers*, ch. VII, p. 92.

4. *La Prairie*, ch. XXVI, p. 359.

5. *La Prairie*, ch. XIX, pp. 347-352.

6. *Les Mohicans*, ch. VII, p. 93.

7. *Les Pionniers*, ch. XXXII, pp. 393-395.

« saxon » ¹, Defauconpret en a fait ce qu'il a pu, mais sa version est affaiblie.

Quoi qu'il en soit la traduction est plutôt réussie jusque dans le détail. Defauconpret a peiné sur les nombreuses expressions techniques que Cooper fournit à ses lecteurs — travail fastidieux qu'on pardonnerait au traducteur d'avoir négligé. La capture d'Uncas, et la mort du traître dans le camp des Hurons ² sont fort bien rendues, comme la description des chutes du Niagara ³, et celle du massacre au fort William-Henry, une des plus saisissantes dans l'œuvre entière de Fenimore Cooper ⁴. Mais c'est au concile des Mohicans que Defauconpret s'est surpassé comme interprète, il y a pris un intérêt fort intelligent et son texte rend parfaitement l'impression que le romancier a recherchée, surtout au moment où Uncas se révèle comme le chef héréditaire de la tribu des Fils de la Tortue, avec les discours solennels qui s'ensuivent ⁵. Ici le traducteur s'est appliqué à reproduire exactement l'original sans rien changer ni abréger, et il a fait merveille.

Il faut croire que certaines altérations ont été faites par égard pour le public français. Dans le cours des *Récits*, l'auteur prodigue les allusions peu flatteuses aux Français du Canada, ennemis des Américains au XVIII^e siècle. Il y a des passages de ce genre tellement essentiels au récit que Defauconpret ne peut les esquiver. Mais partout où il trouve le moyen d'adoucir le mépris du narrateur, de glisser rapidement sur les crimes de la Nouvelle France, ou — idée lumineuse ! — de mettre ces crimes sur le compte des Anglais d'outre-mer, il le fait et non sans prévoyance ⁶. Le peu de ces mauvais compliments qu'il a laissés dans le texte a suffi pour irriter certains de ses compatriotes ⁷. Ainsi, dans les *Pionniers*, un des personnages à intention amusante est un Français, réfugié en Amérique depuis la Terreur. Fenimore Cooper le représente comme un personnage aussi ridicule dans ses dehors que dans ses actions. Ce M. Le Quoy a perdu de son comique sous la plume de Defauconpret.

1. Où les mots sont courts, le style vigoureux et un peu rude

2. *Les Mohicans*, ch. XXIII, pp. 299-310.

3. *Le Lac Ontario*, ch. XIX, pp. 323-336.

4. *Les Mohicans*, ch. XVII, pp. 227-231.

5. *Les Mohicans*, ch. XXIX et XXX.

6. Voir *Les Pionniers*, ch. XXXVI, pp. 443-444, (le discours de Mohegan) et ailleurs.

7. Cf. Balzac, article sur *Le Lac Ontario*, *Revue Parisienne*, 25 juillet, 1841 ; A. G. Hubert, édition de Fenimore Cooper pour la jeunesse, 1885, etc.

Entre la première traduction de Defauconpret et la seconde ¹, il n'y a pas grande différence. Dans la nouvelle, plusieurs notes du traducteur s'ajoutent à celles de l'auteur. Tantôt il s'agit d'expliquer quelque terme ou quelque allusion locale inintelligible pour le lecteur français, tantôt Defauconpret, irrité, ne peut pas s'empêcher de donner son avis sur les sentiments qu'exprime l'auteur. Obligé de décrire l'incident regrettable dont le marquis de Montcalm fut responsable, il intervient pour repousser « les insinuations du romancier américain » ². A propos de M. Le Quoy, il regrette les « singulières idées qu'ont conservées Américains et Anglais sur le caractère français » ³. Les critiques au sujet de la foi catholique excitent le vif ressentiment de Defauconpret, qui trouve « inexcusables » les « attaques réitérées » du Protestant américain ⁴. Il y a en particulier une note où les sentiments personnels du traducteur se révèlent d'une façon amusante. A propos de la défaite de Braddock devant Fort Duquesne, et des services inestimables rendus par le jeune Washington à cette occasion, Fenimore Cooper ajoute au bas de la page l'information que le mérite du général n'a jamais, *autant qu'il ait pu se renseigner là-dessus*, été reconnu en Angleterre. « Ainsi, continue-t-il avec une mauvaise humeur caractéristique, la mère-patrie accapare même la renommée, avec ce système de gouverner ». Defauconpret, qui avait pourtant préféré pendant vingt-cinq années vivre en Angleterre plutôt qu'en France, saisit l'occasion de dire son mot contre Albion. Omettant la phrase explicative de l'ignorance de Fenimore Cooper, il traduit : « C'est de cette manière que la mère-patrie cachait même la gloire des Américains, pour obéir à son système d'oppression » ⁵. Espérons que le plaisir de sa petite trahison a compensé pour Defauconpret l'ennui d'un travail fort long, et disons-le pour conclure, bien fait dans l'ensemble.

Après la traduction de Defauconpret, celle qui paraît la plus connue a été faite par E. G. La Bedollière, également traducteur des romans de Scott. Il a arrangé et abrégé les *Récits*, pour la collec-

1. *Œuvres de Fenimore Cooper traduites par A. J. B. Defauconpret, avec des notes.* Paris, Furne, Charles Gosselin, Perrotin et Pagnerre, 1836-1852, 30 vol. in-8°, 82 vignettes d'après les dessins de MM. A et T. Johannot.

2. *Les Mohicans*, ch. XVIII, p. 250.

3. *Les Pionniers*, ch. XL, p. 494.

4. *La Prairie*, ch. XXXIV, p. 203.

5. *Les Mohicans*, ch. I, p. 14.

tion des *Romans Populaires Illustrés* ¹ beaucoup plus que Defauconpret n'avait osé le faire. Sauf dans un ou deux cas où les indications données par Fenimore Cooper à propos des manœuvres militaires qu'il raconte ne sont pas très claires, il n'a rien substitué au texte original, mais il l'a raccourci, de façon à ne laisser paraître que la simple intrigue ; tout ce qui est superflu disparaît. Dans *Les Pionniers*, par exemple, il s'agit seulement de l'histoire des terrains du major Effingham et de la rancune de Natty. De même, le roman de Cora Munro et les circonstances de sa naissance ², l'enlèvement de Inez de Certovalles ³, et surtout les descriptions des paysages sont supprimés. Les personnages deviennent de simples figurants. Bas-de-Cuir n'intéresse le traducteur qu'en sa qualité de chasseur ; l'homme de la nature n'existe plus. La Bedollière ne veut retenir que les aventures et les péripéties, et il les abrège jusqu'à la sécheresse. Des chapitres entiers sont omis, et du dialogue il ne garde que ce qui presse l'action. Le dialogue alterne avec les incidents pour faire un récit d'aventures assez vif et complètement dépourvu de pittoresque ou de sentiment. Sans doute il est plus clair, mais il n'est point dans le genre de Fenimore Cooper. Il n'y a guère que deux épisodes qui soient rapportés intégralement. Sans doute La Bedollière juge-t-il que le procès de Natty ⁴ et la mort de la panthère ⁵ ont gardé tout leur intérêt pour son public populaire.

La traduction de Laroche et Montémont est moins connue que les deux autres, d'ailleurs elle semble bien être restée incomplète, car on ne trouve que les trois premiers volumes de la série dans cette édition ⁶. La préface des *Pionniers* annonce une traduction de tout ce qu'on a fait jusqu'alors. « La reproduction des Œuvres de Cooper présentait des difficultés immenses que les premiers traducteurs n'ont pas surmontées ». M.M. Laroche et Montémont prétendent offrir au public une version parfaite, qui « fera mieux connaître et surtout mieux goûter cet écrivain original et vrai ». L'édition sera jolie et ornée de vignettes « d'après les tableaux des plus habiles artistes » etc... De plus, elle ne coûtera pas cher.

Malgré le ton un peu glorieux de la préface, il faut admettre

1. Paris, Barba, 1849-1855, 30 vol. in-8°.

2. *Les Mohicans*, ch. VI, XV, et XXX.

3. *La Prairie*, ch. XV.

4. *Les Pionniers*, ch. XXXIII et XXXIV.

5. *Les Pionniers*, ch. XXIX, pp. 329-331.

6. *Plon*, 1835 — *Le Dernier des Mohicans*, 1835, *La Prairie*, 1836. Paris, Camuzeaux, in-8°. Cette édition comprend aussi *Le Pilote*, 1836, et *Le Corsaire rouge*, 1837.

que les traducteurs ont bien tenu leur promesse, au moins dans les volumes parus. Tandis que le style ne nous semble pas inférieur à celui de Defauconpret, la traduction est beaucoup plus fidèle que la sienne. Impossible de rien trouver de plus exact ; on n'a rien omis ni changé, et nombre de petites fautes qui se trouvent dans le texte de Defauconpret ont été corrigées. Justement les passages que celui-ci a mal rendus, gagnent beaucoup dans cette dernière version, tels le portrait d'Elizabeth Temple, ses aventures en montagne, l'arrestation de Bas-de-Cuir et sa tirade, la mort du guerrier huron dans l'arbre, et celle du vieux Trappeur. C'est du Fenimore Cooper avec ses défauts et ses qualités, et si l'on a hésité à corriger les uns, du moins on n'a pas diminué les autres. Pour qui connaît l'Amérique, ces volumes reflètent admirablement l'esprit et l'atmosphère du pays que le romancier a tant aimé à dépeindre. Il y a des passages où l'on dirait que la traduction a été faite par l'auteur lui-même, si parfaite est l'interprétation. Le travail a dû être énorme, surtout pour des traducteurs qui poussent le soin du détail jusqu'au point de traduire en vers rimés l'épithète des chapitres ¹. On a même adopté le système anglais de guillemets, ce qui a pu moins plaire aux lecteurs français qu'à l'auteur américain. Notons que Laroche et Montémont ne s'intéressent qu'au texte de Cooper, et n'ont reproduit que les notes propres de l'auteur. A en juger par les préfaces qui sont toutes récentes, il est probable que la traduction a été faite d'après la « nouvelle édition revue et corrigée » de 1827. Il est regrettable que les traducteurs n'aient pas poursuivi un travail si bien commencé et qui, on a lieu de le croire, aurait supplanté la traduction courante.

Je citerai encore comme traduction fidèle celle de Louis Barré, qui a paru dans les *Veillées littéraires illustrées* ². Malheureusement cette version se borne aux *Mohicans* et à *La Prairie*. Nous avons déjà cité la version de Louisy ³ qui est libre et où une bonne part du texte original est supprimée, mais le reste est à peu près rendu exactement. Louisy a apprécié mieux que La Bedollière la qualité de certains passages qu'il n'a pas voulu supprimer, malgré leur longueur. Il n'abrège point la scène des adieux de Bas-de-Cuir et

1. Ceci a dû être fait par Laroche qui traduisit, paraît-il, tous les poèmes de Walter Scott en vers français.

2. Limoges, Ardant et Thibaut, 1873-1876, 6 vol. in-8°.

3. Paris, Firmin-Didot, 1885, gr. in-8°.

donne le discours entier du Révérend Grant, probablement dans le dessein d'édifier la jeunesse pour laquelle il arrange ces romans. Louisy s'intéresse vivement aux détails historiques des *Récits*. Il a pris la peine de se documenter sur l'histoire de l'Amérique. Il cite Charlevoix, Bonnechose, Bougainville, et d'autres historiens pour décharger Montcalm des accusations de Jonathan Carver dont Fenimore Cooper s'est inspiré en racontant l'incident du Fort William-Henry. Comme la plupart de ses compatriotes, Louisy se méprend un peu sur le métier de Bas-de-Cuir et explique au jeune lecteur que ce héros est de la race des Coureurs-de-Bois, qui, en effet, était particulière au Canada, plutôt qu'aux Colonies anglaises.

On ne peut pas ranger la version de A. G. Hubert dans la liste des traductions ¹. Elle est ce que le sous-titre indique, une « adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse ». Dans un long avant-propos, Hubert explique la nécessité d'une adaptation, sous prétexte d'éviter la prolixité de l'auteur, ses discours religieux et politiques, et aussi — ce qui étonne un peu — « plus d'une situation délicate et passionnée qu'il importe de remanier de fond en comble, pour pouvoir donner (les romans) impunément à tous les enfants ». Selon Hubert « l'œuvre du maître n'a pas été défigurée » ; pourtant, sauf une phrase ici et là, et des passages à intentions édifiantes, presque rien ne reste de l'œuvre originale. Inutile d'étudier en détail d'autres adaptations des *Récits* ; après celle de Louisy il n'y a rien qui compte. Il suffit d'indiquer en passant la traduction de E. Du Chatenet, la version des *Pionniers* par Chaillot ², celle de Guyot ³ qui n'est autre chose qu'un abrégé de Defauconpret, et la toute petite version assez libre des *Mohicans*, des *Pionniers* et du *Tueur de daims* par Marie Guerrier du Haupt ⁴.



« C'est un trait commun à tous les critiques de la Restauration, dit Ch. M. Des Granges, que cette curiosité pour les littératures étrangères ⁵. Les émigrés rapatriés, les suivants de Napoléon en

1. Tours, Mame et fils, 1885, 5 vol. in-18 Jésus, fig.

2. Avignon, A. Chaillot ; Paris, V. Sarlit, 1868, in-16.

3. Paris, A. L. Guyot (sans date) 2 vol. in-16.

4. Paris, Bibliothèque du Foyer, 44 rue de Babylone, 1867, 10 vol. in-16.

5. *Le Romantisme et la critique*, (Paris, 1907), p. 164.

Europe, et le public en général se plaisaient ou à se rappeler les scènes d'autrefois, ou à étendre un horizon qu'ils sentaient un peu borné. En 1799, la *Revue britannique* est fondée dans le but de faire connaître en France le mouvement social et littéraire dans la Grande-Bretagne, et Philarète Chasles, initiateur illustre du public français à la littérature anglaise, y publie un des articles les plus importants qui aient paru sur Fenimore Cooper. Il était naturel que les romans américains, avec leur atmosphère fraîche et nouvelle, plussent à la rédaction jeune et ardente du *Globe*¹ ; et, en effet, une bonne partie des articles sur les *Récits* paraissent dans les livraisons de cette revue. La *Revue encyclopédique* aussi a publié de nombreux articles sur Cooper. Les notices des *Récits*, sinon copieuses, sont du moins considérables. Hors ceux qui ne sont que de simples réclames, il y a des articles sérieux, qui datent du jour où les premières éditions ont paru à peu de temps avant la mort du romancier. Les auteurs sont divers, ceux qui se contentent de signer leur travail de leurs initiales restent plus ou moins un mystère pour le lecteur. On trouve des noms tels que Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Balzac et George Sand. La critique française, souvent sévère pour les autres ouvrages de Fenimore Cooper, est généralement favorable aux *Récits de Bas-de-Cuir*. Quoique les impressions varient nécessairement selon la mentalité de chaque écrivain, presque tout le monde a été frappé des mêmes choses, et discute les mêmes points dans les romans².

La comparaison de Fenimore Cooper à Walter Scott est inévitable, cependant on n'est pas d'accord sur la mesure dans laquelle l'Américain est redevable à l'Écossais. L'un³ indique Cooper comme le romancier que la faveur publique a rangé le plus près de l'auteur écossais, mais regrette l'imitation des défauts de Scott avec le reste. Un autre⁴ remarque quelques analogies dans leur talent commun de décrire, et leur exactitude à

1. *Le Romantisme et la critique*, ch. II, p. 161.

2. L'étude de la fortune des romans de Cooper en France avait déjà été tentée par G. D. Morris : *Fenimore Cooper et Edgar Poe d'après la critique française du XIX^e siècle* (Paris, 1912, in-8°). Mon étude a naturellement été plus brève. Le travail de M. Morris, tout en donnant des indications utiles, a été pour diverses raisons, entièrement à refaire. J'ai poussé davantage la recherche dans un champ plus limité.

3. « B. J. » *Revue encyclopédique* 1827, p. 36.

4. *Débats*, 15 oct. 1826.

peindre les mœurs et les localités de leurs pays. Un troisième ¹ se contente d'appeler Fenimore Cooper le « Walter Scott des sauvages », et un quatrième ² aime à penser que sa manière, quoi qu'elle soit celle de Scott, ne manque ni de charme ni d'aisance.

Dans un article du *Globe*, daté du 19 juin 1827, et signé « F. A. S. », l'auteur relève avec impatience le reproche que la critique a adressé à Fenimore Cooper d'avoir imité Scott. Il ne voit pas beaucoup de ressemblance entre les mœurs nouvelles et républicaines que décrit le romancier américain, et les mœurs féodales des *Waverly Novels*. Pourquoi Walter Scott doit-il prétendre au privilège exclusif d'étudier et de prendre la nature sous ses divers costumes et dans les divers climats ? Il y a, dit-il, entre ces deux romanciers une différence essentielle, et qui marque la supériorité de Cooper. Tandis que de l'œuvre de Scott ne se dégage aucune idée morale — jugement un peu inattendu, quoique Scott ne soit pas prédicateur à la manière de Fenimore Cooper — l'autre est constamment citoyen et philosophe. Voici, évidemment, un Français à qui les discours de Cooper, ou de Bas-de-Cuir, n'ont pas déplu. Il est content de trouver partout « un sentiment moral éclairé », de « reconnaître partout le noble type du républicain américain ».

Un autre critique qui plaide pour l'originalité de Fenimore Cooper est George Sand ³. Pour elle, Cooper est digne d'être comparé à Scott ; il a pu et il a dû être influencé par la forme et par le procédé de Scott, ce qui est parfaitement légitime ; on ne doit pas y trouver de l'imitation servile, car une manière, quand elle est bonne, tombe aussitôt dans le domaine public. « Mais, dit George Sand, la manière n'est qu'un vêtement de l'idée, et on n'imité personne en s'habillant à la mode du temps où l'on vit ». Les analogies et les ressemblances se trouvent plutôt dans le caractère de leur talent. C'est par le sentiment que Cooper égale Scott. Tous deux sont des hommes de réflexion qui s'inspirent de leurs propres méditations et de leurs observations. Ce sont deux poètes bourgeois, sans révolte contre Dieu ni contre la société. On dirait que, pour George Sand, l'attitude effarouchée de Natty ne compte pas, ou que la société et la civilisation sont choses différentes. Ni Scott ni Cooper n'ont d'excentricité, ni de délires sacrés à la

1. *Globe*, 24 mai 1827.

2. « S. M. » *Globe*, 25 mai 1826.

3. *Autour de la table*, (P. Dentu, 1856). pp. 209-233.

manière de Shakespeare ou de Byron. N'aspirant pas si haut, ils ont « la flamme douce et le génie modeste ».

C'est l'opinion de Sainte-Beuve¹ qui nous paraît la plus juste et la plus clairement exprimée quand celui-ci parle des époques littéraires, des génies voisins et des génies parents. Après avoir cité des noms dans la Grèce classique de Périclès, dans l'Italie de la Renaissance, il arrive à nos jours, et observe comment le génie de Walter Scott a « suscité tout aussitôt le génie fraternel d'un Fenimore Cooper ». Sainte-Beuve a aussi une jolie façon de faire cette analogie lorsqu'il dit que « sans jamais cesser d'appartenir à la famille de Scott, il (Cooper) a suivi sa route à part, et le colon s'est émancipé ».

L'admiration de Balzac pour les deux auteurs en question va jusqu'à l'exaltation², quoiqu'il leur trouve un défaut commun : Scott et Cooper ont le cœur également froid, car ils ne veulent pas admettre la passion, qu'ils « ont sacrifiée aux bas-bleus de leur pays ». Pourtant ce sont deux grands historiens. L'œuvre de Scott est extraordinaire, celle de Fenimore Cooper la seule qui soit digne d'être mise à côté d'elle. Du reste, dans toute l'œuvre de Scott, on ne trouve pas de création aussi grandiose que Bas-de-Cuir.

Comme peintre de pays et de mœurs, Fenimore Cooper reçoit des louanges générales. Pas un critique qui ne fasse l'éloge de son talent, depuis celui du *Globe*³ qui insiste, un peu naïvement, il nous semble, sur l'exactitude et la fidélité de la peinture des localités et des mœurs « qui nous sont tout à fait inconnues », jusqu'à l'exubérant « F. A. S. », qui est allé en Amérique et à Cooperstown, et témoigne avec force points d'exclamation de « la plus scrupuleuse, la plus attachante fidélité » dont Cooper a décrit les scènes et les coutumes de son pays natal. La minutieuse exactitude pour les détails frappe tous les critiques, pourtant il y en a parmi eux qui trouvent que Cooper exagère. Dans le *Globe* du 25 mai 1826, « S. M. » se plaint avec justesse de l'obscurité et de la confusion qui résultent de la masse de détails qui encombrant les tableaux. Il y en a trop pour que le lecteur les saisisse tous ; son esprit se fatigue, les couleurs et les formes s'embrouillent, et l'effet voulu est manqué. Tandis que si le peintre se contentait

1. *Globe*, 10 avril 1865.

2. Lettre à Madame la Comtesse E., 15 juillet 1840.

3. « E. D ». (Dubois) *Globe*, 1823.

de n'indiquer que les points essentiels et saillants, l'impression serait plus vive. « Ce qu'il peint, on ne le voit pas toujours, et mieux vaudrait-il laisser quelque chose à l'imagination ».

L'étude très analytique de Philarète Chasles¹ est consacrée presque entièrement à cette question d'esthétique. Pour lui, la source du mal se trouve dans le fait que Fenimore Cooper est Américain, protestant, et surtout calviniste. Il est trop consciencieux et trop rigide, et cette rigidité se reflète non seulement dans ses descriptions, mais aussi dans les personnages et dans le jeu des passions au point de tout engourdir. Péniblement, laborieusement, Cooper « procède comme le plus consciencieux des notaires », n'oubliant rien, n'omettant rien, à accumuler des détails, de manière à rater l'effet général du tableau dont les contours sont raides et maniérés et auquel il ne manque que la vie. Quoique la moitié de ce que dit le romancier soit indifférent au lecteur, la conscience du colon anglo-américain ne lui permet pas la moindre négligence. Il ne sait pas disposer ses matériaux, les coordonner, les commander en maître, il se laisse dominer par eux, devient leur esclave. « Si deux ennemis, sur le bord d'un précipice, luttent ensemble avec une rage acharnée, s'il y va pour eux de la vie ou de la mort, Cooper vous apprendra de quelle couleur était le rocher, à combien de pieds il s'élève au-dessus du niveau de la mer, s'il est de silex ou de granit, quelles plantes s'y sont acclimatées ; quels oiseaux y font leur nid ; sous quelle latitude il se trouve... Si un tel système prévalait, un grain de sable ou l'aile d'un papillon servirait de texte à des volumes ; il n'y aurait aucune raison pour que les écrivains s'arrêtassent dans leurs descriptions ». Attristé par la gaucherie de Fenimore Cooper, Chasles admet néanmoins qu'il a un côté intéressant. L'originalité de Cooper manufacturier, artisan et industriel compense dans une certaine mesure la maladresse de Cooper conteur et peintre. Mais le ton de l'article porte plutôt à indiquer des défauts.

Aucun jugement pareil ne se trouve dans les transports de Balzac, lorsqu'il admire les « tableaux merveilleux » de l'Américain. Le grand romancier français s'avoue ébloui par la splendeur des paysages, profondément ému par le spectacle grandiose de la nature telle que Fenimore Cooper la révèle, « l'esprit des solitudes qui vous parle, le calme frais des éternels ombrages qui vous séduit ». Il comprend que le véritable thème des *Récits* c'est la

1. *Études sur la littérature et les mœurs anglo-américaines*, etc., pp. 50-63.

nature sauvage, à laquelle toute autre chose est subordonnée — incidents, intrigues, personnages. C'est comme peintre de la nature que Cooper est grand, c'est là que son génie est estimable. « Il y a de quoi désespérer tout romancier à qui l'envie prendrait de suivre les traces de l'auteur américain. Jamais l'écriture typographiée n'a plus empiété sur la peinture. Là est l'école où doivent étudier les paysagistes littéraires, tous les secrets de l'art sont là ».

Pour le style de Fenimore Cooper, Balzac est moins enthousiaste. Il se prononce avec discrétion, disant franchement qu'il ne sait pas l'anglais et, par conséquent, ne peut pas donner un avis certain. Mais il a flairé les imperfections dans le style de Cooper, il sent la différence entre celui-ci et celui de Scott, et il croit qu'à cet égard l'Écossais est supérieur. Balzac note le manque de logique chez Cooper, la confusion dans ses phrases, et remarque que souvent les idées sont embrouillées d'une façon digne d'un écolier. Quoique ici Balzac aille un peu en tâtonnant, il se montre, du moins, plus perspicace que « F. A. S. » qui, toujours en admiration devant même les défauts les plus visibles, et trompé aussi par la traduction de Defauconpret, insiste sur la propriété des termes et le charme du style.

La construction des romans est sévèrement critiquée en France. Le « récit indécis » déplaît à Barthélemy-Santa ¹ ; « E. D. » critique du *Globe*, déplore sa longueur et souhaite que M. Cooper apprenne à soigner davantage son plan, et à ne pas laisser la moitié de l'ouvrage vague et obscure, pendant un volume. Un confrère plus indulgent trouve que l'intrigue qui, en effet, n'a rien d'ingénieux, est pourtant tout ce que l'intrigue d'un roman d'aventures a besoin d'être. C'est-à-dire qu'elle sert à lier ensemble des scènes intéressantes, à diriger à travers une suite de tableaux fidèles et variés. Balzac proteste contre la grossièreté des moyens et leur nécessité en citant le cas du maréchal des logis, Muir, dans le *Lac Ontario*, qui est devenu une vieille connaissance avant que le lecteur puisse même soupçonner le rôle qu'il joue comme scélérat de la pièce. Pour Sainte-Beuve la faiblesse de l'intrigue « tantôt mal nouée, tantôt tourmentée et obscure », est le défaut le plus sérieux des *Récits*. Un romancier habile saurait manier une intrigue compliquée, en mêler et débrouiller les fils avec adresse ; mais cet art est, malheureusement, étranger à Fenimore Cooper.

L'opinion française sur les personnages de Cooper est divisée.

1. *Écho de la littérature et des beaux-arts*, 1840, p. 330.

Tantôt c'est leur variété et leur originalité qui enchantent le critique facile ¹, tantôt, moins complaisant, il regrette le superficiel de caractères « à peine crayonnés » ². Ou encore, on trouve de la passion ³, où d'autres ne voient que des sentiments factices. A l'exception de Balzac, qui trouve que la jeune fille chez Cooper n'est pas vraie, les femmes plaisent aux Français. Philarète Chasles trouve de la vraisemblance dans les caractères quoiqu'ils manquent de fraîcheur et de grâce, et les compare aux fleurs conservées dans un herbier. Mais à propos des portraits de femmes, il va jusqu'à dire qu'ils « attestent une délicatesse de pensée presque shakespearienne ».

Tous les critiques, sauf le pieux « F. A. S. », trouvent moins heureux les personnages à intention comique, qui leur semblent superflus, « sans gaieté et sans vie ». C'est Balzac qui devient le plus éloquent à ce sujet. Il se déclare attristé par le manque de goût qui fait répéter les mêmes « sottises plaisanteries » à tout propos. Il blâme Fenimore Cooper d'abuser d'un moyen « qui accuse l'aridité et l'infériorité d'esprit », celui d'afficher un caractère par un tic quelconque, tel qu'un entêtement ou un vice moral. Il est vrai que c'est Walter Scott qui a le premier exploité ce moyen, mais Scott savait l'employer avec mesure. Ses personnages comiques ont de la profondeur, tandis que les « pauvres personnages comiques et grimaçants » de Fenimore Cooper ne sont que de faibles caricatures. Leurs discours monotones et discordants, qui interrompent la voix mélodieuse de la nature, lui font penser aux bruits d'un « affreux ménétrier de village, qui râcle son violon et nous impatiente en jouant le même air ». Balzac approuve le choix de personnages humbles, et le fait qu'ils deviennent insignifiants devant la grandeur de la scène sauvage. Aussi a-t-il un mot acerbe et, il nous semble, injuste, sur la façon dont Fenimore Cooper a « ridiculisé » dans le personnage du capitaine Sanglier, les officiers français au Canada, et leur a prêté « un caractère gratuitement odieux » ⁴. Le souvenir de la dette américaine envers la France et de l'accueil fait au romancier lors de son séjour dans ce pays, aurait dû lui conseiller plus de réserve.

Les Indiens n'échappent pas à la critique, car « D. M. », dans

1. « F. A. S. », *Globe*, 2 juillet 1827.

2. « E. D. », *Globe*, 7 juin 1827.

3. « B. J. », *Revue encyclopédique* 1827, vol. 36, p. 36.

4. Voir *Le Lac Ontario*, ch. XXVI, pp. 474-476.

le *Globe* du 25 mai 1826, trouve du classicisme théâtral dans la férocité soutenue de Magua, le dévouement inébranlable des Mohicans, mais ajoute que ces caractères plaisent quand même. Philarète Chasles les trouve remarquables et vrais, symboliques de la vie sauvage, mais les aime bien moins que Bas-de-Cuir. Loménie¹ aussi les admire pour leur vérité et les compare aux sauvages de Chateaubriand, plutôt au désavantage de ceux-ci qui sont « des créations ornées de toutes les séductions d'un beau génie ». Tandis que les Mohicans et les Mengwe de Fenimore Cooper sont « beaux avant tout de leur beauté propre... tels que Dieu les fit, pleins d'harmonie ». Une analyse assez pénétrante des caractères indiens dénote la sympathie que Chingachgook et Uncas ont éveillée chez Loménie pour une nature « ni encore épuisée par le travail de la réflexion, ni dépravée par l'influence du sophisme ».

George Sand aussi trouve Fenimore Cooper plus vrai et plus renseigné que Chateaubriand ; et elle apprécie la tragédie de l'homme rouge, avec ses « vertus homériques » son « héroïsme effrayant », sa « sublime barbarie », comme aucun autre critique ne semble l'apprécier. Elle comprend à quel point le cœur du romancier est pénétré de la douleur de la race moribonde, elle sent le remords dont sa philosophie est imprégnée. « Par la voix tranquille et retentissante du romancier, dit George Sand, l'Amérique a laissé échapper de son cœur ce cri de conscience : Pour être ce que nous sommes, il nous a fallu tuer une grande race et ravager une grande nature » George Sand remarque avec justesse que Fenimore Cooper ne pouvait guère prendre ouvertement le parti de l'Indien contre l'homme blanc sans choquer l'orgueil de sa propre race. Les paroles qu'il met dans la bouche du vieux Mohican mourant victime de la civilisation, sans offenser personne, transmettent les reproches que son agresseur inconscient mérite. Ce ne sont pas pour George Sand de simples récits d'aventures ; c'est leur poésie, leur qualité épique, qui la frappe. En exprimant son admiration pour Cooper et son œuvre, son propre langage devient ardent et poétique. A la fois moins exaltée et moins critique que Balzac, elle se joint à lui pour faire l'éloge le plus enthousiaste de tout ce qui a été écrit sur notre romancier.

Mieux que tout autre critique, aussi, George Sand a vu dans

1. *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien.* (Paris, 1845-1847). Tome VIII, pp. 430-434.

Bas-de-Cuir, « cette figure plus grande que la nature », la personification du rêve de Fenimore Cooper et le reflet de son âme poétique. Elle voit que c'est à travers les impressions de Natty que Cooper exprime le mieux son sentiment de la nature. Elle note que les paysages décrits directement par l'auteur ont un je ne sais quoi de froid et de restreint, tandis qu'ils prennent de la vivacité et de la chaleur lorsque Bas-de-Cuir donne voix à son extase tranquille. Le Chasseur est l'intermédiaire indispensable pour que le génie de Cooper se révèle dans son intensité lyrique.

Pas un critique qui n'avoue son admiration affectueuse pour Natty Bumppo. Selon Balzac, ce « sublime personnage », ce « magnifique hermaphrodite moral né de l'état sauvage et de la civilisation », vivra autant que vivront les littératures. Il est plus grandiose — encore la comparaison — que n'est aucune création de Scott, quoique Gurth avoisine l'homme de la forêt. Philarète Chasles voit dans Bas-de-Cuir, non pas le poète lyrique, amant de la nature, ni le partisan de l'homme rouge ; cet aspect de l'œuvre semble tout à fait inaperçu de lui. Il voit, au contraire, la race saxonne, froidement persévérante, industrielle, amoureuse du gain — ce qui n'est certainement pas caractéristique de Natty — forte sans être vive, sagace sans être frivole, féroce envers l'ennemi debout, clément envers l'ennemi vaincu, gardant toujours sa foi dans la puissance de l'homme, etc... Pour indiquer son estime de la faculté créatrice chez Cooper, Sainte-Beuve place Bas-de-Cuir au même rang que Panurge, Gil Blas et Clarisse. En 1840, Barthélemy-Santa accueille avec plaisir la réapparition de l'homme de la forêt, dont le charme rachète les défauts du récit. En 1845, dans un article intitulé : « Du roman actuel et de nos romanciers »¹, P. Limayrac déplore la décadence de Balzac, devenu à son avis un conteur diffus et embrouillé. « Dans *Les Paysans* y a-t-il un seul personnage qui soit réel, qui ne soit de pure fantaisie ? Y en a-t-il un seul qui ait le degré de vraisemblance nécessaire, et qui soit vrai dans son genre et son originalité, comme le Bas-de-Cuir de Cooper, pour citer quelqu'un ? » En effet, Natty Bumppo, encore plus que les Indiens, paraît avoir du succès auprès de la critique française.

On pourrait relever une foule d'observations diverses et toutes plus ou moins banales, au sujet des *Récits*, le plaisir et l'émotion qu'ils causent, leur « sensibilité retenue et profonde », la « vaste et paisible imagination de l'auteur », l'impuissance des imitateurs,

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1845.

etc... Peut-être ne sera-t-il pas superflu de citer l'appréciation de Loménie, qui, du reste, n'est pas le seul à faire des remarques de la sorte. Loménie déclare qu'on ne saurait trop louer, surtout à l'heure qu'il est, la parfaite moralité des romans de Fenimore Cooper. Il fait un éloge chaleureux du romancier et de son « précieux talent » d'écrire des romans honnêtes qu'on peut mettre dans toutes les mains. Il admire, avant tout, la manière « sobre, franche et honnête » d'aborder le mal, et la délicatesse extrême à mettre le bien en lumière, « réunion de qualités, dit Loménie, qui devient de plus en plus rare aujourd'hui. »

On ne voit pas beaucoup de différence dans le degré d'admiration manifestée par la critique française. S'il s'agissait de l'œuvre entière de Fenimore Cooper, on verrait le premier élan d'enthousiasme en 1821, date de la première édition de *L'Espion* ; et l'apparition des *Pionniers*, deux années après, excite un renouvellement de cette ardeur. *Le Pilote*, en 1824, est également admiré ; en 1826, *Le Dernier des Mohicans*, et en 1827 *La Prairie*, marquent la popularité de Fenimore Cooper à son comble. Après cette date, il y a une diminution dans la vogue de ses romans qui continue jusqu'en 1831, 1832 et 1833, lorsque les trois romans à thèse sont sévèrement critiqués, et l'on prétend même que la carrière de Cooper comme romancier est finie. Mais en 1840, *Le Lac Ontario* est accueilli avec joie, et les éloges au *Tueur de daims*, en 1841, quoique moins nombreux, sont chaleureux. Après la fin des *Récits* l'admiration diminue encore, malgré une ou deux appréciations de *Miles Wallingford*, de *Satanstoe* et des *Lions de Mer*. Des derniers romans on ne trouve aucune mention. La critique française, en somme, traite presque exclusivement de *L'Espion*, du *Pilote* et des *Récits de Bas-de-Cuir*, et encore ce sont les *Récits* qui intéressent le plus. Tandis que *Le Tueur de daims* semble moins familier au public français, *Le Dernier des Mohicans* garde sa prédilection, témoin le nombre extraordinaire de réimpressions qu'on en relève.

CHAPITRE IV

BAS-DE-CUIR ET LES ROMANCIERS FRANÇAIS

Admiration de Balzac pour Fenimore Cooper. — Enthousiasme pour les Indiens. — Allusions fréquentes dans la *Comédie humaine*. — *Le Héros ignoré*. — Analogies entre Chouans et Peaux-rouges. — Même manière de faire la guerre. — Influence de Scott sur Balzac. — Les descriptions de Balzac ne doivent rien à Fenimore Cooper. — Faits historiques de la guerre en Vendée. — Rapports avec les guerres indiennes en Amérique. — La hantise du Peau-rouge chez Balzac. — *Une Ténébreuse Affaire*. — La chasse à l'homme. — Michu, Corentin et Bas-de-Cuir. — Les *Mémoires* de Vidocq. — Vautrin. — Indiens et police secrète. — Le mot « sauvage » chez Balzac.

Imitation de Balzac par Alexandre Dumas père. — Ses lectures. — *Les Mohicans de Paris*, *Salvator*. — Souvenirs de Bas-de-Cuir. — Les Mohicans de *Salvator* et leurs méthodes. — Image de l'Indien. — Le mot « Mohican » chez Dumas père.

Gabriel Ferry voyageur et peintre de paysages. — Bois-Rosé. — Sa parenté avec Bas-de-Cuir. — Comanches et Apaches. — Éclat des descriptions chez Ferry. — Ferry emprunte à Fenimore Cooper le personnage nécessaire à l'intrigue.

Gustave Aimard feuilletoniste. — Médiocrité de son style. — Invraisemblance des récits. — Exploitation du succès de Fenimore Cooper. — Le parti pris chez Gustave Aimard. — Abus de termes locaux. — Personnages simples répliques de Bas-de-Cuir. — Absence du sentiment de la nature.

Bas-de-Cuir à l'Opéra. — Fortune du mot *dernier* dans les titres des romans. — Termes empruntés aux *Récits*. — Survivance du terme « Mohican ». — Bas-de-Cuir supplanté. — Progrès de la science. — Changement de goût chez la jeunesse. — Déclin du roman d'aventures. — Le Coureur de Bois. — Le pionnier anglo-saxon. — Disparition de l'Indien et du chasseur. — Le XIX^e et le XX^e siècle. — Adieu à Bas-de-Cuir.

L'admiration de Balzac pour Fenimore Cooper s'annonce ailleurs que dans la lettre sur *Le Lac Ontario*. Le romancier français mettait l'auteur des *Récits* au rang des grands hommes de son siècle. Dans une lettre à M^{me} Hanska ¹, il lui reproche d'avoir constaté qu'il n'y avait qu'un seul grand homme en « ce stupide siècle ». Les noms de maints personnages illustres viennent au bout de sa plume : Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Rossini, Dupuytren, l'un après l'autre, il les énumère pour persuader à sa « carissima » que son jugement est irréflecti. Puis d'autres hommes qui, selon

1. Aux Jardies, 15 nov. 1838.

Balzac, valent les talents de premier ordre ; la liste s'allonge. « Allons, vous êtes injuste, dit celui dont c'était une des qualités de reconnaître volontiers la valeur de son prochain, lord Byron et Walter Scott, Cooper sont de ce siècle ».

Le Lac Ontario paraît l'ouvrage préféré de Balzac. On doit à Léon Gozlan ¹ le piquant portrait du romancier qui entre un jour dans un café de la rue Royale, tenant sous le bras les volumes du *Lac Ontario* qui vient de paraître. « C'est beau, c'est grand, s'écrie Balzac, c'est d'un immense intérêt : il nous devait bien ce chef-d'œuvre après les deux ou trois rapsodies qu'il nous a données. Vous lirez cela, continue-t-il, je ne connais au monde que Walter Scott qui se soit élevé à cette grandeur et à cette sérénité de coloris. Si Cooper avait réussi dans la peinture des phénomènes de la nature, il aurait dit le dernier mot de notre art ». Trop ému pour se mettre à table, le romancier se promène de long en large dans le café, en riant, en louant Cooper, et en avalant deux par deux de petits pâtés de macaroni. Sa faim apaisée, il demande l'addition à la demoiselle du café, laquelle, pourtant, refuse tout paiement, et sur un ton qui n'admet pas de discussion. Quoiqu'un peu déconcerté, Balzac a une inspiration. Il donne à son admiratrice les volumes de Cooper, en lui disant : « Je n'ai jamais regretté, Mademoiselle, de ne pas en être l'auteur ». Le fait que Balzac et Fenimore Cooper ne se sont pas rencontrés semble étrange, à moins que l'on ne se rappelle la misère dans laquelle Balzac vivait au moment où Cooper était en France, combien loin était sa petite mansarde de la rue Lesdiguières des maisons que fréquentait l'Américain mondain et en pleine fortune. Cette raison paraît suffisante, sans qu'on en cherche une seconde dans l'allusion mordante de Jacques Collin au général Lafayette ². Il est possible que Balzac ignorait la présence de Cooper à Paris ; en tout cas il était destiné à l'admirer de loin.

Les descriptions de la vie vagabonde et libre de l'homme rouge avaient, en effet, saisi l'imagination de Balzac. L'existence fatigante, souvent pénible, qu'il menait, ses ennuis financiers, le travail acharné qui le tenait rivé devant sa table à écrire et brisait sa santé, toutes les complications d'une vie surmenée rendaient d'autant plus séduisantes les forêts lointaines, la galopade des

1. *Balzac intime*, pp. 45-49. Cette anecdote est déjà familière à tout lecteur de Balzac, cependant on ne saurait l'omettre ici.

2. Voir *Le Père Goriot*, p. 302.

chevaux sauvages dans la plaine, la fraîcheur de l'air, pur de l'odeur de juif crasseux. Il lisait et relisait les romans, se récréant de leur saine vigueur, jusqu'à ce qu'il lui vînt une sorte de nostalgie de cette indépendance hors de sa portée. Le 21 juillet 1830, il écrit de La Grenadière à Victor Ratier, pour lui raconter un voyage qu'il vient de faire en Bretagne. Il est encore sous le charme de cette contrée, sent une exaltation d'écolier qui fait l'école buissonnière. « En passant les plus riantes rives du monde, je sentis mes pensées grandir avec ce fleuve qui, près de la mer, devient immense. Oh ! mener une vie de Mohican ! courir sur les rochers, nager en mer, respirer en plein air le soleil ! Oh ! que j'ai conçu le sauvage ! oh ! que j'ai admirablement compris les corsaires², les aventuriers, les vies d'opposition, et là, je me disais : La vie, c'est du courage, de bonnes carabines, l'art de se diriger en pleine mer, et la haine de l'homme — de l'Anglais, par exemple. Oh ! trente gaillards qui s'entendraient... et mettraient bas les préjugés... Venez ici passer trois ou quatre jours ; nous aurons la liberté de deux Iroquois qui n'ont que la même case et le même gibier ». La même année encore, il écrit de Calvi à M^{me} Hanska : « Je viens de faire toute la Sardaigne, et j'ai vu des choses comme on en raconte chez des Hurons et de la Polynèse ».

Cette prédilection pour le Peau-rouge et ses mœurs nous mène naturellement à chercher à découvrir ses traces, pourvu qu'il y en ait, dans l'œuvre de Balzac. L'influence de Walter Scott sur Balzac et sur Fenimore Cooper est depuis longtemps établie. Il y a quelques rapports entre les œuvres de ces derniers. On trouve chez les critiques de la seconde moitié du dix-neuvième siècle quelques allusions qui suggèrent de tels rapprochements. Par exemple, en 1850, Gabriel Richard dit, à propos des débuts sérieux de Balzac, que les talents qu'affectionnait celui-ci étaient « le rêveur Scott et le mélancolique Cooper ». Ces deux écrivains lui avaient tracé la route qu'il devait parcourir, tout en suivant eux-mêmes « des sentiers plus timides »³. Cela veut sans doute dire que Balzac a réussi dans le genre historique, tout en l'exploitant à sa manière.

Le critique américain, M. Brander Matthews⁴ voit des rappro-

1. Directeur de la *Silhouette*, à Paris.

2. Un souvenir, peut-être du *Corsaire rouge* de F. Cooper, ou de celui de Byron (1814).

3. « Courrier de la Gironde », 17 et 18 décembre. *La Comédie humaine*, par Honoré de Balzac.

4. *Gateways to Literature*, (New York, 1912) pp. 253-254.

chements dans l'art descriptif des deux auteurs, et va jusqu'à dire que les descriptions détaillées que fait Cooper de mœurs et de coutumes, quand celles-ci sont vraiment caractéristiques et nécessaires, pour rapprocher les personnages au fond du tableau, ont servi de modèle à Balzac. M. A. Le Breton ¹ voit dans *La Comédie humaine* un clair reflet des *Récits de Bas-de-Cuir*. Dans *Les Chouans*, par exemple, les modèles qui ont servi Balzac sont *Waverly*, *Rob Roy* et *Le Dernier des Mohicans*, et cette influence n'a pas toujours été bonne, car les mœurs que décrit Fenimore Cooper sont trop exceptionnelles pour que l'imitation même inconsciente, ne rendît pas exagérés les caractères de Balzac. « Je crains, dit M. Le Breton, que les usuriers de Balzac, que ses avoués, ses banquiers, ses notaires, ne se ressentent un peu trop du séjour que son imagination avait fait dans la hutte de Bas-de-Cuir ou le wigwam de Chingachgook, et qu'il n'y ait dans *La Comédie humaine* trop de Mohicans en spencer ou de Hurons en redingote ».

Enfin, on lit dans une étude publiée par Alphonse Séché et Jules Bertaut qu'« il faut ne pas connaître les origines véritables du roman balzacien pour ignorer l'influence profonde que Fenimore Cooper, après Walter Scott, a exercée sur l'auteur de *La Comédie humaine* ». Balzac reconnaît bien des défauts à Cooper. « Cependant, dit l'auteur, ... le mépris profond qu'il ressent pour la vulgarité d'esprit de Fenimore Cooper ne saurait le rendre injuste envers les qualités qu'il lui reconnaît » ².

Partout, en effet, dans *La Comédie humaine* se trouvent des allusions au Peau-rouge. Celui-ci devient l'image familière à laquelle Balzac a constamment recours, un petit outil bien commode à retoucher son travail. Il n'importe que Mohican et Iroquois soient confondus dans l'esprit du romancier, ils ne lui en sont pas moins utiles dans le cas où Balzac veut faire une comparaison qui donne l'idée de la force, de la ruse ou de la cruauté.

Quand la femme-bourreau de *Pierrette* parvient à arracher à la malheureuse enfant ses précieux papiers, elle lui sourit, « comme un Iroquois sourit à son ennemi avant de le scalper » ³... Elle devient ingénieuse et pousse les raffinements de sa tyrannie jusqu'aux recherches les plus sauvages. Les Illinois, les Cherokees, les Mohicans auraient pu s'instruire avec elle, et la relation de ce martyr

1. *Origines du roman balzacien*. (Paris, 1905, in-16, pp. 82-38.)

2. *Au temps du romantisme*. (Paris 1909, in-18) pp. 238 et 239.

3. *Pierrette*, p. 468 (Œuvres complètes, éd. Houssiaux, Paris, 1874).



LAC OTSEGO

révèle à la douce aïeule de la petite-fille « des mondes de douleur, aussi loin de sa pensée qu'ont pu l'être les mœurs des races sauvages de celles des premiers voyageurs qui pénétrèrent dans les savanes de l'Amérique »¹. La cousine Bette découvre l'amour du jeune Polonais pour sa nièce, et devient, « en un moment, le Mohican dont les pièges sont inévitables, dont la dissimulation est impénétrable, dont la décision rapide est fondée sur la perfection inouïe des organes... La Haine et la Vengeance sans transition », etc...². De temps en temps un regard, « une expression pleine de sens, comme l'est la parole du sauvage » échappe au Médecin de campagne³. L'enfant maudit, rendu alerte par la terreur constante, « distinguait, semblable aux sauvages de l'Amérique, le pas de son père, savait écouter sa voix à des distances éloignées, et prédisait sa venue »⁴. Tantôt ce sont, non pas des hommes, mais des bêtes qui rappellent à Balzac le sauvage ; les trois chiens d'Élie Magus, qui n'aboyent jamais sont « sournois comme des Mohicans »⁵. Tantôt c'est un intérieur parisien qui évoque la tente de l'Indien, car le mobilier de Schmucke est « plus simple qu'un *wigwam* de Mohicans »⁶. Dans la boutique de l'antiquaire, Raphaël se laisse emporter par des sensations qu'évoquent les divers objets curieux qui s'y trouvent : « Il caressait un *tomahawk* d'Illinois, et sentait le scalpel d'un Cherokee qui lui enlevait la peau du crâne »⁷. Marius, le coiffeur dans les *Comédiens sans le savoir*, constate avec humour que le baron de Humboldt a su tirer parti du peu de cheveux que l'Amérique lui a laissé », car « la Science a ce rapport avec le sauvage qu'elle scalpe très bien son homme »⁸. Les allusions de cette sorte sont trop nombreuses pour qu'on les cite toutes. Dans l'œuvre entière de Balzac il n'y a qu'une seule allusion à Bas-de-Cuir, et la comparaison n'est pas flatteuse, car il s'agit de Gobseck. « S'il était content, il se frottait les mains en laissant échapper par les rides crevassées de son visage une fumée de gaieté, car il est impossible d'exprimer autrement une sensation comparable au rire à vide de Bas-de-Cuir »⁹.

1. *Pierrette*, p. 473.

2. *La Cousine Bette*, p. 95.

3. *Le Médecin de campagne*, p. 308.

4. *L'Enfant maudit*, p. 161.

5. *Le Cousin Pons*, p. 487.

6. *Une Filie d'Eve*, p. 28.

7. *La Peau de chagrin*, p. 15.

8. P. 167.

9. *Gobseck*, p. 278.

Dans *La Peau de chagrin*, une phrase d'Émile, « épris pour l'existence des contrebandiers et pour les émotions du *Corsaire rouge* ¹ » a de l'intérêt quand on voit, dans la liste citée par Spœlberch de Lovenjoul des ouvrages projetés, un roman intitulé *Le Corsaire algérien*, qui n'a jamais paru ². Un autre ouvrage destiné à l'oubli fut suggéré par *L'Espion* de Fenimore Cooper, et devait s'intituler *Le Héros ignoré*. Les *Lettres à l'étranger* du 16 novembre au 24 janvier 1844 témoignent de l'inspiration que Balzac a encore une fois trouvée chez Cooper. Après avoir bien étudié le texte de *L'Espion*, il se jette « à corps perdu » dans un drame où Frédéric Lemaître jouera le rôle principal. *Le Héros ignoré* aura pour base le rôle de Harvey Birch. « Il s'adapte à merveille, écrit Balzac, au talent de l'acteur, qui veut des métamorphoses, et il y a là matière à sentiments patriotiques qui manquent rarement leur effet sur le public » ³. Mais faute d'encouragement de la part de l'acteur, Balzac n'a pas terminé ce travail ⁴. Dans une conversation avec Gozlan ⁵, Balzac avoua que, dans son admiration pour les paysages de Fenimore Cooper, il aurait voulu consacrer dans *Le Lys dans la vallée* une part considérable au panthéisme naturel, faire des descriptions détaillées de forêts, sources, étoiles, et tout ce qu'il trouvait plaisant dans la nature. Il ne l'a pas fait, et pour une raison singulière ; c'est que les renseignements scientifiques lui manquaient. Faute de savoir « décrire avec précision ces tapis de verdure que j'aurais eu tant de bonheur à rendre brin à brin », il renonça à son projet, et peut-être aussi à tomber dans l'erreur esthétique déplorée par Philarète Chasles à propos des descriptions de Cooper ⁶.

Pourtant l'influence de celui-ci se révèle longtemps avant le projet du *Héros ignoré*. Presque en même temps que Balzac pense à son drame pour Lemaître, il corrige la deuxième édition de l'ouvrage qui marque son véritable début comme romancier, le premier auquel il ait voulu mettre son nom. Le 20 décembre 1843, il écrit de Passy à M^{me} Hanska : « J'ai corrigé *Les Chouans* pour une

1. *Peau de chagrin*, p. 34.

2. Voir Spœlberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, 2^e éd. (Paris, 1886), p. 334.

3. 22 nov. 1843.

4. Voir lettre à M^{me} H. en date du 24 janvier 1844. Le sujet de *L'Espion* avait déjà été traité, et une pièce par d'Epagny n'avait pas eu de succès.

5. *Balzac intime*, p. 47.

6. Voir ci-dessus, p. 143.

troisième édition. C'est décidément un magnifique poème. J'ai eu enfin le plaisir de lire mon ouvrage et de le juger. Il y a là tout Walter Scott et tout Cooper, plus une passion et un esprit qui n'est chez aucun d'eux... Le pays et la guerre y sont peints avec une perfection et un bonheur qui m'ont surpris. En somme, je suis content ».

Dans *Les Chouans*, surtout dans la première partie, il est clair que Balzac s'est souvenu de Fenimore Cooper quand il était en train de composer son premier roman historique. Chose amusante, Sainte-Beuve et R. du Pontavisse de Heussey ont fait, tous les deux, la même erreur, en faisant mention du *Dernier des Chouans*¹. Tel n'a jamais été le titre du roman, qui aurait dû, d'abord, s'intituler *Le Gars*, et qui a paru définitivement comme *Les Chouans*. La première édition, celle de 1829, s'intitule *Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*². Il faut y voir moins de Fenimore Cooper que de Chateaubriand, puisqu'un des premiers essais de Balzac, publié en 1823, trois ans avant l'apparition du *Dernier des Mohicans*, s'intitule *La Dernière Fée ou La Nouvelle Lampe Merveilleuse*³.

Sans doute la méthode de Balzac dans *Les Chouans* est celle de Scott, déjà imitée par Fenimore Cooper⁴, quoique, selon le joli mot de M. Brander Matthews, celui-ci « empruntât le métier monté par le romancier écossais, pour y tisser, pourtant, un travail teint à sa propre fantaisie »⁵. Le milieu est établi soigneusement, les traditions et les mœurs, les portraits sont exacts et détaillés au possible, et les personnages parlent le langage de leur condition et de leur pays, tout afin de « donner à cette histoire les couleurs vives auxquelles on met tant de prix aujourd'hui ». Chez les Chouans, le mélange déconcertant de férocité et d'ignorance, de dégradation

1. Voir R. du P. de Heussey, *Balzac en Bretagne. Cinq lettres inédites de l'auteur des Chouans*. (Rennes, 1885), p. 34 et Sainte-Beuve, *Port. Contemp.* 1834, vol. II, p. 338.

2. Grâce à la parfaite obligeance de M. Marcel Bouteron, conservateur de la collection Spœlberch de Lovenjoul, à Chantilly, j'ai pu consulter la première édition des *Chouans*. (Paris, 1829, 4 vol. in-16) et les préfaces inédites des *Chouans* et de la *Ténébreuse Affaire*, Coll. Lv., A. 13 f° 2, A. 268 f° 18, et A. 270 f° 122. Je lui dois aussi de précieuses références.

3. Voir Spœlberch de Lovenjoul, p. 315, genre de titre qu'affectionnait B. à juger, non seulement de *La Dernière Incarnation de Vautrin* (1847) mais des titres de certains chapitres dans d'autres romans, par ex. *Le Dernier Napoléon* (*La Peau de chagrin*, ch. I) et *Le Dernier mot d'Atala*, indication de plus du souvenir de Chateaubriand. (*Cousine Bette*, ch. CXXIX).

4. Voir L. Maigron, *Le roman historique à l'époque romantique* (Paris 1898), livre III, ch. III.

5. *Gateways to Literature* (New York, 1912) p. 260.

et de ruse, rappelle les Peaux-rouges plutôt que les rustiques serviteurs du Macgregor ou de Vich Ian Vohr. Les mœurs policées de la France du dix-huitième siècle sont inconnues aux habitants de « forêts primordiales, à travers lesquelles, dit Balzac, le génie de la civilisation moderne s'effraye de pénétrer »¹. Méfiant, le Breton se dresse instinctivement pour empêcher l'approche de l'étranger qui est, pour lui, l'envahisseur. Y a-t-il un écho des sentiments de Bas-de-Cuir, de la plainte du vieux Mohegan, dans le portrait de Galope-Chopine, le regard animé par « une teinte de fanatisme, qui pour un moment laissait éclater sur cette figure sauvage les vices de la civilisation »²? Un aspect des premières guerres dans l'Amérique septentrionale est rappelé par les incidents auxquels Balzac fait allusion en expliquant que la guerre des Chouans, une fois soulevée, devint tout simplement un prétexte de pillage, que l'esprit de leur entreprise ne s'animait d'aucune grandeur, et que « les Chouans sont restés comme un admirable exemple du danger de remuer les masses peu civilisées d'un pays »³. C'est du Fenimore Cooper presque mot à mot, à propos de la situation pénible de Montcalm vis-à-vis de ses alliés iroquois⁴.

La personnalité du Chouan a quelques analogies avec celle de l'Indien américain. Il est permis de croire que la fameuse scène où les Indiens découvrent la tortue tatouée sur le sein du Dernier des Mohicans était toute fraîche dans le souvenir de Balzac lorsqu'il fit apercevoir à Hulot et aux Bleus, sur la poitrine d'un Chouan blessé, « une espèce de tatouage de couleur bleuâtre qui représentait un cœur enflammé »⁵. Ce n'est pas le costume bizarre du brigand, son sarrau en toile grossière, ses sabots ferrés ni même les peaux de bique sur ses jambes qui rappellent la mise de l'homme rouge, autant que son air de sauvage mélancolie, qui devient, au besoin, stupide à faire croire à l'imbécillité. De même que le Peau-rouge, le Chouan se réfugie derrière un air de stupide niaiserie. Marche-à-Terre, interrogé par Hulot, et risquant à tout moment de recevoir un coup de baïonnette, joue son rôle de nigaud avec une perfection telle que les soldats républicains le comparent tour-à-tour, « à un des animaux qui brouaient les gras pâturages

1. *Les Chouans*, p. 14.

2. *Ibid.* p., 206.

3. *Ibid.* p., 15.

4. Voir *Le Dernier des Mohicans*, ch. XVII, p. 215.

5. Voir *Le Dernier des Mohicans*, ch. XXX, p. 393, et *Les Chouans*, p. 34.

de la vallée, aux sauvages de l'Amérique, ou à quelque naturel du Cap de Bonne-Espérance »¹. Uncas, attaché au poteau, n'est pas plus stoïque que ne l'est le Chouan, parvenu par stratagème dans les rangs mêmes des Bleus. Comme Mahtoree et Magua, les Chouans sont d'une férocité incroyable, d'une duplicité sans scrupules, mais, comme leurs semblables au delà de la mer, ils rachètent dans une mesure leurs défauts par leur courage et par la simplicité de leurs mœurs. Ils sont « plus pauvres de combinaisons intellectuelles que ne le sont les Mohicans et les Peaux-rouges de l'Amérique septentrionale, mais aussi grands, aussi rusés, aussi durs qu'eux »². La trahison, quelque noire qu'elle soit, est un moyen légitime dans une cause sacrée pour « des sauvages qui servent Dieu et le roi à la manière dont les Mohicans font la guerre »³.

Cette manière de guerroyer est presque identique chez les deux races. Leur théâtre de guerre préféré est la forêt dont ils font aussi leur cachot et leur forteresse. L'ennemi qui n'a pas l'habitude de ces régions, et qui a l'imprudence d'y pénétrer, se fatigue à chercher vainement la horde hostile, laquelle, embusquée tout près, attend le moment favorable pour tomber sur sa proie. Parfois il arrive que Chouans et Bleus se poursuivent vainement dans les broussailles, de même que dans la vallée de l'Hudson, les armées de Montcalm et de Webb se cherchaient et se fuyaient les unes les autres dans la forêt vierge. Hors des bois, Chouan et Indien emploient les mêmes stratagèmes : il est facile de trouver un abri assez large pour servir de couvert, et de là faire une sortie ou battre en retraite. Ainsi en 1800 on peut dire que la Bretagne devient une Amérique en miniature, malgré les différences de faune et de flore. « Les haies si fleuries de ces belles vallées cachaient alors d'invisibles agresseurs. Chaque champ était alors une forteresse, chaque arbre masquait un piège, chaque vieux tronc de saule gardait un stratagème »⁴. Quoique les Bleus se préparent à essayer une attaque, ils sont surpris quand même, lorsque tout-à-coup, plusieurs d'entre eux tombent, abattus par une décharge qui vient des bois. La forêt résonne avec d'horribles hurlements, effrayants comme les cris de guerre des Iroquois, et les Chouans font irruption,

1. *Les Chouans*, p. 12.

2. *Les Chouans*, p. 14.

3. *Les Chouans*, p. 15. Notons que dans le dernier manuscrit pour l'édition de la *Comédie humaine* (1844) on lit « à la manière dont les *Natchez* font la guerre ».

4. *Les Chouans*, p. 15.

« s'égaillent », chacun derrière son arbre, font un feu meurtrier, et disparaissent encore, avec la même rapidité stupéfiante ¹. Le même caractère furtif est dans toutes leurs manœuvres. Le Chercheur de pistes et ses protégés ², se rendant compte que le silence des bois contient des menaces, ont dû éprouver les mêmes sensations que Francine, qui, du château de la Vivetière, aperçoit, parmi les saules reflétés dans l'étang, une figure d'homme, puis d'autres, et alors la haie « invisiblement agitée. Puis, çà et là, dans les genêts et les hautes épines, plusieurs points lumineux brillèrent et se déplacèrent ». Ce sont les yeux méchants des Chouans, étincelants comme ceux dont Fenimore Cooper remarque l'éclat, chaque fois qu'il fait le portrait d'un Indien. Seule, dans la nuit, parmi les rochers de Saint-Sulpice, M^{lle} de Verneuil entend « de faibles bruits », puis un moment de clarté lui permet d'apercevoir, à quelques pas d'elle, « une longue file de hideuses figures qui s'agitaient comme les épis d'un champ et glissaient à la manière des fantômes » ³. Rappelons Mahtoree et ses Sioux qui vont visiter le camp du *Squatter* et qui se frayent un chemin à travers l'herbe « comme autant de serpents perfides qui se glissent sur leur proie » ⁴, et Cœur-dur qui parvient à deux pas du Trappeur et sa bande, et, collé à terre, écoute leur conversation ⁵. De même Marche-à-Terre, à la tête de sa bande, devant la maison de M^{lle} de Verneuil, dit à Pille-miche : « Glisse à ton ventre comme une anguille de haie ». Et les brigands se mettent à ramper et à glisser ainsi que le chef le recommande ⁶.

L'habile chef des Chouans est l'élève intelligent d'Œil-de-faucon. Son agilité de bête sauvage, ses vêtements en peau de bique, son pas traînant font illusion même à sa maîtresse qui croit n'avoir devant les yeux que « la peau fauve et noire d'un ours de taille moyenne » ⁷, et il y a plusieurs allusions à cette ressemblance plus ou moins voulue qui rappelle évidemment Œil-de-faucon et ses travestis. Dans l'étable du château, Marche-à-Terre se couche dans la paille en se ramassant de façon à passer facilement pour un gros chien de roulier, « tapi en rond, et qui dort, la gueule placée sur

1. *Les Chouans*, pp. 28 à 33.

2. Voir *Le Lac Ontario*, ch. IV, et *Les Chouans*, p. 129.

3. *Les Chouans*, p. 163.

4. *La Prairie*, ch. IV.

5. *La Prairie*, ch. XVII.

6. *Les Chouans*, p. 276.

7. *Les Chouans*, p. 65.

ses pattes »¹. Les conscrits bretons qui suivent les Bleus sont alertes comme les captifs de Magua, et examinent « à la dérobée les bois, les sentiers, et les rochers... de l'air avec lequel un chien mettant le nez au vent, essaie de subodorer le gibier »². Dans les bois autour du Horican, le cri du plongeon, le croassement d'un corbeau ou le sifflement d'un serpent annoncent l'arrivée prochaine de la Longue-Carabine. D'un bout à l'autre des forêts bretonnes retentit le cri du chat-huant, signal de ralliement des Gars ou des Chouans, qui empruntent leur sobriquet à l'oiseau dont ils imitent la plainte.

Si Marche-à-Terre et ses camarades sont sagaces et madrés, ils trouvent à qui parler dans le brave commandant et ses contre-chouans. Observateur comme Bas-de-Cuir, perspicace comme lui, Hulot a assez profité de son expérience en Vendée pour savoir se servir des méthodes des Chouans en combattant contre eux. La défaite du Gars et de ses hommes sur la côte de la Pélerine est prévue au moment où Hulot, jusqu'alors tranquille, remarque les épines, les brins de bois et de broussailles, les débris de feuilles accrochés au sarrau de Marche-à-Terre. Cet original vient de faire un long voyage à travers les halliers, et dans quel but ? Le vieux républicain l'observe et flaire une embuscade. Immédiatement il fait surveiller la route, expédie d'autres « éclaireurs » pour battre les bois. L'œil « noir et perçant » du commandant paraît sonder les profondeurs du bois ; il gravit les talus, parcourt leurs sommets, puis examine la route « à la manière des sauvages », en tâchant d'apercevoir les traces de l'ennemi. Pour apprendre de quelle force est celui-ci, on consulte le plateau d'où sont venus les coups de carabine, le sable a été remué « comme avec un rateau ». A la vue des feuilles enfouies dans la terre, on comprend que, pour laisser des traces aussi évidentes, un grand nombre d'hommes ont dû passer par là³. Chingachgook lui-même ne pourrait mieux faire. Lorsqu'un petit bruissement se fait entendre tout près, la petite bande des Bleus va à la poursuite, à travers les genêts, « en tâchant de ne pas agiter les touffes givrées », puis chacun se cache derrière un châtaignier pour tirer sur l'adversaire. Et Hulot, comme un Bas-de-Cuir français, mène ses soldats ingénus mais intrépides, et oublie son âge dans l'émotion de la chasse. Il « glisse silencieusement le long des haies... en jetant ses yeux fauves sur tous le

1. *Les Chouans*, p. 66.

2. *Les Chouans*, p. 4.

3. Voir *Les Chouans*, pp. 13, 19, 21, 27.

halliers, et prêtant, comme un chasseur, l'oreille au moindre bruit ¹. Avec Marche-à-Terre et les Chouans d'un côté, Hulot et Corentin, l'archi-espion républicain, de l'autre, les forces opposées sont à peu près égales. Peut-être le moment le plus critique de cette *guerrilla*, est-il celui où Corentin, debout sur la Promenade de Fougères, épie le brouillard pour le cas où quelque Chouan aurait l'imprudence de se montrer. Et déjà Marche-à-Terre et ses Iroquois bretons se préparent à fondre sur lui. Tellement fine est l'oreille de l'agent Fouché que le froissement d'un arbuste ou le bruit léger d'un caillou qui se déplace le mettra sur le qui-vive. Tandis que Marche-à-Terre voit dans l'obscurité ; ses sens ont acquis « la finesse de ceux des sauvages ». Il voit distinctement Corentin « comme un chien bien dressé, ajoute le romancier, peut-être l'avait-il senti » ².

Il semble y avoir un souvenir du poteau indien dans les supplices raffinés que les Chouans font subir à ceux qu'ils soupçonnent même d'une simple indiscretion. La scène dans le cachot de l'usurier, où Pille-Miche et ses amis « chauffent les pieds » au malheureux pour lui extorquer de l'or, rappelle les tortures que le Peau-rouge inflige à ses captifs ³. Surtout le plaisir des Chouans à entendre crier d'Orgemont fait penser à la joie de l'Iroquois qui parvient à tirer une plainte de sa victime. Mais ici la question d'influence, si influence il y a, se complique un peu. Souvenons-nous toujours que s'il y a, dans *Les Chouans*, « tout Cooper » il y a aussi « tout Scott ». D'Orgemont a un frère spirituel dans Isaac de York, qui, sous les voûtes souterraines de Torquillstone, recule devant Front-de-Bœuf et le roi Jean et leurs menaces de lui arracher ses dents, une à une, et *d'allumer le feu sous lui*, s'il refuse de leur livrer son trésor ⁴. Il est probable que dans le supplice de l'usurier français, il y a autant d'*Ivanhoë* que du *Dernier des Mohicans*. De même, l'exécution de Galope-Chopine peut se comparer, si l'on veut, à la mort du Roseau-qui-plie, aussi bien qu'à celle du traître Morris, aux mains des serviteurs du Macgregor ⁵. Mais vu l'évidence documentaire sur la guerre en Vendée, l'influence de n'importe quel auteur semble ici douteuse. Plus vraisemblables sont des analogies

1. P. 243.

2. P. 277.

3. P. 166 à 170.

4. *Ivanhoë*, ch. XXII.

5. *Rob Roy*, ch. XXXI et *Les Chouans*, pp. 256 à 258.

entre trois descriptions dramatiques, prises chacune d'un roman des trois auteurs dont il est question : la messe des Chouans, au fond des bois de Fougères, la réunion des *Covenanters*, dans les bois de Tillietudlem, et le concile des Hurons, dans les profondeurs de la forêt qui avoisine le lac Horican¹. Dans les trois scènes il y a le même décor sauvage et romantique, le même rassemblement d'êtres extraordinaires, pour ainsi dire des proscrits, le même fanatisme, les mêmes passions surexcitées par l'éloquence habile d'un orateur peu scrupuleux. L'abbé Gudin, Habbakuk Mucklewrath et Magua aiguillonnent, chacun à sa manière, leurs auditeurs, en parlant aux intérêts et aux passions, afin de les lancer sur le sentier de la guerre contre Républicains, *Churchmen* ou Mohicans. Tous, stimulés par la même foi religieuse, brandissent, soit leurs *tomahawks*, soit leurs carabines bénies par le prêtre, soit l'arme qu'ils désignent comme « l'épée du Seigneur et de Gédéon, « *the sword of the Lord and of Gideon* ».

Il est vrai que ces rapprochements pourraient paraître un peu factices, si les allusions à la vie des bois étaient moins fréquentes. Toutes les deux ou trois pages, pourtant, on est frappé par quelque comparaison qui sent le Peau-rouge et ses forêts. Peut-on ne pas penser à Fenimore Cooper, lorsqu'on lit que Mlle de Verneuil persuadée d'avoir le Gars sous sa main, « semblable à un sauvage d'Amérique... interrogeait les fibres du visage de son ennemi lié au poteau, et brandissait le casse-tête avec grâce »² ? Ou quand Francine, anxieuse, écoute et entend « un léger bruissement semblable à celui que peuvent produire les pas d'une bête fauve dans la forêt »³, n'est-il pas probable que la même pensée y est toujours ? La nostalgie d'une vie moins compliquée, d'un air plus pur, vibre dans la prière de Marie, qui suggère à son amant de s'en aller, tous deux, en Amérique, « y vivre loin d'un monde où tout est vanité »⁴. Et la même idée, celle de Bas-de-Cuir, est dans l'allusion aux verts côteaux de la Pélerine, « cette scène que la nature avait faite si ravissante et que l'homme rendait si terrible ».

On remarque aussi la répétition du mot *sauvage*, acquisition récente du vocabulaire de Balzac et dont il abuse. Francine fait

1. *Les Chouans*, pp. 201 à 206 ; *Old Mortality*, ch. XVIII ; *Le Dernier des Mohicans*, ch. XXVII.

2. *Les Chouans*, p. 114.

3. P. 129.

4. P. 247.

des reproches à Marche-à-Terre en espérant faire plier « l'énergie de ce sauvage » dont les regards, quand il contemple sa maîtresse sont « empreints d'une tendresse sauvage »¹. A la messe, les cris enthousiastes des Chouans, « ces hommes à demi sauvages » ont « quelque chose de sauvage et de guerrier »². Le mot « sauvage » devient presque le synonyme de « Chouans ». La figure du fils de Galope-Chopine exprime une « curiosité sauvage », quand il aperçoit la tête de son père clouée à la porte de la cabane³. Balzac se plaît à décrire le site « sauvage » de Saint-Sulpice⁴, les berges « sauvages »⁵ de l'étang de la Vinetière, etc... etc... Sans qu'on en fasse la moindre recherche, ce mot saute aux yeux plus de vingt fois dans relativement peu de pages. L'imagination de Balzac a transporté momentanément la forêt vierge et ses farouches habitants très près de l'Armorique française. Un indice de la pensée du romancier se trouve dans la préface de la première édition du *Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*. En parlant de ses Bretons, Balzac dit : « Beaucoup de personnes de goût et de petits-maîtres regretteront, sans doute, que l'auteur ne leur ait pas fait des Chouans et des soldats républicains costumés et parlant comme les sauvages de la tragédie d'*Alzire*⁶ ou de l'opéra-comique d'*Azémia*⁷ sont vêtus et s'expriment relativement aux vrais sauvages, mais il avait des problèmes plus sérieux à résoudre que celui de chercher à passer une robe à la Vérité. »

Quant aux descriptions de paysages, l'influence américaine nous paraît fort contestable. Malgré l'admiration de Balzac pour les paysages de Fenimore Cooper, il ne faut pas oublier la date de l'article où il se montre tellement fervent — 1841 — et que c'est l'avant-dernier des *Récits* qui l'a ému. Même à une époque où le genre descriptif était relativement nouveau, un génie comme Balzac n'a pas dû trouver difficile de faire de jolis tableaux, vu qu'il a pris la peine de faire le voyage en Bretagne pour observer le pays

1. P. 108.

2. P. 206.

3. P. 259.

4. P. 159.

5. P. 116.

6. Voltaire, *Alzire, ou les Américains*, représentée à Paris pour la première fois le 27 janvier 1736.

7. *Azémia ou les Sauvages*, d'abord intitulé *Le Nouveau Robinson*, parut le 2 mai 1787. 1^{re} repr. à l'Opéra, paroles de Chabeaussière, musique du chevalier Deleyrac.

des Gars. Selon l'étude précieuse de M. Maurice Serval¹, rien ne saurait être plus exact que les descriptions que Balzac a faites. Ses scrupules l'ont empêché, paraît-il, d'ajouter un certain détail pittoresque, parce qu'il n'existait plus depuis plusieurs années². Cependant, s'il a été redevable à un écrivain quelconque, il a pu s'inspirer d'autres peintres de la nature que Fenimore Cooper. Pour ne pas parler de Lamartine, de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, les descriptions que Scott a faites des régions sauvages des *Highlands* écossais ont très bien pu inspirer l'auteur des *Chouans*. Le « magicien du Nord » n'a-t-il pas avoué dans la préface de *Waverly*³ comme Cooper dans celle des *Pionniers*, que les paysages de son premier roman sont faits d'après ses souvenirs de jeunesse ? De là, peut-être, leur exactitude un peu verbeuse. Le manoir écossais, le village et le parc de Tully-Veolan⁴, ou encore le voyage au pays du Mac Ivor, le lac et les rochers de Glennaquoich⁵, le pays autour de Saint-Ruth⁶, et la description exquise, toute pleine de musique, de la forêt et de la chute d'eau de Dobslynn⁷ — voilà quelques paysages entre plusieurs qui ont pu inspirer Balzac, lequel faisait un compliment à Cooper en disant qu'il avait égalé Scott à cet égard.

Du reste une comparaison de textes révèle la supériorité de Balzac au point de vue de la technique. La description de Templeton⁸, pour n'en citer qu'une, est, à la manière de Fenimore Cooper, tellement embrouillée, que le lecteur perd, en la lisant, toute notion de forme. Quoique chaque détail semble clair, l'ensemble reste confus, faute de toute perspective. Quoi de plus net en revanche que l'image de la vallée de Couesnon peinte par Balzac, avec le caractère du pays — la vallée, le bassin, l'horizon monotueux, les champs entrecoupés de haies⁹ ? Après un premier coup

1. Introduction au *Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*, Paris, 1829.

2. *Autour d'un roman de Balzac* (Paris, 1921).

3. Datée d'Abbotsford, janv. 1, 1829.

4. Voir *Waverly* (1814) ch. VII, IX, etc.

5. *Waverly*, ch. XIX et XXII

6. *L'Antiquaire* (1816). La date de cet ouvrage, les descriptions et aussi la devise de la famille Cooper : *He that will to Cupar maun to cupar*, citée par le messager mystérieux, (ch. XLII) nous font croire que ce roman a dû frapper l'imagination du jeune Fenimore avant qu'il ait pensé à son premier ouvrage, et que les paysages que nous citons ont plus ou moins servi de modèle pour bien des descriptions dans l'œuvre de Cooper.

7. *Old Mortality* (1815), ch. XV et LIII.

8. *Les Pionniers*, ch. II.

9. *Les Chouans*, pp. 8 à 10.

d'œil, l'auteur analyse les effets merveilleux de lumière et de brume, puis l'effet moral de tant de beautés sur les spectateurs ; à leur douce mélancolie, il mêle la volupté des sons et des odeurs. Puis un trait final accuse davantage encore l'ensemble. Le tout fait un petit chef-d'œuvre. Nulle part Cooper n'atteint une concision aussi heureuse. Aussi je n'hésite pas à trouver dans ces paysages des *Chouans* moins de Fenimore Cooper que de Scott, et moins de Scott que de Balzac. Celui-ci a décrit ce qu'il a vu, et d'après sa propre méthode.

Il convient de remarquer, en dépit de ces réminiscences de Bas-de-Cuir, que Balzac aurait pu écrire son œuvre sans Fenimore Cooper. Plus d'un historien décrit le caractère physique de la Bretagne, les montagnes, les vallons et les gorges, le sol couvert de forêts, et coupé de champs enclos par des haies, qui « semblent former une forteresse avec mille chemins couverts, dont les soldats étrangers au local ignorent toutes les issues, tandis que les hommes du pays les connaissent, et peuvent, en quelque façon, paraître et disparaître à volonté ¹ ». Louis-Marie Thurreau ² insiste particulièrement sur le manque de grandes routes, et l'impossibilité de pénétrer dans la Bretagne autrement que par de mauvais chemins. Tellement étroits sont ces passages, qu'il n'y a pas moyen de tourner une charrette une fois qu'elle y est entrée. La difficulté d'y exécuter des manœuvres militaires est évidente, et c'est justement pour cette raison, explique Thurreau, que l'ennemi choisit les lisières de ces routes pour préparer ses embuscades. Sa tactique particulière est de ne se laisser jamais prévenir, mais d'attaquer quand et où il veut, sûr, ainsi, d'avoir l'avantage. La description que fait cet officier de l'attaque des Chouans est dramatique au point de plaire à n'importe quel romancier ; l'irruption terrible, presque toujours imprévue, l'offensive indisciplinée, mais non moins meurtrière pour cela, les tirailleurs sûrs de leur coup, qui savent tirer et charger leurs carabines tout en courant, et enfin les hurlements et les cris affreux qui achèvent d'épouvanter leur proie. Même si l'on remporte une victoire sur les Chouans, on en retire peu de fruit, car ils disparaissent avant qu'on puisse les atteindre. « Ils se dispersent, ils vous échappent, à travers champs, haies, bois, buissons,

1. P. V. I. de Bournisseaux, *Histoire des guerres de la Vendée et des Chouans*, (Paris, 1819), vol. III, p. 209.

2. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vendée*, (Paris, l'an III) Première partie, p. 32.

connaissant tous les sentiers, les faux-fuyants, les gorges, les défilés : sachant tous les obstacles qui s'opposeraient à leur fuite, et les moyens de les éviter. Tout officier général bien instruit, ajoute Thurreau formé par dix campagnes sur les frontières, se trouvera fort embarrassé en arrivant dans la Vendée pour y opérer avec succès »¹. Dans tous ces documents on trouve des comptes rendus d'attaques et d'embuscades dont n'importe lequel pourrait servir de modèle à l'incident du premier chapitre des *Chouans*. P. V. I. de Bournisseaux raconte un incident près de la forêt de Rennes, dans lequel les Gars furent dispersés²; Alph. de Beauchamp³ cite l'attaque de la forêt de Pertre, où est mort Jean Chouan, chef des brigands, etc... Balzac n'a eu que l'embarras du choix.

Certes, les Peaux-rouges de l'Amérique n'étaient pas plus féroces que ces « hordes errantes et vagabondes, pillant pour vivre, assassinant sur les routes, massacrant les patriotes... laissant partout où ils passent des traces de leur scélératesse et de leur barbarie »⁴. Pas un historien qui ne cite de nombreux exemples de leur cruauté, surtout pour les captifs. Ceux-ci furent mutilés, torturés, lentement égorgés, ou *brûlés à petit feu*. Voilà pour le souvenir du poteau indien. On retenait des traînards sous prétexte de les secourir, puis on les faisait mourir dans les supplices. M. Maurice Serval cite le cas de Pierre Chogon, Chouan soupçonné de trahison, en 1795, et mis à mort par deux de ses camarades qui lui coupèrent la gorge et le laissèrent râler pendant des heures. Balzac a représenté le caractère chouan comme il l'a trouvé dans les annales de la guerre. Sans doute, se souvient-il aussi des brigands qui infestaient, il y a cent ans, la France, exposant au feu les pieds de leurs victimes pour les contraindre à livrer leur argent⁵.

Et le détail le plus romanesque dans tout ce tableau de guerre et de barbarie — le sifflement de la chouette, qui accompagne, comme un *leit-motiv*, les cris sauvages et la détonation des carabines ? Le Mohican dans ses bois lointains, a-t-il été le seul à imiter les sons de la nature sauvage pour faire signe aux guerriers ennemis ?

1. Le même, pp. 35 à 38.

2. Vol. III, p. 1.

3. *Histoire de la guerre de Vendée... depuis 1792 jusqu'en 1815*. (Paris, 1820), vol. III, livre XVI.

4. P. V. I. de Bournisseaux, vol. III, VI^e partie, pp. 135-137.

5. Voir A. Vitu, *Les Chauffeurs du Nord. Souvenirs de l'an IV à l'an VI*. (Paris, 1845-1846), et les *Mémoires de Vidocq* (Paris, 1826-1830) vol. I, ch. V. Vidocq rencontre des chauffeurs dont l'un s'appelle *Chopine*.

Souvenons-nous des faux sauniers d'avant la Révolution et de leur guerre contre les fermiers généraux. « Ils joignaient toujours la ruse à l'audace, dit Lequinio, ils avaient des sentinelles, ils avaient des postes avancés, des mots d'ordre, des mots de ralliement, des signes indicatifs qui fissent connaître l'approche des ennemis, et propageassent cette connaissance à des distances éloignées »¹. C'est alors que, dans les profondeurs des forêts de Fougères, on entendait, la nuit, répété de distance en distance, le cri perçant du hibou ou chat-huant. Et le corps de contrebandiers, reconnaissant le signal, se préparait à combattre ou à se disperser, selon qu'il se trouvait en force. De là le sobriquet de *Chouan*, corruption de *chat-huant*, surnom qu'on a donné d'abord aux quatre frères Cottereau, fameux par leur témérité et leur astuce, et plus tard à tous les Royalistes qui se sont armés contre la République.

Enfin, lisons les souvenirs de Maxime du Camp qui nous présente un parent d'heureuse mémoire :²

« Mon oncle était un vieillard ou du moins me paraissait tel, c'était un homme d'infiniment d'esprit, d'une instruction étendue, railleur, d'humeur inégale, d'opinions légitimistes exaltées... Au temps de la révolution française il s'était jeté en Vendée, où il avait fait la guerre; il avait connu Cathelineau, Charrette, Stofflet, La Rochejacquelin et en parlait comme de héros... Il parlait avec admiration d'un paysan surnommé Bas-Maine, qui servait de guide et de chef à la petite bande dont il faisait partie. Il paraît que ce Bas-Maine était un homme extraordinaire, et ses hauts faits, racontés par mon oncle, me sont revenus plus tard à la mémoire, lorsque j'ai lu les aventures des batteurs d'estrade de Fenimore Cooper. Tout ce que le romancier américain dit de l'astuce, de la patience, de l'adresse, du soin pour dresser les embuscades, du courage des Peaux-rouges me rappelait les récits de mon oncle ».

A quelle conclusion faut-il en venir, vu les témoignages des historiens, aussi bien que les coïncidences dans les textes de Balzac et de Fenimore Cooper ? Il est clair que chez les habitants de deux pays également éloignés du monde civilisé et ayant à peu près le même caractère physique, on trouve des mœurs et des mentalités analogues. Le Mohican se couvre de peaux de daim, le Breton de

1. Lequinio de Kerblay, *Guerre de la Vendée et des Chouans*, (Paris, 1795), pp. 205 à 220.

2. *Souvenirs littéraires*, (Paris, 1882-1883, 2 vol. in-8°) ch. II, pp. 56-58.

peaux de chèvre, celui-là brandit son *tomahawk*, celui-ci se fie à sa carabine. Chacun fait la guerre à l'intrus selon la configuration du pays. L'Indien vise l'homme blanc de derrière un arbre, le Chouan guette le Bleu parmi les ajoncs. En Amérique, et dans la Vendée l'escarmouche est également subite et sanglante, et la guerre en général se signale par les plus horribles atrocités. Les analogies authentiques entre les Chouans et les Peaux-rouges sont trop nombreuses pour qu'on en cite la moitié. On trouve dans le rapport de Bournisseaux un personnage breton tellement dans le genre de Fenimore Cooper que l'on s'étonne un peu de ne pas le retrouver dans le roman de Balzac. C'est le médecin sorcier, avec ses incantations, ses enchantements, et ses herbes préparées, qui profite de la sotte crédulité du Vendéen en lui proposant de guérir ses maladies à prix de pièces d'or ¹. Il est probable même que l'incident du tatouage sur la poitrine du Chouan est aussi breton que les autres détails de couleur locale. Nous avons le témoignage de plus d'un savant français de l'universalité de cette coutume dans toutes les régions du monde. Elle est pratiquée surtout, paraît-il, chez les Français d'origine celtique ².

Au jour où, pour qu'un roman eût du succès, il n'avait qu'à être dans le genre de Walter Scott ³, Balzac, pressé d'argent, s'est mis à la recherche d'un sujet tiré de l'histoire de France. Il a choisi un épisode de la contre-révolution en Vendée. Il a étudié le théâtre des événements, il s'est documenté chez les paysans vendéens, et probablement à Paris. Quand, en 1828, il écrit au baron de Pommereuil que le sujet « n'exige aucune recherche », c'est sans doute qu'il a déjà feuilleté les rapports cités ci-dessus. Les mémoires de la guerre en Vendée ont dû être alors dans tous les cabinets de lecture. A Paris, Balzac aurait eu l'occasion d'écouter des témoins oculaires de ce qui s'était passé. Si, au moment où il écrivit *Les Chouans*, il n'avait pas lu un seul ouvrage de Fenimore Cooper, il est probable que son roman aurait été le même dans l'ensemble, moins les images empruntées au Nouveau Monde. Mais Balzac avait lu Cooper, et le souvenir des Mohicans et des Mengwe est demeuré avec lui pendant qu'il faisait le plan de son ouvrage. Est-ce ses connaissances historiques qui

1. *Histoire des guerres de la Vendée*, etc... vol. I, ch. XXI, p. 216.

2. Voir le Docteur E. Berchon, *Discours sur les origines et le but du tatouage*, (Bordeaux, 1886) ; Dr A. Lacassagne, *Les Tatouages*, (Paris, 1881).

3. Voir : *Un grand homme de province à Paris*, p. 344.

ont rappelé à Balzac les romans de Fenimore Cooper, ou est-ce son admiration des Mohicans qui a déterminé le choix du sujet ? Dans sa lettre au baron de Pommereuil, Balzac dit : « On m'a présenté, par le hasard ! le plus pur, un fait historique de 1798 qui a rapport à la guerre des Chouans et des Vendéens, lequel me fournit un ouvrage facile à exécuter »¹. Quelle fut la matière de ce « fait historique » ? Avait-il un rapport quelconque avec les exploits des Lenni Lenape ? C'est un renseignement que nous fournira peut-être un jour quelque savant Balzacien.

On voit que l'influence de Fenimore Cooper est, dans *Les Chouans*, moins importante qu'on ne croirait à première vue. Du moins, on ne peut pas accuser Balzac d'avoir emprunté à l'étranger ce qu'il avait déjà chez lui. Peut-être serait-il plus juste de dire que les romans de Fenimore Cooper ont donné à son illustre contemporain une vision plus claire du Vendéen et de ses coutumes qu'il n'aurait pas eue s'il n'avait suivi le Mohican sur le sentier de la guerre. Les images et les allusions, quelques termes repris des *Récits*, servent à rendre l'impression voulue plus vive, au moins pour le public qui a lu Fenimore Cooper. C'est un indice de la popularité de l'œuvre de Cooper en France que Balzac paraît persuadé que tout le monde la connaît. Aussi est-il tout à fait dans le caractère de Balzac de ne chercher aucunement à cacher sa petite dette envers le romancier qu'il admire tant. On va voir ailleurs dans son œuvre qu'il ne l'oublie pas.

Onze ans après *Les Chouans*, paraît l'une des scènes de la vie politique. Encore une fois il s'agit d'une révolte contre le gouvernement ; à la place des Royalistes bretons ce sont les Légitimistes qui forment un complot pour renverser le premier consul. Tandis que dans *Les Chouans* on voit opposées deux armées entières, les personnages d'*Une Ténébreuse Affaire*² sont moins nombreux. Une famille noble, soupçonnée de trahison, se trouve sous la surveillance de la police secrète. Dans son effort à se disculper et à sauver des parents conspirateurs cachés tout près dans la forêt, elle est secondée par un paysan, Michu. La véritable lutte est entre ce paysan et deux espions, Corentin et Peyrade, agents de Fouché.

A l'instant où la victoire semble se tourner vers les espions,

1. Lettre au général baron de Pommereuil, 1^{er} septembre 1828.

2. *Une Ténébreuse Affaire* parut dans le « Commerce » 14 janv. — 20 févr. 1841, et reparut en 3 vol. (Sonnerain) en 1843.

l'auteur coupe son récit pour expliquer l'idée qu'il a eue en choisissant son sujet. Il veut nous faire suivre *une chasse à l'homme*, « supérieure à l'autre chasse de toute la distance qui existe entre les hommes et les animaux ¹, puisque les moyens sont plus subtils, les récompenses plus considérables. Pour qui eût suivi les effets du flair moral de ces deux limiers (Corentin et l'abbé Gudin), à la piste de faits inconnus et cachés, dit Balzac, pour qui eût compris les mouvements d'agilité canine qui les portaient à travers le vrai par le rapide examen des probabilités, il y avait de quoi frémir » ². Les sensations du chasseur qui se précipite à travers bois sont fortes, mais bien moins raffinées que celles de l'espion qui traque son homme dans le dédale du monde civilisé. Du point de vue intellectuel la tâche de celui-ci est beaucoup plus difficile.

De même que Bas-de-Cuir aide ses amis blancs à échapper aux Iroquois sanguinaires, Michu protège ses maîtres contre les espions. Le dévouement et l'adresse sont les principales analogies entre les deux héros de roman. Ils évitent la société, tous deux, mais Bas-de-Cuir est solitaire par vocation, Michu par nécessité. L'habileté que Bas-de-Cuir et les Iroquois déploient dans la forêt américaine, Michu et les agents de police l'imitent dans la forêt de Noddesmes. Quatre jeunes aristocrates cachés dans leur propriété ancestrale, voilà le gibier que poursuivent Peyrade et Corentin. Plus habile qu'eux, Michu les détourne de la piste et leur arrache leur proie.

Le portrait de Michu prévient le lecteur du rôle qu'il va jouer dans ce drame campagnard, et rappelle un peu le chasseur des *Récits*. Il porte le costume d'un chasseur, soigne sa carabine, aime à faire preuve de son adresse, et caresse son chien Courant, lequel, de même que le fidèle Hector de Natty Bumppo, est son compagnon dévoué. Un indice des talents naturels au chasseur se révèle dans les oreilles, bien détachées de la tête, et mobiles « comme celles des bêtes sauvages, toujours sur le qui-vive ». Son air général a quelque chose de farouche et de fauve qui se signale surtout dans ses yeux jaunâtres, lumineux, fixes et « redoutables comme ceux d'un chat sauvage ». Son premier geste dénote la perspicacité de cet homme alerte à se rendre compte d'un danger ³.

Michu est secondé par son fils François, lequel est, comme le

1. P. 299.

2. P. 299.

3. Voir *Une Ténébreuse Affaire*, pp. 226 à 228.

fils de Chingachgook, « un rusé petit chien qui chasse de race », et par un paysan, Gothard, « caractère à demi sauvage ». Ce personnage cache une intelligence rare sous un air niais et exécute habilement les ordres de Michu, tout en faisant aux espions la comédie d'être un ignorant pleurnicheur. Comme dans *Les Chouans*, Balzac insiste sur cette marque habituelle aux paysans et aux Indiens. Violette, fermier astucieux, essaie, comme ses voisins rustiques, de cacher ses caleuls sous un air grave, « comme les Orientaux et les sauvages »¹. Même Laurence de Cinq-Cygne, héroïne du roman, a de particulier, avec un cœur d'homme et une intelligence extraordinaire, « un air de douceur presque stupide ». Un autre souvenir de l'impassabilité indienne est à noter dans les faces impénétrables de Corentin et de l'abbé Gudin. Chacun tient à garder son secret et à arracher celui de son adversaire implicite ; chacun sait au moindre signe — un mot, un regard, une inflexion même de la voix — pénétrer dans l'âme de l'autre, « de même que le sauvage devine ses ennemis à des indices invisibles à un Européen ». La source de cette comparaison est évidente².

La lutte entre Michu et les espions prend un aspect indien lors de l'apparition de deux hommes suspects. Malin et Grévin, arrivés sur les talons des agents de police. C'est alors que Michu, flairant un danger, les traque « à la manière des sauvages », et leur prépare une embuscade. Mais Malin a, lui aussi, l'oreille fine ; un petit bruit à proximité de lui ressemble curieusement à celui d'un fusil qu'on charge, et il se met promptement derrière un arbre. Dès ce moment la chasse devient émotionnante. On dresse des pièges que le gibier évite ; on emploie des ruses pour être trompé par des moyens plus subtils encore³.

Laurence de Cinq-Cygne, avertie par Michu, se sauve, lors de la perquisition des espions, par une brèche qui existe entre le château et les écuries. Cette brèche, est, du reste, décrite avec un soin minutieux qui rappelle, si l'on veut, Fenimore Cooper et les détails copieux qu'il fournit en expliquant une situation ou une manœuvre⁴. Le parc est cerné par un piquet de gendarmes qui écoutent et surveillent « les plus petits bruits et les moindres choses »⁵. Pour

1. *Une Ténébreuse Affaire*, p. 241.

2. P. 297.

3. P. 247 à 250.

4. P. 281 à 282.

5. P. 282.

savoir le temps qui leur reste pour s'échapper, Michu, « toujours à la manière des Indiens », se met par terre et calcule, l'oreille contre le sol, la distance qui sépare les gendarmes et les fugitifs ¹. Il prend soin de cacher sa piste, en faisant maints tours et détours, et coupe son propre chemin de façon à dérouter les poursuivants ². Le cachot dans la forêt, sa situation inaccessible, évoquent le souvenir de la caverne près de Glenn's Falls, où Œil-de-faucon conduit Heyward et les filles de Munro ³. Comme dans les *Mohicans* l'exposition des avantages pratiques précède la description des beautés naturelles et le soulagement de la réfugiée, doublement rassurée par son guide. Dans les deux romans, la première précaution que prend celui-ci est de cacher les chevaux qui pourraient les trahir ⁴.

Pendant ce temps Corentin, au château, fait preuve d'une sagacité qui égale celle de Michu. Il voit clair dans une fuite simulée « pour assurer une sortie au gibier » ⁵. Il ne perd pas de temps pour faire barrer le chemin par où Laurence s'est sauvée, car la terre y est humide, et le lendemain la trace d'un sabot de cheval met de nouveau les chasseurs sur la piste ⁶. Cet Iroquois de la police découvre par un moyen identique, mais trop tard, le cachot dans la forêt. Lorsque les espions envoient un gendarme au galop dans la nuit avec une dépêche qui assurera l'arrêt des conspirateurs, et que le fils de Michu le fait dégringoler de son cheval à l'aide d'une corde tendue en travers du chemin, c'est encore Corentin qui évente ce stratagème, comme le ferait Chingachgook ou Uncas. Il observe le terrain à l'endroit où le gendarme est tombé et ramasse enfin un bouton d'uniforme. A l'examen de l'habit où manque le bouton, et de la peau écorchée du gendarme, on devine la corde ⁷. Et ainsi de suite. La chasse est compliquée par les pièges moraux que dresse le formidable Corentin aux personnes qu'il surveille.

Comme dans *Les Chouans* des allusions aux Indiens et à la chasse sont fréquentes. Le caractère prédominant de la jeune comtesse de Cinq-Cygne est une *sauvagerie excessive* ⁸ ; le parfum *sauvage*

1. P. 282.

2. P. 284.

3. *Dernier des Mohicans*, ch. VI.

4. P. 285 à 287.

5. P. 292.

6. P. 292.

7. *Une Ténébreuse Affaire*, pp. 311-312.

8. P. 260.

des bois autour du cachot réveille dans l'âme des idées de liberté ¹. Michu se rend compte de la prévoyance de son feu maître en le mettant *sur la piste* de la cachette, ² etc...

Mais encore une fois il ne faut pas tout attribuer à l'influence américaine. L'image du chasseur et du gibier a bien pu se présenter à l'imagination française indépendamment de Bas-de-Cuir. Il est curieux de trouver, dans une publication de 1828, tout ce langage employé par Balzac, non seulement dans *Une Ténébreuse Affaire*, mais dans tous ses romans policiers. En 1828 paraissent les extraordinaires *Mémoires de Vidocq* ³, de matière fictive en partie, et d'auteur même incertain. Quoi qu'il en soit, ces volumes semblent avoir été précieux pour d'autres romanciers aussi bien que pour Balzac. On voit que le véritable Vidocq, ancien forçat, plus tard chef de la police de sûreté, était l'ami de Balzac et lui fournissait, de sa propre expérience, des renseignements et des anecdotes d'un romanesque exceptionnel ⁴. Là, dans le récit de ses aventures, on peut lire, avec maints incidents qui se retrouvent dans les romans policiers de Balzac, tout le langage de la chasse, *chasseurs, gibier, limiers, piste, dépister, battre les bois*, etc... Au milieu de ce curieux recueil on tombe sur un incident qui pourrait être enlevé directement d'*Une Ténébreuse Affaire*. Vidocq, évadé du bagne et poursuivi par des gendarmes, traverse le Var avec un camarade. Le jour on se glisse derrière les broussailles, la nuit on passe par la forêt. En route le guide s'inquiète, se baisse, et applique son oreille contre le sol ; et les évadés n'ont que le temps de s'écarter de la route, avant que la patrouille arrive ; celle-ci, soupçonnant la proximité de l'évadé, fait semblant de partir avant de battre les bois ⁵. Voilà qui sent un peu *Les Récits de Bas-de-Cuir*, pourtant l'histoire est d'origine toute française — à moins que ce ne soit Balzac qui, aux jours pénibles de ses premiers débuts ait rédigé les *Mémoires*, car l'ex-forçat admet dans le cours de son histoire qu'il n'a pu compléter ce travail tout seul. Mais il est toujours aussi raisonnable de croire que Balzac s'est inspiré de Vidocq que de penser que c'est lui qui a inséré des anecdotes et des termes

1. P. 287.

2. P. 288.

3. *Les Mémoires de Vidocq, ancien forçat, chef de la Police en sûreté, de 1809 à 1827*. (Paris, Tenon, 4 vol. in-8°).

4. Voir : L. Gozlan, *Balzac chez lui*, ch. IV, pp. 313-316. Voir aussi une lettre de Balzac à H. Castille, en date du 11 oct. 1846.

5. *Mémoires de Vidocq*, vol. 1, ch. XII, pp. 266-267,

nouveaux¹. Tout cela n'est pas pour nier qu'*Une Ténébreuse Affaire* ne laisse paraître par endroits le reflet du souvenir de Fenimore Cooper. Mais il semble que ce serait une erreur d'y voir plus qu'un reflet. Balzac a puisé à plus d'une source dans la préparation du drame qu'il place dans la forêt de l'Aube ; c'est justement parce que ses trouvailles ont des rapports entre elles qu'il ne faut pas reconnaître les unes à l'exclusion des autres.

De même, dans les autres romans d'espionnage et de crimes, *L'Histoire des Treize*, *Splendeur et Misère des Courtisanes*, *La Dernière Incarnation de Vautrin*², le sauvage féroce et rusé paraît, mais plutôt en qualité d'image, ce nous semble. Les allusions à sa nature et à sa mentalité abondent. Les nerfs de Carlos Herrera « ce sauvage personnage » ont atteint « à la solidité métallique des nerfs du sauvage ». Lucien dit à Esther qu'il est « au milieu du monde comme le sauvage au milieu des pièges d'une tribu ennemie »³. Dans la catégorie des termes à la mode que dresse Balzac dans ses *Essais d'histoire et de critique*, il aurait pu ajouter ce mot qu'il avait tant pris en affection. Même le baron de Nucingen ne veut pas amener Esther voir Lemaître dans *Richard D'Arlington*, sous prétexte que « C'esde ein Trame sofâche »⁴. Quant aux mille et une ruses qu'emploie Vautrin, elles viennent, avec le jargon des criminels, de chez Vidocq, car c'est lui Trompe-la-Mort, « la corruption, le bagne, le mal social dans toute son horreur », plus un souvenir d'Anthelme Collet⁵.

La *Caricature* du 13 décembre 1832, contient une petite notice de Balzac sur *Le Coucaratcha*, roman d'Eugène Sue,⁶ où il y a peut-être un vague souvenir de Fenimore Cooper. Ce que Balzac trouve de mieux chez Sue, c'est qu'il sait observer. Peut-on hasarder l'opinion que Balzac lui-même a appris à être observateur chez Cooper ? Est-ce que le mari de M^{me} de Maulincourt note

1. D'après Quérard les rédacteurs des deux premières éditions (Paris, Tenon, 1828-1829, 4 vol. in-8°, et Paris, Boullaud, 1830, 6 vol. in-8°) sont Émile Morice et Héritier de l'Ain. De Manne attribuée une troisième rédaction (Paris, H. Langlois, 1828-1829 ; 4 vol. in-8°) à Raban et à E. Marco-Saint Hilaire.

2. Paris, 1833 ; 1844 ; 1847.

3. *Splendeur et Misère des Courtisanes*, 1^{re} partie, p. 419.

4. P. 514, 2^e partie.

5. Voir les *Mémoires d'un Condamné* ou vie de Collet, écrite par lui-même, (Paris, 1837), aussi A. Ledrue, *Le Prototype du Vautrin de Balzac*, dans « La Province du Maine », mars-octobre 1922, janvier-février 1923.

6. Paris, 1832.

les gouttes d'eau sur le chapeau de sa femme ¹ parce que Bas-de-Cuir remarque que les feuilles du sumac sont rouges hors de saison ² ? Disons plutôt que le romancier français est né observateur et c'est là une des raisons pour lesquelles l'œuvre de Cooper lui a plu. Mais s'il avait eu besoin d'apprendre l'observation des détails à une école quelconque, les annales de la police secrète, fondée par Fouché en 1799, pourvoient copieusement à ses besoins. Qui plus que les agents français serait habile, alerte, sagace pour flairer et déjouer des tours ? Ils ont par nécessité appris à observer et à calculer, à ne manquer aucune indication, si minuscule qu'elle fût, sans avoir besoin d'aller s'asseoir aux pieds de Chingachgook et C¹^e. Les rapports entre agents et Indiens sont évidents, et Balzac a été prompt à les remarquer et à en profiter pour ajouter ici et là dans son récit une note pittoresque. Voici un exemple de sa méthode. Lydie Peyrade disparue, Corentin met en campagne tous ses collègues « à sa piste ». « Ainsi, dit l'auteur, la poésie de terreur que les stratagèmes des tribus ennemies en guerre répandent au sein des forêts de l'Amérique et dont a tant profité Cooper, s'attachait aux plus petits détails de la vie parisienne. Les passants, les boutiques, les fiacres, une personne debout à une fenêtre, tout offrait aux hommes-numéros à qui la défense de la vie du vieux Peyrade était confiée l'intérêt énorme que présentent dans les romans de Cooper un tronc d'arbre, une habitation de castors, un rocher, la peau d'un bison, un canot immobile, un feuillage à fleur d'eau » ³.

Certes, le roman policier de Balzac ne dérive pas de Fenimore Cooper. Mais dès le voyage en Bretagne, où Balzac a « conçu le sauvage, compris les vies d'opposition », il se peut que le sauvage et le forçat soient plus ou moins liés dans son imagination comme étant également ennemis de la société. Quand H. Castille dit que Trompe-la-Mort « marche dans la société à travers les lois, les embuscades de la police, les trahisons de ses complices, comme un sauvage du Nouveau Monde parmi les reptiles, les bêtes féroces et les peuplades ennemies » ⁴, il répète les paroles de Vautrin à Rastignac : « Paris, voyez-vous, est comme une forêt du Nouveau Monde, où s'agitent vingt espèces de peuplades sauvages, les Illinois, les Hurons, qui vivent du produit que donnent les diffé-

1. *Ferragus*, p. 56.

2. *Le Dernier des Mohicans*, ch. V.

3. *Splendeur et Misère des Courtisanes*, 2^e partie, p. 566.

4. « La Semaine », 4 oct. 1846.

rentes classes sociales »¹. Et encore chez le juge d'instruction Jacques Collin, démasqué, insiste sur la vie précaire du forçat libéré à qui il est interdit de vivre dans une certaine zone. Traqué sans cesse par la police, il doit enfin choisir entre la faim et le crime². Asie, aux « intonations illinoises »³, même le père Goriot, « cet Illinois de la farine, ce Huron de la halle aux blés »⁴ sont pareillement associés avec « cet homme qui ne fut plus un homme, mais le type de toute une nation de dégénérés, d'un peuple sauvage et logique, brutal et souple »⁵.

Mais lorsque H. Castille ajoute que Balzac a jeté sur Vautrin l'intérêt que Cooper répandit sur Bas-de-Cuir, il risque de confondre « l'homme dont le sang n'est pas croisé » avec le Peau-rouge. Celui-ci, seul, se fait légèrement sentir chez le Chouan breton et la « haute pègre » de Paris. Notons encore qu'à l'inverse de Cooper, Balzac ne montre aucune tendance à prendre parti soit pour le sauvage, soit pour le forçat. Dans la préface de la première édition de *Splendeur et Misère des Courtisanes*, le romancier exprime son opinion de cette attitude « dangereuse et anti-politique ». Il avoue avoir cherché « avec quel amour du vrai », le beau côté du caractère criminel, mais il n'approuve pas le métier. Pareillement pour Balzac le « bon sauvage » n'existe pas. Si Trompe-la-Mort se glorifie d'être l'élève de Jean-Jacques Rousseau⁶, c'est pour faire voir au lecteur que Balzac ne l'est pas. Le terme *sauvage*, comme il l'emploie, est un terme injurieux ; le sauvage a beau avoir de la grandeur, il n'en est pas moins un être dégradé, corrompu, sans scrupules. Du reste, Balzac ne sait pas distinguer, comme Fenimore Cooper, entre les tribus indiennes. De temps en temps il appelle ses sauvages français des « Mohicans », mais ses Mohicans sont tous des Iroquois. Des Lenni Lenape et de leur légende attendrissante, il n'y a pas trace dans la *Comédie humaine*. Ce sont la force, la ruse, l'intelligence, le sang-froid de l'homme rouge qui ont saisi l'imagination du romancier français, enrichi son œuvre d'une image puissante à laquelle il a souvent recours⁷.

1. *Le Père Goriot*, p. 391.

2. *Dernière Incarnation de Vautrin*, p. 118.

3. *Splendeur et Misère des Courtisanes*, 3^e partie, p. 9.

4. Préface de la 3^e édition du *Père Goriot*, 1^{er} mai, 1835.

5. *Le Père Goriot*, p. 463.

6. *Le Père Goriot*, p. 464. Un seul passage dans la *Comédie humaine* rappelle le panthéisme de Bas-de-Cuir, à savoir le dialogue qui termine *Une Passion dans le désert*.

7. Ce sujet va être approfondi dans une thèse en préparation pour la Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée.



Puisque Alexandre Dumas a été l'ami personnel de Balzac, on peut croire qu'il connaissait sa prédilection pour les Indiens de Fenimore Cooper ; qu'il l'avait entendu parler des rapports entre les sauvages d'outre-mer et ceux de Paris. L'auteur des *Trois Mousquetaires* avait lu, lui aussi, tous les romans de Cooper au fur et à mesure qu'ils avaient paru en France. Dans ses *Mémoires*¹, il raconte une conversation qu'il eût, en 1824, avec son ami Lassagne, à qui il avait confié son ambition d'être romancier. Lassagne lui conseille de lire et d'étudier les œuvres des trois romanciers contemporains qu'il considérait comme les plus grands, Goethe, Walter Scott et Fenimore Cooper. — « Goethe vous donnera la poésie, Walter Scott l'étude des caractères ; Cooper la mystérieuse grandeur des prairies, des forêts et des océans ; mais la passion, vous la chercherez inutilement chez eux » — « Ainsi, l'homme qui sera poète comme Goethe, qui sera observateur comme Walter Scott, descriptif comme Cooper, et passionné avec cela ? » — « Eh bien, cet homme-là sera à peu près complet ». Suivant les instructions de Lassagne, Dumas se met à lire, d'abord Walter Scott, puis Cooper, « avec ses grands bois, ses prairies immenses, ses océans infinis ; ses *Pionniers*, sa *Prairie*, son *Corsaire rouge*, trois chefs-d'œuvre de descriptions », dit-il, « où l'absence du fond est si bien dissimulée par la richesse de la forme qu'on traverse tout le roman en marchant, comme l'apôtre, sur un terrain toujours prêt à vous engloutir ; et où, cependant, l'on est soutenu, non point par la foi, mais par la poésie, de la première à la dernière page ».

En 1854, parut *Les Mohicans de Paris*², ouvrage dans lequel M. Brander Matthews affirme que Dumas a « franchement imité Cooper »³. Le titre, en effet, promet de certaines analogies. Pourtant rien ne pouvait, à la première lecture, paraître plus éloigné du genre de Fenimore Cooper que les neuf volumes que comprennent *Les Mohicans de Paris* et sa suite, *Salvator*⁴. Voici une longue série d'histoires compliquées et romanesques, l'une dépendant de l'autre, comme dans *Les Mille et une Nuits*. On se perd dans les nombreuses intrigues, où l'on trouve, pour en citer quelques-unes,

1. Bruxelles, 1852 à 1856, 29 vol. in-32.

2. Paris, Cadot, 9 vol. in-16.

3. *Gateways to Literature*, p. 275.

4. Paris, Cadot, 1859, 14 vol.

une héritière orpheline enlevée la veille de ses noces, et retrouvée par Salvator et « ses Mohicans » ; une conspiration de carbonari dont le récit nous transporte tantôt à la Cour de Vienne, tantôt dans les catacombes de Paris ; l'histoire de deux jeunes gens qui s'aiment, qui sont trahis, et qui se suicident ; l'histoire d'un comte d'origine douteuse qui épouse sa fille naturelle pour son argent ; les aventures et les conquêtes d'un corsaire français à la fin du dix-huitième siècle, etc... Les mêmes personnages principaux paraissent et reparaissent, chacun avec son affaire de cœur et son problème à résoudre, jusqu'à ce qu'on arrive à un dénouement heureux pour tout le monde. Salvator et ses amis n'ont rien de commun avec les simples héros de Fenimore Cooper. Ce sont des héros mystérieux, aux cheveux longs, aux mains « d'une blancheur aristocratique », qui ont tous les talents, parlent toutes les langues, et ajoutent à leur habileté d'athlète des airs de mélancolie langoureuse. Les héroïnes sont pour la plupart tragiques, ont une douleur secrète, se mettent des couronnes de cyprès, et s'évanouissent en chantant « Al pié d'al saule »¹.

Le but de cet ouvrage semble se révéler au début du premier récit : peindre la société française tout entière, « en embrassant toute une période historique »², c'est-à-dire la Restauration. Les mœurs représentées sont diverses ; on promène le lecteur dans de fort différentes classes de la société, on nous présente la nation française depuis le roi Charles X et le duc d'Orléans, La Fayette et Chateaubriand, jusqu'au bas monde, les ex-forçats et les criminels, avec, bien entendu, la police secrète. L'influence de Balzac et de son roman policier est visible. Il y a aussi un souvenir de Goethe (*Wilhelm Meister*), d'Eugène Sue, et enfin de Fenimore Cooper. Du reste, l'auteur ne fait aucun effort pour dissimuler ses emprunts, les allusions aux romans qui l'ont inspiré sont nombreuses et franches.

La conversation de jadis est évoquée dans un dialogue entre un jeune poète et Salvator, lorsque celui-ci parle de Lesage, de Scott et de Fenimore Cooper, « le peintre de mœurs, le peintre de caractères, et le peintre de la nature »³. Il y a deux allusions à la mort de Bas-de-Cuir. Une princesse russe se sent prête à mourir, et pourrait répondre à l'appel, « comme le trappeur des *Mohicans*

1. *Salvator*, vol. I, ch. XVI, pp. 118-121.

2. *Les Mohicans de Paris*, vol. I, ch. LXXIX, p. 272.

3. *Les Mohicans de Paris*, vol. I, ch. VIII, édition C. Lévy, 4 vol. in-16.

de Cooper : « Me voici, Seigneur ! que voulez-vous de moi ? »¹ Dans les descriptions de la mort du comte Herbel on voit encore une fois que le souvenir est un peu confus. Le vieillard regarde les larmes de son parent d'un œil plein d'ironie, de regret et de résignation, « Puis, se levant comme s'il était appelé par un chef militaire, « Présent », dit-il, comme le vieux *Mohican* de *La Prairie* »².

Il y a, peut-être, quelques rapports entre Bas-de-Cuir et le personnage de Salvator, comte déguisé, qui se met au service de la vertu en détresse, et qui accomplit des prodiges d'adresse et de courage. Mais ce sont ses deux serviteurs dévoués, un charbonnier et un charpentier, qui rappellent plutôt les *Récits*, et seulement parce que l'auteur les désigne constamment comme des *Mohicans*. Jean Taureau et Toussaint Louverture sont aux ordres de Salvator, l'accompagnent dans ses plus dangereuses expéditions, et exécutent ses ordres, sans toujours en saisir la raison. En dehors de leur force physique, ils n'ont rien de la souplesse ni de la sagacité de Uncas et de Chingachgook. Ils ont l'esprit lourd, la mentalité vulgaire, comme il sied à leur condition. Les trois personnages ensemble déjouent les desseins du chef de la police secrète, le Corentin de ce roman, et de sa bande d'ex-forçats, qui sont pour eux ce que les Mengwe sont pour les Fils de la Tortue. N'oublions pas Roland-Brézil chien Saint-Bernard, doué d'une intelligence aussi grande qu'in vraisemblable, et à côté de qui le Hector de Bas-de-Cuir n'est qu'un pauvre bichon. Entre autres exploits, on voit les « deux Mohicans » enlever le scélérat du drame³, prendre un agent de chantage⁴, et creuser un tunnel sous la Conciergerie jusqu'à l'autre côté de la Seine, afin de faciliter l'évasion d'un carbonaro condamné à mort⁵. Ils exciteraient une émeute, lors du passage de sa charrette, si le prisonnier n'était déjà mis en liberté⁶. Toutes les ruses, tous les manèges policiers reparaissent, avec des détails qui rappellent tantôt Vidocq, tantôt Fenimore Cooper. Par l'observation des indices minutieux, on arrive à des conclusions importantes. Les empreintes des pieds jouent un rôle considérable, et

1. *Salvator*, vol. V, ch. CXXXVII, p. 39.

2. *Salvator*, édit. C. Lévy, 5 vol. in-16, vol. V, ch. CLI ; p. 174.

3. *Salvator*, vol. II, ch. XXXV-XXXVI, pp. 27-52.

4. *Salvator*, vol. III, ch. XCVIII, pp. 223-230.

5. *Salvator*, vol. IV, ch. CVIII, p. 69.

Salvator, vol. IV, ch. CXXII, p. 161.

le moyen le plus sûr de vérifier l'approche d'un ennemi est toujours d'écouter ses pas, l'oreille contre terre¹. Une jeune fille enlevée n'oublie pas de laisser les indications nécessaires sur la route qu'elle a prise². Les allusions à la forêt vierge, à la piste, aux bêtes sauvages et aux Indiens deviennent ennuyeuses, tant il y en a. Dumas s'amuse à insister sur son image indienne quand il décrit le visage noir de Toussaint-Louverture, marbré de taches blanches, « phénomène causé par la sueur qui dégouttait de son front, et qui fit l'effet du visage tatoué d'un Indien »³ ; et ainsi de suite.

De même, un souvenir de la Longue-Carabine est évoqué par l'adresse merveilleuse de M. de Marande qui, accroupi par terre, envoie une balle dans le cœur de son adversaire tout en écrivant une lettre sur son genou⁴.

Dumas ne s'en tient pas à donner le sobriquet seulement aux naïfs lieutenants de Salvator. Il y a des figures qui s'expliquent moins facilement que celle-ci. Un gamin du peuple, amusant pour sa vivacité et son imprudence, est cité comme « cet autre petit Mohican du bon Dieu »⁵. Petrus Herbel, artiste et aristocrate, se désigne comme « ce Mohican de l'art que nous connaissons sous le nom de Petrus »⁶. Nous avons en vain essayé de vérifier une constatation du romancier à propos de certains saltimbanques baladins, qui « font partie de cette estimable classe que l'on appelait alors *Les Mohicans de Paris*, en l'honneur du beau roman de Cooper, qui venait de paraître »⁷. On dirait, par conséquent, que « Mohican » pour Alexandre Dumas, signifie une personne qui mène une existence pauvre, libre et gaie — un bohème. Puisque le mot « sauvage » s'employait plutôt dans un sens péjoratif, surtout depuis le roman policier de Balzac, il fallait trouver un terme qui présenterait le sauvage sous un jour plus agréable — le bon sauvage, en effet. Et quoi de plus plaisant que le nom « Mohican », déjà familier au public français ? Notons que Dumas a mieux apprécié le caractère des Lenni Lenape que Balzac, pour qui « Mohican » est un terme général pour tout Peau-rouge, quelque méchant

1. *Les Mohicans de Paris*, vol. IV, ch. CXXVII, p. 130, et ailleurs.

2. *Ibid.*, ch. CXXXV, p. 150.

3. *Salvator*, vol. II, ch. XXXVI, page 55.

4. *Salvator*, vol. IV, ch. CXXX, pp. 250-251.

5. *Les Mohicans de Paris*, vol. IV, ch. CXXVI, p. 99.

6. *Salvator*, vol. II, ch. LIV, p. 159.

7. *Les Mohicans de Paris*, vol. III, ch. CVII, p. 220.

qu'il soit. Dumas range ses Mohicans du côté de la société méritoire et opprimée pour l'aider à combattre la malhonnêteté sociale. Les emprunts qu'il a faits à Fenimore Cooper sont de peu d'importance, néanmoins l'esprit dévoué de Natty et des Mohicans se reflète distinctement dans son ouvrage ¹.

*
* *

Les Indiens et leurs mœurs paraissent ainsi vaguement reflétés dans le roman français avant 1845, cependant on cherchera en vain un personnage qui ressemble en quoi que ce soit à Natty Bumppo. Sur quelque cinq cents caractères que nous présente Balzac, il n'y en a pas un ayant la moindre analogie avec notre homme des bois. Tous sont essentiellement européens, sinon Français et casaniers. Il faut attendre jusqu'à 1853 pour trouver, dans l'œuvre de Gabriel Ferry ², un héros de roman qui soit cousin germain de Bas-de-Cuir.

La carrière littéraire de Ferry ne ressemble en rien à celle de Fenimore Cooper. Le Français homme d'affaires qu'était Ferry, n'écrivit que pendant les cinq dernières années de sa vie, dans ses rares moments de loisir, et ne se piquait point d'être littérateur ³. Néanmoins les deux auteurs ont ceci de commun qu'ils ont beaucoup voyagé et apprécié les beautés de la nature sauvage, en particulier celle de l'Amérique. Dans les deux cas les romans où sont décrits les spectacles de cette nature et les mœurs de ce pays romantique ont eu un succès instantané. *Le Coureur des Bois* eut, en très peu de temps, plus d'une douzaine d'éditions ; aussi a-t-il été traduit en allemand, en espagnol, en danois, et plusieurs fois en anglais ⁴.

Il était naturel que le héros de Ferry fût Français et non Anglais, que le type de *backwoodsman* anglo-saxon cédât la place au représentant de la race curieuse, aujourd'hui disparue, qui a joué un rôle tellement pittoresque dans l'histoire de la Nouvelle France

1. Un drame tiré d'un incident dans *Les Mohicans de Paris* fut joué à la Gaîté-Lyrique en juillet 1864. Quelques jours après la première représentation la censure arrêta net la pièce à cause de quelques allusions jugées trop libérales. A la suite d'une lettre d'Alexandre Dumas à Napoléon III, le 10 août 1864, la censure fut levée, et la pièce fut reprise le 20 août et eut « un très honorable succès ». Voir G. Ferry, *Les Dernières Années d'Alexandre Dumas* (Paris, 1883, in-16).

2. *Le Coureur des Bois* ou *Les Chercheurs d'or*. (Paris, Cadot, 1853, 7 vol. in-8°).

3. Louis de Bellemare, dit « Gabriel Ferry », né à Grenoble, 1809, mort en mer, 1851. Voir sa biographie par Marius Topin, dans la préface du *Coureur des Bois*.

4. Voir Topin, ch. I,

pendant l'Ancien Régime. Bois-Rosé, personnage principal du roman dont il est ici question, est un de ces Canadiens, chasseurs et marchands de pelleteries, qui ont préféré la liberté de la vie dans les grandes forêts à l'existence réglée des forts et à la surveillance ecclésiastique, et qui ont fini par adopter plus ou moins les mœurs des sauvages indigènes du Canada. Seulement, ce n'est pas sur les rives solitaires de l'Ottawa que le lecteur fait sa connaissance, mais dans les savanes du Mexique, sur lesquelles Bois-Rosé se campe un moment, avant de poursuivre la chasse.

Dans le cours des voyages de Gabriel Ferry eut lieu un incident qui a, sans doute, certains rapports avec son roman. En 1832, l'auteur traversait les bois mexicains avec un guide. Sur le point de faire halte, on fut surpris de trouver le terrain choisi occupé déjà par deux Canadiens, qui campaient autour de leur feu. Ceux-ci expliquèrent qu'ils poursuivaient une bande d'Apaches qui leur avaient enlevé des chevaux. Les quatre voyageurs ont passé un moment agréable ensemble, puis, après des serrements amicaux de mains, les deux Canadiens ont continué leur route ¹.

Le souvenir de cette rencontre est resté vivant chez Ferry : nous retrouvons en effet, dans *Le Coureur des Bois*, Bois-Rosé et Pepe, son camarade méridional, assis devant leur feu de camp, en train de déguster leur gibier rôti. Il est possible que le portrait du Canadien-Normand ait été fait d'après nature, pourtant le fait est que ce même portrait rappelle, par plus d'un trait, notre vieil ami Bas-de-Cuir ². Son habillement ressemble à celui de Natty ; son bonnet est en repard au lieu d'être en daim, mais il n'en porte pas moins de longues guêtres en cuir, et voilà le couteau de chasse, le sac en cuir pour les balles, la poudrière en corne de bœuf « soigneusement grattée », et enfin la longue carabine, sur laquelle Bois-Rosé s'appuie parfois, à la manière de Bas-de-Cuir. De même que celui-ci Bois-Rosé est de très haute taille et reproduit ses cheveux grisonnants et ses traits hâlés. Mais ce qui rappelle surtout Natty, et qui est, en effet, le trait sur lequel Cooper paraît ne pouvoir trop insister, c'est l'air de bonté naturelle et de mansuétude qui distingue le Canadien, air qui est, selon l'auteur, « conforme à la vigueur herculéenne de ses membres ». Ici et là, d'ailleurs, le choix d'un terme, ou un tour de phrase, fait croire que Gabriel Ferry a dû se souvenir des *Récits* et de leur héros.

1: Voir Topin, préface du *Coureur des Bois*.

2. *Le Coureur des Bois*, ch. XVII.

Il y a bien des ressemblances entre le portrait moral de Bas-de-Cuir et celui du Coureur des Bois. Bois-Rosé est, lui aussi, d'une simplicité parfaite, aussi a-t-il une tendance marquée à être moraliste, sentencieux même, par moments. Certains discours sur le devoir, la providence divine, la loi du *lynch*, rappellent tout à fait les petits sermons du *Tueur de daims*¹. Il est amusant de noter que Bois-Rosé, comme Bas-de-Cuir, a l'habitude de discourir aux moments où la situation demande son attention entière. Bois-Rosé n'a plus de patrie, l'océan et le désert ont remplacé son pays dans ses affections, car il a été matelot, et maintenant la forêt le console de n'être plus près de la mer. Chasseur nomade, les solitudes immenses des bois lui sont chères. Quand le sentiment du devoir semble exiger qu'il rentre vivre parmi les hommes civilisés, le sacrifice lui semblerait impossible, s'il n'espérait se construire une petite cabane au bord du désert, et de là, retourner comme Natty, de temps en temps, dans les régions sauvages dont il a la nostalgie inguérissable. Le sentiment de la nature est fort chez Bois-Rosé. Il tire ses comparaisons de la vie mystérieuse autour de lui : les ruisseaux, les feuilles, les arbres, l'étoile du Nord. Dans tous les aspects et toutes les formes de cette nature il voit la preuve et la manifestation de Dieu. L'Indien est son ami, il l'accepte avec ses qualités et ses défauts, et porte avec satisfaction le sobriquet de « l'Aigle des Montagnes ». Sa largeur d'idées excède celle de Natty, en ce qu'il devient, lui-même, scalpeur au besoin.

A la place des Mohicans et des Mengwe, Ferry nous fait voir les sympathiques Comanches et les Apaches maraudeurs, ennemis également des Faces-pâles et des Peaux-rouges. Le Gros-Serpent des Lenni Lenape trouve son pareil dans le Rayon-brûlant, guerrier comanche, qui se bat à côté de Bois-Rosé et de Pepe, ses amis dévoués, et donne sa vie pour la Fleur-du-désert, jeune *senorita* espagnole, quand celle-ci est enlevée par Sang-mêlé, métis scélérat, le Magua du roman. L'Oiseau-noir, le Loup-féroce, le Coursier-blanc-des-prairies et d'autres personnages indiens figurent dans toutes sortes d'aventures. Leurs dialogues et leurs discours, moins fréquents que dans *Les Récits de Bas-de-Cuir* ont une tournure poétique. Une allusion à la tribu des Pawnies suggère un souvenir de *La Prairie*, puisque leurs terrains de chasse sont un peu trop loin du Mexique pour qu'il y ait des rapports vraisemblables entre eux et les Comanches.

1. Cf. *Le Coureur des Bois*, vol. III, pp. 35, 37, 487, et ailleurs.

Les aventures du *Coureur des Bois* remplissent deux volumes in-octavo, chacun de plus de quatre cent cinquante pages. Les incidents sont fort nombreux et variés, mais il n'y a pas d'incohérence. L'auteur sait mieux que Fenimore Cooper composer un livre, nouer et démêler les fils d'une intrigue. Il sait aussi rendre une situation dramatique, tenir éveillée la curiosité du lecteur, l'émouvoir et l'amuser en même temps. Le récit de l'attaque des tigres dans la forêt mexicaine est un des meilleurs. On sait gré à Gabriel Ferry de sa modération dans l'emploi de termes locaux ; il y en a juste assez pour ajouter la nuance nécessaire de couleur locale. L'humour qui manque plus ou moins à Fenimore Cooper vient à propos et est naturel chez Ferry. Il y a, sans doute, un souvenir de *Gil-Blas* dans les descriptions de la justice comme elle se pratique en Espagne, le portrait de l'alcade grippe-sou, et d'autres.

Si l'on remarque quelques rapports entre les personnages de Ferry et ceux de Fenimore Cooper, il y a pourtant une différence marquée entre l'esprit des deux livres. Tandis que les *Récits* sont essentiellement américains et patriotiques de sentiments, *Le Coureur des Bois* est évidemment l'œuvre d'un observateur européen sans parti pris. Malgré les scènes et les personnages exotiques que décrit l'auteur avec tant de sympathie, le ton du roman de Ferry reste français. A l'égard de l'Amérique, Ferry est voyageur et non patriote ; on peut ajouter qu'au point de vue de son art, il est plutôt peintre que psychologue.

Est-ce la mentalité de l'auteur français qui est cause de la différence d'éclat entre ses tableaux et ceux de Fenimore Cooper ? Ou est-ce le fait que les paysages que décrit Ferry sont caractéristiques du Sud, où le coloris est plus vif, les contrastes plus frappants que dans les régions du Nord familières au puritain newyorkais qu'était le père spirituel de Natty ? Il se peut aussi que le style plus concis et plus rapide de Ferry compte pour quelque chose dans les impressions qu'il donne, lorsqu'il nous dépeint le village d'Elanchion ou une nuit dans la forêt mexicaine. Mais il semble plutôt que c'est par la façon de sentir que Gabriel Ferry diffère de Cooper¹. Auteur d'un roman aussi édifiant de ton que tout ouvrage de l'Américain, Ferry met dans ses descriptions, plus ou moins inconsciemment, un je ne sais quoi de chaud et de sensuel, qui rappelle des passages de Chateaubriand et qui est foncièrement étranger à tout ce que

1. Prologue du *Coureur des Bois*, vol. I, pp. 14-27.

Fenimore Cooper pourrait ou voudrait produire ¹. Moins nombreuses et moins longues que les descriptions de Cooper, celles de Ferry brillent sur les pages et, parfois, chantent une certaine musique.

« A la même heure où Tiburcio quittait l'hacienda, la forêt était ensevelie dans un profond silence, que troublait seule la voix sourde du torrent qui grondait entre ses berges.

« La lune éclairait vivement la forêt. Ses rayons jetaient sur le dais de sombre verdure, qui s'étendait à perte de vue, une nappe lumineuse, ondoyante comme les vagues de la mer, puis filtraient çà et là par les interstices des arbres. Ils frappaient de leurs lueurs bleuâtres l'écorce grise des palétuviers et des sumacs, éclairaient le tronc rugueux des lièges et le pâle feuillage des bois de fer.

« Mille fois brisées par le réseau des branches, ces lueurs tombaient mystérieusement sous les fourrés les plus épais. Les mousses vertes et jaunes renvoyaient des veloutés sur les larges feuilles d'arums dont les fleurs s'épalaient comme des coupes d'argent. Un feu, dont la lueur rouge contrastait avec la blanche lumière de lune, prêtait aux lianes pendantes et tordues l'apparence de torsades de métal sortant d'une fournaise. En opposition aux endroits éclairés par la flamme, les profondeurs lointaines de la forêt présentaient un aspect sombre et menaçant » ².

Le meilleur du roman ce sont décidément les descriptions ; on sent, en les lisant, que ce talent est naturel à l'auteur. N'a-t-il pas débuté par de simples impressions de voyages, liées, négligemment, par la plus légère des intrigues ? Celle du *Coureur des Bois*, habilement filée, laisse voir moins d'entrain que les passages harmonieux sur lesquels sa plume s'attarde. Quant à Bois-Rosé, il est difficile de ne pas voir en lui une simple réplique de Bas-de-Cuir, arrangée et modifiée selon la fantaisie de l'auteur, mais néanmoins une copie. Gabriel Ferry a fait de lui un personnage attachant, héros d'un roman récréatif qui plaît encore à la jeunesse française. La mort prématurée du romancier l'a empêché d'écrire la suite qu'il avait projetée. Un ami à qui il avait confié son intention s'est essayé dans ce genre, mais sans succès. *Les Dernières Aventures de Bois-Rosé*, ouvrage médiocre, mérite tout juste une mention ³.

1. Cf. le discours amoureux du jeune Tiburcio, vol. I, ch. XIII, tirade passionnée qui effaroucherait n'importe laquelle des héroïnes pudibondes de Fenimore Cooper.

2. *Le Coureur des Bois*, ch. XVII, vol. I, pp. 184-185.

3. Gabriel de Bellemare, *Les Dernières aventures de Bois-Rosé* (Paris, Hachette, 1899, in-8°).



Avec les romans de Gustave Aimard, le Bas-de-Cuir français passe définitivement dans la littérature de la jeunesse. Tandis que les ouvrages de Ferry et d'Alexandre Dumas pouvaient amuser des personnes d'âge mûr aussi bien que les jeunes gens, l'œuvre copieuse d'Aimard¹ est propre à distraire des gamins de douze à quatorze ans.

Gustave Aimard, journaliste rentré en France après des années de voyages dans le Nouveau Monde,² a produit une cinquantaine de roman-feuilletons qui, se ressemblant tous, ont l'air d'être faits à la machine. Il paraît, en effet, que l'auteur partageait l'habitude de certains feuilletonistes de faire imprimer les premiers chapitres de leurs romans, sans savoir de quelle façon se dénouerait l'intrigue. Il lui arrivait même de fournir à la fois à deux journaux français deux romans d'intrigue semblable. Ou encore, dans le cas où il manquait d'idées pour un nouveau roman, il reprenait tranquillement le sujet d'un ancien et passait le réchauffé à son éditeur³. Cette production abondante a probablement été rémunératrice, mais elle est dépourvue de toute valeur.

Pris à part, un chapitre d'Aimard semble généralement concis et clair ; considéré dans l'ensemble, le livre reste un peu incohérent. Mais le défaut principal est le style boursoufflé et criard, un style de mauvais journaliste d'alors, qui montre dans le choix des expressions autant de banalité que de mauvais goût. Un ennemi est toujours « implacable », une forêt « impénétrable » ; les vagues agitées à ses pieds et les cieux au-dessus de sa tête sont également « noirs comme l'encre ». Lorsque des termes lui manquent pour décrire une impression, ce qui semble arriver souvent, l'auteur se contente de nous affirmer que la dite impression est « impossible à s'imaginer ni à décrire », et passe, avec une insouciance enviable, à autre chose.

On ne peut remarquer aucune originalité dans son œuvre. Les

1. *Les Trappeurs de l'Arkansas*, Paris, 1858 ; *Le Chercheur de pistes*, Paris, 1858 ; *Les Fils de la Tortue*, Paris, 1863 ; *La Forêt vierge*, Paris, 1870 ; *Les Bois-brûlés*, Paris, 1875 ; *L'Aigle Noir des Dakotahs*, Paris, 1878, etc...

2. Aimard — Olivier Gloux, dit Aimard — 1818-1883, prit part à la tentative de Raousset-Bourbon dans la Sonora. En 1870, il organisa le corps des francs-tireurs de la presse qui se distingua à l'affaire du Bourget.

3. Voir l'article de Maurice Tourneux dans le *Grand Larousse*.

descriptions de paysages et de mœurs indiquent l'observation la plus superficielle des pays qu'Aimard a traversés. L'authenticité même de ces voyages semble un peu douteuse, vu certaines bévues de géographie et d'histoire, et le vague de plusieurs affirmations. Une préface non signée des *Trappeurs de l'Arkansas*¹ semble répondre à des questions peut-être un peu railleuses de la part des lecteurs. L'auteur, qui paraît bien être Gustave Aimard, en parlant de lui-même à la troisième personne, y décrit une vie vagabonde des plus extraordinaires, où la chasse aux jaguars alterne avec les tortures au poteau indien, l'esclavage chez les Patagons, et « les horreurs de la faim, de la soif et de la fièvre », selon que ce « chasseur intrépide... cet enfant perdu de la civilisation », devient *squatter*, trappeur, partisan, *gambusino* ou mineur. De temps en temps, dans le cours de ses récits, Gustave Aimard interrompt sa narration pour assurer le lecteur de la vérité de ce qu'il raconte, « si étrange et si incroyable qu'elle paraisse au premier abord »². On ne peut que se rappeler la manière plaisante dont Hans Anderson termine un de ses récits les plus drôles : « Quiconque ne croit pas cette histoire doit payer un *thaler* ». Il se peut aussi que Gustave Aimard ait été sa propre dupe. Cette œuvre annonce le déséquilibre du romancier qui mourut interné dans un asile.

Si médiocre soit-il, nous ne pouvons pas éviter de comparer ce polygraphe à Fenimore Cooper dont il a carrément exploité le succès. Intrigues, incidents, personnages, sentiments, Aimard a tout pris chez Cooper avec un sans-gêne qui lui épargne le reproche de plagiat, tellement l'imitation est déclarée. De fréquentes allusions, pas toujours aimables, du reste, à Fenimore Cooper et à son œuvre³ montrent qu'Aimard n'a aucune disposition à renier sa dette envers cet auteur. Seulement il tient à le surpasser, comme l'indique l'exagération dans certains détails. Si le Bas-de-Cuir de Fenimore Cooper arrive à abattre une panthère du premier coup, le Bas-de-Cuir d'Aimard tue six jaguars avec la même facilité ; là où Cooper met une page à décrire un costume indien, Aimard en met trois ; pour un terme local qu'emploie l'auteur des *Récits*, le journaliste français nous en sert une demi-douzaine. Les Mohicans et les Mengwe font preuve d'une adresse et d'une astuce extraordinaires. « Mais, n'en déplaie aux gens qui ont tant admiré

1. 1858.

2. Voir *Les Coupeurs de routes* et ailleurs.

3. Cf. *L'Éclairneur*, ch. XXVII et ailleurs.

la sagacité du jeune Uncas... les Indiens du Nord ne sont que des enfants lorsqu'on les compare avec les Moluchos qui, au reste, peuvent passer pour leurs maîtres sous tous les rapports », etc...¹ Au fur et à mesure qu'on lit, on arrive à croire que ces amplifications viennent moins d'une connaissance de l'Amérique que d'un désir de surenchère.

Tandis que Fenimore Cooper limite généralement le théâtre de ses romans à l'État de New York, Gustave Aimard étend son terrain de chasse depuis la Patagonie jusqu'au cercle arctique. Mais dans la plupart de ses romans l'action se passe au Mexique, où les personnages que Gabriel Ferry nous a déjà rendus familiers se retrouvent en foule : Apaches, *gambusinos*, *senoritas* et le reste. Aimard vise à introduire de l'histoire dans ses romans, quoique l'aspect sous lequel il présente ses soi-disant « faits historiques » ne soit ni intéressant ni vraisemblable. Son attitude est hostile à outrance envers les Anglo-Saxons, « ce peuple mobile et singulier, composé hétérogène de toutes les races que la misère ou les mauvais instincts ont, dans le principe, chassées d'Europe »². Des diatribes contre ce peuple, son caractère, ses mœurs, émaillent ses romans³. Un des principaux sosies de Bas-de-Cuir dit aimablement sous sa plume : « Je hais les Anglais et les Américains du Nord, qui sont, si c'est possible, plus mauvais encore que les John Bull »⁴. La rancune que garde Aimard contre Fenimore Cooper et ses « calomnies » à propos de l'incident du fort William-Henry⁵ explique probablement la façon dont le Français a mêlé à ses « faits » des détails de pure fantaisie. Quant à l'incident encore si discuté du fort William-Henry, Cooper, du moins, s'est basé sur un document authentique, celui de Jonathan Carver, témoin oculaire du massacre. Mais de quelle source Gustave Aimard tient-il le rôle odieux qu'il donne à Washington dans *Les Pieds-Fourchus*⁶ et sa version de la mort du Général Wolfe dont les véritables et tristes circonstances sont connues⁷ ? Plus étonnante encore est l'affirmation selon laquelle la bataille des Plaines d'Abraham, où

1. Voir *L'Éclaireur*, ch. XXVII.

2. *Le Chercheur de pistes*, ch. I, p. 20.

3. *Cœur-de-Panthère*, ch. XVIII, p. 159. *Balle-franche*, ch. X, p. 6, etc...

4. *Les Outlaws du Missouri*, ch. V, p. 142.

5. *Le Souriquet*, ch. VI, pp. 108-110.

6. *Les Pieds-Fourchus*, ch. I, p. 19.

7. Voir Beckles Wilson, *The Life and Letters of James Wolfe*. (London 1909) ; cf. *Le Souriquet*, ch. XIV.

la France a perdu sa colonie canadienne, fut une victoire française définitive ¹. Avec tout le respect dû au sentiment patriotique de l'écrivain français, on ne peut que regretter l'esprit de parti pris qui a fini par avoir un résultat exactement contraire à ce qu'il avait voulu.

Fenimore Cooper parle dans ses romans de trois ou quatre différentes tribus indiennes, et Gabriel Ferry se contente de nous présenter les seules races qu'il a connues de près, les Comanches et les Apaches. Gustave Aimard prétend à des connaissances plus étendues, de sorte que des noms fort divers et fantastiques encombrant le récit. Parmi les sobriquets de ses Indiens on en reconnaît deux ou trois, déjà rencontrés, non pas dans *Les Récits de Bas-de-Cuir*, mais dans *Satanstoe* et le *Wept of Wish-ton-Wish*. Les Mohicans et les Délaewares figurent par occasion parmi les autres personnages ². Gustave Aimard réintroduit l'ancienne légende du Déluge et de la Tortue, mais il nous raconte que cette tradition appartient à la tribu des Téhivels, descendants des Uncas. On voit qu'il n'y a chez lui aucun préjugé contre le métis, quand on lit qu'un nommé José, de caractère supérieur, est « un des types les plus accomplis de la belle race indienne croisée avec celles de l'Europe et de l'Afrique » ³ ! Le rôle de Chingachgook est joué par plusieurs guerriers dévoués, dont le moins ennuyeux est peut-être Mahchsi-Karedhè, ou le Tonnerre-noir, chef des Bisons-blancs, orgueil des Comanches, et terreur des tribus avoisinantes. Son portrait, long de plusieurs pages, et détaillé au delà même de la manière de Cooper, donne une bonne idée du style de Gustave Aimard. Le chef des Bisons-blancs, armé jusqu'aux dents et paré d'ornements sauvages les plus bizarres que l'auteur ait pu inventer, se présente au lecteur surpris, coiffé d'un *maheh-akoub-kachka*, ceint d'un *ichperakohn*, chaussé de *humpés* et culotté de *wonpanpihanehi* (« une pour chaque jambe », explique obligeamment le romancier). Autour de ses hanches il porte un *nokki*, sur ses épaules « la grande *mik-ikè* », et à son cou « un magnifique *matounknappi-noki* ». Tous ces accessoires pourtant n'empêchent pas l'agile Mahchsi-Karadkè de bondir au-dessus d'un buisson « avec l'agilité d'un daim », avant de lancer le cri du « *Walkon* ou petit oiseau » ⁴.

1. *Œil-de-Feu*, ch. IV, p. 99.

2. *Le Scalpeur des Ottawas* n'est autre chose qu'un faible pastiche du *Wept of Wish-ton-Wish*.

3. *Le Forestier*, ch. III, p. 88.

4. *L'Éclaireur*, ch. I, p. 17.

De même on retrouve Magua — un Magua fort nul — sous le nom de Natah-Outan, ou le Loup-gris, qui enlève le bétail des blancs aussi bien que leurs jeunes filles, prend des prisonniers blancs et les torture, et fait de longs discours au conseil de guerre de sa nation¹. Ce personnage est de la tribu des Apaches, les mauvais sujets de ces romans, bien qu'un Apache soit parfois capable de loyauté : ainsi Œil-de-feu² et la Panthère-bondissante³ augmentent la liste des nobles Indiens.

La fiancée de Hist-oh-Hist, enlevée par les Hurons, trouve des sœurs dans Églantine, l'amoureuse et timide fiancée de l'Aigle-volant, dans Fleur-de-liane, dans Rayon-de-soleil, et dans Rosée-du-soir⁴. A l'exemple de Rosée-de-juin du *Lac Ontario*, Rant-chai-wau-mé, beauté indienne, avertit son amie blanche des noirs desseins de son mari, et meurt de chagrin, lorsque celui-ci tombe victime de sa propre perfidie⁵. Et ainsi de suite. Quant aux mœurs et coutumes indiennes, Gustave Aimard n'apporte rien de neuf au roman exotique. Il y a de temps en temps un faible effort d'imiter le langage d'Uncas et de Cœur-dur ; une prière à « la grande Chemim-Autan, ou tortue sacrée »⁶, et un soi-disant chant de guerre délirant, prouvent que *Le Dernier des Mohicans* a été pour le romancier français une mine d'or. Les supplices au poteau, les sorcières qui plongent leurs griffes dans la chair des prisonniers et les piquent avec des éclats de sapins, les guerriers qui s'amuse à jeter leurs haches autour de leurs têtes — toutes ces choses sont depuis longtemps familières au lecteur des *Récits*⁷. Il y a mention des rites traditionnels quand une tribu indienne adopte un guerrier blanc : souvent on parle tout d'une haleine du Wahkondah, du Manitou, et du Maître de la Vie⁸. Enfin on peut dire qu'il n'y a pas une page où l'on ne trouve au moins un incident ou un détail emprunté à Cooper.

Il y a quelques vagues allusions aux Coras, Indiens inoffensifs, appartenant à la tribu de la Tortue, mais ailleurs ils sont repré-

1. *Balle-franche*, et ailleurs.

2. *Œil-de-feu*.

3. *Le Cœur de Pierre*.

4. Voir *Balle-franche*, *L'Éclaireur*, *Les Pirates des Prairies*, *Les Outlaws du Missouri* et ailleurs.

5. Voir *Le Lion du Désert*.

6. Voir *Les Francs-Tireurs*, ch. I, p. 24.

7. Voir *Le Cœur-Loyal*, ch. V, *Les Trappeurs de l'Arkansas*, etc...

8. Voir *Le Cœur-Loyal*, pp. 192-286, etc... ; le chapitre V est directement imité de *La Prairie*, ch. XXV.

sentés comme des êtres barbares, d'une cruauté atroce ¹. Gustave Aimard ne semble avoir de prédilection pour aucune tribu. Il plaint les hommes rouges en général, et intercale dans son récit un ou deux courts paragraphes au sujet de l'Indien et de ses torts ². Loin de regretter dans les Indiens de l'Amérique du Sud une race qui disparaît, l'auteur prédit, dans cent ans, le triomphe définitif des Moluchos, libérés enfin du joug des « républiques fantômes qui les entourent ». L'unité de ces races n'a jamais été rompue, leur civilisation, avancée avant l'arrivée de l'Espagnol, et enrichie par le contact avec celui-ci, se perfectionne rapidement ; tôt ou tard l'indigène l'emportera sur l'intrus ³.

Le Bas-de-Cuir de Gustave Aimard s'appelle tour à tour Balle-franche, Bon-affût, Michel Belhumeur, et le Cèdre-rouge ⁴, ou encore tout simplement Louis Morin, Peter Simpson, ou Kirk Weltermeyer ⁵. Dans la plupart des romans il y a un personnage de ce genre, quelquefois il y en a deux, et le vieux Bon-affût et le jeune Balle-franche partagent les honneurs d'une victoire sur les Apaches ou d'une chasse aux jaguars. Balle-franche (c'est le sobriquet sous lequel ce personnage se rencontre le plus souvent) est généralement Canadien, Coureur des bois ou *bois-brûlé*, et sa vie résume à peu près tous les incidents et les circonstances de celle de Natty Bumppo. Il est d'origine obscure, adopté par une tribu indienne, soldat, chasseur, enfin trappeur. Il préfère les bois à la ville, et après avoir, à plusieurs reprises, rendu d'importants services à ses amis, blancs et indiens, il s'en va, malgré leurs prières, terminer ses jours dans le désert. Il diffère de Bas-de-Cuir en ce qu'il a du sang indien ; c'est « un croisement des races rouge et blanche, chez lequel le type anglo-saxon et le type indien se marient » ⁶, théorie qui ferait horreur au « *man without a cross* » ⁷. Son portrait, que l'auteur se plaît à répéter, est invariablement le même : grande taille, yeux vifs, air de candeur, bonnet de fourrure, guêtres, gibernière, et carabine qu'il appelle « Nancy » ⁸.

1. Voir *Les Chercheurs de Pistes*.

2. Voir *L'Aigle Noir des Dakotahs*, ch. I *Les Coupeurs de Routes*, ch. I, etc...

3. *L'Éclaireur*, ch. XXVII, p. 391

4. Voir *L'Éclaireur*, *Balle-franche*, *Le Chercheur de Pistes*, *Le Souriquet*, *Les Pirates de la Prairie*, *Les Outlaws du Missouri*.

5. *La Belle Rivière*, *L'Aigle Noir des Dakotahs*, *Sacramento*, *Le Scalpeur des Ottawas*.

6. *Le Fort Duquesne*, ch. I, p. 12.

7. Voir *Le Dernier des Mohicans*.

8. *L'Éclaireur*, ch. I, *La Belle Rivière*, 2^e Partie, ch. I. *Le Chercheur de Pistes*, ch. XIII. *Les Outlaws du Missouri*, ch. IV, etc...

[illegible][illegible]

La Cour de Paris, t. II, p. 36-37 ; voir aussi : *La Couronne de France*, I, 20.

11. *Salmonella*, ca 1, *Salmonella*, 1.

2. *Examinations* On 3.8.22. In 1st session, On 1.

2. *Strophomena*, Fr. L.L., p. 144.

1. 1894 Dec 28, 1894, 35, 18.

2. Von der *Linnaea* *clavata*, 13. 46. -- *Linnaea*, 2. *Linnaea*, 11. 49.

1. 5. Kämpfe Der den Transmission, 3. 4. Der Prinzip der Verz. 2. 12. 1888.

No. 1. From the 1st March, 1899.

de paysages ; celles qu'on rencontre ne témoignent d'aucun sens pittoresque chez l'auteur, malgré sa prétention¹. Gustave Aimard n'est ni peintre de la nature ni psychologue ; de là le fait que ses Balle-franche et ses Bon-affût font encore plus pauvre figure que ses Uncas et ses Comanches de chromo. Cet auteur a pu emprunter la plupart de ses matériaux à un autre, il n'a pas toujours su s'en servir ; ce qu'il y a de meilleur en son modèle lui échappe complètement.

Malgré sa médiocrité, l'œuvre de Gustave Aimard reste un témoignage incontestable du succès de Fenimore Cooper en France, succès qui a, dans une grande mesure, garanti celui de son imitateur. Auteur facile, Gustave Aimard a inondé de ses volumes les cabinets de lecture et les bibliothèques de la jeunesse entre 1858 et 1870. Il serait difficile de savoir si ses Balle-franche et ses Cèdre-rouge ont rajeuni aux yeux de leurs lecteurs Bas-de-Cuir vieillissant, ou s'ils n'ont pas fini par rendre le personnage fastidieux. Quoi qu'il en soit, ils ont continué sa tradition.



Après l'œuvre de Gustave Aimard, on perd toute trace de Bas-de-Cuir dans le roman français. Les feuilletons qu'on trouve encore dans les kiosques, ou sur les quais, ayant pour sujet des aventures avec les Indiens, sont évidemment imités de Gustave Aimard, et du reste ils sont d'une médiocrité trop manifeste pour qu'on les prenne au sérieux². On a essayé d'arranger pour la scène certains épisodes des *Récits*. Dans la bibliothèque de l'Opéra, on relève le texte d'un ballet-pantomime en deux actes, *Les Mohicans*, arrangé par un nommé Guerra, et représenté à l'Académie Royale de Musique, le 5 juillet 1837. Cette pièce à intention comique ressemble à peine aux *Récits*. Parmi les personnages on trouve Œil-de-faucon, « vieux chasseur des frontières », un colonel anglais et sa fille Alice, son fiancé qu'on appelle « Arwed », et le maître de chant, qui paraît ici en qualité de maître de danse, et s'appelle « Jonathas ». Le rôle d'Œil-de-faucon se borne presque à regarder ses compagnons « en s'appuyant pensivement sur sa carabine ». Pourtant, au deuxième acte, il s'éveille assez pour s'affubler du

1. *L'Aigle Noir des Dakotahs*, VIII, 119, 125. *Les Pieds-jourchus*, V, et ailleurs.

2. Tels sont, par exemple, les romans de H. E. Chevalier, *La Tête plate*, *Le Pirate du Saint-Laurent*, *Les Nez-percés*, etc.

costume d'un Mohican, et pour déjouer, ainsi déguisé, les desseins de la tribu cannibale qui s'apprête à rôtir et à manger les prisonniers blancs. Jonathas est également utile, lorsqu'il charme les Mohicans affamés avec son violon. Malgré eux, les sauvages sont entraînés à la danse, et Mohicans et prisonniers tournent et sautent éperdument, jusqu'à ce que l'arrivée du colonel et des troupes anglaises sauve la situation et prive les Mohicans de leur déjeuner projeté. Tout le comique du ballet réside dans la poltronnerie de Jonathas et dans la terreur qu'il éprouve aux mains des cannibales, terreur parfaitement compréhensible, remarque Théophile Gautier, qui se montre sévère pour les défauts du décor et des costumes, aussi bien que pour le choix du sujet.

Un drame par Delacour et Moreau intitulé *Le Dernier des Mohicans*, et représenté avant 1859, semble aujourd'hui introuvable ¹. Le 31 mars 1866, a lieu, au Théâtre de la Gaîté, la première représentation de *Bas-de-Cuir*, drame en cinq actes et huit tableaux, par Xavier de Montépin et Jules Dornay. Selon le texte ², la scène se passe dans l'Amérique septentrionale, en 1765, sur les rives de l'Hudson. L'homme des bois est devenu Français, c'est un personnage verbeux, désabusé de son pays natal. On reconnaît de vieux amis, « Serpent-de-feu *alias* Mathori », huron scélérat, épris de la fille d'un *settler* français, Rayon-du-soir, son épouse abandonnée, Tibulle, joueur de flûte et maître de danse, Will Gibson, naturaliste, et Uncas, le Dernier des Mohicans, dont le rôle est insignifiant. Seul Chingachgook manque, pour la raison qu'il a été, paraît-il, scalpé par les Hurons. Il y a au quatrième tableau un ballet d'Ottawas et de Hurons qui dansent « en grinçant horriblement les dents ». Les caractères à intention comique diffèrent de ceux de Fenimore Cooper en ce qu'ils sont amusants, ainsi qu'une servante normande, gaillarde qui séduit son ravisseur huron avec un succulent pot-au-feu. Les incidents classiques se succèdent, attaques indiennes, enlèvements, tortures, chasses aux panthères, incendies dans la forêt, etc... *Bas-de-Cuir*, amoureux de la fille du *settler* — qui lui préfère un Français plus jeune — sauve celle-ci et ses parents de Mathori qu'il abat avec une balle de sa carabine : « Uncas, ton père est vengé ». Le rideau tombe enfin sur une danse de planteurs, de matelots français et de Peaux-rouges aux cris de « Vive la France ! »

1. Voir le catalogue de la Bibliothèque des auteurs dramatiques, 12, rue Henner.

2. Publié par la Librairie dramatique, Paris, 10, rue de la Bourse, 1866.

Le compte rendu de Duhamel dans l'*Entr'acte* du 2 avril 1866 témoigne du jeu intelligent des acteurs et de la magnificence de la mise-en-scène ; pourtant la pièce fut abandonnée le 21 mai suivant.

Le souvenir du fils de Chingachgook se reflète dans *Le Dernier des Mohicans*, comédie burlesque en un acte, représentée pour la première fois au Théâtre des Menus-Plaisirs, le 8 avril 1889. Un monsieur habillé pour un bal masqué dans une tête de Mohican entre par erreur chez une jolie veuve, liseuse enthousiaste de Fenimore Cooper. Pour expliquer sa présence il lui raconte qu'il est en effet le dernier des Mohicans, et connaît Bas-de-Cuir, « mon cousin germain par les femmes ».

La vogue des *Récits*, ne semble guère avoir laissé de traces dans le vocabulaire français. Des termes tels que « la danse du scalp », « le calumet de la paix » et « le sentier de la guerre » se retrouvent déjà chez Chateaubriand ; sans doute avaient-ils été importés en France par les premiers missionnaires. Lorsqu'on fait allusion aujourd'hui à quelque « grand Manitou » de la peinture ou de l'administration, l'honneur n'en revient pas tout entier à Bas-de-Cuir. Disons seulement que ces expressions, déjà courantes lors de l'arrivée de Bas-de-Cuir et de Chingachgook en France, ont profité auprès du public de la popularité de Natty et des Mohicans.

D'après les renseignements fournis par des amateurs des *Récits*, il y a eu une époque où l'on avait l'habitude de désigner toute hilarité contenue comme « le rire silencieux de Bas-de-Cuir », à peu près comme on dit « un sourire méphistophélique ». Mais la locution semble n'avoir duré que le temps où la vogue des *Récits* a été grande en France, et on ne l'entend plus, du moins sur les lèvres de la jeunesse contemporaine. Plus stable a été le crédit du terme « Mohican », qu'on emploie toujours dans le sens de « bohème » — personne de caractère plutôt sympathique, qui ne se laisse pas trop gêner par les entraves et les convenances sociales, mais s'en va son heureux chemin d'étudiant, de rapin ou de chansonnier¹. Notons qu'on a bien su distinguer entre le sens « Mohican » et celui « d'Apache », terme aujourd'hui plus connu que l'autre, et qu'on emploie dans le sens de paria méchant qui en veut à la société. Ce terme doit venir d'une autre source que les romans de

1. Voir M. Dominique Bonnaud, *Les Derniers Mohicans des Buttes Montmartre*, Les Annales, 1925. Je tiens ici à remercier M. Bonnaud de sa lettre aimable comme des renseignements qu'il a eu l'extrême obligeance de me fournir.

Fenimore Cooper, où il ne se trouve pas. Mohican et Apache restent en dehors de la société, et l'Apache parisien est le descendant moral d'une tribu fameuse pour sa cruauté. Le Mohican reste sympathique comme les Lenni Lenape, c'est un personnage aimable par sa simplicité, qui demande l'indulgence du mondain.

Le Dernier des Mohicans a eu, comme titre de roman, assez de succès pour que des romanciers français l'aient imité, bien que *Le Dernier Abencérage* partage cette popularité. On relève dans le *Journal de la Librairie* de Quérard des titres tels que *Le Dernier des Commis voyageurs*, (L. Reybaud, Paris, 1845) ; *Les Derniers Bretons*, (E. Souvestre, Paris, 1835-1837) ; *Les Derniers Paysans* (E. Souvestre, Paris, 1852) ; *Le Dernier Roi de Judée*, (Kastner, Paris, 1864) ; *Le Dernier Irlandais*, (E. Berthet, Paris, 1852) ; *Les Derniers des Romains* (Chouniski, Paris, 1902), etc...¹.

De nos jours, en Amérique comme en France, d'autres héros de roman ont succédé à Bas-de-Cuir dans l'amitié de la jeunesse, comme dans celle des grandes personnes. Les jeunes militaires de Mayne-Reid — le Gustave Aimard anglais — et de l'Américain Ellis ont détourné l'attention publique de Natty et de Chingachgook, leurs modèles. En France a paru un rival formidable de Bas-de-Cuir, dans le personnage de d'Artagnan, qui s'empara de la jeune imagination française et anglo-saxonne. Vers 1860 la vogue du roman historique commence à diminuer, sans doute parce que le genre se fatigue. Il est probable du reste qu'on le classe, comme les histoires indiennes, dans la littérature pour la jeunesse, un genre qui n'est bon qu'à apprendre aux enfants les faits historiques qu'ils ne se donneront pas la peine d'apprendre à l'école.

Mais le plus grand facteur dans le changement de goût parmi la jeunesse a sans doute été le progrès de la science et la fascination qu'elle exerce même sur les petits enfants. Le plein succès de Jules Verne montre que cet auteur répondait à un véritable besoin intellectuel, qui se manifeste de plus en plus fort depuis que les visions de l'auteur semblent s'être réalisées. L'intérêt que prenait autrefois la jeunesse aux détails techniques fournis par Fenimore Cooper venait de cette même curiosité de savoir comment les choses matérielles se construisent et se manient. L'enfant contemporain est plus positif que n'était celui d'il y a cinquante ans qui jouait aux Indiens et se disputait avec ses camarades le privilège

1. Cf. en Suède, *Le Dernier des Athéniens* par V. Rydberg (Stockholm, 1904) et en Angleterre, *Le Dernier des Barons*, par Bulwer Lytton, (London, 1843).

d'être Uncas, « souriant dédaigneusement sur la foule ». L'enfant de ce siècle a les yeux fixés sur son avion ou sa locomotive électrique, il écoute son radio, lit des livres de science pratique et fait preuve d'une intelligence qui paraît presque surnaturelle à ses aînés. Les Indiens sont relégués à l'arrière-plan avec les fées et les génies ; on n'y croit plus. Le plus mauvais augure possible pour le succès de Natty dans la jeune Amérique c'est qu'on trouve aujourd'hui les *Récits* parmi les livres de classe. Quand le jeune public néglige un livre au point qu'il est nécessaire de lui en faire une étude obligatoire, on peut dire que la vogue de cet ouvrage est finie. Oubliés pendant des années, les romans de Fenimore Cooper reprennent aujourd'hui de l'importance pour le littérateur américain. Celui-ci, pourtant, se contente plutôt de considérer leur place dans l'histoire de la littérature de son pays ; il ne se laisse séduire ni par les personnages, ni par leurs aventures. Il apprécie Cooper, il ne le goûte pas beaucoup.

En France on commence à connaître l'Amérique de plus près, et ce n'est plus le *wigwam* du Delaware, mais le gratte-ciel du *business-man*, qui se présente à l'imagination du jeune Français, qui songe, non pas à la chasse aux bisons, mais à l'accumulation de l'argent au pays du dollar. Du reste le rêve exotique s'étend sur d'autres pays que celui de Fenimore Cooper, depuis que Loti et son disciple, Claude Farrère, ont promené l'inquiétude française sur toutes les mers et tous les rivages. Il était naturel que dans les héros français, ceux de Gabriel Ferry, de Gustave Aimard, d'Alexandre Dumas et de Jules Verne aient pu supplanter Bas-de-Cuir. Mais un professeur français qui observe depuis longtemps les enfants ¹, suggère une autre raison de cette infidélité de la jeunesse. Cette personne remarque que les études sont devenues bien plus sérieuses qu'elles n'étaient il y a cinquante ans. La jeunesse française connaît mieux sa langue et par conséquent ne supporte plus les traductions, trop souvent lourdes et maladroites. Nous avons vu que la version de Defauconpret laisse à désirer au point de vue français. Même les adaptations ont passé de mode, et les *Récits* ne figurent plus dans les listes annuelles d'étrennes.

Selon M. Pierre Mac Orlan, les auteurs de romans d'aventures se seraient fait tort « en se spécialisant ² par une sorte de chasteté

1. Mlle M. L. Latzarus, professeur à l'École Primaire Supérieure à Nîmes.

2. Voir la Préface du *Petit Manuel du parfait aventurier*, (Paris, 1920, in-16), avant-propos.

incompréhensible en notre temps... La grivoiserie et la perversité étant, nul ne sait pourquoi, bannies du roman d'aventures, les adolescents préférèrent la lecture des romans d'amour à la manière nationale, c'est-à-dire compliqués d'adultère ou les ouvrages sur l'aviation — encore la note scientifique — qu'on peut laisser traîner dans toutes les mains ». S'il y a, malheureusement, de la vérité dans la constatation de M. Mac Orlan, espérons, du moins, que la raison qu'il donne n'est pas la seule ni la principale.

Jusqu'au début du *xix^e* siècle, les conditions en Amérique étaient particulièrement favorables aux vagabonds et aux insociables. Les conflits successifs qui agitaient le continent avaient naturellement des répercussions chez le colon qui reprenait difficilement la vie régulière des *settlements*. Il entrevoyait avec envie l'existence autonome de l'indigène et oubliait les inconvénients de la vie sauvage en contemplant les agréments. Du reste, le commerce de fourrures assurait des gains considérables à ceux qui avaient la hardiesse de l'entreprendre. Leurs bandes étaient augmentées par une classe moins respectable, sans doute, que celle des colons bourgeois. Des déserteurs des armées anglaise, française, espagnole ou hollandaise étaient contents d'échapper au métier où ils étaient souvent maltraités, et toujours mal payés, pour se cacher dans le profond refuge des bois. Guidés par les Indiens, avec qui ils partageaient leurs profits, ces hommes couraient la forêt, ne revenant que rarement en ville, et finissaient par abandonner tout à fait la vie civilisée.

Le type le plus pittoresque de cette espèce singulière n'habitait pas les colonies anglaises, mais les territoires français d'alentour : la Louisiane, la vallée du Mississipi et le Canada. Le « Coureur de Bois » canadien a joué un rôle important dans l'histoire de la Nouvelle-France, mais la réputation qu'il s'est acquise le sépare nettement du personnage idéal qu'est le Tueur de daims. Pendant l'Ancien Régime on considérait le Coureur de Bois ou « Bois-brûlé » comme un fléau, une menace au développement et aux mœurs de la colonie. Et, en effet, on comprend les inquiétudes des ecclésiastiques et de l'intendant, lorsque, dans une population de moins de dix mille âmes, huit cents partaient à la fois à la suite du sieur Duluth, lui-même aventurier et coureur par excellence. Ils abandonnaient quelquefois leur femme, leurs enfants et leur travail régulier pendant trois ou quatre ans, et ne revenaient que pour vendre leurs pelleteries au marché public et pour scandaliser les

Montréalais ou les Québécois par leurs débauches. Les édits contre les Coureurs de Bois devinrent de plus en plus sévères. Sous l'intendance de Duchesneau il était interdit, sous peine de mort, d'aller dans les bois sans permission spéciale. Toutes les mesures échouaient devant les avantages que s'assurait le proscrit, et les plaintes des intendants et des curés devenaient désespérées¹. Vers le sud du continent, les Coureurs de Bois étaient également mal vus. « Race exécrationnelle », dit Beltrami dans sa *Découverte des Sources du Mississipi et de la Rivière Sanglante*². On se rappellera que dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*³, les Coureurs de Bois déplaisaient à l'auteur. La seule personne d'importance qui semble éprouver de la sympathie pour cette espèce rebelle est Frontenac, qui pardonnait bien des défauts à l'audace. Il s'est rendu compte sans doute de l'utilité possible de tant de hardiesse en temps de guerre, et en effet, dans l'expédition contre Schenectady en 1690, et surtout à l'occasion de l'attaque de Phips, la même année, les Coureurs de Bois, commandés par le sieur de Sainte-Hélène, ont combattu, à la manière indienne, avec le plus grand courage, « en sautant et en s'esquivant dans les arbres et les buissons, et sur les rochers, dit Parkman. Même en train de se sauver, ils tiraient toujours, et faisaient plus de mal à l'ennemi qu'ils n'en recevaient de lui »⁴.

Cette race ne semble pas avoir eu sa pareille dans les colonies anglaises, quoique des cas individuels aient bien pu exister. Il n'est pas certain que le colon anglais avait autant que le chasseur français cette prédilection pour les bois. Dans une liste de chasseurs, dressée en 1812 pour une expédition sur la rivière Missouri, dans le but de prendre des pelleteries, on trouve, sur quarante noms, deux Anglais, un Hollandais, et trente-sept Français ; ce qui semble indiquer l'aptitude française pour ce métier. C'est un fait que l'Anglais a toujours eu souci de garder sa race intacte. Tandis que le Français s'associait volontiers avec la race rouge, au point d'épouser souvent une *squaw* huronne ou pottawattamie, l'Anglais ne le faisait guère. On voit qu'à cet égard Natty Bumppo est vrai. A part son horreur de la civilisation, Bas-de-Cuir est bien de la race des pionniers qui ont ouvert l'Ouest à la colonisation américaine.

1. Voir Parkman, *The Old Regime in Canada*, ch. XX, pp. 373-379.

2. Nouvelle Orléans, 1824, in-8°, lettre VII.

3. (Paris, 1899-1900). Tome I, pp. 393-394.

4. *Count Frontenac and New France under Louis XIV*, ch. IV, p. 73, XI, p. 219, et XIII, p. 284.

Aujourd'hui l'Indien a presque disparu. Il faut le chercher dans les réserves que l'administration de l'usurpateur lui concède, et où ses vagabondages sont nécessairement restreints. Vers le nord-ouest du Canada, on le retrouve encore, mais le guerrier superbe d'autrefois est à peine reconnaissable dans l'humble pêcheur ou le fabricant de paniers en osier qui offre sa marchandise au voyageur blanc ¹. Depuis plus de cent ans le Dernier des Mohicans a quitté les bords de l'Otsego pour les prairies célestes des chasseurs. Tout près de l'endroit où s'élevait jadis la demeure de Fenimore Cooper est un petit monticule, sous lequel sont enterrés des os indiens trouvés dans le voisinage. Au-dessus on lit l'épithaphe suivante :

« Homme blanc, salut !

« Nous, dont vous approchez les os, étions des Iroquois. Les vastes terrains qu'aujourd'hui vous possédez, étaient à nous. Des mains amies nous en ont rendu assez pour nous faire un tombeau » ².

Chingachgook et Uncas sont partis, et Bas-de-Cuir avec eux. Le type du chasseur que représentait le héros de Fenimore Cooper a disparu par la force des choses ; pourtant le philosophe, apôtre de la vie simple, existe toujours, et existera aussi longtemps qu'il y aura des forêts à explorer. Peut-être les découvertes de métaux précieux ont-elles détourné l'aventurier de la chasse au gibier. L'auteur se rappelle avoir fait, sur un paquebot de la côte pacifique, la connaissance d'un vieux mineur qui aurait pu être le frère d'élection de Natty, au point de vue du sentiment, du caractère et même du lyrisme. Comme Daniel Boone, il était né dans la Pensylvanie, et plus d'un terme pittoresque employé par Bas-de-Cuir revenait sur ses lèvres. Et à Shagway, plus d'un visiteur n'a-t-il pas eu le plaisir de savourer les truites préparées par « Burrough Creek Joe », ermite franco-canadien, dont le nom véritable était Joseph Beauchamp, et qui habitait encore, il y a huit ans, une cabane dans les bois alaskains ?

Le ^{xx}e siècle a commencé, comme le ^{xix}e, sous un cyclone. Il y a plus d'un rapport entre nos tribulations présentes et celles qui soufflèrent le mal du siècle. Mais le trouble semble aujourd'hui

1. Il y a pourtant une profonde différence entre l'Indien des réserves et l'Indien des bois tel qu'on le trouve encore. Voir S. E. White, *The Forest*, (New-York, 1903, in-16), p. 205.

2. *White Man, Greeting ! We, near whose bones you stand, were Iroquois. The wide land which now is yours was ours. Friendly hands have given back to us enough for a tomb.*

plus étendu et plus profond, puisque le cataclysme n'a épargné aucun pays. Quand on a, de près ou de loin, connu l'inquiétude du soldat canadien démobilisé, sa répugnance à reprendre les mœurs citadines et son travail régulier, on peut se demander s'il n'y a pas, en ce moment, toute une espèce de désenchantés qui cherchent, dans les bois américains, canadiens, australiens, la paix qu'une civilisation pervertie n'a pas su établir. Le prétendu progrès n'a pu encore détruire la forêt. Elle offre toujours son hospitalité rude, mais loyale, à ceux qui l'aiment et qui, en proie à l'inguérissable nostalgie, s'en vont y quérir l'apaisement.

* * *

Bas-de-Cuir s'en va, chassé définitivement par son ancien ennemi, la civilisation. La jeune France, comme la jeune Amérique, est aujourd'hui trop occupée et trop instruite pour s'arrêter à écouter ses histoires, pour s'émerveiller de son expérience rustique. L'homme des forêts est sorti de ses sapins, il y a un siècle, pour regretter l'ère qui finissait, annoncer celle qui commençait. Lui qui avait les livres en horreur a marqué une époque dans l'histoire de la littérature américaine. Il est venu en France prendre sa place parmi les héros romantiques, apporter son denier à la littérature française. Sa piste devient obscure, mais elle reste encore visible, témoin de l'étranger qui, dans ses pérégrinations, a fait halte à l'ombre de Notre-Dame, avant de regagner les temples feuillus de sa prédilection.

APPENDICE A.

LISTE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE L'ŒUVRE DE FENIMORE COOPER CLASSÉES DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE.

- 1823-1842 — *Œuvres complètes de James Fenimore Cooper, Américain*, traduites par A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, C. Gosselin, 19 vol. in-12.
- 1827-1850 — *Œuvres complètes de J. Fenimore Cooper*, traduction nouvelle, revue et corrigée par A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Charles Gosselin, Mame et Delaunay-Vallée, A. Sautelet et C^{ie}, 27 vol. in-12.
- 1835-1837 — *Œuvres de J. Fenimore Cooper*, traduction nouvelle par MM. A. LAROCHE et A. MONTÉMONT. Paris, Camuzeaux, Firmin-Didot 6 vol. in-8°. Cette édition ne comprend que les trois premiers *Récits* plus *Le Pilote*, *L'Espion* et *Le Corsaire rouge*.
- 1849-1855 — *Les romans de J. Fenimore Cooper*, traduction nouvelle par E. DE LA BEDOLLIÈRE. « Les Romans Populaires Illustrés ». Paris, Barba, 30 vol. in-8°, illustrés de vignettes par Bertall.
- 1887 — Bas-de-Cuir : Nouvelle édition des récits les plus intéressants de Fenimore Cooper : *Le Tueur de daims*, *Le Dernier des Mohicans*, *Les Pionniers*, *La Prairie*, *Dernières aventures de Bas-de-Cuir*, arrangée pour la jeunesse par A. DUBOIS. Paris, « Nouvelle librairie de la jeunesse », in-4°, 189 p. fig.
- 1890 — Méryem Cécyl, *Le Tueur de daims*, d'après Fenimore Cooper. Paris, Delagrave, in-8°, 219 p. fig.
- 1893 — Traduction nouvelle par R. C. : *Le Dernier des Mohicans*. Tours, A. Cattier, Gr. in-8°, 368 p.
- s. d. — Traduction des rédacteurs du journal : *Le Tueur de daims*. Paris, in-4°, 63 p. (Incomplet « Gazette des familles ». supplément).

APPENDICE B.

LISTE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DES RÉCITS DE BAS-DE-CUIR CLASSÉES DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE.

- 1844 — Traduction nouvelle de M. P. Louisy : *Les Pionniers, Le Dernier des Mohicans, La Prairie*. Paris, Firmin-Didot, Gr. in-8°. Faux-titres, gravures et titres ornés de vignettes.
- 1849 — Traduction nouvelle par Louis Barré : « Les Veillées littéraires illustrées ». Paris, Bry aîné : *Le Dernier des Mohicans*, in-4°, 80 p. fig. *La Prairie*, in-4°, 50 p.
- 1867 — Traduction nouvelle par Marie Guerrier de Haupt : « Bibliothèque du foyer ». *Le Tueur de daims, Le Lac Ontario, Le Dernier des Mohicans, Les Pionniers, La Prairie*. Paris, 44, rue de Babylone, 6 vol. in-16.
- 1868 — Traduction nouvelle par A. Chaillot : « Collection littéraire et amusante ». *Les Pionniers*. Avignon, Chaillot, in-8°.
- 1873-1876 — Traduction nouvelle par E. du Chatenet : Limoges, Ardent et Thibaut. *Œil-de-faucon (Tueur de daims)*, 1873, in-8°, 216 pages ; *La Prairie*, 1875, in-8°, 216 p. *Le Dernier des Mohicans*, 1876, in-8°, 240 p. *Le Lac Ontario*, 1876, in-8°, 240 p. *Les Pionniers*, 1876, in-8°, 240 p.
- 1881 — Traduction nouvelle par B. Cram : *La Prairie*, Limoges, Barbou, in-8°, 253 p.
- 1885-1886 — « Les Conteurs étrangers » adaptations et réductions à l'usage de la jeunesse par A. J. HUBERT. Tours, Mame, « Bibliothèque des familles ». *Le Dernier des Mohicans*, 1885, in-12, 396 p. fig. *La Prairie*, 1885, in-18 jésus, 319 p. fig. *Le Lac Ontario*, 1886, in-18 jésus, 24 grav. *Le Tueur de daims*, 1886, in-18 jésus, 293 p. fig.

APPENDICE C.

ÉDITIONS FRANÇAISES D'ŒUVRES COMPLÈTES DE FENIMORE COOPER.

- 1823-1842 — *Œuvres complètes de M. James Fenimore Cooper, Américain*. Traduction par A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, C. Gosselin, 19 vol. in-12.
- 1827-1829 — *Œuvres complètes de J. Fenimore Cooper*. Traduction nouvelle d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Mame et Delaunay-Vallée, C. Gosselin, A. Sautelet et C^{ie}, 27 vol. in-12.
- 1827-1850 — *Œuvres complètes de J. Fenimore Cooper*. Paris, Charles Gosselin, Mame et Delaunay-Vallée, A. Sautelet et C^{ie}, 27 vol. in-18. (Le prospectus enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 16 juin 1827, n'annonce que 24 vol. publiés par livraison de 3 vol., l'édition complète en comporte 27).
- 1825-1846 — *Works of James Fenimore Cooper*. Paris, Galignani, 23 vol. in-8° (*Le Dernier des Mohicans* et *Lionel Lincoln*, in-12).
- 1835-1837 — *Œuvres de Fenimore Cooper*. Traduction nouvelle par MM. B. LAROCHE et A. MONTÉMONT. Paris, Firmin-Didot, 6 vol. in-8° (*Les Pionniers*, *Le Dernier des Mohicans*, *La Prairie*, *L'Espion*, *Le Pilote*, *Le Corsaire rouge*).
- 1835-1839 — *Œuvres de Fenimore Cooper*, traduites par A. J. B. DEFAUCONPRET, avec des notes. Paris, Furne, Charles Gosselin, Perrotin, 14 vol. in-8°, pl. titres gravés.
- 1836-1852 — *Œuvres de Fenimore Cooper*, traduites par A. J. B. DEFAUCONPRET, avec des notes. Paris, Furnes, Charles Gosselin, Perrotin et Pagnerre, 30 vol. in-8°, 82 vignettes d'après les dessins de MM. A. et T. Johannot.
- 1849-1855 — *Œuvres de J. Fenimore Cooper*, traduites par E. G. DE LA BEDOLLIÈRE. « Les Romans Populaires Illustrés ». Paris, Barba, 30 vol. in-8°. Édition illustrée de vignettes par Bertall.

- 1831-1849 — *Works of J. F. Cooper*. Paris, Baudry, 21 vol. in-8°. *Collection of ancient and modern British authors.*
- 1852-1882 — *Œuvres de J. Fenimore Cooper*, traduites par A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Furne (Furne, Perrotin, Pagnerre, Furne, Jouvét, Garnier frères) 30 vol. in-8°, pl.
- 1858-1862 — Réédition de la même. Paris, Furne, 30 vol. in-8°, avec 90 gravures.
- 1859-1862 — *Nouvelle édition illustrée*. Paris, Furne, 30 vol. in-8°, avec 30 gravures.
- 1862 — *Nouvelle édition*. Paris, Furne, 30 vol. in-12, ornée de 84 vignettes.
- 1862-1866 — Réédition de la même. Paris, Furne, 28 vol. in-8°.
- 1867-1870 — Réédition.* Furne, Jouvét et C^{ie}, Pagnerre, Garnier frères, 30 vol. in-8°.
- 1872-1876 — Réédition de la même. Furne, Jouvét et C^{ie}, Garnier frères, 30 vol. in-8°.
- 1873-1874 — Réédition. Furne, Jouvét et C^{ie}, 30 vol. in-8°.
- 1875-1877 — Réédition. Furne, Jouvét et C^{ie}, Garnier frères, 30 vol. in-8°.
- 1877-1879 — Réédition. Furne, Jouvét et C^{ie}, 30 vol. in-8°.
- 1879-1880 — Réédition. Furne, Jouvét, Garnier frères, 30 vol. in-8°.
- 1880-1884 — Réédition. Furne, Jouvét, 30 vol. in-8°.
-

APPENDICE D.

ÉDITIONS DES *RÉCITS DE BAS-DE-CUIR* PUBLIÉS SÉPARÉMENT.

Le Tueur de daims.

- 1859 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba, in-4^o à 2 col. 35 vignettes.
- 1867 — Autre édition de la traduction revue et corrigée par A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, J. Vermot, in-18, 435 p.
- 1868 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba, in-4^o, 64 p. 25 vignettes.
- 1869 — Réédition de la traduction de M. G. DE HAUPT. Paris, « Bibliothèque du foyer », 61, rue Lafayette, 2 vol. in-32, 384 p.
- 1872 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba, in-4^o, 64 p. 25 vignettes.
- 1873 — Autre édition de la traduction revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, A. Rigaud, in-12, 439 p. « Bibliothèque morale et instructive ».
- 1874 — Réédition de la traduction de M. G. DE HAUPT. Limoges, Barbou frères, in-8^o, 346 p.
- 1877 — Réimpression de la même. Limoges, Barbou, « Bibliothèque morale et instructive », in-8^o, 345 p. et gravures.
- 1877 — Réédition de la version d'E. DU CHATENET. Limoges, Ardant, Gr. in-8^o, 240 p.
- 1878 — Autre édition de la version de LA BEDOLLIÈRE, Paris, J. Ruoff, in-18 Jésus, 308 p. et gravures.
- 1879 — Nouvelle édition de la traduction de M. G. DE HAUPT. Limoges Barbou, in-8^o, 310 p. et gravures.
- 1880 — Autre impression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, J. Ruoff, in-4^o à 2 col. 64 p. 25 vignettes.

- 1886 — Autre édition de la traduction d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Limoges, Ardant, Gr. in-8°, 304 p.
- 1891 — Réédition de la version d'A. J. HUBERT. Tours' Mame, Gr. in-8°, 368 p.
- 1897 — Réédition de la même. Tours, Mame, in-8°, 239 p.
- 1902 — Réimpression de la même. Tours, Mame, Gr. in-8°, 239 p.
- 1906 — Autre édition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Flammarion, in-16, 346 p. « Collection des auteurs célèbres » n° 475.

Le Lac Ontario.

- 1864 — Réédition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba; in-4°, 25 vignettes.
- 1869 — Autre édition de la traduction d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Rigaud, in-8°, 319 p.
- 1869 — Réédition de la même, in-18 jésus, 321 p. « Bibliothèque de la famille ».
- 1873 — Réimpression de la même, in-18 jésus, 322 p. « Bibliothèque de la famille ».
- 1873 — Autre impression de la même. Paris, Rigaud, in-16, 318 p.
- 1873 — Réédition de la version d'E. DU CHATENET, Limoges, Ardant et Thibaut, in-8°, 208 p. et gravures « Bibliothèque religieuse, morale et littéraire ».
- 1876 — Réédition de la même. Limoges, Ardant et Thibaut, in-8°, 240 p.
- 1880 — Nouvelle édition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges Barbou, Gr. in-8°, 229 p.
- 1886 — Réimpression de la version d'A. J. HUBERT. Tours, Mame, in-18 jésus, 396 p. 24 gravures « Les conteurs étrangers ».
- 1888 — Réédition de la même. Tours, Mame, Gr. in-8°, 367 p. fig.
- 1889 — Réimpression de la même. Tours, Mame, Gr. in-8°, 367 p. 24 gravures.
- s. d. — *La fille du sergent. Rosée de juin*. Paris, A. L. Guyot, 4 vol. in-16 « Collection A. L. Guyot » B. 7-10.

Le Dernier des Mohicans.

- 1861 — Autre édition de la traduction revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Vermot, Gr. in-8°, 340 p.
- 1865 — Réimpression de la même. Vermot, Gr. in-18, 336 p.
- 1868 — Autre édition de la traduction d'A. J. B. DEFAUCONPRET, « illustrée et revue avec soin ». Limoges, Ardant et Thibaut, in-8°, 192 p. « Bibliothèque religieuse, morale, littéraire pour la jeunesse ».
- 1869 — Autre édition de la même. Paris, Rigaud, in-18 jésus, 340 p.
- 1869 — Réédition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba, in-4° à 2 col. 64 p. 25 vignettes.
- 1873 — Réimpression de la même. Paris, Barba, in-4° à 2 col. 64 p. et 25 vignettes.
- 1873 — Autre édition de la traduction revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET, Paris, « Librairie illustrée », Gr. in-8°, 189 p. fig.
- 1873 — Autre édition de la même. Paris, Rigaud, in-18 jésus.
- 1874 — Autre édition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges, Barbou, in-4°, 252 p.
- 1875 — Réimpression de la même. Limoges, Barbou, in-4°, 250 p.
- 1875 — Autre édition illustrée, 1^{re} livraison. Paris, Dubois et C^{ie} in-4° à 2 col. 8 p.
- 1876 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges, Barbou, Gr. in-8°, 252 p. et gravures.
- 1876 — Réimpression de la version d'E. DU CHATENET. Limoges, Ardant et Thibaut, in-8°, 240 p.
- 1877 — Autre édition de la traduction de M. G. DE HAUTP. Limoges, Barbou, Gr. in-8°, 252 p. et 1 gravure.
- 1861 — Autre édition de la version revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Vermot, in-8°, 336 p.
- 1869 — Autre édition de la même. Paris, Rigaud, in-18 jésus, 340 p.
- 1869 — Réédition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba, in-4° à 2 col. 64 p. 25 vignettes.
- 1873 — Réimpression de la même, in-4° à 2 col.
- 1873 — Autre édition de la version revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Librairie illustrée, Gr. in-8°, 189 p. fig.

- 1873 — Autre édition de la même. Paris, Rigaud, in-18 Jésus.
- 1873 — Autre édition de la même. Paris, Rigaud, in-18 Jésus.
- 1874 — Autre édition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges, Barbou, in-4^o, 252 p.
- 1875 — Réimpression de la même, in-4^o, 252 p.
- 1875 — Édition illustrée, 1^{re} livraison. Paris, Dubois et C^{ie}, in-4^o à 2 col. 8 p.
- 1876 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges, Barbou, Gr. in-8^o, 252 p. et gravures.
- 1876 — Réimpression de la version d'E. DU CHATENET. Limoges, Ardant et Thibaut, in-8^o, 240 p.
- 1877 — Autre édition de la traduction de M. G. DE HAUPT. Limoges, Barbou, Gr. in-8^o, 252 p. et 1 grav.
- 1880 — Autre édition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Ruoff, in-4^o à 2 col. 64 p. 25 vignettes.
- 1880 — Autre édition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Ruoff, in-4^o à 2 col. 64 p. 25 vignettes.
- 1882 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges, Barbou, Gr. in-8^o, 252 p. « Bibliothèque morale et littéraire ».
- 1884 — Réimpression de la version de P. LOUISY. Paris, Firmin-Didot, Gr. in-8^o, 498 p. fig.
- 1888 — Édition abrégée de l'anglais ; traducteur inconnu. Paris, Hachette, in-8^o, 296 p. 23 gravures : « Bibliothèque des écoles et des familles ».
- 1893 — *Bas-de-Cuir et Mohican*, in-16, 96 p. « Chefs-d'œuvre du siècle illustrés », n^o 60.

Les Pionniers.

- 1863 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba, in-4^o à 2 col. 19 vignettes.
- 1866 — Autre édition de la traduction revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Vermot, in-18 Jésus.
- 1868 — Réédition de la version d'A. CHAILLOT. Avignon, A. Chaillot, in-16, 184 p.
- 1870 — Réédition de la traduction de M. G. DE HAUPT. Paris, 61, rue Lafayette, 2 vol. in-16. « Bibliothèque du foyer ».

- 1870 — Réédition de la même. Paris, 61, rue Lafayette, 2 vol. in-32, 354 p.
- 1870 — Autre édition de la traduction d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Rigaud, in-18 jésus, 372 p.
- 1870 — Autre édition de la traduction revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, Rigaud, in-18 jésus, 372 p.
- 1874 — Réimpression de la même, in-18 jésus, 372 p.
- 1874 — Réimpression de la même. Paris, Rigaud, in-18 jésus, 370 p.
- 1879 — Autre édition de la traduction de M. G. DE HAUT. Limoges, Barbou, in-8°, 310 p. et gravures. « Bibliothèque morale et littéraire ».
- 1879 — Réimpression de la traduction d'A. CHAILLOT. Paris et Limoges, Ardant, Gr. in-8°, 240 p.
- 1880 — Nouvelle édition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges, Barbou, in-8°, 239 p.
- 1882 — Réimpression de la même. Limoges, Barbou, in-8°, 239 p.
- 1882 — Autre édition de la même. Limoges, Barbou, in-8°, 310 p.
- 1882 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges, Barbou, in-8°, 252 p. « Bibliothèque morale et littéraire ».
- 1884 — Réimpression de la version de P. LOUISY. Paris, Firmin-Didot, Gr. in-8°, 498 p. fig.
- 1885 — Réimpression de la version de P. LOUISY. Paris, Firmin-Didot, Gr. in-8°, 488 p. fig.
- 1886 — Réimpression de la même. Paris, Firmin-Didot, Gr. in-8°, 488 p. gravures de M. J. Huyot, dessins de M. Andriolli.
- 1888 — Édition abrégée de l'anglais, traducteur inconnu. Paris, Hachette, in-8°, 296 p. 23 gravures. « Bibliothèque des écoles et des familles ».
- s. d. — *Bas-de-Cuir (Les Pionniers)*. Paris, A. L. Guyot, 2 vol. in-16 « Collection A. L. Guyot ». B. 11-12.

La Prairie.

- 1861 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba, in-4° à 2 col. 25 vignettes.
- 1868 — Autre édition de la traduction revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Limoges, Ardant et Thibaut, in-8°, 216 p. « Bibliothèque religieuse, morale et littéraire pour la jeunesse ».

- 1869 — Réimpression de la version de LA BEDOLLIÈRE. Paris, Barba, in-4^o à 2 col. 64 p. 25 vignettes.
- 1874 — Nouvelle édition de la traduction revue et corrigée d'A. J. B. DEFAUCONPRET. Paris, A. Rigaud, in-18 jésus, 321 p. « Bibliothèque morale et instructive ».
- 1880 — Réimpression de la traduction d'E. DU CHATENET. Limoges, Ardant, in-8^o, 240 p.
- 1882 — Réimpression de la version de B. CRAM. Limoges, Barbou, in-8^o, 253 p.
- 1882 — Autre édition de la version de LA BEDOLLIÈRE. Limoges, Barbou, Gr. in-8^o, 300 p.
- 1885 — Réimpression de la traduction de P. LOUISY. Paris, F. Didot, Gr. in-8^o, 496 p. Dessins d'Andriolli, gravures de J. Huyot.
- s. d. — *Le Vieux Trappeur*. Paris, A. L. Guyot, 4 vol. in-16. « Collection A. L. Guyot ». B. 13-16.
-

APPENDICE E.

OUVRAGES FRANÇAIS AYANT SUBI L'INFLUENCE DES RÉCITS DE BAS-DE-CUIR.

BALZAC — *Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*. Paris, Urbain Canel, 1829, 4 vol. in-18.

(Deuxième édition) *Les Chouans ou la Bretagne en 1799*. Paris, Vimont, 1834, 2 vol. in-8°.

Une Ténébreuse Affaire. Paris, Souverain, 1842, 3 vol. in-8°.

Splendeur et misère des courtisanes. Paris, Furne, Dubochet et Hetzel, 1844-1846, 4 vol. in-8° (Tomes IX, XII, de la première édition de la *Comédie humaine*).

ALEXANDRE DUMAS — *Les Mohicans de Paris*. Paris, Cadot, 1854-1855, 19 vol. in-8°.

Salvator. Paris, Cadot, 1855, 14 vol. in-8°.

GABRIEL FERRY (Louis de Bellemare) — *Le Coureur des bois*. Paris, Cadot, 7 vol. in-8°.

GUSTAVE AIMARD (Olivier Gloux).

Les Pirates de la Prairie. Paris, Amyot, 1858, in-8°.

Le Chercheur de pistes. Paris, Amyot, 1858, in-18.

L'Éclaireur. Paris, Amyot, 1859, in-18.

Balle-Franche. Paris, Amyot, 1861, in-18.

Les Francs-tireurs. Paris, Amyot, 1861, in-18.

Le Cœur-loyal. Paris, Amyot, 1862, in-18.

La Main-ferme. Paris, Amyot, 1862, in-18.

Le Cœur de pierre. Paris, Amyot, 1864, in-18.

Les Pieds-fourchus. Paris, Brunet, 1866, in-18.

Le Scalpeur des Ottawas. Paris, Brunet, 1866, in-18.

Le Mangeur de poudre. Paris, Brunet, 1866, in-18.

Œil-de-feu. Paris, Brunet, 1867, in-18.

Le Forestier. Paris, Amyot, 1869, in-18.

Le Sacripant. Paris, Dentu, 1873, in-18.

La Belle rivière. Paris, Dentu, 1874, 2 vol. in-18.

Les Bois-brûlés. Paris, Dentu, 1875, 3 vol. in-18.

L'Aigle noir des Dacotahs. Paris, Degorce-Cadot, 1878, in-18.

L'Ami des blancs. Paris, Degorce-Cadot, 1879, in-18.

Les Coupeurs de routes. Paris, Dentu, 1879, 2 vol. in-18.

Le Souriquet. Paris, Dentu, 1882, in-18.

Les Pirates de l'Arizona. Limoges, Ardant, 1891, in-8°.

A. ADAM et L. HALÉVY — *Les Mohicans*, ballet-pantomime en deux actes, représenté pour la première fois à l'Académie Royale de Musique, le 5 juillet 1837. Musique de M. Guérara. Livret chez L. B. Thomassin et C^{ie}, Paris, 34, rue des Bons-Enfants.

X. DE MONTÉPIN et J. DORNAY — *Bas-de-Cuir*, drame en cinq actes et huit tableaux, représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Gaîté, le 31 mars 1866. Musique de M. Forsey ; ballets réglés par M. Fuchs. Livret chez Louis Lacour, Paris, 10, rue de la Bourse.

ANTONY MARS — *Le Dernier des Mohicans*, comédie en un acte, représentée pour la première fois sur le Théâtre des Menus-Plaisirs, le 8 avril 1889.

APPENDICE F.

BIBLIOGRAPHIE.

Articles et commentaires français sur les *Récits de Bas-de-Cuir*.

- « E. D. » *La Prairie*, roman américain par M. JAMES FENIMORE COOPER. « Globe », 7 juin 1827.
- « F. A. S. » *Littérature américaine, La Prairie*, roman de M. Cooper. « Globe » 2 juillet 1827.
- « A. M. » *Œuvres complètes de M. Cooper, Américain*. « Revue Encyclopédique », tome XXXVI, p. 36 (1827).
- « S. B. » *Œuvres complètes de Fenimore Cooper*. « Globe », 16 avril 1828.
- A. BARTHÉLEMY-SANTA. *Le Lac Ontario ou le Guide*. « Écho de la littérature et des beaux-arts », année 1840.
- BALZAC. *Lettre à la Comtesse E. 15 juillet 1840*. Publiée dans la « Revue Parisienne », 25 juillet 1840.
- « Un homme de rien » (Charles Loménie). *Galerie des Contemporains illustres*, Paris, 1840-1847, 10 vol. in-18 (T. VIII).
- PHILARÈTE CHASLES. *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains du XIX^e siècle*. Paris, 1850, in-8°.
- De la littérature dans l'Amérique du Nord*. « Revue des Deux Mondes », 15 juillet 1835.
- G. SAND. *Autour de la table*. Paris, 1866, in-8°, ch. II.
- Correspondance*. Paris, 1882-1884, 6 fol. in-8°.
-

Biographies et commentaires américains.

- JAMES FENIMORE COOPER. *The Chronicles of Cooperstown*. Cooperstown, 1838, in-12.
- G. W. GREENE. *James Fenimore Cooper*, dans *Biographical Studies*, New York, 1860, 18 cm.

- SUSAN AUGUSTA FENIMORE COOPER. *Pages and Pictures from the writings of James Fenimore Cooper*. Cooperstown, 1860, New York, 1861, in-4°.
- SAMUEL T. LIVERMORE. *Cooperstown and Cooper*. Albany, 1862, 18 cm. (Publié avec *Chronicles of Cooperstown*).
- J. LOUNSBURY. *James Fenimore Cooper* (« American Men of Letters ») Boston, 1883, 18 cm.
- W. B. SHUBRICK CLYMER. *James Fenimore Cooper*. Boston, 1900, 18 cm.
- MARY E. PHILLIPS. *James Fenimore Cooper*. New York, 1913, 17 cm.
- RALPH BIRDSALL. *The Story of Cooperstown*. Cooperstown, 1917, 18 cm.
- JAMES FENIMORE COOPER (petit-fils du romancier). *Legends and Traditions of a Northern Country*. New York, 1921, 20 1/2 cm.
- Correspondence of James Fenimore Cooper, edited by his grandson*. New Haven, 1922, 2 vol. 23 1/2 cm. Cette édition comprend une introduction par Miss S. A. F. Cooper, *Small Family Memories*.
- FRED LEWIS PATTEE. *James Fenimore Cooper*. Article dans l'« American Mercury », mars 1925.

Fenimore Cooper et Balzac.

- L. M. TURREAU. *Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*. Paris, l'an III, in-8°.
- LEQUINIO (de Kerblay). *La guerre de la Vendée et des Chouans*. Paris, 1795, in-16.
- P. V. J. DE BOURNISSEAU. *Histoire des guerres de la Vendée et des Chouans depuis l'année 1792 jusqu'en 1815*. Paris, 1819, 3 vol. in-8°.
- ALPHONSE BEAUCHAMP. *Histoire de la guerre de la Vendée et des Chouans, depuis son origine jusqu'à la pacification de 1800*. Paris, 1820, 4 vol. in-8°.
- M. E. VIDOCQ. *Mémoires*. Paris, 1828, 4 vol. in-8°.
- B. APPERT. *Bagnes, prisons et criminels*. Paris, 1836, 3 vol. in-8°.
- ANTHELME COLLET. *Mémoires d'un condamné*. 1837, in-16.
- H. DE BALZAC. *Correspondance*. Paris, 1876, 2 vol. in-12.
Lettres à l'étrangère. Paris, 1899, in-8°.
- R. DU PONTAVISSE DE HEUSSEY. *Balzac en Bretagne. Cinq lettres inédites de l'auteur des Chouans*. Rennes, 1885, in-8°.

- LÉON GOZLAN. *Balzac intime. — Balzac en pantoufles. — Balzac chez lui.* Paris, 1890, in-12.
- SPOELBERCH DE LOVENJOL. *Histoire des œuvres de Honoré de Balzac* (2^e édition revue et corrigée). Paris, 1886, in-8^o.
- LÉON SÉCHÉ. *La Genèse des romans de Balzac*, article dans les « Annales romantiques », 1905.
- MAURICE SERVAL. *Autour d'un roman de Balzac : Les Chouans.* Paris, 1921, in-8^o.
- A. LEDRU. *Le prototype du Vautrin de Balzac*, article dans la « Province du Maine », 1922.
-

Histoire et ethnographie américaines.

- Le R. P. CHARLEVOIX. *Histoire et description générale de la Nouvelle France.* Paris, 1744, 3 vol. in-4^o.
- CADWALLADER COLDEN. *History of the Five Indian Nations of Canada.* London, 1750, in-8^o.
- JONATHAN CARVER. *Travels through the interior of North America.* London, 1778, in-8^o.
- J. LONG. *Voyages and Travels of Indian Interpreter and Trader, etc...* London, 1791, in-4^o.
- G. IMLAY. *A Topographical description of the Western territory of North America.* London, 1792, in-8^o.
- G. H. LOSKIEL. *History of the Mission of the United Brethren among the Indians in North America.* London, 1794, in-8^o.
- PERRIN DU LAC. *Voyages dans les deux Louisianes et chez les nations sauvages du Missouri... en 1801, 1802 et 1803.* Paris, 1805, in-16.
- LEWIS et CLARK. *Travels to the Source of the Missouri River and across the American Continent to the Pacific Ocean ; performed by order of the government of the United States in the years 1804, 1805 et 1806.* London, 1814, in-4^o.
- J. J. HECKWELDER. *Histoire, mœurs et coutumes des Nations indiennes qui habitaient autrefois la Pensylvanie et les États voisins.* (Traduit de l'anglais par le Chevalier Du Ponceau). Paris, 1822, in-8^o.
- STEPHEN H. LONG. *Account of an Expedition from Pittsburg to the Rocky Mountains, performed in the years 1819 and 1820... under the command of Major Stephen H. Long.* Philad. 1823, 2 vol. in-8^o.

- J. C. BELTRAMI. *La découverte des Sources du Mississipi et de la Rivière Sanglante*. Nouvelle Orléans, 1824, in-8°.
- Memoirs of the Historical Society of Pennsylvania*, vol. II. Philad. 1827, in-8°.
- I. SCHOOLCRAFT. *The American Indians, their history, condition and prospects*. Philad. 1851, in-8°.
- FRANCIS PARKMAN. *Pioneers of France and England in the New World*. Boston, 1865-1892, 12 vol. in-12.
- vol. II — *The Jesuits in North America*.
- vol. IV — *The Old Regime in Canada*.
- vol. V — *Count Frontenac and New France under Louis XIV*.
- vol. VI et VII — *A Half-Century of Conflict*.
- vol. VIII et IX — *Montcalm and Wolfe and the Struggle for Supremacy in North America*.
- vol. X et XI — *The Conspiracy of Pontiac*.
- T. ROOSEVELT. *The Winning of the West*. New York, 1889, 6 vol. 17 cm.
- D. G. BRINTON. *The Lenape and their Legends*. Philad. 1885, in-8°.
- « Library of Aboriginal American Literature », n° 5.
- ROSE N. YAWGER. *The Indian and the Pioneer*. Syracuse, 1893.
- H. W. ELSON. *History of the United States of America*. New York, 1904, 20 1 1/2 cm.
- F.-X. GARNIER. *Histoire du Canada*. Paris, 1913 (nouvelle édition corrigée) 1913, in-8°.

Bibliographie générale.

- L'ABBÉ GENTY. *L'Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*. Paris, 1787, in-8°.
- JOS. DE MAISTRE. *Considérations sur la France*. Paris, 1796, in-8°.
- CHARLES BROCKDEN BROWN. *Edgar Huntly*. Philad. 1799, 3 vol. in-16.
- C. F. VOLNEY. *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*. Paris, 1803, 2 vol. in-8°.
- F. G. DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT. *Esprit des écrivains du XVIII^e siècle*. Paris, 1809, in-12.
- A. J. B. DEFAUCONPRET. *Londres et ses habitants. Six mois à Londres en 1816*. Paris, 1817, in-8°.
- Une année à Londres*. Paris, 1819, in-8°.

- J. FENIMORE COOPER. *Sketches of Switzerland*. Philad. 1835-1836, 4 vol. in-8°.
A Letter to His Countrymen. New York, 1834, in-8°.
- ALEX. DUMAS. *Mes Mémoires*. Bruxelles, 1852-1856, 29 vol. in-32.
- TH. GAUTIER. *Histoire de l'Art dramatique en France, depuis vingt-cinq ans*, vol. I et VI. Paris, 1858-1859, 6 vol in-12.
Souvenirs de théâtre d'art et de critique. Paris, 1883, 6 vol. in-12.
- CH. LAHURE. Programme du « Journal pour tous », 1^{er} avril 1885.
- P. THUREAU-DANGIN. *La Monarchie de juillet*. Paris, 1886-1892, 7 vol. in-8°.
- WALTER SCOTT. *Journal*. Edimburgh, 1890, 2 vol. in-8°.
- ÉTIENNE CHARAVAY. *Le Général Lafayette*. Paris, 1898, in-8°.
- L. MAIGRON. *Le Roman historique à l'époque romantique*. Paris, 1898, in-8°.
- SAINTE-BEUVE. *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*. Paris, 1860, 2 vol. in-8°.
- CH. BENOIT. *Chateaubriand, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1865, in-12.
- CH. M. DES GRANGES. *Le Romantisme et la Critique. La Presse Littéraire sous la Restauration*. Paris, 1907, in-8°.
- AGNES REPPLIER. *A Happy Half-Century*. Cambridge, 1908, 18 1/2 cm.
- G. D. MORRIS. *Fenimore Cooper et Edgar Poë d'après la critique française du XIX^e siècle*. Paris, 1912, in-8°.
- G. CHINARD. *L'Exotisme américain dans la littérature française*. Paris, 1911, in-16.
L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e siècle. Paris, 1913, in-16.
L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand. Paris, 1918, in-16.
- MARIE-THÉRÈSE LATZARUS. *La Littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle*. Paris, 1923, in-8°.
- ERIC PARTRIDGE. *Fenimore Cooper and the French romanticists* ; article dans le « Modern Language Review », avril 1925.
- A. LEBRETON. *Les Origines de la « Comédie humaine »* ; article dans la « Revue Parisienne » vol. I, pp. 555-604.

Vu le 24 juin 1926 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

P^r le Doyen de la Faculté des Lettres :

L'Assesseur,
L. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur
de l'Académie de Paris

P. LAPIE.

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES ET OUVRAGES CITÉS

A

ADDISON (Jos.), 107.
Aigle noir des Dakotahs (L'), 190, 191, 192.
 AIMARD (Gustave), 185, 195.
Alzire ou les Américains, 162.
American Mercury (The), 6.
Ami des Blancs (L'), 191.
 AMPÈRE (J. J.), 127.
 ANCELOT, 109.
 ANDERSEN (Hans), 124, 186.
 ANGERS (David d'), 114.
Anne of Geierstein, 13.
Antiquaire (L'), 163.
 ARBLAY (Mme d'), 74.
 ARCHIBALD (Gunther), 78.
Atala, 107.
 ATIRONKA, 80.
 AULNOY (Mme d'), 123.
 AUPAUMUT, 88, 90.
 AUSTEN (Jane), 72.
Autobiographie d'un mouchoir (L'), 3.
Azéma ou les Sauvages, 162.

B

Balle franche, 187, 189, 190, 191.
 BALZAC (H. de), 140, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 180.
 BARRÉ (Louis), 138.
 BARTHÉLEMY-SANTA, 144, 147.
 BAZIN (René), 127.
 BEAUCHAMP (Alph. de), 165.
Belle rivière (La), 190, 191.
 BELTRAMI (G. C.), 198.
 BÉRANGER, 113.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 99, 100, 102, 104, 105, 163.
 BIRDSALL (Rev. R.), 27, 39.
 BONNAUD (M. Dominique), 194.
 BONNECHOSE, 138.

BOONE (Daniel), 29, 30, 31, 36, 60, 62, 63, 86, 199.
 BOONE (Jemima), 31.
Bourreau de Berne (Le), 3, 6, 9, 12, 118.
 BRADDOCK (le général), 29, 47, 48, 136.
 BRAINERD (David), 80.
Bravo (Le), 3, 6, 12, 13, 118.
 BRICKELL (John), 80.
 BROCKDEN Brown, 75, 76, 77, 82.
 BROWNELL (W.), 56.
 BRYANT (W. C.), 82.
 BURROUGHS (John), 64.
 BYRON, 142, 150.

C

CALLOWAY (Betsy), 31, 82.
 CALLOWAY (Fanny), 31.
 CAMP (Maxime du), 127, 166.
Caricature (La), 173.
 CARVER (Johnathan), 187.
 CASTILLE (H.), 174, 175.
 CHARLES X, 114, 121, 177.
 CHARLEVOIX (le R. P.), 80, 139.
 CHASLES (Ph.), 63, 140, 143, 145, 146, 147, 154.
Chasseur d'abeilles (Le), 5, 8, 15, 17.
Chasseurs d'abeilles (Les), 191.
 CHATEAUBRIAND, 99, 103, 104, 105, 146, 155, 163, 177, 183.
Chauffeurs du Nord (Les), 165.
Chercheur de pistes (Le), 187, 190, 191.
Children of the abbey (The), 129.
 CHINARD (G.), 98, 99.
Chouans (Les), 152, 171.
 CLYMER (Shubrick), 78.
Cœur loyal (Le), 189.
Cœur de Panthère, 187.
Cœur de Pierre (Le), 189, 191.
 COLDEN (Cadwallader), 85, 86, 89, 90, 93.

COLLET (Anthème), 173.
Comédie humaine (La), 152, 175.
Comédiens sans le savoir (Les), 153.
 COOPER (Mrs. Fenimore), 35, 110, 111, 112, 113, 120.
 COOPER (Susan A. F.), 29, 87, 107, 111, 113.
 COOPER (William), 25, 26, 27, 28.
 CORNPLANTER, 80.
Corsaire rouge (Le), 3, 154, 176.
 COTTEREAU (les frères), 166.
Coucaratcha (Le), 173.
Coupeurs de routes (Les), 186.
Coureur des bois (Le), 180, 184.
Cousin Pons (Le), 153.
Cousine Bette (La), 153.
Craïère (Le), 3, 5.
Cristophe Colomb, 3.

D

Daniel Boone, Wilderness Scout, 60.
Débats (Les), 140.
Découverte, la colonisation et l'état actuel du Kentucky (La), 32.
Découverte des sources du Mississipi (La), 198.
 DEFAUCONFRET (A. J.-B.), 126, 127, 132, 133, 135, 136, 137, 139, 196.
 DELACOUR et MOREAU, 193.
 DERBY (Lord), 33.
Dernier Abencérage (Le), 195.
Dernier des barons (Le), 195.
Dernier des commis-voyageurs (Le), 195.
Dernier des Mohicans (Le), pièces, 193, 194.
Dernier des Romains (Le), 195.
Dernier roi de Judée (Le), 195.
Dernière incarnation de Vautrin (La), 173.
Dernières aventures de Bois Rosé (Les), 184.
Derniers Bretons (Les), 195.
Derniers des Athéniens (Les), 195.
Derniers Mohicans des Buttes Montmartre (Les), 194.
Derniers paysans (Les), 195.
 DUCHESNEAU, 198.
 DULUTH (le sieur), 197.
 DES GRANGES (C. M.), 139.
Deux Amiraux (Les), 3.
 DUBOIS (E.), 123.
 Du CHATENET (E.), 139.

DUMAS (Alex.), 10, 55, 123, 127, 176, 185, 196.
 DUPLESSIS (Marie), 127.

E

Éclaireur (L'), 186, 187, 188, 189, 190, 191.
Écumeur des Mers (L'), 3.
Edgar Huntley, 75, 76, 77.
Émile, 21.
Enfant maudit, (L'), 153.
Entr'acte (L'), 194.
Espion (L'), 9, 11, 12, 13, 14, 24, 118, 148, 154.
Essais d'histoire et de critique, 173.
Eve Effingham, 3, 7, 14.

F

FARRÈRE (Claude), 196.
Ferragus, 174.
 FERRY (Gabriel), 180, 196.
Feu follet (Le), 3.
 FIELDING (H.), 55, 127.
Forest (The), 199.
Forestier (Le), 188.
Fort Duquesne (Le), 190.
Fortunes of Nigel (The), 10.
Francs-Tireurs (Les), 189.
Frankenstein, 76.
 Frontenac (le comte de), 198.

G

GALITZINE (la princesse), 111, 112, 113.
 GARAKONTHIÉ, 80.
Gateways to Literature, 151, 155, 176.
 GAUTIER (Th.), 140, 193.
 GENTY (l'abbé), 109.
 GESSNER, 81.
Gil Blas, 183.
Globe (Le), 122, 123, 141, 142, 145, 146.
Gobseck, 153.
 GOETHE, 176, 177.
 GOLDSMITH (O.), 124.
 GONCOURT (E. de), 127.
 GOZLAN (L.), 150, 154.
 GREENE (George Washington), 40.
 GREENOUGH (Horatio), 23.
 GUÉRIN (M. de), 127.
Guy Mannering, 70.

H

Half Century of Conflict (A), 47.
 HANOTAUX (M. Gabriel), 20.
 HANSKA (M^{me}), 149, 151, 154.
 HARRISON (le général W.), 80.
 HAUPT (M. G. de), 139.
 HAWTHORNE (N.), 124.
 HECKWELDER (J.), 78, 93.
Heidenmauer (Le), 3, 6, 12, 118.
 HENDERSON (Samuel), 32.
Héros ignoré (Le), 154.
 HEUSSEY (R. du P. de), 155.
History of Kentucky (A), 32.
 HOSMER (G.), 82.

I

Ivanhoë, 10, 160, 161.

J

Jack Tier, 3.
 JOHANNOT (Tony), 127.
 JOHN PAUL JONES, 10.
Journal, lettres et poèmes, 127.
Journal of Sir Walter Scott, 113.
 JUSSERAND (J.), 127.

K

Kenilworth, 110.
 KENTON (Simon), 30, 31, 63, 86.
 KERBLAY (Lequinio de), 166.
 KINGSLEY (Charles), 124.
 KIPLING (R.), 124.
 KNICKERBOCKER (le col. John), 28.
Knickerbocker Magazine, 113.
 KONDIARONK, 80.

L

La BEDOLLIÈRE (E. G.), 136, 138.
 LAFAYETTE (le général), 23, 114, 118, 177.
 LAMARTINE, 163.
 LAROCHE et MONTEMONT, 137, 138.
 LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (le marquis de), 109.
 LATELESHA, 84.
 LATZARUS (M. L.), 124, 196.
 LEBRETON (A.), 152.
 LEMAITRE (F.), 154, 173.
 LEVER (Charles), 20.

LEWIS et CLARKE (les capitaines), 83, 85.
 LIMAYRAC (P.), 147.
Lion du désert (Le), 189.
Lions de mer (Les), 3, 8, 13, 148.
Lionel Lincoln, 3.
 LITTLE JOHN, 30.
Livre de mon ami (Le), 124.
 LOMÉNIE (L. de), 146, 148.
 LONG (le major J.), 87, 88.
 LONG (le major S.), 84, 85.
 LOSKIEL (G. H.), 80, 87, 88, 89.
 LOTI (P.), 196.
 LOUIS-PHILIPPE, 114, 115.
 LOUISY (P.), 138, 139.
Lycée français (Le), 122.
Lys dans la vallée (Le), 154.

M

MACDONALD (G.), 124.
 MAC ORLAN (P.), 196, 197.
 MAISTRE (J. de), 110.
Malheurs de Sophie (Les), 124.
Manuscripts Littlepage (Les), 15, 16, 17.
Marie ou les mœurs du jour, 4, 11.
 MARK TWAIN, 64.
 MARTYNE D'ANGHIERA (le R. P.), 81.
 MATTHEWS (Brander), 56, 64, 151, 155.
 MAYNE-REID, 195.
Médailles romantiques, 114.
Mémoires de Vidocq, 165.
Mémoires d'outre-tombe, 198.
 METTERNICH, 115.
 MICKIEWICZ, 117.
Miles Wallingford, 3, 148.
Misérables (Les), 55.
Mohicans de Paris (Les), 176, 180.
Monastery (The), 10.
Monikin (Les), 4, 7, 14.
 MONTCALM (le marquis de), 49, 138, 156, 157.
 MONTEPIN (le comte X. de), 93.
 MORRIS (G. D.), 55, 140.
Morte d'Arthur (La), 18.
Mystères de Paris (Les), 55.
Mystères d'Udolphé (Les), 76.

N

Narration des aventures du colonel Boone, 32.
Natchez (Les), 100.

Ned Myers, 3, 13.
 Nicolas Nickleby, 55.
 Notions sur les Américains recueillies
 par un célibataire nomade, 122.

O

Oeil-de-feu, 188, 189.
 Old Mortality, 161, 163.
 Olivier Twist, 55.
 ORLÉANS (le duc d'), 115, 177.
 OSSIAN, 81.
 Othello, 123.
 Outlaws du Missouri (Les), 187, 189,
 190.

P

Paquebot (Le), 3, 7.
 Paul et Virginie, 100, 102, 107.
 PAVIE (Victor), 114.
 Paysans (Les), 147.
 Pearl of Orr's Island (The), 95.
 Peau de chagrin (La), 153, 154.
 Peaux-rouges (Les), 4, 11.
 Père Goriot (Le), 150.
 Peregrine Pickle, 10.
 PERRAULT (C.), 123.
 PETALESCHAROO, 35, 84.
 Peter Simple, 9, 10.
 Petit manuel du parfait aventurier (Le),
 196.
 PHIPS (l'amiral), 198.
 Pieds fourchus (Les), 187, 192.
 Pierrette, 152.
 Pilote (Le), 3, 9, 13, 14, 148.
 Pirate (The), 13.
 Pirates des prairies (Les), 189, 190.
 Plik et plok, 114.
 POE (Andrew), 30, 31.
 POMMEREUIL (le baron de), 168.
 Porte-chaînes (Le), 3, 7, 16.
 Précaution ou le choix d'un mari, 3, 4.
 Premiers lundis, 56.
 Prototype du Vautrin de Balzac (Le),
 173.

Q

Queechy, 95.

R

RADCLIFFE (Anne), 77.
 RATIER Victor, 151.

Ravensnest, 16.
 Remarkable occurrences in the life and
 travels of James Smith, 32.
 RÉMUSAT (Ch. de), 122.
 René, 100.
 RENSSELAER (le lieutenant-col. J. van), 28.
 Revue britannique, 117, 119, 140.
 Revue des Deux-Mondes, 147.
 RICHARD (Gabriel), 151.
 RICHARDSON (S.), 55.
 ROBIN HOOD, 18, 30.
 Rob Roy, 13, 152, 160.
 Romans Populaires illustrés, 137.
 Roman « terrifiant » ou « roman noir »
 (Le), 75.
 ROOSEVELT (Th.), 30, 32, 80.
 ROUSSEAU (J.-J.), 107, 108, 175.

S

Sacramento, 190, 191.
 SAINTE-HÉLÈNE (Le sieur de), 198.
 SAINTE-BEUVE, 56, 122, 140, 142, 144,
 146, 147, 155.
 Salvator, 176, 178.
 SAND (G.), 134, 140, 141.
 Satanstoe, 3, 7, 14, 16, 148, 188.
 SAULNIER (Marc), 116, 117.
 Scalpeur des Ottawas (Le), 188, 190.
 SCHOOLCRAFT (I.), 87, 88.
 SCHMIDT (le chanoine), 124.
 SCOTT (Sir Walter), 10, 20, 55, 72, 78,
 96, 112, 113, 120, 124, 125, 127, 136,
 140, 141, 142, 144, 150, 151, 152,
 155, 160, 164, 167, 176, 177.
 SÉCHÉ (Alph.), 152.
 SERVAL (Maurice), 163, 165.
 SETON-THOMPSON (E.), 64.
 SHAKESPEARE, 123, 142.
 SHIPMAN (David), 28.
 SHIPMAN (Nathaniel), 27, 28, 29.
 SMOLLET, 10.
 Songe d'une nuit d'été (Le), 123.
 Souriquet (Le), 190.
 Souvenirs littéraires, 128, 166.
 SOUVESTRE (E.), 195.
 Splendeur et misère des courtisanes, 173,
 174, 175.
 SPOELBERCH de LOVENJOUL (le vte),
 154.
 STARR (le capitaine F. J.), 60, 61.
 STERNE (L.), 127.
 STEVENSON (R. L.), 124.
 STOWE (H. B.), 95.

SUE (E.), 20, 114, 173, 177.

Sur mer et sur terre, 3.

T

TADEUSKUND, 91.

TALLEYRAND (le marquis de), 112.

TAMENUND, 91.

Tatouages (Les), 167.

THACKERAY (W. M.), 20.

THIERS, 122.

THOREAU (H.), 64.

THUREAU-DANGIN (P.), 117.

THURREAU (L. M.), 164, 165.

TOPIN (Marius), 181.

Trappeurs de l'Arkansas (Les), 186, 189.

Treatise on Indian Warfare, 32.

U

Un an, ou le Mariage d'Amour, 109.

UNCAS, 50.

Un grand homme de province à Paris, 167.

Une fille d'Ève, 153.

Une passion dans le désert, 175.

Une ténébreuse affaire, 168, 169, 172.

V

VERNE (Jules), 195.

VAN DYKE (Henry), 64.

VICTOR HUGO, 20, 81.

VIDOCQ, 172, 173, 178.

Veillées Littéraires illustrées, 138.

VOLNEY (C.), 109.

VOLTAIRE, 162.

W

WALPOLE (Horace), 77.

WASHINGTON (le général), 10, 89, 108, 136, 187.

WASHINGTON IRVING, 120.

Waverly, 10, 152, 163.

WENDELL (Bairrett), 75.

Wept of Wish-ton-wish (The), 3, 15, 30, 60, 62, 80, 95, 188.

WHITE (Stewart Edward), 60, 64, 81, 199.

WILEY (James), 130.

Wilhelm Meister, 177.

WOLFE (le gén. James), 187.

Wyandotte, 3, 15, 17.

WYSS (R.), 124.

Z

ZEISBERGER (D.), 80.

ERRATA

PAGE	LIGNE	AU LIEU DE :	LIRE :
15	39	de la fille	du retour de la fille
74	11	doutée	douter
99	22	trouve	trouver
150	22	jamais regretté,	jamais tant regretté,
194	34	sens « Mohican »	sens de « Mohican »

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	VII
-------------------	-----

CHAPITRE PREMIER

Apparition du roman américain. — Prospérité du pays. — Première expression du sentiment national. — Fenimore Cooper, fier de cet héritage, réfléchit sur le drame qui vient de se produire. — Efforts du colon américain. — Conquête de vastes terrains. — Triomphe définitif de la race anglo-saxonne. — Tragédie inévitable qui en résulte. — Destruction de la nature sauvage. — Départ de la race rouge.	I
Inégalité de l'œuvre de Fenimore Cooper. — Manque d'apprentissage. — Faiblesse et artifice des personnages. — Digressions continuelles. — Fenimore Cooper moraliste. — Fortune particulière des <i>Récits de Bas-de-Cuir</i> . — Deux personnages intéressants : l'Indien américain ; Bas-de-Cuir. — Celui-ci représente l'Amérique pionnière, et respire le charme mystérieux de ses forêts. — Bas-de-Cuir, interprète de l'idéalisme lyrique de Fenimore Cooper.	14
Historique des <i>Récits</i> . — Souvenirs personnels de Fenimore Cooper. — Le prototype de Natty Bumppo : les chasseurs de Cooperstown, Daniel Boone et les pionniers du Kentucky. — Prédilection de l'auteur pour son héros qu'il ne peut pas se résoudre à abandonner. — La mort seule l'empêche d'écrire un sixième <i>Récit</i>	24

CHAPITRE II

Portrait de Natty Bumppo. — Son pays favori, théâtre de combats historiques; la vallée de la Susquehanna telle qu'on la voit aujourd'hui. — L'état de guerre aux colonies. — Vie et exploits de Bas-de-Cuir. — Construction maladroite des <i>Récits</i> ; le conteur réussit mieux dans l'épisode. — Moins d'art que d'instinct	41
Bas-de-Cuir homme des bois. — Extraordinaire adresse. — Invraisemblances. — Goût américain du détail technique. — Sévérité de la critique contemporaine pour le <i>woodcraft</i> tel qu'on le trouve dans les <i>Récits</i>	44
Bas-de-Cuir philosophe. — Amour de la vie simple et sauvage. — Du sentiment de la nature au sentiment religieux.	46
Bas-de-Cuir personnage contradictoire. — Son caractère varie comme la pensée même de l'auteur. — Réalisme du héros des <i>Pionniers</i> . — Langage mi-rustique, mi-littéraire.	57

- Précurseurs du Gros-Serpent dans le roman américain. — Les Indiens de Brockden Brown. — Fenimore Cooper a-t-il idéalisé l'Indien ? — Défense de l'Indien de Cooper. — Quelques exemples historiques. — Témoignages de ceux qui les ont connus. — Recherches faites par Cooper à ce sujet. — Si fiction il y a, poésie et charme de ces personnages fictifs 65
- Les femmes dans les *Récits*. — Leur piété biblique et puritaine. — Insuccès des personnages à intention comique. 77

CHAPITRE III

- Bas-de-Cuir en France. — Le rêve exotique. — Les cousins romantiques, Paul et Virginie, René, et Bas-de-Cuir. — Dégout de la civilisation ; retour aux conditions primitives. — La sincérité particulière à Bas-de-Cuir. — Absence d'intentions politiques. — Différence entre l'esprit français et l'esprit américain dans les descriptions de la nature. — Retenue de l'esprit puritain. — Le panthéisme biblique de Fenimore Cooper 98
- En France, le souvenir de l'alliance franco-américaine est toujours vif. — Mais sous la Restauration, l'enthousiasme français se refroidit. — Arrivée de Fenimore Cooper en France. — Ses relations mondaines. — Amitié de Fenimore Cooper et du général Lafayette. — Fenimore Cooper et le budget américain. — Secours aux Polonais. — Les trois romans à thèse. — Esprit de critique chez Fenimore Cooper. — Son jugement maussade sur la société française. — Grand succès de ses romans. — Vogue de la littérature anglaise en France. — Besoin d'une littérature enfantine. — La traduction cache la médiocrité du style. — Nombreuses éditions des romans de Cooper. — Comparaison des éditions et des traductions. — La traduction classique de Defauconpret. — La Bedollière. — Laroche et Montémont. — Adaptations pour la jeunesse 108
- La critique française. — Comparaison de Cooper et de Scott. — Fenimore Cooper peintre de paysages et de mœurs. — Construction des romans. — Les personnages 129

CHAPITRE IV

- Admiration de Balzac pour Fenimore Cooper. — Enthousiasme pour les Indiens. — Allusions fréquentes dans la *Comédie humaine*. — *Le Héros Ignoré* — Analogies entre Chouans et Peaux-rouges — Même manière de faire la guerre. — Influence de Scott sur Balzac. — Les descriptions de Balzac ne doivent rien à Fenimore Cooper. — Faits historiques de la guerre en Vendée. — Rapports avec les guerres indiennes en Amérique. — La hantise du Peau-rouge chez Balzac. — *Une Ténébreuse Affaire*. — La chasse à l'homme. — Michu, Corentin et Bas-de-Cuir. — Les *Mémoires* de Vidocq. — Vautrin. — Indiens et police secrète. — Le mot « sauvage » chez Balzac 149
- Imitation de Balzac par Alexandre Dumas père. — Ses lectures. — *Les Mohicans de Paris*, *Salvator*. — Souvenirs de Bas-de-Cuir. — Les Mohicans de Salvator et leurs méthodes. — Image de l'Indien. — Le mot « Mohican » chez Dumas père 176

Gabriel Ferry voyageur et peintre de paysages. — Bois-Rosé. — Sa parenté avec Bas-de-Cuir. — Comanches et Apaches. — Éclat des descriptions chez Ferry. — Ferry emprunte à Fenimore Cooper le personnage nécessaire à l'intrigue	180
Gustave Aimard feuilletoniste. — Médiocrité de son style. — Invraisemblance des récits. — Exploitation du succès de Fenimore Cooper. — Le parti pris chez Gustave Aimard. — Abus de termes locaux. — Personnages simples répliques de Bas-de-Cuir. — Absence du sentiment de la nature.	185
Bas-de-Cuir à l'Opéra. — Fortune du mot : <i>dernier</i> dans les titres des romans. — Termes empruntés aux <i>Récits</i> . — Survivance du terme « Mohican ». — Bas-de-Cuir supplanté. — Progrès de la science. — Changement de goût chez la jeunesse. — Déclin du roman d'aventures. — Le Coureur de Bois. — Le pionnier anglo-saxon. — Disparition de l'Indien et du chasseur. — Le XIX ^e et le XX ^e siècle. — Adieu à Bas-de-Cuir	192

APPENDICE A.

Liste des traductions françaises de l'œuvre de Fenimore Cooper, classées dans l'ordre chronologique	201
---	-----

APPENDICE B.

Liste des traductions françaises des <i>Récits de Bas-de-Cuir</i> , classées dans l'ordre chronologique.	202
--	-----

APPENDICE C.

Éditions françaises d'œuvres complètes de Fenimore Cooper	203
---	-----

APPENDICE D.

Éditions des <i>Récits de Bas-de-Cuir</i> , publiés séparément	205
--	-----

APPENDICE E.

Ouvrages français ayant subi l'influence des <i>Récits de Bas-de-Cuir</i>	211
---	-----

APPENDICE F.

Bibliographie	213
-------------------------	-----

Index des principaux noms propres et titres d'ouvrages.	219
---	-----

